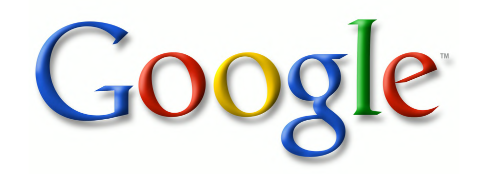
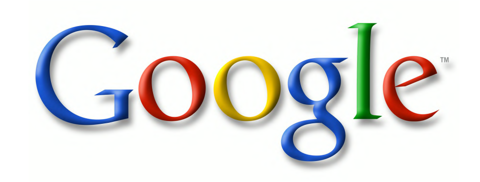
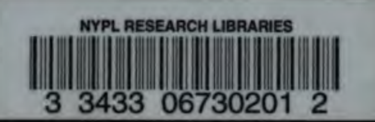

Google





MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT

AU SPIELBERG.

TOME DEUXIÈME.

OUVRAGES DE H. ARNAUD

(Mme CHARLES REYBAUD).

Sous presse pour paraître le 20 octobre.

ESPAGNOLES ET FRANÇAISES,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Troisième édition des

AVENTURES D'UN RENÉGAT,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Troisième édition du

CHATEAU DE SAINT-GERMAIN,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Troisième édition de

PIERRE,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Deuxième édition de

DEUX A DEUX,

2 vol. in-8. — Prix : 15 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
Rue Racine, 4, place de l'Odéon.

MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT

AU SPIELBERG.

TOME DEUXIÈME.

OUVRAGES DE H. ARNAUD

(Mme CHARLES REYBAUD).

Sous presse pour paraître le 20 octobre.

ESPAGNOLES ET FRANÇAISES,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Troisième édition des

AVENTURES D'UN RENÉGAT,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Troisième édition du

CHATEAU DE SAINT-GERMAIN,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Troisième édition de

PIERRE,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Deuxième édition de

DEUX A DEUX,

2 vol. in-8. — Prix : 15 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
Rue Racine, 4, place de l'Odéon.

MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT

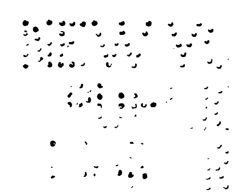
AU SPIELBERG,

PAR A. ANDRYANE,

COMPAGNON DE CAPTIVITÉ DE L'ILLUSTRE
COMTE CONFALONIERI.

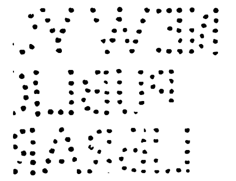
TOME DEUXIÈME.





A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DU PRINCE ROYAL,
PLACE DU PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXXVII



XX.

Le procès était clos, ma tâche était remplie; remplie à mon honneur, à ma satisfaction..... La terrible responsabilité qui jusque-là avait pesé sur mon cœur, celle de la tranquillité et du salut des autres, n'existait plus, je respirais! Délivré de ces craintes mortelles, de ces anxiétés poignantes qu'un seul mot de l'inquisiteur, que le moindre incident, renouvelaient dans mon âme, j'avais repris momentanément cette liberté d'esprit, cet essor d'imagination, cette gaieté, que pouvaient seuls donner, dans la funeste position où je me trouvais, la conscience d'un grand devoir légalement accompli; et, disons-le, le secret orgueil d'avoir triomphé

des dangereux assauts de Salvotti. En me voyant si libre de mes pensées, si causant, si riant même, mon compagnon tout surpris, tout charmé, me disait : — Tu espères donc que ton procès se terminera heureusement? Le conseiller Minghini t'aura donné quelque bonne parole, j'en suis certain?..... Et, en parlant ainsi, l'excellent homme me serrait la main en signe de satisfaction. — Dans trois mois, j'en suis sûr, ajouta-t-il, tu seras en France, à Paris, content et joyeux; tandis que Dieu sait ce qu'il sera advenu du pauvre Rinaldini! — Moi, retourner en France ! non, *amico mio*, tu te trompes ; je n'en ai pas le moindre espoir, lui répondis-je en soupirant... désormais je n'ai plus de patrie!...

— Que dis-tu?... reprit-il, et d'où te vient donc cette gaieté que je ne t'ai pas encore vue? Si j'avais seulement, moi qui te parle, quatre années de *carcere duro* (prison dure) en perspective, je te l'assure, je te le dis d'honneur, j'en deviendrais fou de chagrin...... — Ah! m'écriai-je, si c'était là tout ce que je dusse craindre, j'en rendrais grâce à la Providence, comme d'une faveur qu'elle m'aurait accordée, pour que j'apprisse mieux à m'étudier, à me connaître;..... ce serait pour moi, je le répète, une faveur insigne.

— Quatre années de *carcere duro*, répétait Rinaldini; mais tu ne sais donc pas qu'on y est traité comme des galériens, les fers aux pieds et sur la paille. — Eh bien, qu'importe !..... qu'est-ce que cela avec des livres? — Qu'est-ce que cela! *Dio*

santissimo ! répliqua mon compagnon en joignant les mains;... l'idée seule m'en fait dresser les cheveux!..... Le beau soutien, par ma foi, que des livres, quand on a l'estomac creux, qu'on couche sur la dure, et qu'on traîne ses chaînes..... Que la sainte Vierge nous soit en aide, et que Satan fasse sentir ses griffes à ceux qui m'ont fourré dans ces maudites affaires!.....

— Là, là!... Rinaldini *mio*; quand on est bon patriote et que l'on conspire, il faut bien s'attendre que le moins qu'on puisse risquer c'est la liberté; et, après tout, il me semble que ce serait s'en tirer à bon marché, que d'en être quitte pour quelques années de prison...— D'ailleurs, qui nous dit que tu seras condamné?

—Minghini t'a parlé de moi, de mon affaire; je le parierais, s'écria mon Brescian, attendant ma réponse avec anxiété..... — Justement! et ce qu'il m'en a dit me fait espérer que tu seras traité avec bénignité. — *Davvero, davvero !* (vraiment, vraiment!) tu ne me trompes pas? il n'y aura rien de *duro* dans ce qui me concerne, n'est-ce pas? Au fait, cela doit être ainsi, continua-t-il en se parlant à lui-même : puisque je ne suis pas chef, que je n'ai assisté à aucune assemblée, à aucun conciliabule..... En bonne conscience, pourrait-on me condamner? il n'y a pas de quoi fouetter un enfant. Puis, lorsqu'il eut fini de se tranquilliser momentanément par cette énumération de circonstances atténuantes, il revint vers moi et me dit : Quant à

toi, s'ils te condamnent, il faudra dire qu'ils jugent les hommes et non les choses! — *Caro il mio* Rinaldini, ne sais-tu pas que la justice n'est pour eux qu'un vain nom? mais quelque triste que soit le sort qui m'est réservé, j'y suis préparé; et rien désormais, je l'espère, n'altérera ma tranquillité et ma résignation.

Je disais vrai : aux agitations et aux perplexités causées par les interrogatoires et l'incertitude de leur résultat, avaient succédé dans mon âme le calme et le repos; n'ayant plus désormais à soutenir que ma propre infortune, je pouvais, quelque fatale que pût être ma destinée, l'envisager sans trouble et dormir en paix sous le coup même d'une pareille attente; car le sacrifice de ma vie était fait dès longtemps, et je n'avais plus qu'à remercier Dieu d'avoir accepté mes jours en holocauste pour le salut de tant de malheureux! A force de me répéter que je devais mourir sur un échafaud, je m'étais habitué à considérer cette funeste fin comme un arrêt de la Providence, auquel il fallait se soumettre sans murmure..... Et si parfois la pensée de tout ce que j'avais perdu, ou le souvenir de ceux que j'aimais, venaient altérer cette heureuse résignation, elle ne tardait pas à renaître dans mon âme.

Instruit par Minghini des mesures que Salvotti, mécontent de l'issue du procès, voulait prendre pour éloigner ma famille de Milan, je m'attendais chaque jour à recevoir la nouvelle de son

départ; ma douleur était grande, mais plus grande encore était celle de mes pauvres amis, qui se voyaient forcés d'abandonner l'Italie sans avoir serré dans leurs bras leur frère infortuné! Afin d'éviter ce malheur, il n'est sorte de démarches qu'ils ne firent auprès du vice-roi et du gouverneur général, pour obtenir de prolonger leur séjour à Milan. Enfin ils l'emportèrent, et le directeur de la police leur accorda un nouveau permis de quinze jours.

« Tranquille sur ce point, écrivait ma sœur sur » son journal, le 6 juin, j'allai le matin à huit heu- » res chez M. Minghini, qui m'a reproché de n'avoir » pas été près de lui chercher quelques consolations; » il m'a montré tant d'intérêt et de bonté, que » l'espérance est de nouveau descendue dans mon » cœur : Laissez-moi faire, m'a-t-il dit, ne craignez » pas Salvotti, peut-être verrez-vous votre frère » sous très-peu de jours.

» J'ai rendu mille grâces à cet excellent homme, » et je l'ai assuré que nous suivrions ses conseils » aveuglément. Nous sommes plus tranquilles » maintenant, nous avons acquis la preuve que » M. Minghini, qui l'autre jour s'était montré sé- » vère pour moi à la commission, ne l'est en effet » que devant témoin; il m'a exhorté, dans le cas » où nous verrions notre prisonnier, à ne pas mon- » trer trop d'émotion, à ne pas pleurer; vous lui » feriez trop de mal, a-t-il ajouté..... — Ah! non, » non, je vous assure que je serai bien forte et bien

» courageuse ! Est-il donc vrai qu'il nous est per-
» mis d'espérer de l'embrasser bientôt, peut-
» être ?

» *Samedi 7 juin.*—Ah ! mon Dieu ! nous le ver-
» rons demain ? A cette seule pensée, le cœur bat avec
» violence ! Nous avons reçu à cinq heures, pendant
» que nous étions à table, une lettre écrite ce matin
» même par Alexandre, et apportée par le domesti-
» que de M. Minghini, qui avait écrit sur le revers de
» cette lettre : La famille Andryane est priée de se
» trouver demain matin, à huit heures, à Sainte-
» Marguerite. Combien nous sommes reconnais-
» sants envers M. Minghini ! J'ai lu la lettre de notre
» pauvre ami à haute voix; elle était écrite avec un
» ton de tristesse et de résignation qui nous déchirait
» le cœur ! Nous pleurions tous et nous disions :
» Combien il mérite d'être aimé !

» 8 *juin.*—Nous l'avons vu, nous l'avons embrassé
» ce pauvre frère; mais, ô mon Dieu ! quelle vue
» cruelle, quelle angoisse poignante ! le sommeil ne
» nous a pas fermé les yeux un seul moment toute
» cette nuit; ne devions-nous pas le voir ce matin
» même ? Nous étions à Sainte-Marguerite à huit heu-
» res, et le cœur me battait si fort en y entrant, que je
» ne pouvais plus parler. Le geôlier nous attendait à
» la première porte, et nous conduisit de suite dans
» une chambre que je reconnus aussitôt pour être
» celle où ma fille avait déjà vu son oncle, et où je
» l'avais entendu marcher au-dessus de moi.
» M. Minghini était déjà là, et nous reçut avec la

» plus grande bonté; mais j'étais trop émue pour lui
» dire un seul mot. J'essayai de cacher mes larmes
» en m'approchant d'un berceau dans lequel dor-
» mait un jeune enfant, et une minute n'était pas
» encore écoulée que j'entendis une voix déchi-
» rante qui disait : Louis !... Louis !... C'était notre
» pauvre ami dans les bras de son frère !... Il le
» quitta pour se précipiter dans les miens.... Nous
» ne pouvions articuler un seul mot; nos larmes
» seules parlaient pour nous. Hélas! un tel moment
» en aurait arraché aux êtres les plus insensibles!
» M. Minghini, lui-même, ne cherchait point à
» cacher sa vive émotion.

» — Alexandre n'est plus ce beau jeune homme
» sur les traits duquel la fraîcheur de la jeunesse
» se mêlait à l'expression du bonheur !..... Pâle
» aujourd'hui, flétri, les yeux éteints, les che-
» veux longs..... On voit que, depuis bien des
» jours, la douleur dévore son pauvre cœur !....
» Il nous montra dans la cour une prison dont
» un abat-jour intercepte la lumière, et dans la-
» quelle il est resté plus de trois mois au secret, sans
» avoir aucune nouvelle de sa famille, ni de ses
» amis. — Je ne sais, disait-il en portant triste-
» ment la main à son front, comment j'ai pu y con-
» server ma raison.... — Les tourments qu'il a dû
» supporter ont donc été bien grands et bien
» terribles !.... Mais il ne se plaint de rien ce cher
» enfant; il est doux et fort comme s'il souffrait
» pour Jésus-Christ....

» M. Minghini nous a prié de ne dire *à qui que* » *ce soit* que la joie de le voir nous a été accordée, » parce qu'il a pris cette permission sur sa seule » responsabilité et sans le consentement de la com» mission : ce n'est donc qu'à lui seul que nous » devons tant de bonheur. Ah ! que Dieu lui rende » le bien qu'il nous a fait! Il est avec Alexandre » comme avec un ami, et ne lui donne que les » noms les plus affectueux.

» J'ai peine à me rappeler ce dont nous nous » sommes entretenus pendant la demi-heure passée » avec lui; notre émotion nous empêchait de lier » deux idées, et de dire deux paroles de suite. Des » gendarmes sont venus le chercher sur un signe de » M. Minghini, et l'infortuné, se mettant au mi» lieu d'eux avec le sourire sur les lèvres, nous a » laissés tout stupéfaits.....

» Depuis ce moment, nous ne voyons que lui, » nous entendons sans cesse le son de cette voix si » mélancolique, qui nous disait avec tant de ten» dresse : Ne pleurez pas sur moi, ne pleurez pas, » amis,... les peines de ce monde sont de courte » durée, et Dieu aura pitié de nous!... Voyez, je » suis calme, et le bonheur de vous voir sera pour » mon âme une source de consolations.... Puis il » ajoutait : La crise est passée maintenant, je puis, » je dois être résigné....

» Je l'écoutais sans le comprendre.... Aurait» il eu sur son sort des craintes sérieuses qui sont » évanouies désormais?.... Hélas ! tout est mystère,

» et ses paroles entrecoupées ne pouvaient m'éclai» rer!... Ses paroles! elles étaient si douces et si » bonnes, que nous cherchons tous à nous en sou» venir : ayant dit à M. Minghini qu'il désirait vi» vement obtenir la permission d'avoir un crayon, » afin de noter pour ma fille, sur les marges d'un » Pétrarque, la signification des passages difficiles, » je lui demandai s'il ne pouvait pas les écrire à la » plume? — Mais je n'ai jamais eu ni plume ni » encre à ma disposition, me dit-il.... — Hélas! » encore une nouvelle privation qui nous fit bien » mal! M. Minghini lui promit de lui en apporter » une, mais sous la condition que personne ne le » saurait, parce qu'il craignait la jalousie de ses ca» marades. — A cette condition, je n'en veux pas, » dit notre pauvre ami; je n'ai pas plus de droit à » une faveur, que mes compagnons d'infortune.... » Cette touchante abnégation me fait trembler, » hélas! en songeant de quel sacrifice il est ca» pable. »

— Tu viens de la commission, me dit Rinaldini en me voyant rentrer dans une agitation qui m'empêcha d'abord de lui répondre.... — Non, lui dis-je, je viens d'embrasser ma sœur et mon frère..... — Vrai! et tu es triste, affligé? mais c'est bon signe.... — Laisse-moi, laisse-moi, lui répondis-je, j'ai besoin de silence; ne parle pas, ne fais aucun bruit;.... mets-toi sur ton lit, prends un livre.... Et l'excellent homme se mit à lire, retenant jusqu'à son haleine, dans la crainte de me troubler.

Ce que j'avais demandé à Dieu avec tant d'instance, ce que j'avais désiré comme l'unique grâce que je pouvais espérer en ce monde avant de le quitter, m'avait été accordé.... J'avais retrouvé ma famille, je les avais serrés dans mes bras avec joie, avec ivresse.... Mais cette ivresse n'avait été que d'un moment, et la douleur de les avoir quittés si vite était seule restée dans mon âme.

Encore une ou deux entrevues, me disais-je, et il faudra nous séparer pour toujours.... Quelques minutes passées ensemble dans la contrainte et les larmes, voilà l'unique consolation qui nous sera désormais accordée, jusqu'à cet instant fatal où nos cœurs se briseront, où, malgré notre courage et notre résignation, apparaîtra sur nos visages cette douloureuse agonie, qui est si bien dépeinte dans le tableau des derniers adieux d'une victime du tribunal révolutionnaire..... Que de fois j'avais, les larmes aux yeux, contemplé cette déchirante scène!... Que de fois j'avais admiré la force d'âme qu'on peut lire sur les nobles traits du pauvre condamné! Que de fois aussi j'avais plaint sa femme infortunée, sa mère et ses jeunes enfants, groupés autour de leur père, que la hache du bourreau attendait le lendemain!

Cette touchante gravure, les lieux où j'avais l'habitude de la voir aux jours de ma jeunesse, se représentèrent alors si vivement à mon souvenir, que je levai les yeux sur la muraille de ma prison, que je les y fixai longtemps comme si j'eusse eu devant

moi cette image funèbre. Que ne peut l'imagination quand elle est ainsi frappée!... Bientôt les personnages de ce funeste drame prirent l'un après l'autre des traits, une figure qui m'était bien connue.... Cette mère désolée, mais forte encore dans sa douleur, c'était ma sœur!.... Cette enfant si candide, si tendre pour le prisonnier, c'était ma nièce, ma gentille Louise; ces hommes, que ma douloureuse imagination faisait paraître dans le fond du tableau, c'était mon pauvre père avec ses cheveux blancs, c'était mon frère qui pleurait;... et le condamné, objet de tant d'amour, de tant de regrets, c'était moi,... qui sentais trop, hélas! que se montrer ainsi calme et résigné dans un pareil moment; que retenir ses larmes, était un courage admirable sans doute, mais que c'était aussi l'épreuve la plus cruelle, la souffrance la plus poignante que Dieu puisse ici-bas envoyer à l'homme.

— Nous exposer volontairement à de telles tortures, à de tels déchirements, m'écriai-je en quittant brusquement la chaise où j'étais resté longtemps assis dans l'immobilité et la stupeur, serait tenter la Providence, qui nous abandonnerait peut-être et nous laisserait paraître faibles pour avoir trop présumé de nos forces.... Non, il faut qu'ils partent, ces chers amis, avant l'instant fatal; il faut qu'ils me quittent.... Ne pas l'exiger, serait de ma part une preuve d'insensibilité et d'égoïsme...

Et, toujours frappé de la déplorable scène des derniers adieux, je pris sur notre table une four-

chette d'argent, puis je m'approchai de la muraille, essayant d'y retracer ce groupe d'affligés, dont l'image était sans cesse présente à mes yeux. Mais quelle fut ma surprise : à peine avais-je tracé quelques lignes sur le mur que j'entendis deux ou trois légers battements, signal indicateur qu'à côté de nous il y avait une prison, et que dans cette prison se trouvait un infortuné qui voulait parler avec moi.... Je répondis à l'appel, je dis mon nom, et j'écoutai avec attention jusqu'à ce que le nombre de lettres battues sur le mur m'eût appris à mon tour que celui qui me parlait était *Monpiani*.....

La joie dans le cœur, je me retournai vers Rinaldini, qui, debout sur son lit, me regardait avec étonnement, avec pitié, comme s'il eût craint que son pauvre compagnon n'eût tout à coup perdu l'esprit.... — Monpiani, ton compatriote, le bon Monpiani est là, près de nous, lui dis-je. — Pas possible! — Il vient de me le dire lui-même, ajoutai-je avec un contentement toujours plus vif.... Rinaldini ouvrait de grands yeux, comme pour se convaincre si j'étais dans mon bon sens, ou si je rêvais tout éveillé.... — Ne t'ai-je pas dit qu'il existait un moyen de communiquer malgré les verroux et les murs? Eh bien! ce moyen est ce que tu viens d'entendre. — Sérieusement?... j'ai cru que c'était une plaisanterie, une idée; mais comment se peut-il?... — Veux-tu t'en convaincre? lève-toi; mets ton oreille contre la muraille, puis écoute... Je frappai aussitôt quelques coups qui furent répé-

tés immédiatement. Fais bien attention, ajoutai-je à voix basse, je vais dire à Monpiani que j'ai un compagnon, et que ce compagnon est Rinaldini le Brescian.

Je battis en effet le nombre de coups voulus pour me faire comprendre de Monpiani, qui à chaque mot me donnait le signe d'intelligence. Quand la phrase fut finie je m'arrêtai. — Et tu es sûr qu'il t'a compris? me dit Rinaldini d'un air de doute en essuyant son front tout couvert de sueur, si grande avait été la tension de son esprit!.... — Chut! tu vas l'entendre; note bien, car le voilà qui me répond.... Écoutons : *Salutalo tanto, da parte mia* (salue-le de ma part), furent les paroles que je recueillis une à une, à la surprise toujours croissante de mon compagnon.—Eh bien! doutes-tu encore?.... — Jour de Dieu! cela ne me serait pas venu en dix ans. *Ma che invenzion!....* quelle invention! — *Che invenzion*, répétai-je en frappant des mains.... *Che invenzion prelibata....* Et nous voilà tous les deux à chanter le duo du Barbier de Séville, répétant à l'envie : *Che invenzion! bravo, bravo in verità....* Élan de gaieté qui contrastait trop avec la tristesse qui accablait mon âme quelques minutes auparavant pour que je ne reconnusse pas de nouveau, dans ce soudain changement, la main d'un Dieu bon et clément, qui verse le baume sur la blessure de l'affligé quand ses forces sont à bout, et qu'il serait prêt à succomber s'il n'arrivait quelque trève à sa douleur.

Pauvre Monpiani, excellent Monpiani, disait par intervalles Rinaldini; quelle consolation de le savoir près de nous! — C'est donc en effet un brave homme que ce Monpiani? demandai-je à mon compagnon. — Lui! s'écria-t-il en s'arrêtant un instant pour me regarder avec satisfaction, c'est la fleur des honnêtes gens!.... Le meilleur, le plus saint homme qui soit, je ne dis pas dans Brescia, mais dans toute la Lombardie; un modèle de vertus et de bonté, une de ces âmes sensibles et pieuses, qui honorent une ville entière et l'édifient; quand on l'arrêta, la consternation fut générale chez nous; qui peut être sûr de coucher ce soir dans sa maison, se disait-on, si cet homme de bonnes œuvres est traîné en prison; lui qui ne consacrait sa vie et sa fortune qu'à faire des charités; lui qui s'est dévoué à l'instruction des pauvres enfants sourds et muets; lui qui n'a qu'une pensée, celle de secourir ses semblables!... Plus de doute, ajoutait-on, pour être suspect aujourd'hui, pour être compromis, il suffit d'être honnête homme.... Et chacun tremblait, *amico mio*, chacun tremblait...., et non sans cause, car depuis lors combien de braves gens ont partagé son sort : les Dugo, les Martinengo, les Dossi, etc., tous gens comme il faut, et des premières familles de Brescia...

Pauvre cher Monpiani! pour causer avec lui je vais me mettre à apprendre ce diable de langage; voyons un peu comment on s'y prend? — Autant de coups qu'il y a de lettres dans l'alphabet, jus-

qu'à celle dont tu veux te servir inclusivement. — Je comprends : pour un *c* trois coups, pour un *r* dix-sept. — C'est cela. — Miséricorde ! mais comment se rappeler les mots et les phrases? c'est à rompre la tête ; et moi qui n'ai pas de mémoire, *povero me!*

— Maintenant que tu connais le mécanisme, mon cher Rinaldini, exerce-toi pendant que je vais m'entretenir avec notre cher voisin; récite ton alphabet vingt fois, cent fois. — C'est entendu, c'est entendu.

— Mais, reprit-il au moment où j'allais recommencer ma conversation murale, si les geôliers nous surprenaient, qu'arriverait-il ?— Ma foi, je l'ignore; que pourrait-on nous faire? quelques jours au pain et à l'eau, et la solitude,... tout au plus...

— *Bagatella !* tu en parles bien à ton aise !... tu sais t'occuper, toi, avec tes livres, tandis que moi, pauvre ignorant, la solitude me tue... Je n'ai été qu'un mois seul, eh bien ! je sentais déjà que ma tête faiblissait.... Agissons donc avec prudence: pendant que tu battras je me tiendrai à la porte, récitant l'alphabet, et, au moindre bruit, je te donnerai l'éveil. — J'eus beau dire, il se mit à son poste, l'oreille au guet, tandis que je causais avec le bon Monpiani.

A peine lui eus-je dit quelques mots sur son amie, l'excellente madame L***, qui m'avait parlé de lui avec tant de chaleur et d'amitié, que notre entretien devint aussi confiant, aussi intime que

si nous nous fussions connus avant la captivité; quelques mots, quelques phrases suffirent pour me convaincre que c'était là une de ces âmes bénies de Dieu, dont la piété tendre, dont la sympathique bonté soulagent et consolent ceux qui souffrent, attirent et s'attachent ceux qui savent aimer.... Aussi, quelque fatigue que me coutât notre long et pénible langage, j'y aurais, dès ce premier jour, passé des heures encore, si Rinaldini, ennuyé sans doute de la durée de la séance, ne m'eût, à plusieurs reprises, fait signe de la terminer.

— *Dio santissimo!* quel singulier langage est-ce là! me dit-il en quittant son poste de vedette : j'ai cru que tu n'en finirais plus..... Il t'a donc conté bien des choses, notre Monpiani? il parle bien, il est vrai, mais c'est bon pour celui qui l'écoute;.... quant à moi, je suis brisé d'être resté collé à cette maudite porte, où le moindre petit bruit me causait des frayeurs!.... — Que serait-ce donc, *amico mio*, si tu devais parler au mur?— Aussi j'y renonce, ce que j'en ai vu suffit pour me décourager;... il y aurait de quoi me donner une attaque d'apoplexie.

— T'a-t-il entretenu de son procès? craint-il une condamnation? espère-t-il être mis en liberté?.... — Diable! comme tu y vas, lui dis-je en m'asseyant sur le bord de mon lit pour me reposer un peu après être resté si longtemps debout, crois-tu donc qu'avec un semblable mécanisme on peut converser aussi commodément qu'avec la parole? vingt

mots demandent quelquefois plus de temps à dire que tu n'en mettrais à me réciter deux pages de l'Arioste. — Alors à quoi peut servir un langage aussi restreint, reprit mon compagnon (qui n'était pas homme à se tuer de fatigue pour satisfaire à ce besoin impérieux du prisonnier, de parler et de s'entendre avec ceux qui gémissent près de lui dans les fers), tout au plus à demander comment on se porte, n'est-ce pas? — C'est selon, lui dis-je; cela dépend des personnes avec qui l'on se trouve en contact; il en est avec lesquelles on se contenterait d'un simple bonjour, il en est d'autres, et Monpiani est du nombre, qui vous font désirer de parler longuement, de parler toujours.

Chaque jour, en effet, je passais des heures à m'entretenir avec cet homme de bien, que la Providence m'avait envoyé pour m'enseigner la patience et la modération. Comme il savait offrir à Dieu les épreuves auxquelles il était soumis! qu'il était simple dans son abnégation! qu'il était doux, qu'il était modeste dans ses paroles, d'où s'exhalait une suave odeur de piété et de confiance dans la miséricorde divine, qui faisait descendre le calme et l'espérance dans le cœur de celui qui l'écoutait... Jamais un mot de récrimination ni de colère contre les auteurs de ses peines; jamais une plainte sur les maux du présent ni sur ceux de l'avenir, mais une soumission entière à la volonté de Dieu, mais une résignation évangélique que pouvaient

seules troubler la pensée de sa vieille mère, ou celle des pauvres enfants dont il prenait soin...

Sans eux, me disait-il, je bénirais sans réserve la main qui m'éprouve en m'envoyant dans ce monde ma part de souffrance et de tribulation... Mais mon cœur faiblit, je l'avoue, quand je songe à ma mère, dont les jours seront abrégés peut-être par le malheur qui m'a frappé, et qui pleure un fils dont elle ne s'était jamais séparée!...

Ma résignation m'abandonne aussi quand ma pensée s'arrête sur mon ami de cœur, sur Confalonieri, dont le triste sort est pour moi un continuel sujet de regrets et de larmes! Pauvre Frédéric!... qui m'aurait dit, hélas! lorsque je le veillais dans cette maladie qui faillit le conduire au tombeau, que nous serions tous deux arrêtés, mis en prison, quelques mois après, lui comme chef d'une soi-disante conspiration, moi comme soupçonné d'avoir pris part à tout ce qu'il avait dû tramer contre l'Autriche. Notre intimité ancienne, notre mutuelle affection, ma présence dans sa maison au moment de la révolution du Piémont, si naturellement expliquée pourtant par les nuits et les jours que je passais au chevet de son lit pour le soigner, voilà l'unique cause de mon emprisonnement.

Selon l'inquisiteur, je dois connaître les coupables desseins du comte Confalonieri, je dois avoir vu tout ce qui se passait chez lui à cette époque, je dois l'avoir aidé dans toutes ses criminelles ten-

tatives, dans tous ses complots, car je ne saurais nier, me dit-il, que j'étais le confident de ses plus secrètes pensées... — J'ai beau lui répondre que notre amitié date de longues années, que je ne connais de Confalonieri que ses vertus privées, que ses projets philanthropiques auxquels je m'étais associé; il persiste et me tient depuis quinze mois en prison pour me faire avouer que je suis le complice du comte. — Dieu m'a mis dans les mains de cet inquisiteur, qu'il fasse donc de moi ce qui lui plaît, mais dans dix ans, comme aujourd'hui, je lui répondrai que je n'aurais jamais cru que de nos jours il suffisait d'une simple liaison de cœur, d'une ancienne et franche amitié avec une personne accusée de conspiration, pour devenir soi-même l'objet d'une semblable persécution.

Si du moins les tourments qu'on me fait éprouver pouvaient être utiles à mon pauvre ami, s'il m'était permis de me dire qu'il triomphera un jour de la haine de ses ennemis, je trouverais encore de douces consolations... Mais non! il est destiné, je ne le vois que trop, à servir d'exemple, à payer de sa liberté, peut-être même de sa tête, les craintes que l'agitation des esprits a causées à l'Autriche, dans ces dernières années... L'infortuné succombera! il sera condamné par des juges qui, pour flatter le pouvoir, foulent aux pieds ce que la justice a de plus sacré!... Mon pays perdra le premier de ses citoyens, moi l'ami le meilleur que Dieu puisse accorder sur cette terre où la franchise, la vérité,

le dévouement, se trouvent si rarement réunis dans un seul cœur.

Ah! *caro mio*, c'est que c'est une belle âme que l'âme de mon Frédéric! c'est que nul mieux que moi n'a pu apprécier toute la loyauté, la générosité d'un caractère qui grandissait chaque jour par la réflexion et l'étude, et qui eût fait la gloire de notre belle patrie s'il eût été libre! Doué d'un esprit vaste et profond, d'un jugement sûr, d'un cœur droit et juste, d'une activité prodigieuse, d'une volonté ferme et puissante, il n'a manqué à Confalonieri, pour acquérir un nom des plus illustres, pour être compté parmi les bienfaiteurs de l'humanité, que des circonstances propices, qu'un vaste théâtre où il pût s'abandonner librement à cet amour du bien, à cet amour de la vérité, qui, devenus désormais le mobile et le but de tous ses désirs, de toutes ses actions, l'auraient fait triompher entièrement des légers défauts dont plusieurs de ses compatriotes l'accusaient trop sévèrement parce qu'ils ne le jugeaient que sur les apparences.

Supérieur à tout ce qui l'entourait, il était bien difficile qu'il ne le fît pas sentir... Peut-être même ne tolérait-il pas assez l'apathie et la médiocrité de ses compatriotes;... de là ce manque d'indulgence, ces reproches, ces calomnies dont il fut l'objet, soit dans sa vie privée, soit dans sa vie publique. N'ayant pu obtenir en 1814 l'indépendance de son pays, il voulut au moins le doter d'établissements utiles, le faire jouir des découvertes nouvelles, le

faire marcher enfin dans la voie des améliorations et des progrès... Le gouvernement autrichien en prit ombrage, et ceux qui auraient dû applaudir à ses généreux efforts l'accusèrent de hauteur, d'orgueil et d'ambition. C'est là le sort des bons sur la terre ; c'est la récompense réservée ici-bas à ceux que la Providence a doués des plus heureuses facultés, et qu'elle a chargés de répandre sur leurs semblables les trésors de sa bienfaisance !

Si les hommes t'ont mal jugé, si trop longtemps ils t'ont méconnu, ah! mon digne Frédéric! c'est qu'ils ne t'ont pas suivi dans toutes les phases de ta vie; c'est qu'ils n'ont pas lu comme moi dans ton âme, alors que sur ton lit de douleur, croyant mourir, tu tenais avec nous ce langage de conscience et de vérité, que les influences du monde ne pouvaient plus altérer. Ah! si tes détracteurs avaient pu voir les preuves d'amour que ta Thérèse, que tes nombreux amis te prodiguaient dans ce fatal moment, ils auraient été forcés d'avouer qu'il devait être bien aimé celui dont la vie en péril faisait verser des larmes si amères !... Des erreurs de jeunesse, il en avait commis, je le sais; mais il était arrivé à cette époque de la vie où l'âge et l'expérience tempèrent la trop vive ardeur des sens et de l'imagination, et où les cœurs vrais, consciencieux et bons comme le sien, compensent avec usure ceux qu'ils aiment des chagrins momentanés qu'ils leur ont causés.

—Merci du bien que tu me fais, me disait par-

fois Monpiani après nos longues séances, de m'écouter ainsi parler de celui que j'aime et que j'estime le plus parmi les hommes! Il me semble que c'est un hommage que je rends à la mémoire de mon malheureux ami, que la Providence seule peut sauver des périls qui l'environnent... Et cette pensée me soulage! Que ne puis-je adoucir les tourments qu'il endure!... Le plus cruel de tous est l'affliction de sa compagne bien-aimée, de cette Thérèse qu'il adore et révère comme la plus parfaite de toutes les femmes! Et c'est quand il la rendait si heureuse qu'il a été arraché de ses bras; c'est quand il reportait sur elle toutes ses espérances, qu'il en faisait le centre de ses projets, de ses affections, qu'il a été frappé par l'adversité. Ah! que les décrets de Dieu sont quelquefois terribles!... Mais n'en murmurons pas! Qui sait s'il ne lui a pas envoyé cette rude épreuve pour qu'il puisse tourner son profond esprit vers la recherche des vérités religieuses, et trouver ainsi dans sa captivité ce qui vaut mieux que les honneurs et la célébrité, la croyance à la révélation.

Nous en étions là un jour de nos entretiens, lorsque Monpiani s'interrompit tout à coup; quelques minutes se passèrent avant qu'il revînt au mur : — Excuse-moi, me dit-il ensuite, de t'avoir quitté si brusquement; mais j'avais cru entendre la voix de Confalonieri dans la cour de la prison, et je me suis précipité à la fenêtre pour mieux écouter... A peine convalescent de sa longue maladie lors de

son arrestation, il a éprouvé une rechute, et depuis il n'a pas cessé de souffrir; j'ai demandé qu'on me mît avec lui pour le soigner, je ne l'ai pas obtenu... Ils disaient que c'était pour nous entendre... Puisse Dieu prendre pitié de toi, pauvre victime, car les hommes ont juré ta perte!

Lorsque la fatigue nous forçait à suspendre nos laborieuses conversations, ou que Rinaldini en avait assez de la silencieuse garde qu'il montait à la porte pour empêcher qu'on nous surprît, nous nous donnions le dernier adieu du cœur en sifflant tour à tour quelques airs bien tendres et bien mélancoliques. Chaque jour, au coucher du soleil, l'un de nous disait la première phrase de la romance de *Desdemona*, et l'autre répondait;... nous servant ainsi de ce chant, si suave et si touchant, pour exprimer les mutuelles tristesses et les sympathiques affections de nos âmes! Souvent, il m'en souvient, en écoutant les sons doux et purs de ce cher Monpiani, je les traduisais en exhortations pieuses, en ferventes prières... Et mon cœur se dilatait; et des larmes baignaient mes paupières, et je me sentais plus pénétré de l'existence d'une autre vie, plus soumis, plus résigné aux décrets du souverain maître de toutes choses! Ces expressifs accents où nos cœurs s'épanchaient venaient-ils à être interrompus tout à coup par quelques gardiens, par quelques rudes commandements, j'en éprouvais une vive peine, semblable à celle que ressentiraient deux tendres frères qu'on empêcherait d'a-

dresser ensemble à Dieu leur habituelle prière....

C'était une quotidienne consolation, qui, venant à me manquer, me laissait tout le soir triste et découragé. Que de fois depuis, dans les longs jours de ma prison solitaire, ne me suis-je pas rappelé avec attendrissement les doux accents de ce bon Monpiani; et que de fois aussi, en songeant au soulagement que j'en avais éprouvé, n'ai-je pas compris et récité le psaume des filles de Sion, qui, sur le fleuve de Babylone, pleuraient les peines de l'exil, et se consolaient ensemble en répétant les chants de leur patrie!

Super flumina...

XXI.

Rinaldini, mon compagnon de captivité, était un homme, je l'ai déjà dit, je crois, ponctuel et précis comme le plus méthodique des bureaucrates; tout chez lui se faisait à la minute, à la seconde; (*l'orario*), la division des heures, était son idée fixe, son arme contre la longueur du temps, son refuge contre la monotonie et les tristes pensées de la prison. Grâce à mon esprit d'ordre, à ma régularité d'occupation ou de plaisir, me disait-il, j'ai passé des jours si heureux et si tranquilles, qu'aucun nuage n'avait troublé leur sérénité jusqu'au fatal moment où l'on m'a privé de ma liberté. Sûr de faire le lendemain ce que

j'avais fait la veille, je me reposais sur cette uniformité, qui est devenue pour moi la condition première de mon existence, l'état normal de mon esprit et de mon âme. Bien des gens souriaient de cette vie simple et réglée, qu'ils comparaient à la marche invariable d'une aiguille sur un cadran; mais je les laissais dire, et, satisfait de la somme de biens qui m'était accordée ici-bas, j'éprouvais chaque jour plus de contentement par l'habitude même d'en jouir : en paix avec ma conscience, chéri de ma mère et de mes sœurs, dont je faisais la joie, trouvant dans le passé une garantie pour l'avenir, je ne désirais rien que la continuation de cette existence si heureuse dans sa médiocrité et sa monotonie: les riches d'esprit et de fortune pouvaient-ils donc en dire autant?...

— Toi-même, ajoutait-il en voyant le sourire qui venait effleurer mes lèvres, crois-tu que tu ne combattrais pas mieux les tourments de l'incertitude et les ennuis de la prison par la constante répétition des mêmes choses aux mêmes heures, que par tes méditations sans fin et tes études irrégulières?... c'est moins brillant, mais c'est plus sûr;... imite-moi, et tu t'en trouveras bien.

Docile aux conseils de ce philosophe pratique, qui pouvait dire avec bien plus de raison que Réné de Châteaubriand : *Si je croyais encore au bonheur, je le chercherais dans l'habitude*, je suivis son exemple, je divisai plus exactement encore qu'auparavant les heures de nos longues journées;

je m'astreignis à une sorte de discipline monacale, et je dois dire que les jours où je me sentais plus calme, plus satisfait de moi-même, étaient ceux pendant lesquels je ne m'en étais pas éloigné un instant... Rinaldini battait des mains, et répétait en se couchant : — Vois-tu que mon système est bon partout, même en prison !... — Y compris le *carcere duro ?* lui disais-je... — Au nom du ciel, ne prononce pas cette parole maudite, le frisson m'en passe par tout le corps, non pas de peur, entends-tu bien ; mais c'est qu'une fois soumis à cet infâme régime, je ne serais plus maître de mon corps, c'est que je dépendrais du caprice de mes gardiens, qui m'ordonneront d'être debout quand je voudrais être assis, qui m'astreindront aujourd'hui à une chose, demain à une autre, et alors adieu l'invariable division de mon temps, adieu la patience, adieu la vie,... *amico mio* ;... adieu l'espoir bien faible, hélas ! de revoir ma mère infirme !... Ah ! ma mère !... L'accent de mon pauvre compagnon, en prononçant ces mots, était si douloureux, que nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et nous nous mîmes à pleurer en songeant à celles qui nous avaient donné le jour... — Assez, assez, s'écria-t-il ; si je m'attendris, c'est fait de moi, je n'aurai plus de courage, plus de constance pour couper mes journées... Voilà l'heure, je retourne à mon occupation favorite.

Cette occupation était le percement d'un trou à travers notre épaisse porte, qui donnait à la fois

sur une prison qui faisait face à la nôtre, et sur une galerie par où passaient les détenus renfermés dans cette partie du bâtiment. A force de faire sentinelle à cette porte pour nous garantir des surprises, Rinaldini était parvenu, en écoutant attentivement, à distinguer tout ce qui se passait dans les prisons voisines ; tel jour, c'était un Brescian dont il avait reconnu la voix ; tel autre, c'était un nouveau prisonnier qu'on avait amené; nul juge, nul geôlier ne venait dans le corridor, qu'il ne le reconnût à sa manière de marcher; alors il triomphait de la finesse de son oreille, et si des pas nouveaux pour lui se faisaient entendre, il exploitait le chapitre des conjectures, en concluant presque toujours que c'était quelque nouvelle victime qu'on emprisonnait.

La curiosité est sous les verroux, plus qu'en tout autre lieu, mère de l'industrie, le temps ne manque pas pour tenter de la satisfaire..... Entendre était beaucoup, mais voir serait bien mieux encore !... Rinaldini passa donc en revue toutes les planches, toutes les rainures, tous les clous de la porte, y appliquant avec soin son œil scrutateur :... recherche minutieuse qui pendant plusieurs jours ne fut couronnée d'aucun succès..... Pas le moindre rayon de lumière ; tout était clos, parfaitement clos,... et malgré son envie, force lui eût été de renoncer à cette espérance, si, en promenant tantôt les yeux, tantôt les doigts sur le triste guichet, il n'eût enfin découvert qu'une petite

cheville en bois, recouverte de cire, servait à reboucher près de la serrure une fente qui, selon lui, devait traverser l'épaisseur de la porte. Dès lors il se mit à l'œuvre, et fit si bien, soit avec sa fourchette, soit avec un morceau de fil d'archal arraché au grillage de nos fenêtres, qu'il vint à bout d'ébranler la cheville....

Chaque jour il y passait des heures avec une persévérance digne d'un Latude ou d'un Trenck. —J'y arriverai, me disait-il, la chevillette n'a pas été enfoncée de force; viens donc voir comme elle remue..... — J'accourais; mais, en la voyant encore si tenace, je branlais la tête et disais : Tu n'y parviendras pas !

Je m'intéressais pourtant de plus en plus à l'extirpation de la récalcitrante broche; vingt fois le jour je quittais mes livres pour en sonder la solidité : et, lorsqu'elle eut cédé à la patience de mon compagnon, je répondis à son bruyant *eccola quà* (la voilà), par un cri de victoire!...

D'un bond je fus à la porte, j'écartai Rinaldini pour appliquer l'œil à mon tour à l'étroite ouverture.... — Mais on voit, lui dis-je tout ravi..... — Sans aucun doute, et parfaitement; demain au grand jour tu distingueras mieux encore; tout ce qui se passera dans la galerie, tout ce qui se fera en face de nous, je le verrai, rien ne m'échappera, je t'en réponds. — *Bravissimo*, mon cher Angel, c'est une conquête! Mais comment feras-tu pour qu'on ne s'en aperçoive pas?.... — J'aurai toujours

la cheville en main, ou bien la cire qui la couvrait, et dans un clin d'œil, avant qu'ils n'ouvrent, tout sera en ordre. — Réjouissons-nous donc!

Ce soir-là nous fûmes gais en effet comme si cette imperceptible ouverture, gagnée au prix de tant de labeurs, eût été le prélude d'une évasion. La vie de prison est si restreinte, si morne, que l'homme, redevenu enfant, accueille avec empressement, avec joie, la moindre distraction qui peut en rompre l'accablante monotonie.

Ce mystérieux observatoire, que Rinaldini appelait le *juda* des honnêtes gens contre la sbiraille, nous fut d'une ressource immense pour alimenter nos conversations, et détourner notre esprit de la contemplation de l'avenir..... Tromper les gardiens, déjouer leur surveillance, rompre l'isolement, le secret auxquels ils le condamnent, est une si douce chose pour un prisonnier, que c'est pour lui un plaisir toujours nouveau, une victoire toujours plus belle, chaque fois qu'il parvient à soulever un peu par son industrie la pierre de son tombeau..... Aussi quelle n'était pas notre satisfaction quand nous avions découvert quelque chose, et avec quel air de pitié ne regardions-nous pas alors nos discrets geôliers! Presque toujours en embuscade, Rinaldini me donnait à chaque instant l'éveil par son : *Attento*, *guarda*... (attention, regarde). C'est ce maudit Bolza qui passe avec sa face de réprouvé... *Guarda*, c'est Salvotti... Miséricorde, s'il venait ici!... *Guarda*, c'est un détenu...

Il est pâle et défait... Dieu de mon âme! c'est Moretti, je crois.... Je me précipitais pour le voir, mais il était passé. — On nous l'avait dit mort *questo caro colonello*, un des plus beaux, un des plus vaillants hommes de l'armée d'Italie.... L'*in-felice!*... On dit qu'il est perdu, qu'il n'en reviendra pas; et si un de mes doigts pouvait le sauver, je le donnerais.

Un matin du bruit s'était fait entendre, mon compagnon court à son poste, et s'écrie : En croirais-je mes yeux! le lieutenant général Zucchi qu'on met là, dans la prison à côté.... C'est pour la seconde fois qu'on l'arrête. Les coquins! veulent-ils donc mettre tout ce que nous avons de braves gens sous les verroux? Préoccupé de ce qu'il venait de voir, Rinaldini, dont l'œil ne suivait plus ce qui se passait dans le corridor, fut tellement surpris d'entendre tout à coup la clef dans la serrure, qu'il eut à peine le temps de s'éloigner de la porte. — Venez avec nous, monsieur Rinaldini, lui dit Riboni, le conseiller vous attend. — Moi? reprit mon compagnon.... — *Si signor*, marchons,... la besogne presse, quoique les jours soient longs. Il fallut les suivre, au grand regret du pauvre Rinaldini, qui, nanti de sa cheville, tremblait qu'on eût quelques soupçons, et qu'on ne le visitât.

A son retour, ses couleurs si vermeilles avaient disparu; la tristesse était dans ses yeux, d'où tombaient d'abondantes larmes.... — Qu'y a-t-il donc, mon ami? m'écriai-je en m'élançant vers lui avant

même que les guichetiers n'eussent refermé la porte; viens-tu de la commission? aurais-tu été tourmenté pour cette maudite ouverture que j'ai soigneusement rebouchée pendant ton absence? Il ne répondit pas.... — Mais qu'as-tu donc? as-tu appris quelque nouvelle fâcheuse, l'arrestation de quelqu'ami? Son mouchoir sur ses yeux, il continuait à garder le silence.... — Pourquoi, dit-il enfin en sanglotant, pourquoi sont-ils venus me voir! ma mère, je ne la verrai plus, mon malheur l'aura tuée.... Pourquoi sont-ils venus! c'est fini.... fini! la pauvre femme n'aura pu supporter une si cruelle épreuve! Ils m'ont dit qu'elle était mal, très-mal.... Mais elle est morte! et moi, qui ne l'avais jamais quittée, je n'étais pas au chevet de son lit, je ne tenais pas sa main dans les miennes, comme je faisais chaque fois que ses souffrances redoublaient! Ah! mon Dieu! jamais ses larmes n'avaient coulé pour moi pendant quarante ans que j'ai vécu sous ses yeux....

Dans ses derniers moments elle aura cherché son Angel, son fils, qui, captif, ne pourra point accompagner sa mère bien-aimée au champ du repos; son fils qui, toute sa vie regrettera d'avoir avancé le terme de sa carrière. Infortuné que je suis! c'est aujourd'hui que je sens toute l'horreur de la captivité.... Et ses sanglots redoublaient.

— Peut-être t'abuses-tu? lui dis-je doucement.
— M'abuser.... non; n'ai-je pas lu mon malheur sur la figure, dans les paroles de mes parents....

Pourquoi sont-ils venus!... Ah! ma pauvre mère, est-il possible, est-il possible, je ne t'embrasserai plus! Si je rentre jamais dans notre maison, ta chambre sera vide, ta place inoccupée;... et pour te retrouver, pour être près de toi, il faudra que j'aille m'agenouiller sur ta tombe, que les herbes couvriront depuis bien des années!...

— Sais-tu, me dit-il alors en tournant ses regards vers le ciel, que c'est une grande douleur que de perdre sa mère quand on est libre, quand on a la conscience de lui avoir rendu jusqu'au dernier moment les devoirs du cœur; mais quand on est captif! mais quand on doit se dire que l'on a abrégé ses jours,... mon ami, l'âme succombe sous le poids de son chagrin et de son repentir!... Ma tête se perdra.... Pourquoi sont-ils venus! Je leur ai dit de ne plus chercher à me voir, je les en ai suppliés, surtout au moment de la sentence.... Ce serait déchirant, et pour eux et pour moi. Puisses-tu ne jamais apprendre en prison la mort de l'un des tiens!

Je voulus le calmer, lui rendre quelqu'espoir, mais il m'écoutait parler sans se laisser convaincre; bientôt même il ne m'entendait plus.... Assis au chevet de son lit, il y cacha sa tête, tantôt pleurant, tantôt murmurant des prières, comme s'il eût assisté à l'agonie de sa mère.... Tout le jour, je demeurai dans le silence pour ne pas troubler sa douleur; profondément triste moi-même, je pensais à la poignante affliction qui était réservée à ma chère famille, et je résolus de tout faire pour les

éloigner; les jours suivants furent employés à consoler le bon Rinaldini, à l'engager à modérer sa douleur, à verser des larmes avec lui.... Jamais fils ne pleura plus amèrement la perte de sa mère! Longtemps ses habitudes en furent troublées; mais, grâce à mes exhortations, il les reprit peu à peu, et, s'il n'y trouva pas la consolation, il y gagna du moins le calme et la résignation.

De plus en plus convaincu qu'il était de mon devoir d'éviter à mes amis les angoisses de l'attente et les déchirements des derniers adieux, je saisis la première occasion qui se présenta de leur écrire dans ce sens : « Soyez en paix sur moi, leur disais-» je dans ma lettre du 21 juin, je puis vous assurer » que je suis moins agité par l'impatience, que » je suis tranquille, que je suis calme..... Réduit » aux conjectures sur le terme probable de la dé-» cision de mon sort, je laisse couler les jours sans » être trop en proie aux serpents de l'incertitude. » Lorsque tout est encore dans le lointain, l'âme, » qui ne saurait soutenir une longue contemplation » d'un mal inévitable, se replie sur elle-même, et » vit de souvenirs.... La patience, grâce au ciel, ne » m'abandonnera pas, et je bénis Dieu qui me l'ac-» corde! Mais si je pense à vous, adieu la résigna-» tion! je tombe dans la mélancolie, et la raison » n'a plus d'empire.... Dussiez-vous me gronder » encore, je ne puis m'empêcher de laisser parler » mon cœur.....

» Oui, mes amis chéris; oui, je souffre de vous

» sentir tourmentés par cette cruelle attente, je » souffre de vous savoir loin de la patrie, loin de » ceux qui vous aiment, loin de vos occupations... » Dieu, qui lit dans mon cœur, sait si je suis re» connaissant de ce que vous faites pour moi, si » j'en suis touché !... Mais, je vous le demande, ne » serait-ce pas être trop égoïste que de vous voir » dans une agitation aussi pénible, sans désirer de » la calmer...... Et le seul moyen d'y parvenir, mes » bons amis, je vous le dis en soupirant, c'est de » vous éloigner de moi.

» N'allez pas m'accuser, surtout....... En vous » adressant cette prière, je vous parle de cœur et » par réflexion; qui, mieux que moi, peut savoir » ce que l'on souffre dans un état d'anxiété pareil à » celui que nous éprouvons? Si donc, jugeant de vos » sensations par les miennes, je viens vous supplier » de quitter Milan, c'est parce que je suis convaincu » qu'en vous éloignant de moi, cette attente mor» telle qui vous ronge, par cela même que vous » croyez le moment décisif bien près de nous, dis» paraîtra dans ce qu'elle a de plus cruel..... Vous » pleurerez le sort de votre frère, mais au moins » votre supplice sera allégé. — Écoutez-moi, vous » les bien-aimés de mon cœur; nous avons tous » montré, dans notre entrevue, la force et le cou» rage qui sont nécessaires dans de pareilles épreu» ves; vous avez pu voir que ma tranquillité pre» nait sa source dans la paix de ma conscience et » dans ma confiance en Dieu. Croyez alors que,

» quelque douloureuse que puisse être pour moi
» notre séparation, je saurai la supporter, en pen-
» sant que vous quittez une ville où vous n'avez cessé
» de verser des larmes! Comme moi, vous aurez
» soutenu le cruel sacrifice; Dieu vous en tiendra
» compte au jour de sa miséricorde!.... Retournez
» auprès de notre père, il a besoin de vos soins.....
» Vous ne pouvez, hélas! changer mon sort: vous
» avez rempli envers moi tous les devoirs d'amis,
» de frères tendres et dévoués... C'est à moi désor-
» mais à remplir les miens, qui me prescrivent de
» diminuer le poids de votre affliction. »

Je fus grondé pour cette lettre:..... on m'accusa de déraison, on me signifia tendrement que mon père avait ordonné de rester à Milan;..... et moi, touché de ce témoignage de fraternelle bonté, je me soumis, je demandai pardon, et fus heureux dans le moment de n'avoir pas été écouté, et de pouvoir me dire encore: Ils sont là!.....

—Pourquoi donc Monpiani ne t'a-t-il pas sifflé ce matin à l'heure ordinaire,..... me dit un jour Rinaldini; il est dix heures, et rien ne s'est fait entendre? — Tu as raison; c'est qu'il l'aura oublié, ou bien qu'il aura dormi plus tard qu'à l'ordinaire, je vais l'appeler. Je sifflai quelques notes; pas de réponse..... Je recommençai doucement; rien encore..... Il y aura quelqu'un dans sa prison, attendons. Au bout d'un quart d'heure je me remis à siffler la romance du Saule, que Monpiani chaque matin ne me laissait jamais finir; cette fois j'allai

jusqu'à la dernière note, mais en terminant l'on m'entendait à peine, tout mon cœur était oppressé! Serait-il parti? m'écriai-je..... Pour m'en assurer, je me hâtai d'aller donner au mur le signal convenu : même silence..... Je frappai à plusieurs reprises, tout était muet.....

Les douces paroles, *me voilà*, ne venaient plus, hélas! charmer mon oreille..... Les coups se suivaient vite, précipités, sonores, tant mon cœur affligé se refusait à croire la triste réalité..... — *Piano*, *piano*, je t'en supplie, me dit Rinaldini, tu frappes si fort qu'on pourrait nous entendre; mais je ne l'écoutais pas, je continuais à battre comme si Monpiani eût été là encore; ces entretiens m'étaient une si douce chose!.... je m'y étais si vite habitué!.... y renoncer me navrait l'âme! Enfin il fallut bien cesser d'appeler celui qui m'était devenu si cher, celui que je n'avais pas vu, et dont je pleurais la disparition comme celle d'un consolateur que Dieu m'avait donné.

Trop triste pour continuer mes lectures, je passais tout le jour auprès de la fenêtre, sifflant mélancoliquement les airs que nous avions tant de fois répétés ensemble..... Vainemeut Rinaldini cherchait-il à me ranimer, vainement me parlait-il des temps meilleurs où les amis de la prison se retrouveraient; je continuais tristement mes chants! C'est qu'il y avait en moi une autre voix qui me disait : Bientôt tout ce que tu aimes sur cette terre te sera enlevé! Les joies du cœur, il faut y

renoncer,.... depuis les doux épanchements de la confiante amitié, jusqu'aux effusions enivrantes d'un mutuel amour; car tu ne t'appartiens plus, car il faut dire adieu et pour jamais à tout ce qui t'attachait à la vie..... Cet ami, dont tu pleures la perte, nul ne le remplacera, ou si quelque nouveau compagnon de misère venait encore exciter ton intérêt, ta sympathie, on te l'arracherait aussi,... te laissant de longues journées de douleur pour quelques heures de consolation!

Je tombai dans un abattement profond que rien ne put ni calmer ni distraire; ma destinée était devant mes yeux, j'en suivais les fatales stations, qui toutes étaient marquées par les angoisses et les regrets, jusqu'au moment où l'odieuse main de l'exécuteur me lancerait dans l'éternité..... J'appelai vainement à mon aide la prière et la raison, l'accès était trop fort, je succombais.....

Je souffre tant que je ne puis rester debout, dis-je à Rinaldini; cette séparation m'a fait mal, m'a brisé le cœur! ma tête est brûlante..... Ah! c'est une fatale chose que la prison!.... — Qui le sait mieux que moi, s'écria mon compagnon en poussant un soupir, ma pauvre mère ne l'a que trop compris. — Si je venais à être malade, lui dis-je, si nous nous quittions, promets-moi de dire à Monpiani combien j'ai été sensible à sa perte, combien je l'ai regretté! Tu le verras, mais il n'en sera pas ainsi de moi.....

— Bah! quelle idée, me répondit Rinaldini en

m'aidant à me coucher; tu es jeune, la vie est longue, et quelques années de prison se passent bientôt..... Je souris tristement et m'enfonçai dans mon lit, où la fièvre ne tarda pas à me prendre; légère d'abord, elle augmenta promptement d'intensité; le mal fit des progrès..... Une chaleur sèche et brûlante se répandit dans tout mon être; la tête, de plus en plus ardente, douloureuse, s'embarrassait; des soubresauts continuels annonçaient que l'agitation nerveuse croissant à chaque instant..... Craignant le délire, j'appelai Rinaldini, que j'avais forcé à se coucher. — Que veux-tu? me dit-il, en étendant sa main vers moi..... Miséricorde! mais tu as une fièvre horrible! Pourquoi m'avoir ainsi laissé dormir..... Je vais frapper, appeler les gardiens, tu ne peux rester dans cet état..... — N'en fais rien, je t'en supplie, donne-moi seulement à boire, j'ai soif à en mourir..... — Mais je n'ai que de l'eau à te donner, laisse-moi demander du secours..... — Non, n'appelle personne; couvre-moi de nos habits; de l'eau, de l'eau, je sens dans la poitrine un feu dévorant.

Sans se donner le temps de se vêtir entièrement, le bon Rinaldini me donna à boire, me souleva la tête, refit mon lit, que j'avais dérangé en me retournant sans cesse, me soigna, me veilla. La fièvre redoublait; chaque parole que j'articulais me causait des douleurs atroces; mes idées commençaient à n'avoir plus de suite; des images, des scènes bizarres, incohérentes, monstrueuses, flottaient de-

vant mes yeux..... Tantôt c'était une femme avec des ailes d'ange qui planait sur ma tête, et me souriait comme souriait Lucy; mais lorsque mes bras s'étendaient vers elle, que j'allais la toucher, ces ailes blanches se détachaient, et son corps n'était plus qu'un cadavre dont le poids m'étouffait en tombant; tantôt je croyais voir dans le lointain ma sœur, mon frère, toute ma famille qui m'appelait; mais à peine m'étais-je levé pour courir à eux, que je me trouvais au milieu de gendarmes, de sbires, de bourreaux, qui s'emparaient de moi, me dépouillaient, m'entraînaient en ricanant vers une potence gigantesque, d'où pendait déjà un malheureux condamné..... La vue en était si odieuse, que je jetai un cri, que je revins à moi..... J'ai froid, Rinaldini, couvre-moi. — Mais ta peau est brûlante. — J'ai froid, te dis-je, jette sur moi tout ce que nous avons ici.

Il entassa sur mon lit toutes ses couvertures, toutes nos hardes, j'en étais suffoqué. — Je t'en supplie, de l'eau, toujours de l'eau. — Il n'en reste plus, me dit-il avec tristesse.... Attendre jusqu'à demain..... — C'est impossible. — Mais écoute;.... on vient..... — Ah! c'est la visite de nuit, je l'avais oubliée.

J'étais déjà retombé dans mon affaissement. Quand le geôlier et ses suivants furent entrés, Rinaldini s'empressa de leur dire, pour calmer leur étonnement de le voir debout à cette heure : Mon compagnon est malade, il a une fièvre ardente, et

rien à boire..... — Pauvre jeune homme, dit alors Riboni, je m'étais bien aperçu aujourd'hui qu'il avait quelque chose : toi, grenadier, va-t-en vite en bas chercher des citrons et de l'eau, vous lui ferez de la limonade, cela lui fera du bien. Tandis que le soldat hongrois était allé prendre ce qu'on lui avait ordonné, je me mis sur mon séant, en m'efforçant de siffler la romance de Desdémona... C'était Monpiani que j'appelais ainsi dans mon délire..... Je recommençai à plusieurs reprises, penchant la tête par intervalle, comme quelqu'un qui écoute..... Rinaldini était sur les épines!... — Que diable fait-il donc, lui dit Riboni, on dirait qu'il appelle quelqu'un? — Ne recevant pas de réponse, j'allais sans doute me mettre à battre au mur, parler de Monpiani, lorsque mon compagnon me secoua rudement, pour me forcer, disait-il, à rentrer sous mes couvertures. — Qu'y a-t-il? lui dis-je, en jetant sur lui des regards effarés..... — Voilà Riboni qui vient savoir comment tu te trouves? — Ah!.... c'est bon ; dis-lui que ça va mieux, que ce n'est rien..... Je brûle, ayez pitié de moi.

Le Hongrois, qui n'avait fait qu'un saut jusqu'à la cuisine pour me soulager plus vite, s'approcha de mon lit et remplit avec empressement mon verre d'une eau pure et fraîche ; la compassion était dans ses yeux, sur ses traits, et jamais depuis lors je ne le vis sans que sa bienveillante figure ne m'exprimât toute la bonté de son cœur.

Restés seuls, Rinaldini voulut me conter la

frayeur que je lui avais faite; mais déjà je ne le comprenais plus.... Brisé par la fièvre, accablé par le poids de tout ce que j'avais sur le corps, respirant à peine, je demeurai jusqu'au matin dans un tel état de surexcitation fébrile, que mon compagnon craignit, avec raison, les plus fâcheux résultats. Enfin, grâce à la force de mon tempérament, la fièvre céda, et il ne me restait plus qu'une extrême faiblesse, lorsque le médecin vint me visiter, accompagné de Minghini.

— Vous avez échappé, j'espère, à une maladie grave, dit le docteur en apprenant le traitement que j'avais suivi; vous avez vaincu le mal par les extrêmes; maintenant il n'y a plus ni rien à faire ni rien à craindre... — Tant pis! dis-je tout bas à Minghini (qui s'était penché vers moi pour me demander s'il fallait parler de cet accès de fièvre à mes parents), mieux vaudrait en finir ainsi!... mais que ce qui est écrit là-haut s'accomplisse!

A peine furent-ils sortis que je m'endormis; mes yeux, à mon réveil, tombèrent sur mon charitable ami, qui n'avait pas bougé une seconde du chevet de mon lit, me soignant avec autant de tendresse et d'amour que si j'eusse été son fils; touché de sa bonté, je lui tendis la main, je voulus me lever pour l'embrasser. — Prends garde, prends garde, s'écria-t-il, le docteur a recommandé que tu ne prennes pas l'air.... Je vais te donner à boire. — Laisse-moi te remercier de tes bons soins, lui dis-je; sans toi j'aurais éprouvé la douleur poignante

que cause au prisonnier malade ce dénûment absolu de secours qui le frappe et l'accable dès qu'il est obligé de se mettre au lit.

A ces mots le pauvre Rinaldini m'embrassa et se mit à pleurer — Hélas! *caro mio*, ajouta-t-il en soupirant, Dieu sait ce qui nous attend dans l'avenir; mais, je te l'avoue, l'idée d'être réduit à ne pas avoir une main amie qui me tende un verre d'eau quand je serai malade, et je le serai immanquablement, me fait un mal, me donne une tristesse qui me tue..... Moi qui n'avais pas un rhume, pas une douleur de tête que ma mère et mes sœurs ne fussent là dans ma chambre à me veiller, à prévenir jusqu'au moindre de mes désirs..... *Povero me!* que deviendrai-je dans cette maudite prison dont m'a parlé Salvotti..... Si on me met seul, vois-tu, c'est fait de moi;..... l'ennui, le regret, le découragement s'empareront de mon cœur, je mourrai.....

— Écoute, écoute, mon cher Rinaldini, lui dis-je en l'interrompant, n'est-ce pas Monpiani?... Nous prêtâmes l'oreille pendant quelques minutes..... Le son que j'avais cru saisir ne se fit plus entendre. Trop faible encore pour pouvoir siffler, je priai Rinaldini de me remplacer, mais c'est en vain qu'il se pinçait les lèvres et se gonflait les joues : il n'en sortait que du vent, et ses efforts avaient quelque chose de si comique, que je partis d'un éclat de rire aussi franc, aussi sonore, que ceux qui m'échappaient aux jours heureux du collége, quand

un certain maître de clarinette, que Rinaldini me rappela tout à coup, s'efforçait de nous montrer à nous, malins écoliers, quelle devait être l'embouchure de l'instrument criard. Les pensées mélancoliques cédèrent aux plaisantes idées que le souvenir me suggérait ; nous en rîmes tous deux ensuite de si bon cœur, que la tristesse fut momentanément bannie, que la santé s'en trouva mieux et que le soir arrivé nous nous dîmes : Dieu, qui nous a donné la gaieté de ce jour, saura bien, s'il le veut, nous rendre à nos familles et au bonheur.

XXII.

Oh ! pour le coup, Rinaldini *mio*, je ne me trompe pas, c'est bien lui !.... c'est bien le son clair et filé de notre Monpiani ;... c'est l'heure où chaque soir nous nous parlions, et puis notre air favori, entends-tu comme il le répète ? Pauvre ami, il faut qu'il soit loin de nous, car ses accents parviennent à peine à mon oreille ; je vais répondre... Mais non, j'aime mieux le laisser exhaler son âme, le laisser finir.... Et nous écoutions tous deux religieusement les chants tendres et mélancoliques de cet homme de bien, dont le cœur était tout en Dieu.

Lorsqu'il eut cessé, je demeurai longtemps sans lui répondre, j'étais trop ému, trop attendri pour

pouvoir exprimer de suite tout ce que ce touchant appel m'avait fait éprouver; enfin je commençai, et jamais chants d'amour ne furent plus expressifs que cette musique de l'âme, que ces airs inspirés qui coulaient de mes lèvres comme le son plaintif du hautbois, pour dire au bon Monpiani :

Ton souvenir ne mourra qu'avec moi,... l'union de mon âme à ton âme est indissoluble; elle est née dans l'infortune, elle est consacrée par la Providence..... Si je meurs et que tu me survives, tu m'accorderas quelques larmes! Si mes jours se prolongent, si nous vivons séparés, toi près des tiens, moi dans les fers, nous penserons, nous prierons l'un pour l'autre; car désormais nous ne saurions plus être étrangers. Oui c'est là, et plus encore, ce que lui disait ce langage inarticulé, mais si mélodieux, si accentué, que nulle parole ne pourrait en égaler la pénétrante expression. Que de fois, sous les voûtes du Spielberg, n'ai-je pas soulagé mon cœur qui pliait sous ses peines, en faisant passer toutes ses tristesses, toutes ses douleurs dans les mélancoliques inflexions que mes compagnons d'infortune, cramponnés comme moi aux barreaux de leur prison, écoutaient en pleurant. Que de fois, en me promenant sur l'étroite plate-forme où l'on nous envoyait un à un prendre un peu d'air et de vie, n'ai-je pas entendu la voix douce et touchante de notre Pellico, qui me disait, de sa fenêtre toute voisine du lieu où nous marchions : *Alessandro mio*, siffle-moi quelques-uns de ces airs de

France que j'entendais à Lyon dans ma jeunesse, et qui toujours me sont restés au cœur comme un doux souvenir de mes jours de bonheur.... Et, appuyé sur le parapet du bastion, tout près de ce Silvio que j'aimais comme un frère, je sifflais doucement les airs de mon pays, jusqu'à ce qu'une sentinelle, moins complaisante que les autres, vint interrompre ces tendres souvenances, en nous criant : Silence, galériens, silence!

Longtemps Monpiani m'avait laissé siffler.... Il répondit encore, mais ses sons étaient si faibles que nous les saisissions à peine. Il est en bas, sans doute, me dit Rinaldini, dans les prisons éloignées qui donnent sur la cour; si nous n'avions pas devant nous ces maudits abat-jour, nous les verrions. — Vraiment? — Mais regarde donc un peu, lui dis-je, ils ne montent pas jusqu'au bord de la fenêtre, il s'en manque de plus d'un pied.... Si l'on pouvait s'exhausser, je suis sûr qu'on apercevrait quelque chose.... Ah! Dieu puissant, quelle heureuse idée! si je me hissais sur ce poêle. — Y penses-tu? s'écria Rinaldini, il croulerait... Non, non. — Il est garni de fer, aide-moi seulement; vite une chaise, plante-toi là contre le mur, croise tes mains.... C'est cela : je vais y mettre un pied en me tenant aux barreaux de la fenêtre; ne fléchis pas, surtout, courbe un peu les épaules.... M'y voilà! mon pied touche la partie supérieure du poêle, elle est solide, elle ne bougera pas..... J'y suis, j'y suis! Je découvre une partie de la cour

intérieure en face de nous; au fond c'est un mur élevé; au-dessus de ce mur, de l'autre côté de la rue sans doute, on voit quelques maisons, des fenêtres sans barreaux, un balcon, des fleurs; ah! quelle vue ravissante! Là vivent des êtres libres, des êtres heureux! Rinaldini, cela rafraîchit l'âme... Je ne veux plus regarder dans la cour,... l'aspect en est trop sombre! — Et Monpiani, me dit alors mon compagnon, effrayé de mon audace; peux-tu voir où il est? — Hélas! comment le puis-je, toutes les fenêtres du rez-de-chaussée, dont je n'aperçois pas la partie supérieure, sont indistinctement fermées d'abat-jour bien plus élevés que le nôtre; ma tête toucherait le plafond, que je ne verrais pas. — Alors il faut descendre, *amico mio*. — Non pas encore; laisse-moi reposer mes yeux sur ces paisibes demeures, il y a si longtemps qu'ils sont fatigués par les tristes emblèmes de la captivité! et puis on respire mieux ici; la douce brise du soir m'apporte les suaves odeurs des plantes qui garnissent le balcon..... Ah! c'est une jouissance ineffable!

Ainsi plongé dans le charme de ma découverte, j'oubliais la fatigue d'une position insoutenable, j'oubliais qu'à chaque instant on pouvait nous surprendre. — On vient, on vient, me cria tout à coup Rinaldini, *per carità*.... — *Maledetto!* comment veux-tu que je saute de si haut pour briser le poêle ou ma tête?... Approche-toi... plus près... bien, c'est assez: en deux secondes j'étais à terre...

— Ouf! je respire. Une minute plus tard nous étions pris, déjà la porte tournait sur ses gonds..... C'était l'attentif Riboni qui venait nous apporter de fort médiocres fruits, que je lui payais aussi cher que s'ils eussent été pour la table d'un roi. — Ça vous rafraîchira, *signor Francese*; vous voyez que je n'oublie rien. Voilà ma note du mois, pour que vous la signiez. — Je n'en vis que le total, il était rond; mais qui de nous aurait compté après ce galant homme de Riboni! Bonsoir, nous répéta-t-il de cet air joyeux d'un quidam qui tient en main le cent pour cent de ses avances;.... bonsoir, reposez bien jusqu'à demain.

—Crois-tu qu'ils ne reviendront plus? me demanda Rinaldini quand le dernier verrou eut été tiré.—Non, assurément; mais que t'importe?— Ah! c'est, vois-tu, que je voudrais bien aussi, moi, jouir de la charmante vue du balcon. — Y songes-tu! grimper là-haut, au risque de te rompre le cou : pour tenter l'escalade, il faut être leste et souple..... — Et qui te dis que je ne le suis pas? —Mais ta rotondité, tes quarante ans. — Ah! jeunesse présomptueuse! ce qui me manque en agilité, l'adresse y suppléera. D'abord au pied du poêle je vais porter ta table, sur la table une chaise, puis tes livres qui m'exhausseront au moins d'un pied, et de là.... Tiens, vois plutôt, s'écria-t-il tout fier après avoir établi son échafaudage, sans avoir besoin de ton aide, me voilà sur le poêle.......— Oui; mais si l'on entrait, qui est-ce qui ferait disparaître le corps du délit?...

— *Per Bacco!* tu as raison; pour ce soir, n'est-ce pas, il n'y a rien à craindre; demain j'y penserai. Je vois le balcon, je vois le balcon;.... il y a une tente au-dessus, il y a des fleurs; mes yeux sont bons, j'ai la vue longue, aussi je vois....... — Eh bien, que vois-tu? — Je vois un salon qui donne sur le balcon; dans le salon il y a une harpe, un sopha, des peintures..... C'est habité, la chose est sûre; regarde, regarde, *amico mio*, me cria hors de lui, quelques minutes après, le patient Rinaldini, à qui le soubresaut de la joie fit presque perdre l'équilibre..... J'aperçois quelque chose de blanc; c'est une femme, dont l'ombre de la chambre m'empêche de distinguer les traits..... Elle vient sur le balcon; elle est jeune, elle est belle;..... ses regards sont tournés vers nous.....

— Descends, descends, Rinaldini *mio*; je veux monter;... mais il ne bougeait..... Descends donc, ou je m'élance à tes côtés, au risque de tout briser... — Au nom du ciel! n'en fais rien,... elle rentre dans l'appartement; mais la voilà qui revient sous la tente, ses yeux ne quittent pas nos fenêtres..... Qu'a-t-elle donc dans ses mains? Maudit soit le soleil, pourquoi se couche-t-il si tôt aujourd'hui? je commence à ne plus y voir... *Dio buono!* je ne m'abuse pas, ce sont des rubans colorés, de petits drapeaux;..... plus de doute, ce sont des signaux.

Je sautai sur la table, je saisis d'une main maître Rinaldini par la jambe, tandis que de l'autre je me

cramponnai aux barreaux..... Miséricorde! je tombe si tu persistes..... Mais je ne l'écoutais pas : un pied sur la chaise, je montais, quand le fragile échafaudage se renversa avec fracas;..... encore un peu, et j'entraînais dans ma chute le pauvre Rinaldini, aux vêtements duquel je m'étais accroché. Ah! *Madonna!* ne t'es-tu pas blessé? s'écria-t-il avec anxiété du haut de sa niche..... — Quelques contusions, voilà tout, lui répondis-je en me relevant aussitôt. — C'est bien,... c'est bien; mais ce tapage va donner l'alarme, les geôliers vont venir; dépêche-toi, je t'en supplie, que je puisse descendre.....

Alors je levai les yeux vers Rinaldini, et, le voyant la tête basse, ramassé, pelotonné sur le haut de son poêle, comme s'il allait faire un plongeon, je trouvai sa posture si bizarre, si grotesque, que le rire me gagna, et que pendant quelques minutes il me fut impossible de répondre à ses lamentations, à ses cris d'alarmes, autrement que par des accès d'hilarité... *Bath! bath!* personne ne vient, lui dis-je enfin en reprenant mon sérieux, reste encore pour regarder notre belle inconnue. — Au diable la belle inconnue, veux-tu donc me faire rompre les os en me forçant à sauter par terre? — Dieu m'en garde! seulement redresse-toi, et jette encore un regard sur le balcon; la dame y est-elle? — Comment la distinguerais-je? il fait sombre. — Allons, console-toi, voilà tout arrangé, descends... — Je veux bien qu'on me mette au pain

et à l'eau pendant six mois si l'on m'y rattrape! Je suis brisé, moulu;... la sueur coule de tous mes membres; j'en ferai une maladie, c'est certain, et je vais me coucher. — Bonsoir, Rinaldini; repose et dors pendant que je vais tâcher d'apercevoir l'ange de consolation dont la vue doit être si douce pour le prisonnier qu'elle aime!

Remonté à grand'peine sur le poêle, où crainte d'accident, j'appuyais à peine un pied, tandis que mes mains, cramponnées aux barreaux de la fenêtre, soutenaient mon corps fortement incliné; j'attendis longtemps dans cette position pénible la ravissante apparition dont avait joui l'heureux Rinaldini; mais j'avais beau fixer sur le balcon les regards longs et pénétrants du désir et de l'attente, rien ne paraissait... Quelquefois seulement, lorsqu'une fleur se balançait dans l'ombre ou qu'un rideau s'agitait sous le vent, mon cœur battait plus vite, mes yeux se contractaient, et plein de joie je disais: C'est elle, la voilà!..... Illusions attrayantes que j'abandonnai seulement par la fatigue, et en espérant que le succès du lendemain me consolerait de la triste déception du soir!

Quoique j'eusse pu me plaindre avec plus de raison encore que Rinaldini, et m'écrier comme lui: Mes membres sont brisés, je tombe de fatigud, mon lit,... mon lit,.... je continuai à me promener silencieusement plus d'une heure avant d'aller chercher le repos... Cette femme! j'aurais

voulu la voir! je me la figurais belle comme un archange, j'enviais le sort de celui qu'elle pleurait... Une pensée,... elle était folle, mais elle brilla dans mon âme : si c'était Lucy!... ne devait-elle pas venir en Italie, n'avait-elle pu voir Minghini, l'entretenir, savoir de lui que j'étais à Santa-Margarita,... qu'on voyait ma prison de telle maison, de telle fenêtre où elle aurait été s'installer, où chaque jour elle reviendrait contempler ma triste demeure, jusqu'à ce qu'une inspiration du cœur, une de ces révélations sorties du sein de Dieu en récompense de ma vertueuse abnégation, m'eussent fait découvrir qu'elle était là, ma tant aimée! là, pour me dire par sa présence, par les signes de son ingénieux amour : Ami, j'ai tout quitté pour venir, j'ai tout bravé pour te revoir et tenter ta délivrance.

Ce n'était qu'une lueur d'une imagination ardente, mais le cœur est si crédule quand il aime, et qu'il s'est exalté dans la solitude et les souffrances de la prison, que déjà la conviction y prenait place;... quand un doute survint, un seul, il fallait l'éclaircir :—Rinaldini, Rinaldini, dis-je en secouant fortement mon pauvre compagnon qui dormait paisiblement, ne m'as-tu pas dit que la jeune femme du balcon était blonde? — *Cosa c'è*, « qu'y a-t-il? » s'écria-t-il, en faisant un effort pour se réveiller, *cosa c'è per carità?* — La jeune dame? — Eh bien! — Elle est blonde, n'est-ce pas? — Que le diable t'emporte, mauvais plaisant, reprit-

il en se retournant de l'autre côté pour se rendormir, elle est noire comme jais.

Mes espérances, ma joie, mes rêves d'amour et de dévouement, s'évanouirent à ces mots, comme un brillant nuage sous le souffle des vents... La lumière de mon âme s'éteignit, les voûtes de la prison que j'avais entr'ouvertes se refermèrent sur moi, je me revis captif, abandonné... Ah! non! je demandai pardon à Dieu d'en avoir eu la pensée; ma famille et ma sœur, ma bonne sœur n'était-elle pas près de moi!

Les premières heures du jour s'étaient à peine écoulées que déjà nous avions épuisé, avec mon compagnon, le chapitre fécond et interminable des conjectures; mais ce n'était que le soir, après la dernière visite des geôliers, que nous pouvions nous hasarder à grimper sur le poêle pour obtenir quelque lumière; jusque-là chacun de nous devait tenir en bride son impatience et sa curiosité.

— En vérité, s'écria Rinaldini après que mes gardiens nous eurent renfermés pour toute la nuit, j'ai cru que ces drôles-là n'en finiraient pas;... maintenant à l'ouvrage. — Quoi! sérieusement!... mais je te croyais entièrement dégoûté d'une si périlleuse escalade? — Bath! c'était un moment d'humeur et de fatigue, la nuit a tout réparé, et sur ma foi, pour voir ce beau visage, je suis homme à risquer encore quelques courbatures. — Veux-tu que nous tirions à la plus belle lettre celui qui montera le premier? con-

tinua-t-il d'un air résolu. — Non, d'honneur, car je ne pense pas qu'une fois là-haut tu t'y trouves si bien, que tu refuses d'en descendre... Passe donc le premier. — Non pas, non pas, il y aurait injustice; hier je l'ai vue, c'est à ton tour aujourd'hui.

Je me rendis volontiers à cette raison, et je parvins plus facilement que la veille à la place peu commòde d'où nous pouvions apercevoir le balcon. La fenêtre en était ouverte, le salon qui restait dans l'ombre me paraissait désert, rien ne bougeait... — Elle ne viendra pas aujourd'hui, dis-je à voix basse à Rinaldini, qui s'était mis aux écoutes pour veiller à notre sûreté, je n'en puis plus, mes mains se roidissent; viens tenir la table que je descende... Maintenant le poste est libre, veux-tu monter? — Non, j'attendrai; j'ai trop peur que l'idée ne passe à ce gros fine oreille de Riboni de revenir nous visiter.

Nous nous promenions depuis un quart d'heure peut-être, quand le son d'une harpe vint m'arrêter tout à coup : — Chut! ne marche plus, Rinaldini, n'entends-tu pas? Quelques accords nous arrivèrent plus distinctement...— C'est-elle! m'écriai-je... Rinaldini laisse-moi monter, Rinaldini, je t'en supplie...—Va, va, dit-il, j'aurai mon tour... — Je l'aurais embrassé si je n'eusse été si pressé d'apercevoir enfin la charmante créature, dont les doigts légers parcouraient moelleusement les cordes vibrantes de l'harmonieux instrument. Que je suis

malheureux, m'écriai-je, les rideaux de la tente sont tirés, il est dit que je ne la verrai pas! — Mais tu l'entends au moins, murmura Rinaldini en souriant. J'écoutais en effet, sans oser respirer les ravissants préludes qui venaient doucement caresser mon oreille, et donnaient à mon âme épanouie un avant-goût de la divine extase qu'éprouvent les élus du ciel, quand à leur dernière heure ils entendent déjà les célestes accords des anges radieux.

Plus cette douce et mystérieuse musique se prolongeait, plus l'impression qu'elle faisait sur moi devenait profonde, envahissante... Bientôt même elle pénétra tellement dans tout mon être, que l'excès de mon émotion devint une souffrance, et que je me serais écrié : Assez, assez, si d'abondantes larmes ne fussent venues donner un soulagement à cet excès de sensibilité!... Plongé dans une ivresse délicieuse, traduisant dans mon cœur chaque modulation, chaque inspiration heureuse par une pensée d'amour, j'oubliais la douleur de mes membres meurtris contre les deux barreaux de la fenêtre; je ne sentais, je n'entendais plus rien que les sons mélodieux de cette femme que je me dépeignais belle comme la Vierge des Écritures, tendre et dévouée comme la Marie de l'Évangile;... de cette femme qui, je l'espérais, j'en étais sûr dans ce moment d'extase, ne faisait entendre ces accords ravissants que pour moi !... Car l'homme est ainsi fait, que dans les fers ou dans les joies de la liberté, il rapporte tout à lui, depuis la grande voix des orages

qui retentit au loin dans les campagnes, dans les cités, jusqu'aux accents doux et plaintifs du tendre rossignol qui chante pour tous dans la vallée...

Telle était ma persuasion que cette suave musique m'était destinée, que je fus frappé au cœur, quand tout à coup les sons d'un cor anglais vinrent se mêler aux sons plus mélodieux de la harpe... Tout ce que mon imagination avait prêté d'amour et de poésie à cette touchante sérénade, disparut à l'instant... Ce n'était désormais qu'une musique d'ensemble que je n'écoutais plus, que je critiquai même dès que je me fus précipité de mon périlleux piédestal, où j'étais resté si longtemps immobile, me dit Rinaldini, qu'il me croyait changé en statue... Triste preuve de l'égoïsme originel qui toujours fait entendre sa desséchante voix, même dans le cœur de l'homme que l'infortune a rendu meilleur.

Je marchais à grands pas dans la prison, heurtant ou les lits ou les chaises.—Tais-toi par charité, me dit d'une voix suppliante l'intrépide Rinaldini, que l'heure plus avancée et la curiosité avaient déterminé à se hasarder jusqu'à notre observatoire ; tu fais tant de bruit que je n'entends plus rien, j'étais silencieux, moi, comme un moine qui dit ses oraisons!... — C'est juste, lui répondis-je, je ne remuerai plus un doigt, je ne bougerai plus.

Ce n'est pas mal, barbotait mon compagnon en battant la mesure, mais le cor de notre orchestre de

Brescia joue autrement que cela ! *Brava... brava...* (c'est à merveille)!... Cela me rappelle le bel accompagnement de harpe et de cor dans le final de *Mosè*. Eh bien! voilà qu'ils cessent quand ça commençait à marcher *a dovere*.—Sois tranquille, lui dis-je, n'abandonne pas la place, ils vont recommencer;... mais les minutes se passèrent sans qu'aucun instrument se fît entendre... — *Basta, basta così* (assez, assez), s'écria Rinaldini au bout d'un quart d'heure, j'ai les doigts coupés à force de serrer ces maudites barres... Eh! mais !... la tente s'ouvre, la robe blanche,... la même femme, elle s'asseoit à la place d'hier, elle a la tête tournée de ce côté;... faut-il que je sois obligé de descendre! Aide-moi, aide-moi, ou je vais, de fatigue, dégringoler tout d'un trait... — En moins d'une minute Rinaldini était en bas et moi en haut.

Le jour était déjà si douteux, que je la distinguais à peine; elle était immobile, le corps penché sur le balcon, la tête appuyée sur une de ses mains, dont la blancheur, même à cette heure, ressortait dans sa noire chevelure comme un christ d'ivoire sur un tableau d'ébène. La grâce de sa pose était mélancolique; la douleur, on le voyait, avait jeté son voile sacré sur cette jeune fleur, et lorsqu'en se levant elle mit une main sur son cœur, tandis que de l'autre elle montrait les cieux, il me sembla qu'ange de fidélité, de foi et d'espérance, elle allait à mes yeux prendre son vol vers la céleste demeure ! L'ombre du crépuscule devenait plus

épaisse, elle était toujours là, mais je n'entrevoyais que les reflets de sa blanche parure.

Quelques minutes après j'entendis le bruit d'une fenêtre qui se fermait près de la mienne; puis, en reportant les yeux vers le balcon, je ne découvris plus rien :.... ils s'étaient vus, compris, c'était assez pour eux!... mais non pour moi, pauvre martyre, dont les blessures se rouvraient à la vue de ces témoignages d'amour, de ce langage du cœur, que je devinais si bien, que j'aurais exprimé avec tant d'éloquence, si l'ange que j'invoquais me fût apparu alors dans ce lieu de souffrances!

Que de regrets, de douleurs vinrent assaillir mon âme! que de larmes, grand Dieu! coulèrent de mes yeux, quand, redescendu dans ma prison, je pensai à tout ce que j'allais laisser sur la terre!.... La nuit entière se passa à gémir;.... et pourtant le lendemain, et plusieurs soirs à la même heure, malgré l'horrible peine que j'en ressentais, j'assistai à ces muettes entrevues dont je respectais le mystère, en m'efforçant de rester caché aux yeux de la belle consolatrice.

Ce qu'ils étaient, ces bienheureux, je l'ignorais; ce qu'ils se disaient, je n'essayai jamais de le savoir, quoique Rinaldini prétendît qu'ils avaient des signaux que l'on pouvait comprendre. — Leurs secrets n'étaient-ils pas sacrés? et si j'étais parvenu à les connaître, si plus tard j'avais appris leurs noms, que serait devenu le charme d'un mystérieux souvenir qui flotte encore dans ma pensée, comme

une apparition venue des cieux ?... Non, non, jamais je n'eusse voulu soulever le voile de leurs affections !..... Et lorsqu'un jour, surprise, désolée que son appel fût resté sans réponse, elle m'apparut, la ravissante créature, comme une colombe éplorée qui a perdu ses chères amours ; je ne me montrai pas pour essayer de lui faire comprendre que l'ami de son cœur n'était plus près de nous : un seul moment d'erreur, un seul signe qu'elle m'aurait adressé, eût été à mes yeux la profanation d'un sentiment dont je connaissais trop bien l'exclusive essence pour m'approprier la plus légère, la plus insignifiante de ses émanations.

La voir, cependant, était devenu pour moi une habitude, un besoin de l'âme, un bien dont la jouissance m'était trop chère pour que sa perte ne laissât pas dans mes jours et dans mes pensées un vide que rien d'abord ne put combler ;... vainement cherchai-je à le remplir par les objets nouveaux qu'offrait à notre curiosité l'étroite ouverture de la porte, d'où Rinaldini ne bougeait pas, et que Dieu, disait-il, lui avait donnée comme soulagement dans le malheur ; quel intérêt puissant pouvaient avoir désormais pour moi les personnages qui chaque jour passaient et repassaient sous mes yeux ? Ne les connaissais-je pas ? Ou si parfois un prisonnier venait à nous montrer rapidement ses traits altérés par la douleur, quelle peine sa triste vue ne laissait-elle pas dans mon âme ! J'évitais donc désormais d'aller chercher pâture à nos quotidiennes remarques :

enfoncé dans mes livres ou dans mes pensées, je laissais de grand cœur ce fatigant office à mon cher compagnon, qui d'ailleurs me tenait heure par heure minutieusement au courant de ses observations.

— As-tu entendu ces allées et venues, me demanda-t-il un matin, ce bruit de portes, ce trépignement de pieds? — Sans doute. — Eh bien! ce sont nos voisins de face qui viennent d'être transportés ailleurs; mais la cage ne restera pas longtemps vide, car on la balaie, on y refait un lit; du diable si je laisse échapper le pauvre oiseau qu'ils vont y ramener;.... qui sait, ce sera peut-être un Brescian?....

Une demi-heure se passa sans qu'on parût; enfin des pas se firent entendre: Rinaldini était à son poste. — Je l'ai vu, me cria-t-il sans déranger son œil de l'ouverture, je le vois encore, mais pas de face; Bolza l'accompagne, il a l'air de le consoler;... il pleure, il sanglote, l'entends-tu?..... il se jette sur son lit, il se relève,.... *poveretto*!.... sa douleur redouble!..... il s'avance vers la porte; voilà, voilà comme j'étais.... Ah! mon Dieu! je crois le reconnaître;.... il cache sa figure dans ses mains.

Je m'étais rapproché de mon compagnon, j'entendais les pleurs étouffés,.... les mots entrecoupés de cet infortuné.... — *Mi chek*,... *mi chek*,... s'écriait-il avec un accent qui m'allait à l'âme.... — Que dit-il? demandai-je à Rinaldini. — Il appelle

ses enfants... Oui, oui, continua mon compagnon, je l'ai vu quelque part; c'est ça, c'est ça, chez le comte D... — Son nom? — Je ne m'en souviens plus.....

— Mes enfants! mes enfants!.... répétait d'une voix brisée par la douleur la pauvre victime. — Voilà Bolza qui le fait taire, reprit Rinaldini...... Face de Judas!.... va, si on t'accusait d'avoir vendu le Christ, il n'en est pas un, au jugement dernier, qui répondrait : Cela n'est pas vrai!. .. Ça fend le cœur! Les voilà qui referment la porte. — L'infortuné, m'écriai-je, quelle souffrance il doit éprouver dans ce cruel moment! — Rinaldini se releva, me prit la main. — Mes cheveux se dressent sur ma tête rien que d'y penser; car moi, vois-tu, je me sentis frappé, anéanti, comme si l'on m'eût tiré d'un seul coup tout le sang de mes veines..... — Comme père de famille, le malheureux qu'on vient d'amener doit souffrir bien plus encore, lui dis-je; pourquoi faut-il que nous ne puissions pas le soulager! une parole, uue seule, dans ce fatal moment, ranimerait son âme.... Comme il pleure! ses sanglots viennent encore jusqu'à nous! Mais on revient; à mon tour, Rinaldini, je veux le voir, ce pauvre affligé.

On ouvrit... Il était assis en face de moi, sur le bord de son lit, dans l'attitude du désespoir; sa figure, brûlée par le soleil et décomposée par la douleur, offrait cependant encore un caractère de douceur et de bonté, qui ne fit qu'augmenter l'in-

térêt qu'il m'inspirait; ses cheveux crépus noirs et indiquaient la force ; quarante ans paraissaient être son âge. A la vue des geôliers, il releva ses yeux pleins de larmes, comme pour se convaincre que tout était bien vrai;... que son malheur était sans remède. Il les regardait sans faire un mouvement, sans parler;... et, quand ils s'éloignèrent, sa tête retomba sur sa poitrine, et nous entendîmes de nouveau : Mes enfants! mes enfants!... ce cri de paternelle détresse me pénétra d'une telle pitié que j'allais m'écrier : Prends courage! quand Rinaldini, qui pleurait comme moi, m'arrêta dès la première syllabe qui sortit de mes lèvres, en me disant : Au nom du ciel, tais-toi, les geôliers sont à deux pas, je les entends; ils sont là!

Nous restâmes quelques minutes dans le silence : Ils se rapprochent, continua mon compagnon à voix basse; veux-tu regarder encore? —Que le ciel m'en préserve; un tel spectacle me navre, me brise. — Ah! ah! ils ont rouvert la porte du nouveau détenu, et ils restent dehors... C'est quelque conseiller, Minghini peut-être... — Minghini? lui dis-je en m'approchant de lui; ne devines-tu pas que c'est là une proie nouvelle pour Salvotti, et que dans ce moment il torture les entrailles de ce malheureux père pour lui arracher des aveux? Des sanglots plus forts, plus prolongés, ne frappent-ils pas ton oreille? cette voix n'est-elle pas celle de l'inquisiteur?... écoute-la!... Quels coups ne doit-il pas porter à l'infortuné qu'il tient en sa

puissance?... Que Dieu ait pitié de lui!... — Et de nous, ajouta Rinaldini...

— Allons, allons, chassons ces tristes pensées, reprit-il en passant, selon son habitude, sa main sur ses cheveux pour les ranger et les unir, plus ils en arrêteront et moins ils en pourront punir : il n'y aura que les gros poissons de pris, le reste, le fretin, s'échappera par les mailles.— Et tu comptes bien être de ce nombre-là, lui dis-je... Quant à moi... Je n'achevai pas, mais les dernières paroles de mon compagnon rembrunirent encore les pensées de mon âme, que la vue du nouveau prisonnier avait profondément attristée... Je m'abstins de le regarder quand il revint de son interrogatoire ; j'avais assez de ma propre misère, qui m'apparaissait plus grande, plus irremédiable que jamais!

Je restai pendant plusieurs jours sous l'influence d'un mélancolique abattement, qui paralysait mon intelligence et mes forces; le besoin de revoir ma famille devenait plus pressant, plus impérieux. Le temps qui me restait à vivre, hélas! devait être si court que chaque soir, en priant Dieu, je me disais: Qui sait si je les embrasserai encore!...

Grâce aux continuelles instances de mes parents, ce bonheur me fut enfin accordé le 4 août. Voici comment ma sœur rend compte dans son journal de cette seconde entrevue :

« *4 août.* — Tous les jours nous avons fait des
» démarches pour déjouer les projets de Salvotti,
» qui veut à toute force nous faire partir de Milan.

» Le bon M. Pactha nous a montré un touchant » intérêt; il m'a confié combien l'inquisiteur a mis » d'acharnement auprès du gouverneur pour qu'il » nous obligeât à quitter Milan; mais le comte de » Strassoldo, irrité de tant d'audace, lui a signifié » de rester dans ses fonctions de juge, et de ne pas » se mêler de la police : quel motif de mécontente- » ment pour Salvotti!

» Nous avons été ce matin pour trouver M. Min- » ghini au palais; il nous a annoncé qu'Alexandre » allait passer de la prison de Sainte-Marguerite à celle » de Porta-Nuova.— C'est pour son bien, a-t-il ajou- » té; il pourra se promener dans un vaste corridor, il » sera mieux. Je me hâtai de lui exprimer l'impa- » tience où nous étions de revoir mon frère.... Vous » nous l'aviez fait espérer pour cette semaine? — Il » est vrai, me dit-il, mais aujourd'hui je ne sais,...., » je ne peux,.... voyez Salvotti; peut-être obtien- » drez-vous de lui la permission que vous désirez. » Je répondis avec beaucoup de force que nous ne » consentirions jamais à prier Salvotti, qui a été » si cruel pour nous;.... et j'ajoutai, en répandant » des larmes amères, que sans doute le sort de mon » frère devait être décidé d'une manière bien ter- » rible, puisqu'on nous refusait la joie de l'embras- » ser chaque mois, tandis que cette grâce était ac- » cordée aux familles des autres prisonniers; c'est » sans doute parce que nous sommes étrangers, » ajoutai-je avec douleur.... — Ah! ne le croyez » pas, madame, répondit Minghini, qui paraissait

» touché de mes larmes.... C'est Salvotti.... — Oui,
» dis-je en l'interrompant, c'est lui qui a voulu nous
» faire retourner en France, mais nous avons su
» trouver des protecteurs aussi puissants que lui.
» — Madame, se hâta de dire Minghini, qui paraissait peiné et mortifié de mes justes reproches,
» soyez chez vous à midi; je ne vous promets rien,
» je ne veux pas vous flatter d'un faux espoir, mais
» enfin je vais faire de nouveaux efforts, et peut-être le verrez-vous aujourd'hui.

» Nous étions dans une attente difficile à peindre,
» lorsqu'à midi on nous apporta un billet de l'excellent M. Minghini, qui nous priait de venir de
» de suite à Sainte-Marguerite. Ah! combien de
» grâces nous lui devons! Il nous attendait déjà
» lorsque nous arrivâmes dans la chambre, et je
» n'avais pas encore eu le temps de lui exprimer
» notre profonde reconnaissance, que notre ami était
» dans nos bras. Sa main tremblait dans les miennes,
» l'excès de son émotion l'empêchait de parler. Je
» l'ai trouvé d'une pâleur effrayante et les yeux si
» éteints! Hélas! que de souffrances auront brisé
» ce cœur-là!.... Il a pu nous dire beaucoup de
» choses à demi-voix, parce que M. Minghini causait alternativement avec l'un de nous pour
» nous laisser plus de liberté : je n'entrevois que
» trop maintenant combien son sort sera cruel!...
» il est persuadé qu'il passera de longues années
» dans une forteresse, et une fois là, m'a-t-il dit

» avec un regard d'une mortelle tristesse, une fois
» là vous n'entendrez plus parler de moi....

» Un horrible soupçon s'est alors présenté à mon
» esprit, mais je l'ai rejeté.... Comment, en effet,
» supporter la pensée qu'en nous parlant ainsi il
» veut nous cacher quelque chose de plus fatal en-
» core,.... qu'il veut nous y préparer.... Ah! mon
» Dieu!.... mais non, c'est impossible! Quoiqu'il
» soit bon, courageux, résigné à un tel point
» qu'aucune parole ne saurait en donner l'idée, il
» s'exagère les dangers de sa position.

» Notre malheureux ami m'a dit encore qu'il
» avait subi de nombreux interrogatoires, et que
» chacun d'eux avait souvent duré dix heures
» sans lui laisser une minute de repos. Hélas! c'est
» lui qui a dû souffrir par Salvotti! Nous lui avons
» appris la résolution où nous sommes d'attendre
» l'empereur, qui viendra dans le courant de sep-
» tembre..... Il a souri mélancoliquement, comme
» si tout espoir était mort en son cœur! En nous
» quittant il nous a serré dans ses bras d'une ma-
» nière si tendre et si bonne, que nous nous
» sommes tous mis à fondre en larmes. M. Min-
» ghini nous a promis que nous ne serions plus
» aussi longtemps sans le revoir; il m'a fait mille
» éloges de notre pauvre Alexandre, il parle de lui
» avec estime, avec vénération.... — N'est-ce pas
» qu'il est bon, lui ai-je dit?.... — Ah! madame,
» m'a-t-il répondu, s'il n'était pas si bon, si loyal,
» il ne serait pas ici, il ne serait plus prisonnier,

» Ce témoignage d'une si haute estime dans la
» bouche de l'un de ses juges m'a fait du bien au
» cœur, en même temps qu'il y a fait descendre
» l'effroi !.... Mon Dieu ! ne le prendrez-vous pas
» sous votre divine protection ? »

XXIII.

— Je veux vous transporter dans un local plus commode, m'avait dit plusieurs fois Minghini, où vous aurez plus d'air, où vous pourrez vous promener pendant une heure dans un vaste corridor; mais je lui répondais : — Laissez-nous aux lieux que nous connaissons, où chacun s'est fait des habitudes, s'est créé des affections que les prisonniers seuls connaissent, et que le changement détruirait; la prison que nous occupons est spacieuse et saine, nous y sommes faits. Il céda pendant quelque temps à nos prières, puis un jour il nous vint dire que nous quitterions *Santa-Margarita* le lendemain; que tel était l'ordre de la commission, que c'était

pour notre bien. Réclamer davantage eût été inutile, nous nous résignâmes donc, non sans regret, à notre changement de domicile.

C'est qu'il y a dans le cœur du captif une sorte d'alliance avec les objets qui l'entourent et qui l'ont vu souffrir, c'est qu'il les identifie à son infortune, et qu'il lui semble qu'en les perdant il aura moins d'appuis, moins de forces pour soutenir les épreuves nouvelles qui l'attendent! C'est qu'il s'attache à chaque infraction de son sévère régime, comme à un fruit de sa persévérante industrie, comme à une conquête sur l'active surveillance de ses gardiens. Mieux vaut pour lui la prison étroite et sombre d'où, grâce à sa patience, il aura pu jeter un regard curieux sur ce qui se passe autour de lui, qu'une chambre vaste et bien éclairée, où il est réduit à ne voir que les murs qui l'entourent..... Mieux vaut pour lui la chaîne pesante qu'il connaît et dont il sait alléger le poids, que des fers moins lourds dont il sera obligé de faire un long apprentissage! Que de fois, dans la suite de ma captivité, n'en ai-je pas vu la preuve, soit pour moi, soit pour les infortunés qui gémissaient à mes côtés!

Rinaldini disait tout chagriné, en appliquant son œil à sa chère ouverture : — Retrouverai-je à *Porta-Nuova* une porte à percer, donnant sur une prison, sur un passage... Cette distraction salutaire me manquera, hélas! à chaque minute du jour! — Et moi je répondais, en arrangeant la table

pour monter sur le poêle : Aurai-je une fenêtre que je pourrai escalader, et d'où je pourrai voir d'autres fenêtres qui ne sont pas grillées, d'autres demeures qui ne sont pas celles de pauvres prisonniers comme nous?

Profitant des dernières heures qui nous restaient encore avant d'abandonner ce lieu, Rinaldini se cloua à sa porte, tandis que je fixais mes regards sur le balcon désert, ou que je les laissais tomber dans cette cour, dont je n'apercevais que les arbres et quelques-uns des abat-jour des prisons du rez-de-chaussée. Souvent, lorsque j'entendais ou du bruit ou des pas, je m'étais hissé jusqu'à l'extrémité des barreaux pour tâcher de découvrir la jeune fille aux violettes, dont il m'eût été si doux de connaître les traits, pour mieux lui adresser mes pensées de reconnaissance... Mais c'était en vain que je m'exhaussais; le fond de la cour demeurait invisible à mes yeux.

Pour la dernière fois, j'atteignis encore la plus grande hauteur, non dans l'espoir d'apercevoir celle qui m'avait soulagé dans mes premières souffrances, mais pour voir la fenêtre où je l'avais écoutée venir, où j'avais si souvent élevé vers Dieu mon âme découragée! Longtemps je contemplai ce lieu témoin de tant de douleurs, cette prison obscure où moi, pauvre étranger, j'avais été enseveli à l'aurore de la vie, où j'avais soutenu de si cruelles luttes, qu'en y pensant je le croyais à peine, et que je n'attribuais qu'à Dieu seul le

bonheur de ne pas y avoir succombé. Lorsque mes mains fatiguées ne purent plus me soutenir, je dis adieu à cette triste cellule que j'aimais, que je regrettais, parce que j'en étais sorti digne et meilleur à mes yeux que lorsqu'on m'y avait enfermé. Le soir, pour clore la journée, bien que, depuis une semaine et plus, Monpiani ne me répondît plus, je l'appelai suivant notre coutume; je lui sifflai tendrement tous les airs qu'il aimait, comme s'il eût pu recevoir un adieu, et comprendre, par les sons qui partaient de mon âme, la tristesse que j'éprouvais à quitter des lieux qu'il devait habiter encore.

Le lendemain matin, lorsque Riboni vint me faire signer ses comptes et me faire ses adieux, il me dit avec émotion : — Puissiez-vous retourner bientôt dans votre pays!..... — Merci, Riboni, lui dis-je; et une larme mouilla mes yeux..... Vous avez eu pitié de l'étranger, Dieu vous le rendra; faites-moi venir le caporal hongrois, qui vous accompagne ordinairement. — Il n'est pas ici en ce moment, *signor*. — Remerciez-le donc pour moi de tous ses soins, et remettez-lui de ma part ce qu'il vous reste d'argent entre les mains; M. le conseiller le permettra, je n'en doute pas; vos porte-clefs, dont je n'ai qu'à me louer, se partageront une partie de mes habits, je n'en userai pas beaucoup désormais;.... et toi, dis-je à un gendarme qui avait servi sous Napoléon dans l'armée italienne, je te sais gré des égards que tu n'as cessé

de me montrer. — Ah! *signor mio*, s'écria-t-il en prenant ma main qu'il baisa, il n'y a pas un de nous ici qui ne vous plaigne et ne vous aime;.... et je l'entendis qui ajoutait à Riboni en s'éloignant: *Che peccato che un si bel giovane* (quel dommage qu'un si beau jeune homme).... La phrase entière ne parvint pas à mon oreille; mais si j'eusse eu ma poche pleine d'or, et qu'il eût été près de moi, je le lui aurais tout donné,... tant nous sommes sensibles aux louanges, même alors qu'elles se mêlent à de sinistres présages!

Vers midi Riboni et ses gens vinrent nous prendre pour nous remettre, disait-il, à M. le comte Bolza, chargé des translations des prisonniers; nous le trouvâmes en effet qui nous attendait au bout du dernier corridor : — Pauvre jeune homme, me dit-il, comme vous êtes changé! — Cela vous étonne? lui répondis-je; le régime auquel Salvotti tient ses pensionnaires n'est guère fait pour leur tenir le teint frais. — *Già*, *già* (bien, bien), se contenta de dire Bolza, en me donnant la main pour monter en voiture. Nous nous assîmes au fond, Rinaldini et moi; sur le devant se placèrent le commissaire de police et un maréchal-de-logis de gendarmerie, nommé Pavèse, dont j'aurai l'occasion de parler par la suite. — Votre procès a duré bien longtemps, me dit Bolza au moment où nous quittions Sainte-Marguerite. — Très-longtemps, beaucoup trop longtemps, puisque tant d'interrogatoires n'ont abouti qu'aux résultats que

vous avez obtenus vous-même. Le commissaire sourit d'un air capable à son accolyte, en lui disant en milanais : Qu'est-ce que je t'avais prédit ?

Déjà nous étions sortis de Sainte-Marguerite, déjà la voiture roulait rapidement dans les rues, que je n'avais vues que couvertes de neige, et qui me paraissaient maintenant si bruyantes et si animées.... Le soleil y brillait, l'air était chaud, les habitants que je voyais passer me semblaient tous avoir un air de fête; hélas! ils étaient libres, indépendants, ils vaquaient en paix à leurs affaires, à leurs plaisirs, allant chez leurs amis, rentrant dans leur famille; et moi je ne m'appartenais plus!... et moi je devais vivre seul, obéir, passer au gré de mes gardiens, d'une prison dans une autre, jusqu'au jour où je traverserais de nouveau les rues de cette belle cité, pour aller au supplice au milieu d'une foule immense, avide de voir si le Français savait mourir!

La tristesse alors s'empara de mon âme; le lugubre cortége, la potence, étaient sous mes yeux, dont les regards glissaient machinalement sur les maisons, sur les boutiques, sur les hommes qui nous croisaient, quand tout à coup deux d'entre eux s'arrêtèrent, se saluèrent, se prirent la main.... Oh! qui pourrait exprimer l'impression douloureuse que produisit sur moi cette amicale rencontre.... Que de souvenirs, que de regrets se réveillèrent alors dans mon cœur! Ils furent si poignants, que je me rejetai au fond de la voiture, que

j'y fermai les yeux, pour ne plus les rouvrir qu'alors que nous nous arrêtâmes sous la voûte d'entrée de *Porta-Nuova*. Là nous descendîmes, on sonna; une lourde grille s'ouvrit, se referma sur nous, et, guidés par Bolza, nous arrivâmes chez le geôlier en chef, Caldi, que la commission inquisitoriale honorait d'une confiance toute particulière.

— Je vous attendais, messieurs, nous dit-il avec un certain air de vouloir être poli; votre logement est prêt. Bolza prit congé de nous. — Maintenant, *signori miei*, dit notre nouveau geôlier en prenant un trousseau de clefs, suivez-moi; vous étouffiez à Sainte-Marguerite, mais ici vous serez au frais. — Holà, hé, Grici, où es-tu donc? cria-t-il à plusieurs reprises, jusqu'à ce que nous vîmes approcher un gendarme de bonne mine et bien nourri. — *Eccomi, eccomi, Caldi del mio cuore* (me voilà, me voilà, Caldi de mon cœur), répondit celui-ci. — Est-ce en bas qu'on a mis ces messieurs? Ils y seront comme des oiseaux, c'est la saison des rez-de-chaussée. Ils nous firent descendre un escalier assez obscur, puis ils ouvrirent une grille, et nous entrâmes à leur suite dans une longue galerie large et élevée, dont les hautes fenêtres, à moitié masquées par des planches, faisaient face à autant de petites portes de prison. — Hein! quelle promenade, *miei padroni!* (mes maîtres!) j'espère qu'il y a de quoi vous délier les jambes? Cherchez un peu ça à Sainte-Marguerite.... hi! hi!... puis la chambre donc,

ajouta-t-il, en tirant les verroux de notre appartement, on y logerait un prince!... voyez?

Rinaldini me regarda d'un air piteux, tant cette prison lui paraissait petite et sombre, en comparaison de celle que nous quittions. — N'est-il pas vrai que vous serez bien, continua l'aimable Caldi; vos lits comme ceci, votre table comme ça; et, sans me vanter, mon cuisinier vaut bien *il Cisalpino*, dont Riboni fait si grande pompe. A propos, vous aurez soin de ne pas monter dans la cage de fil d'archal de la fenêtre : voilà le bâton pour ouvrir l'espagnolette; *signor Francese*, je sais que vous êtes amateur de livres, ma bibliothèque est à vos ordres.... Je le regardai à ces mots. — *Si signor*, ma bibliothèque, reprit le lettré geôlier, que j'envisageai alors avec plus d'attention.

C'était un homme de quarante ans et plus, dont la taille eût été assez belle sans la courbure de ses épaules, qui lui donnait l'air d'un porteur de sac; des cheveux gris coupés en brosse à trois lignes de leurs racines, des sourcils épais, couvrant des yeux dont la rapide rotation empêchait de bien distinguer la couleur, un nez droit, un menton fuyant, donnaient à sa figure quelque chose de faux et d'effronté, qui indiquait que celui qui en était porteur devait avoir passé sa vie au milieu de la race déchue qui peuple les prisons de la police. C'était là, en effet, que l'illustre Caldi avait fait ses armes, qu'il s'était élevé par son zèle, par son habileté, à l'importante place de geôlier en chef, et qu'il avait gagné d'être

choisi par la méfiante commission pour remplir les mêmes fonctions auprès des prisonniers d'état.

Flatté de cette préférence, Caldi, en homme de tact, s'était efforcé de se mettre à la hauteur de sa mission, en exerçant d'un côté une stricte surveillance sur les nobles détenus qui lui étaient confiés, et de l'autre en prenant avec eux des manières et un langage dont la ridicule recherche contrastait si étrangement avec son ton et ses habitudes geôlières, que force était d'en rire, alors même que le cœur était en deuil. C'est ce qui m'arriva lorsqu'il commença à me débiter, moitié en italien, moitié en milanais, la nomenclature de tous les ouvrages de sa bibliothèque...— Cinq cents volumes au moins, et de bons, comme vous voyez! A la police, je n'avais que des romans; depuis que j'ai l'honneur d'être avec vos seigneuries, je me suis mis à l'histoire; c'est plus cher, mais les volumes sont plus gros; et puis j'ai toujours eu pour règle qu'il faut siffler le même air que les oiseaux qu'on a en cage, quand on veut faire avec eux un doigt d'instructive conversation, ça les soulage et ça profite; pour quatre francs par mois vous aurez mes livres, tandis que vous en payez dix au dehors; et quelle différence! Je vous ferai voir cela, *signor Francese*; puisque vos livres ne sont pas encore arrivés, je vais vous chercher un de mes ouvrages.

A propos, hé! on ne parle pas aux fenêtres; au moindre bruit que nous entendons, l'on est puni;

c'est que, comme le dit Machiavel : Quand on a sur le dos la livrée, il faut servir, et bien servir le prince avant tout. Voulez-vous que je vous prête Machiavel ? C'était un homme, ça ! Disposez de mes ouvrages, de ma personne; quand vous connaîtrez mieux Angelo Caldi, vous verrez s'il sait avoir soin de ses prisonniers..... Ce sont *mes enfants*, quoi ! A propos, quand vous vous promènerez dans le corridor, il ne faudra pas parler haut, il ne faudra pas vous arrêter devant les portes, il ne faudra pas frapper sur le mur, sous peine d'être enfermés séparément et de ne plus sortir; du reste, vous êtes parfaitement maîtres d'aller vite ou doucement : on m'appelle, je crois ? *Servo suo*, comptez sur moi.

—Notre respectable père nous aime tant, me dit Rinaldini à voix basse, qu'il veut connaître nos secrètes pensées, car il est là qui nous écoute..... — Nous l'entendîmes en effet se placer en embuscade et coller son oreille à une espèce de petite persienne que l'on avait pratiquée au milieu de la porte, et d'où l'on pouvait entendre tout ce qui se disait dans la prison. Nous rîmes beaucoup du très-érudit Caldi, auquel nous dûmes de ne pas trop sentir dans ces premiers moments les tristes impressions qu'aurait dû nous causer notre nouvelle demeure.

Nous y étions établis depuis deux ou trois jours, lorsque Minghini vint nous visiter : — Comment vous trouvez-vous à *Porta-Nuova* ? me dit-il; la promenade vous fait-elle du bien ? Vos parents sont

enchantés de vous savoir ici, et ils ont raison, car votre santé s'en trouvera mieux. J'ai donné l'ordre qu'on vous remît du papier et de l'encre. — Mais j'ai écrit hier à ma famille, monsieur le conseiller. — Ce n'est pas pour cela; le papier et l'encre vous resteront. — Quoi! pour toujours? — Certainement. — Et je puis m'en servir? — Tant qu'il vous conviendra. — Voilà, dis-je avec joie, une faveur qui vaut mieux pour ma santé que la promenade... Merci, cent fois merci.

— En outre, je vous annonce.... C'est l'heure de la promenade de ces messieurs, dit Caldi en ouvrant la porte; Rinaldini sortit dans la galerie : je vous annonce donc, continua Minghini, un troisième compagnon, excellent homme, qui a besoin de société. — Mais pourrons-nous tenir trois dans cette prison? elle est bien étroite. — Dans presque toutes les autres il y a trois personnes, me répondit Minghini; d'ailleurs c'est une complaisance que je vous demande : le prisonnier que je désire réunir à vous s'abandonne facilement à la mélancolie, à la tristesse, il s'abat..... — Il est donc gravement compromis? — Non, vraiment; un an ou deux de prison est tout ce qui l'attend; mais il s'inquiète, il se tourmente, le pauvre homme, et j'ai pensé que nul n'était plus propre que vous à lui donner des distractions et du cœur. — Moi! monsieur le conseiller? plus qu'aucun autre j'aurais besoin d'être soutenu; le sort qui m'attend.... — Est fatal et inévitable, il est vrai, si vous ne faites aucune dé-

marche pour l'adoucir, reprit Minghini en soupirant; mais je connais trop bien votre caractère pour ne pas croire que les soins, les encouragements donnés à un pauvre père de famille seront pour vous une salutaire diversion, un soulagement à vos peines; recevez-le donc bien.... — De tout cœur, lui répondis-je; vous pouvez compter qu'il trouvera en nous de véritables frères d'infortune. Minghini continua sa visite aux autres prisonniers, et j'allai retrouver Rinaldini, qui se promenait gravement dans la galerie.

—Nous allons être trois, lui dis-je. — Oh! mon Dieu! s'écria-t-il, mais nous ne pourrons plus remuer, nous suffoquerons dans notre appartement de prince.... — C'est l'ordre, ou plutôt c'est une complaisance que le conseiller nous prie d'avoir en faveur d'un malheureux que la prison a frappé au cœur.... — Alors je me résigne, *amico*, et de bien bon gré.

Nous étions à peine rentrés de la promenade, que notre porte s'ouvrit et que le geôlier Caldi nous amena notre troisième compagnon. — *Solatium est miseris socios habere dolorum* *, nous dit-il, tout glorieux d'une citation qu'il avait lue sans doute sur les murs de quelque prison. Voilà M. Bigoni, la fleur des honnêtes gens. — Quelle fut notre surprise quand, au premier coup d'œil, nous

* C'est un soulagement pour les malheureux d'avoir des compagnons d'infortune.

reconnûmes, dans le *signor* Bigoni, l'infortuné que nous avions vu par notre ouverture à Sainte-Marguerite, et dont la paternelle douleur nous avait si profondément touchés : nous lui serrâmes la main, nous l'embrassâmes, nous l'accueillîmes comme si cette première rencontre eût été un retour.... Le cœur du pauvre Bigoni s'en attendrit; et, ne pouvant s'épancher encore puisque les geôliers étaient là, il nous prouva du moins, par les larmes qui mouillaient ses yeux, que cette réception lui faisait du bien. Quant à Rinaldini, il aurait jeté hors de notre prison nos insupportables gardiens, tant il était pressé de dire au nouveau venu ce qu'il savait sur lui.

Enfin, nous restâmes seuls...— *Caroti* (cher toi), dit-il à voix basse à Bigoni, ce n'est pas la première fois que nous nous voyons...—Comment? reprit l'autre. — Non, non... nous vous avons aperçu le premier jour de votre arrestation, dans cette grande salle, vous savez,... quand vous pleuriez tout en appelant vos chek... *Anima mia* (ah! ma chère âme!) qu'il nous en a coûté de ne pouvoir vous dire quelques bonnes paroles!... Et l'exactissime Rinaldini rendit compte à son compatriote de ses moindres mouvements dans ces premières et funestes journées. Bigoni, homme simple et bon, était touché, écoutait, fondait en larmes et répétait : Ah! *pur troppo*, mes enfants, mes enfants... Avant que le soir fût venu, il nous avait conté ce qu'il appelait sa lamentable histoire.....

Toute ma vie s'est écoulée à la campagne, au milieu de mes biens que je cultive. Un homme que j'aimais, un camarade, un ami d'enfance, m'invita un jour à dîner; nous étions une vingtaine; après qu'on eut bien ri et bien bu, le comte D..., avec lequel j'avais grandi, me prit à part : —Bigoni, *mio caro*, me dit-il, voilà les Napolitains et les Piémontais en train de faire de grandes choses, resterons-nous là comme les saints de marbre de la cathédrale? Je ne sais pas trop ce que je répondis, mais il ajouta : — Je le savais, tu as du cœur, tu seras des nôtres.... Puis il parla d'Autrichiens, de joug étranger, d'indépendance nationale,... que sais-je, moi!... de fédération et de l'influence que je devais avoir à Chieri, où j'avais été podesta;... des efforts que devait faire tout bon Italien, de la certitude du succès; grands mots que je n'entendais guère et, auxquels je ne répondais pas. Mais quand il m'eut dit que je ne lui avais jamais rien refusé depuis l'âge de quatre ans que nous nous aimions, qu'il avait compté sur moi, que je pouvais être tranquille, je m'écriai : Je suis des vôtres, n'importe comment et pourquoi..... Et nous nous embrassâmes en faisant un *brindisi* à la fédération, dans laquelle, disait-il, j'occuperais un grade. Ce que c'était que cette fédération, on me l'expliqua; mais du diable si j'y voulais comprendre quelque chose; ma fédération, à moi, c'était la parole de mon ami. Toute la

soirée on but, on s'amusa. Depuis on me reparla en l'air deux ou trois fois de ces affaires;... voilà tout.

La débâcle arriva, mais j'étais si heureux au milieu de ma famille, que je m'attristais peu des revers des Napolitains et des Piémontais... N'avais-je pas tout ce que je pouvais désirer? Ma femme est si bonne, mes enfants si gentils!... D'ailleurs mes labours et mes récoltes ne me laissaient guère le loisir de m'occuper de ce qui se passait hors de chez moi. Les événements de 1821 étaient donc bien loin de ma pensée, quand un matin à l'heure où je partais pour aller aux champs, on vint me dire que le comte D.... avait été arrêté la nuit précédente.

J'en fus atterré,... non pour moi, l'idée d'un danger personnel ne pouvait me venir à l'esprit; mais pour lui, ce pauvre ami que je chérissais comme un frère. J'allai à Brescia pour savoir de sa famille comment était la chose, s'il n'y avait pas quelque démarche à tenter, quelque sacrifice d'argent à faire.... Ils me dirent que tout ce qu'on voudrait entreprendre serait inutile, qu'il avait été arrêté par ordre de la commission inquisitoriale, qu'il était entre les mains de Salvotti, que nul ne pouvait le voir, qu'il s'était perdu par ses imprudences, qu'il ne s'échapperait pas, et cent autres choses semblables qui me mirent la mort dans le cœur.

Triste et contrit, je revins chez moi conter à ma femme toutes mes douleurs, tous mes regrets de

ne pouvoir rien faire pour mon plus ancien ami..... Elle pleura avec moi, ma pauvre femme..... Mon Dieu! que j'étais loin de m'attendre au malheur qui nous menaçait! — Quoi! dit Rinaldini, il ne vous venait jamais à la pensée que vous pourriez être compromis? — Hélas! non, reprit l'honnête Bigoni; comment aurais-je été m'imaginer que toutes les sornettes qu'on avait débitées à ce fatal dîner pouvaient m'être si funestes après tant de mois.?... Et puis, quand j'y aurais attaché quelqu'importance, tout ne s'était-il pas passé entre mon ami et moi? Je me désolais donc de son arrestation, mais je ne craignais rien; qu'avait-on fait en Lombardie contre l'empereur?... — C'est d'honneur vrai, c'est ce que je me repète sans cesse, s'écria Rinaldini, qu'a-t-on fait contre les Autrichiens? On n'a pas même brisé la canne d'un de leurs sergents.... Et parce qu'on aura jasé, dit de grands mots, il faudrait languir de longues années en prison;... allons donc! — Bigoni soupira et murmura tout bas: Mes enfants!...— Passe encore pour les rois de Naples et de Piémont, continua Rinaldini, ceux-là, s'ils punissent, ce n'est pas sans cause; n'ont-ils pas été renversés de leurs trônes, forcés de s'expatrier? — Tandis que l'Autriche, ajoutai-je, sans dépenser un zwanzig, sans le moindre mouvement dans ses possessions, a consolidé pour longtemps son omnipotence en Italie, et fait nourrir ses troupes aux dépens du Piémont et de Naples. — C'est juste, dirent-ils tous deux.

— Eh bien ! reprit Bigoni, je m'endormais sur ces raisonnements ; j'étais tranquille, soignant mes enfants et mes champs qui prospéraient autour de moi... Jamais les récoltes n'avaient été plus belles, plus abondantes : ah ! si le pauvre comte voyait tout cela, nous disions-nous souvent avec ma femme, comme il jouirait, lui qui aime tant nos chers petits... Et Dieu sait quand il les reverra, ajoutions-nous quelquefois, car les bruits devenaient plus alarmants, les arrestations se suivaient, l'inquiétude gagnait dans le pays ; mais moi, je ne craignais pas, j'avais tant de confiance en mon ami ! Les travaux de la moisson étaient en plein allage, le bon Dieu avait béni les fruits de la terre ; ça donnait joie au cœur, et reconnaissance pour sa bonté divine ! quand je revenais après les fatigues du jour, que je m'asseyais au milieu de mes enfants, que je les embrassais. Tandis que je voyais rentrer dans ma cour les dernières charrettes de ma récolte, et que ma femme attentive m'apportait de quoi étancher ma soif... ah ! *signori miei*, j'étais aussi heureux, aussi confiant dans l'avenir que si le Seigneur lui-même m'avait dit comme à Jacob : Tu seras à jamais béni dans tes biens et ta postérité... Mais que les espérances de l'homme sont vaines !

Bigoni se tut un instant, nous regarda, puis reprit ainsi après avoir essuyé ses larmes : Tout allait donc à souhait; mes grains étaient presque tous rentrés ; levé tôt et couché tard, je surveillais, j'activais tout. Un jour, hélas ! il y a plus d'un

mois, plus matinal, plus joyeux encore que de coutume, j'allais sortir de ma cour pour aller mettre mes ouvriers au travail, quand un certain monsieur, suivi de quelques gardes de police, m'aborde et me dit : C'est à monsieur Bigoni que j'ai l'honneur de parler ? — Oui, monsieur, lui dis-je ; qu'y a-t-il pour votre service ? Vous croyez peut-être que je suis encore *Podesta ?* — Nullement, me dit le chef; nous venons vous chercher pour vous mener à Milan. — A Milan ?... Je n'y ai point d'affaire. — Vous y avez un ami ? — Un ami !... Quoi ! viendriez-vous me prendre pour aller l'embrasser ? Je suis en pleine moisson, mais pour le voir je quitterais tout. Ce chef me regardait d'un air embarrassé ; puis, après quelques secondes d'hésitation, il me dit : J'en ai grand déplaisir, *caro signor Bigoni*, mais j'ai ordre de vous arrêter... — M'arrêter, moi ! vous vous trompez... — Je le voudrais, mais c'est ainsi. Tout bruni que je suis par le soleil, je devins pâle ; mes jambes fléchirent sous moi... — Quoi ! lui demandai-je avec le désespoir dans le cœur, vous allez m'emmener ? Mais que va devenir ma femme ? et mes pauvres enfants ! qu'ai-je donc fait ? — C'est l'ordre de la commission.

Je demeurai muet ; je ne pensais plus, je ne vivais plus. — Allons, dit le commissaire, nous n'avons plus de temps à perdre : vous avez sans doute quelque ordre à donner, quelque affaire à mettre en règle ; nous allons entrer chez vous, et, tandis que nous visiterons vos papiers, vous ferez ce que

vous avez de plus pressé. — Entrer à la maison! m'écriai-je en revenant tout à coup à moi; non, non, je vous en supplie!... ma femme en mourrait... Emmenez-moi de suite, comme je suis là; des papiers, je n'en ai pas, excepté mes livres de compte... Le commissaire insistait. — Au nom du ciel, lui dis-je, partons; éloignons-nous avant que mes enfants s'éveillent. Il y consentit enfin, et je me mis aussitôt en route sans rien prendre, sans m'habiller, comme j'étais pour aller aux champs.

Il ne faut pas me demander si la désolation était dans mon cœur, si je pleurais! et pourtant je ne savais pas encore quels dangers me menaçaient..... Je croyais même parfois que c'était une erreur;... mais, durant le voyage, le commissaire commença à me parler des conciliabules qu'on avait tenus à Brescia au moment de la révolution du Piémont, de la part que le comte D... y avait prise, de la fédération,... que sais-je! et des peines sévères qu'on prononçait, même contre ceux qui, sans y avoir pris part, ne l'avaient pas révélé à l'autorité... Que voulez-vous, il m'en dit tant, que la crainte s'empara de mon âme, ma tête travailla; ma femme bien-aimée, mes pauvres enfants, je m'en voyais séparé pour longtemps!... Notre avoir négligé, nos biens perdus, la ruine pour tous;... ah! c'était un martyre au-dessus de mes forces, moi qui toujours avais été si heureux, moi qui la veille encore ne savais demander à Dieu que la continuation de tant de bienfaits! J'étais bien triste, bien désespéré;

mais tout cela, qu'était-ce auprès de ce que je souffris en arrivant à Sainte-Marguerite! Ces grosses portes que l'on ouvrait, ces verroux que l'on tirait, ces geôliers, ces gendarmes; je n'en respirais plus!... Et puis, quand ils m'eurent conduit à la prison, et qu'ils eurent refermé la porte, ah! alors mon cœur se brisa, mes sanglots m'étouffèrent.... — Et tu te mis, s'écria Rinaldini prenant le *tu* du malheur et de la pitié, tu te mis à appeler tes enfants d'une voix qui aurait attendri des pierres.... Nous étions là, nous t'avons vu, nous t'avons plaint.... Hélas! nous y avions passé aussi!

Quelques minutes s'écoulèrent avant que Bigoni, dont l'émotion était au comble, pût reprendre son récit. Je ne sais combien de temps s'était passé depuis qu'ils m'avaient enfermé, quand le guichet s'ouvrit et qu'un monsieur, un conseiller, s'avança près de moi... Je relevai les yeux sur lui... — Bigoni, me dit-il d'une voix sévère, vous êtes gravement compromis.... — Moi! répondis-je avec surprise; quel mal ai-je donc commis? — Il est inutile de nier, nous savons tout : vous appartenez à la fédération, vous aviez juré de faire cause commune avec les ennemis de l'état pour renverser le gouvernement autrichien.

J'ouvris de grands yeux et je répondis : — Je n'ai jamais rien fait ni rien dit contre le gouvernement de sa majesté. — On saura aider votre mémoire, reprit le juge en souriant.... Et pour ne parler que d'un certain dîner chez le comte..... Je me trou-

blai à ces paroles; il s'en aperçut, car il s'empressa d'ajouter : — Et ce qui s'est passé à ce dîner entre vous et le comte, suffit pour vous séparer de votre famille pendant des années.... Je me mis à sangloter à l'idée de ma femme et de mes pauvres enfants, privés de tout appui.... — Vous ne me dites rien, reprit le conseiller en voyant que je gardais le silence; vous ne voulez donc pas mériter la clémence de sa majesté par une confession franche et spontanée? Vos enfants, vous les aimez, vous désirez les revoir. Eh bien! il n'y a qu'un moyen.... — Hélas! mon Dieu! quel est-il? Que puis-je dire, monsieur le conseiller, moi pauvre père de famille, qui n'ai jamais rien fait contre les lois.... Par pitié, épargnez-moi!... je n'ai rien à avouer. — Rien! s'écria le juge d'une voix altérée.... Ce qu'a déposé contre vous votre ami, le comte D...., le nierez-vous? Et ses regards étaient fixés sur moi. — Hélas! je ne croyais pas qu'il y eût encore place dans mon cœur pour de nouvelles douleurs!.. J'étais anéanti.... — Allons, répondez, reprit le juge, démentirez-vous votre compagnon d'enfance, l'accuserez-vous de mensonges? Ses interrogatoires sont précis, ils vous chargent; il dit tout... Le traiterez-vous d'infâme dénonciateur? — Lui, monsieur le conseiller, lui!... non!... je l'aime trop!...

Je n'y étais plus, la main de Dieu s'appesantissait sur moi...—Trahi par mon ami, oui, mon meilleur ami, répéta Bigoni fondant en larmes; les

paroles mouraient sur mes lèvres! Je jetais autour de moi des yeux égarés; puis, quand la souffrance était trop forte, j'appelais mes enfants. — Écoutez-moi, Bigoni, me dit doucement le juge; vous allez être appelé à la commission, je vous y montrerai les interrogatoires de votre ami, sa signature, et vous verrez alors s'il vous reste autre chose à faire qu'à implorer la clémence de l'empereur.

Il s'en fut, et je restai plongé dans une morne douleur.... Ma famille dans les larmes, notre bonheur à tous perdu, une longue prison, et tout cela par les révélations de celui qui était pour moi plus qu'un frère!... Ah! c'était une peine sous laquelle il fallait succomber. Je fus à la commission; on m'y lut la déposition du comte D.... Rien n'y était oublié, rien n'y manquait.... Que le ciel lui pardonne le mal qu'il m'a causé!... Arrivé à la fin de la lecture, Salvotti me dit :—Eh bien? — C'est vrai, m'écriai-je, c'est vrai... Jamais je n'ai donné un démenti à mon ami, je ne commencerai pas aujourd'hui... Mais notre Dieu m'est témoin que ce n'était pas de lui que j'attendais ma ruine.

En prononçant ces dernières paroles, le malheureux Bigoni cacha son visage dans ses mains, et se mit à pleurer avec autant d'amertume qu'aux premiers moments de son arrestation, et il s'écriait de nouveau : Sans lui, sans lui, je n'aurais jamais été arraché de la maison paternelle... Ah! mon Dieu!

Nous cherchâmes à consoler cet excellent homme,

qui nous répondait : Ah! vous ne savez pas ce que c'est que de sentir là que nous devons notre mal à celui que nous aimions le plus!... Hélas! je ne lui en veux pas, *poveretto.* !... Dieu sait ce qu'on lui aura fait souffrir avant qu'il n'arrive à me dénoncer! Combien d'embûches on lui aura tendues dans ces prisons, où l'on se permet tout pour tromper et effrayer les pauvres détenus! Moi, tout le premier, puis-je dire que je n'aurais pas été aussi faible que lui? Il en gémit autant que moi, j'en suis sûr, car lui aussi est bien à plaindre... — Nous le sommes tous, s'écria Rinaldini. — C'est vrai, dis-je à mon tour; mais votre malheur n'aura qu'un temps, vous reverrez votre pays, vos familles... Un sourire d'espérance vint éclairer la figure de Bigoni, qui répondit : — Salvotti m'a promis, il est vrai, d'avoir des égards pour ma position; mais s'il faut rester deux ou trois ans loin de mes enfants et de leur mère, c'est fait de moi!... Pour vivre, il me faut la vie des champs, l'air libre, le travail.... Ici, dans cette salle basse où l'on ne respire pas, où l'on peut à peine se remuer, je languirais bientôt... — Et plût à Dieu pourtant, reprit avec inspiration Rinaldini, que ce fût ici que nous subissions notre peine, parce qu'il n'y aurait rien de *dur* dans notre condamnation.... — *Amen!* répondit dévotement le pauvre Bigoni.

XXIV.

Notre nouveau compagnon avait tant de douceur et de bonté dans le caractère, qu'il nous fut facile de régler notre vie de prison au contentement de chacun de nous ; trois frères n'auraient pas vécu avec plus d'union et d'harmonie que nous, pauvres captifs, que l'adversité avait réunis si fortuitement et de si loin, pour que nous pussions nous aimer et nous secourir mutuellement. Pour ne pas me déranger dans mes études, pour me laisser jouir en paix du bonheur d'écrire, ces deux hommes du même pays, parlant le même patois, ayant les mêmes idées, les mêmes craintes, se taisaient pendant des heures entières, et restaient immobiles, un livre sous les yeux. Voulais-je obtenir d'eux une lecture à haute voix, du Tasse ou

du Dante; voulais-je discourir, leur parler de la France?.... ils étaient là, toujours prêts à donner une preuve d'un touchant intérêt à celui dont l'avenir, ils le savaient, était bien autrement sombre que le leur.

De mon côté, lorsque j'apercevais sur la figure de l'un d'eux les traces de la tristesse, ou que les soupirs étouffés du père de famille trahissaient la douleur qui opprimait son âme en songeant à ses enfants, je fermais mon livre, je déposais ma plume, et je m'efforçais, par des paroles de consolation, que l'infortune apprend à dire aux affligés, par des considérations tranquillisantes sur leur avenir, de ramener le calme et l'espérance dans leur cœur; souvent aussi, quaud nos pensées à tous étaient trop tristes, trop abattues, je leur contais quelque histoire intéressante, ou bien je commençais à demi voix quelques chants français ou italiens, bien mélodieux, bien expressifs, qu'ils écoutaient d'abord en silence, pour y joindre ensuite leurs voix flexibles dans des parties inspirées par leur organisation italienne; puis, lorsque notre tristesse, en s'épanchant ainsi dans cette touchante harmonie, avait fait place à une tendre et pieuse mélancolie, tous les trois, à genoux, nous allions, pour bien finir la journée, prier avec ferveur celui dont la miséricorde infinie pouvait écarter de nous les coups funestes de l'adversité et nous rendre aux objets si chéris, si regrettés de nos affections.

Mais qui l'aurait dit!... ces chants du cœur, ces chants voilés, qui se laissaient à peine entendre, on nous en fit un crime, on nous les interdit. Ils étaient inconvenants dans notre position, nous vint dire le vieux conseiller Pissini, qui avait conjointement avec Minghini l'inspection des prisons, et qui devait bientôt, hélas! le remplacer. Je fus si profondément blessé de cette injuste rigueur, que j'écrivis en ces termes à ma famille :

« Peut-être, oh! mes chéris du cœur! vous aura-
» t-on dit que nous chantions? peut-être vous aura-
» t-on ajouté que, loin que nous fussions affligés, il
» fallait au contraire modérer les accents de notre
» insouciante gaieté? Hélas! que celui qui vous
» aurait ainsi parlé prouverait bien qu'il connaît
» peu le cœur humain, et surtout le cœur des
» prisonniers!... les chants ne sont pas faits
» seulement pour exprimer la joie; la tristesse a
» aussi ses accents, bien plus sentis sans doute,
» car le chant de l'infortune est une sorte d'ex-
» pansion du cœur, qui supplée au récit des mal-
» heurs, à l'épanchement des peines dans le sein
» de la pitié!..... Que de fois une chanson d'en-
» fance, un air national, n'ont-ils pas rappelé de
» touchants souvenirs, et fait répandre de douces
» larmes! Que de fois n'ont-ils pas ranimé le
» courage abattu du soldat éloigné de sa patrie,
» du captif accablé sous le poids de ses chaînes...
» Que de fois un air mélancolique et tendre
» n'a-t-il pas adouci l'excès du malheur, et raf-

» fermi une résignation prête à s'éteindre! Chante
» donc, pauvre infortuné qui ne respire plus l'air
» de la liberté, chante !... Verse sur tes plaies le
» baume bienfaisant d'une douce harmonie, les
» sons de ta voix monteront jusqu'à Dieu ; il verra
» tes souffrances !... il en aura pitié, chante ! »

Pour être plus certain que cette lettre parviendrait à ma famille, je fis prier Minghini de venir me parler afin de la remettre à lui-même; il vint en effet presque aussitôt, et, nous trouvant à la promenade, nous restâmes seuls au bout de la galerie. — Je suis enchanté que vous m'ayez fait appeler, me dit-il, car j'avais à vous parler ; mais avant tout que me vouliez - vous ? — C'est une lettre que j'ai voulu vous remettre moi-même, afin d'être assuré qu'elle ne sera pas détournée. — Cela serait contraire à l'ordre établi, et je ne puis me le permettre, mais je dirai au geôlier qu'il me l'apporte de suite, et vous pouvez être certain qu'elle parviendra, à moins qu'elle ne contienne des choses... — Sur ce point n'ayez aucune crainte, monsieur le conseiller ; on nous empêche de chanter *à mezza voce* (à demi voix), et j'en parle à mes amis, voilà tout.

— C'est le vieux Pissini, se hâta de dire Minghini, car c'est de lui que vous allez dépendre désormais ; votre lettre sera remise, n'en doutez pas. Maintenant parlons de votre sort : bientôt je ne pourrai plus vous être utile en rien; le sénat de Vérone doit avoir à cette heure sanctionné

votre sentence... C'est positif : de plus, je sais que cet imposant tribunal doit supplier l'empereur de faire taire sa trop grande clémence, et de laisser exécuter les deux plus coupables. — Et qui sont-ils? — C'est le comte Confalonieri et vous — Moi, le plus coupable!... et tellement, que la première cour de l'empire se croit obligée d'attirer la rigueur du souverain sur ma tête!..... C'est impossible, monsieur le conseiller! Quelque arbitraire que puisse être la justice de ce pays dans les affaires politiques, il n'entrera jamais dans ma pensée de croire à une partialité si monstrueuse de la part de magistrats aussi élevés... — Ce sont des hommes, me dit Minghini en souriant tristement, et il est si facile quand on sert un souverain de se laisser entraîner par son zèle!... Il s'arrêta un instant, comme si quelque profond regret eût oppressé son cœur... — On pense à plaire au pouvoir, ajouta-t-il d'une voix émue, et l'on oublie trop souvent qu'on le servirait mieux en conservant avec les accusés le caractère impassible d'un juge intègre, qu'en se laissant influencer par la crainte de déplaire à un gouvernement irrité; puis on veut avancer...

On vous condamnera à Véronne, parce que l'on veut à Vienne que cela soit ainsi. Je vous avais dit, dès les premiers jours, que votre sort dépendait entièrement de Salvotti; que lui seul pouvait vous sauver, comme lui seul pouvait vous perdre..... Aujourd'hui les chances sont bien moins favo-

tables pour conserver votre vie : j'ai conseillé à votre frère de présenter une pétition à l'empereur ; je l'ai même engagé à partir pour Vienne ; mais ces démarches feront peu d'effet : ce qu'il faudrait, c'est une demande de votre part, un placet, dans lequel vous supplieriez sa majesté de vous faire venir près d'elle.

J'interrogeai Minghini des yeux, en lui disant : — Et puis?... — Et puis, reprit-il en hésitant, vous pourriez ajouter que vous sollicitez la faveur extrême de parler en personne à sa majesté. — A sa majesté en personne?.... Et pourquoi? lui demandai-je en feignant de ne pas comprendre. — Pour lui confier les secrets que Salvotti n'a pu vous arracher.... L'empereur, croyez-moi, viendrait lui-même vous écouter ; ou vous enverrait son altesse le prince de Metternich....., et alors vous obtiendriez de lui votre grâce, pour prix de votre sincérité : qu'en dites-vous? — L'empereur et moi, lui dis-je avec gravité, ne pouvons jamais nous rencontrer que là où le monarque et le captif sont égaux ; là où ils attendent indistinctement du maître de toutes choses les peines ou les récompenses des actions de leur vie.

— Mais vous êtes donc déterminé à rejeter tout moyen de sauver vos jours? Ce que je vous ai dit est vrai ;... la tempête gronde ; plus vous tarderez, moins il y aura d'espoir de détourner la foudre... Ne m'ôtez pas la satisfaction, je vous en supplie, d'avoir pu contribuer, par mes conseils, à écarter le péril qui

menace votre tête ; ce serait pour moi un doux souvenir, une consolation dans mes regrets, car je n'étais pas fait pour de si pénibles devoirs, ajouta-t-il en soupirant, et je pleurerai longtemps le jour où sa majesté m'a choisi pour faire partie de la commission.... J'étais père, sans fortune... j'ignorais ce qui m'était imposé.... Au nom de votre chère famille, écrivez à l'empereur, le temps marche... Bientôt je ne pourrai plus vous prévenir, bientôt vos derniers jours seront comptés.... Croyez-moi, croyez-moi ! que ma confiance, que mon intérêt pour vous, ne soient pas stériles ; mon cœur vous en conservera une gratitude éternelle ! — Ah ! mon cher monsieur ! votre bonté me touche, me fait mal !... Ce que vous m'avez confié aujourd'hui, comme tout ce que vous fîtes pour moi, demeurera enseveli dans mon cœur... Maintenant, à toutes les faveurs que vous m'avez accordées, veuillez ajouter celle de me faire mettre seul ; j'ai besoin désormais d'un recueillement que je ne saurais obtenir dans la société de mes deux compagnons, tout parfaits qu'ils peuvent être pour moi. — Il faut me l'écrire, et dans quelques heures ce sera fait. Adieu, puisse la réflexion vous ramener à mes conseils !

J'écrivis quelques lignes à Minghini, comme nous en étions convenus ; et quelques heures s'étaient à peine écoulées, que je fus transporté dans une autre prison, aux grands regrets de mes compagnons, qui pleuraient en me disant adieu. En les quittant alors, je sentis, à la peine que j'éprouvais, combien

les mêmes infortunes rapprochent les âmes et les unissent, de même que je sens aujourd'hui qu'il n'est pas de liens, pas de calamités, pas d'affections, qui laissent de plus durables souvenirs que les souffrances et les consolantes amitiés de la prison. Arrivé dans ma nouvelle demeure, mon cœur se serra en me retrouvant seul.... Peut-être même, si je l'eusse pu, serais-je retourné de suite auprès de mes amis; mais l'ordre était précis; la porte se referma sur moi....

Tant de tristes pensées m'assaillirent en ce moment, que j'eus peur de mon isolement. Je fus aux murs, j'y frappai..... Nul ne me donna réponse..... Ce silence redoubla encore la mélancolie de mon âme; j'aurais donné quelques-uns des jours qui me restaient à vivre pour entendre la voix de mes compagnons, pour leur parler, pour leur écrire... Je m'accusais d'exagération, de folie, et peu s'en fallut que je n'écrivisse sur-le-champ à Minghini, pour le prier de me remettre immédiatement avec Rinaldini..... La crainte de paraître ridicule aux yeux du conseiller, et plus encore à ceux de Salvotti, fut la seule considération qui me retint... Je m'efforçai de vaincre l'abattement qui s'était emparé de moi; je me mis au travail, en pensant que les lignes que je traçais seraient un souvenir pour les miens... C'était au moins mon espérance!... Et c'est dans cette pensée que je m'étais mis avec ardeur à faire un abrégé de l'histoire italienne, que je destinais à ma nièce....; unique legs que je pouvais lui faire

pour la remercier de ses tendres soins. Terminer cet ouvrage avant de monter sur l'échafaud, était devenu pour moi une œuvre de cœur.... J'y consacrais une grande partie des heures de la journée, et, maintenant que j'étais seul, je me promettais de m'en occuper exclusivement; j'aimais, d'ailleurs, à m'initier de plus en plus à l'histoire du beau pays pour lequel j'allais mourir; je l'étudiais dans tous les âges, sous toutes ses faces; et, lorsque quelque belle page se présentait à mes yeux, je m'y arrêtais avec bonheur, avec amour, me figurant que les grands citoyens, dont je lisais les admirables actions, souriraient à la fermeté de mon âme, et m'encourageraient au supplice.

J'aimais aussi à me répéter que ces lignes que je traçais passeraient de main en main, de fils en fils, dans ma famille, comme un précieux souvenir, comme une preuve que je m'étais occupé jusqu'à mon dernier jour des destinées de l'Italie. J'ignorais, hélas! que tout ce qui est écrit par les détenus, dans les prisons autrichiennes, n'est, en aucune circonstance, rendu à leur famille.

Ce travail, quelque intéressant qu'il fût, ne put cependant tellement absorber ma pensée, que le vide laissé par l'éloignement de mes compagnons d'infortune ne me devînt de plus en plus pénible; j'avais beau me dire que j'avais, avant tout, besoin de recueillement et de solitude pour me préparer au moment fatal, je ne pouvais la supporter; la tristesse aux heures de la promenade et du repas était plus

forte que les raisonnements, et cet isolement répandait sur tout ce que je faisais ses ennuis et son amertume! Je ne mangeais plus, je ne me promenais plus; je lisais, mais bientôt l'esprit se fatigua, le cœur s'amollit, la santé dépérit plus encore. Au bout de quelques jours je redemandai mes compagnons; on me les rendit, et nous fûmes si consolés, si joyeux de nous retrouver, que nous ne permîmes pas aux geôliers de nous prêter le moindre secours pour transporter les livres et les quelques meubles de ma prison.

Cependant les paroles de Minghini s'étaient gravées dans mon cœur... La potence était sous mes yeux! Justement alarmé des terribles douleurs que mes parents auraient à supporter dans ce fatal moment s'ils restaient à Milan, je résolus de tenter un nouvel effort pour les éloigner. « Mes bons, mes » fidèles amis, leur disais-je dans ma lettre du 14 sep» tembre, je solliciterai aujourd'hui toute votre at» tention... Je vais vous affliger, je le sais! mon cœur » en souffre mille tourments; mais la raison, mais » l'amitié, me commandent de parler, et je dois leur » obéir.... Tenez, mes yeux se remplissent de lar» mes, je ne puis commencer....

» Mes appuis, mes consolateurs chéris, il faut re» tourner en France, il faut quitter Milan!... Jugez » de ce qu'il doit m'en coûter pour vous donner ce » conseil, le seul pourtant que vous devez suivre.

» Partez, mais emportez avec vous les bénédic» tions de mon cœur, et le consolant souvenir, la

» précieuse pensée, que vous n'épargnâtes rien pour
» adoucir l'infortune de votre frère. En retrouvant
» notre patrie, vous parlerez de moi à ceux que
» j'aime et que j'estime : au général Merlin, dont
» les bontés me sont chères au cœur, à sa femme, si
» bonne, si pieuse, si dévouée, qui fut toujours une
» sœur pour moi!... A mon cousin Ransonnet, ce
» digne marin, rejeton unique d'une famille de bra-
» ves, tous morts sur le champ de bataille.... Ca-
» ractère sans alliage, où la bravoure, la loyauté, la
» franchise, le désintéressement, se trouvent si no-
» blement réunis! Celui-là ne variera jamais! tel il
» a vécu, tel il mourra.... Je vous conjure de lui
» transmettre l'expression de mon attachement, ainsi
» qu'à mes autres amis, dont l'intérêt m'est si
» cher! »

Cette lettre, qui porta la tristesse au cœur de mes amis, les fit redoubler de zèle pour parvenir à obtenir une entrevue. « Après avoir espéré pendant toute
» la semaine, dit ma sœur dans son journal, à la
» date du 19 septembre, que nous recevrions la per-
» mission si désirée de voir notre frère, elle nous
» est enfin arrivée ce soir à six heures. Nous som-
» mes partis dans le même instant pour Porta-
» Nuova, où nous avons trouvé M. Minghini, au-
» quel j'ai rendu grâce du plus profond de mon
» cœur; nous lui avons demandé la permission de
» lire à mon frère la supplique que nous venons d'a-
» dresser à l'empereur, d'après ses conseils et ceux de
» de M. Paetha. Le pauvre prisonnier est entré avec

» un air si abattu, et les regards si éteints, que j'en » suis restée atterrée !.. Mon mari lui a lu sa pétition, » mais il ne l'écoutait pas,... seulement, quand il a » entendu ces mots : *mon vieux père*, un profond » gémissement est sorti de sa poitrine, et prouvait à » quel point il souffre pour le pauvre vieillard.

» M. Minghini fut, pendant cette visite, meilleur » encore qu'il ne l'est ordinairement.... Nous entou- » rions notre ami tant aimé.... Joséphine, qu'enfin » nous avions pu conduire avec nous, fondait en lar- » mes.... Il la consolait! Assise près de lui, je pus » lui dire que nous voulions aller à Vienne.... Il » me regarda d'un air d'étonnement et de tristesse, » et me dit à voix basse : — Ah ! ma sœur, pas de sou- » missions, pas de bassesses!... — Jamais, jamais, » lui répondis-je, pas même pour te sauver !...

» Ces paroles lui firent un bien inexprimable, ses » traits se ranimèrent, ses yeux se fixèrent sur moi » avec une douce fierté.... Sa figure, si pâle, se co- » lora, et perdit un instant l'expression de mélanco- » lie que sa longue et belle chevelure rend si tou- » chante. Hélas! pourquoi donc laisser ainsi croître » ses cheveux? Si c'était là une preuve qu'il n'a au- » cun espoir, et qu'il veut nous laisser en souvenir, » ses cheveux que sa mère aimait tant?... Ah ! Dieu » ne le voudrait pas ! n'a-t-il point déjà souffert as- » sez?.... Je lui ai dit qu'il nous avait fait mal en » nous engageant à partir.... Alors il a pris la main » de son frère et la mienne : —Il le faut, il le faut, » s'est-il écrié. — Nous avons ordre de notre père de

» ne pas te quitter, lui ai-je répondu, en conte-
» nant mes larmes avec peine; veux-tu donc que
» nous lui désobéissions? Tous nos parents, tous
» nos amis, nous exhortent à rester près de toi, et
» seul tu nous repousses! — C'est notre devoir, notre
» poste d'honneur, s'est écrié mon mari.... Alors
» Alexandre s'est précipité au cou de son frère avec
» un mouvement de reconnaissance passionnée,
» mais sans dire un seul mot.

» Dès ce moment sa pâleur disparut, un éclair de
» joie brilla dans ses yeux.... Son sourire n'était
» plus triste, il venait de l'âme, et rendait à sa figure
» cet air de jeunesse que la prison lui a fait perdre.
» Jamais la reconnaissance n'inspira des paroles plus
» tendres que celles qu'il nous adressait : je lui ai de-
» mandé s'il voulait encore que nous partions? —
» Je n'ai plus de volonté, m'a-t-il dit en mettant
» ma main sur son cœur! Je ne trouve là que des
» actions de grâces... Pauvre enfant! comme il nous
» payera un jour de tout ce que nous avons tant de
» bonheur à faire pour lui!

» La demi-heure que nous restâmes ensemble ne
» nous avait paru que quelques minutes... — Déjà!...
» avons-nous dit au conseiller Minghini.... — Hélas!
» oui, a-t-il répondu. Les visites ne sont pas ordi-
» nairement si longues, mais c'est la dernière fois
» fois que j'y assisterai, et j'ai voulu prolonger des
» moments qui vous sont si chers! — Alexandre a
» fait un pas vers M. Minghini, lui a tendu la main,
» que celui-ci s'est empressé de prendre avec un air

» d'attendrissement et de respect.... Puis il nous a
» tous embrassés, nous a dit adieu, en nous répé-
» tant qu'il comptait sur notre courage. Que nous
» reste-il donc à éprouver, mon Dieu! — En sor-
» tant, je l'ai recommandé à son nouveau geôlier.
» —Votre frère, madame, m'a dit cet homme, ah!
» soyez tranquille;... il est si bon, qu'on ferait tout
» pour lui.... — C'est ainsi que chacun me parle de
» notre pauvre enfant! Tant de douceur et de bonté
» attireront sur lui les miséricordes divines;.... j'en
» ai l'espoir! je le demande tant à Dieu dans mes
» prières! »

XXV.

Les journées s'écoulaient tristes et monotones, sans apporter le moindre changement à notre sort; toujours la même incertitude sur l'époque de la sentence, toujours les mêmes combats intérieurs pour vaincre cette impatience inquiète, cette douloureuse attente d'une catastrophe fatale qui était là constamment sous mes yeux, et dont tous les efforts de la raison, tous les élans d'un jeune cœur plein de dévouement à sa cause, tous les sacrifices d'une exaltation religieuse ne pouvaient écarter la funeste contemplation! Souvent, pour soulager mon âme qui succombait à sa peine, j'essayais d'élever la pensée de mes compagnons vers les ré-

compenses d'une autre vie; mais à peine venais-je à toucher ce sublime sujet, qu'ils s'écriaient à l'envie: Par charité ne nous parle pas ainsi, c'est une préparation à la mort; et, s'il plaît à Dieu, nous avons le temps d'y penser. Je me taisais pour ne pas les affliger, je reprenais ou mon livre ou ma plume, et baisant le papier sur lequel je n'osais pas même déposer mes secrètes pensées, je disais: Encore cette ligne, encore cette page;..... bientôt ce sera tout ce qu'il leur restera de moi!

Plus d'un mois s'était écoulé depuis ma dernière entrevue avec ma famille, lorsque Minghini, que je n'avais pas revu depuis lors, entra vers le soir dans notre prison.—C'est pour la dernière fois que je viens vous voir, me dit-il, Pissini me remplace; mais, avant de lui remettre mes pouvoirs, j'ai voulu faire encore quelque chose pour vous: l'hiver approche (nous étions au 18 octobre), les prisons du rez-de-chaussée sont humides, vous allez passer dans celles du premier.— Bravo! monsieur le conseiller, s'écria Rinaldini; vous nous sauvez là plus d'un rhumatisme;.... voyez plutôt?..... Et ce disant, et pour preuve, il alla chercher son chapeau déjà tout moisi. J'avais beau le montrer chaque matin au geôlier, il prétendait que ces prisons étaient comme les caves, fraîches en été et chaudes en hiver...— Minghini sourit un peu et lui dit:— Faites vos préparatifs, dans quelques minutes on vous transportera au premier.

Pendant que mes amis se disposaient à mettre

tout en ordre, il ajouta d'un air triste en se tournant vers moi : — Désormais vous n'allez avoir de relations qu'avec le vieux Pissini ; c'est lui qui lira vos lettres, qui présidera à vos entrevues avec votre famille, si l'on vous en accorde encore....... Je ne vous verrai plus ! Je voulus lui répondre, mais il me fit signe de la main de ne point parler. — Je m'éloigne de vous avec regret, avec tristesse, ajouta-t-il en baissant la voix : si vous êtes ici maintenant, si vous périssez, Dieu m'est témoin que ce n'est pas ma faute. Je vous plains, mon jeune ami, ce n'est point ainsi que vous deviez finir..... Si du moins vous pouviez espérer que votre sacrifice portât des fruits ! mais il est en pure perte ! Qui pensera, dans votre parti, à honorer votre mémoire, et que de cœurs vous allez déchirer! Votre père déjà si vieux ; cette sœur si dévouée, qui vous chérit comme une mère ; votre frère ; votre nièce, charmante enfant ; tous vos amis ;... et cette dame dont je vous ai apporté une lettre, elle est ici... — Mon Dieu ! mon Dieu ! serait-il vrai ? m'écriai-je...

La présence des geôliers, arrivés pour exécuter notre transport, empêcha Minghini de me répondre autrement que par un signe de tête. Ce qu'il m'avait annoncé me causa un tel saisissement, que je le laissai partir sans lui adresser un seul mot de regrets ou de remercîments, sans lui serrer la main....... La pensée, l'image de Lucy, régnaient seules dans mon âme ; ce qui se passait dans la prison n'arrivait plus jusqu'à moi ; ce que m'avait dit

Minghini sur notre translation, je l'avais oublié... J'étais immobile et muet, comme si l'on m'eût annoncé qu'il fallait marcher au supplice, et que je n'avais que cinq minutes de recueillement pour m'y préparer.

—Eh bien! me dit Rinaldini, tu restes là les mains dans les poches; et tes livres et tes papiers, qu'est-ce qui les rangera? dans dix minutes nous partons....— Oui, c'est ainsi, reprit le geôlier. Je me détournai vers eux, et, sans rompre le silence, je mis mes livres pêle-mêle dans ma couverture, à l'exception d'un seul que je retins dans la main; c'étaient les lettres d'Ortis, ce livre qui m'avait été donné par Lucy, et sur les marges duquel j'avais écrit mes douloureuses impressions dans les premiers temps de mon incarcération. —Quand vous voudrez, dis-je au gardien, je suis prêt. — C'est bien, répondit Caldi; mais, avant de vous laisser passer par le corridor, il faut que je fasse rentrer ceux qui s'y promènent.

Nous attendîmes quelques secondes, puis la porte s'ouvrit..... —Allons! nous cria-t-il. Rinaldini passa le premier, Bigoni voulut suivre; mais le discret geôlier le retint: —Il n'y a que ces deux messieurs qui vont au premier, lui dit-il alors, c'est l'ordre..... Le pauvre Bigoni s'arrêta stupéfait, appela Rinaldini, qui avait déjà fait quelques pas dans le corridor, et se jeta en pleurant dans ses bras. Cinq minutes après nous étions arrivés au premier étage, dans une prison moins humide en apparence

que celle que nous venions de quitter, mais où nous serions retournés de grand cœur, si nous avions pu, à ce prix, retrouver l'excellent homme, dont le caractère sensible et doux ne s'était jamais démenti un instant pendant les jours que nous eûmes la consolation de passer avec lui. Et qui ne l'eût pas plaint, ne l'eût pas aimé, ce pauvre Bigoni, alors qu'il s'écriait, en pensant à l'ami qui l'avait si cruellement sacrifie : Hélas! mon Dieu ! si je pouvais au moins le voir, pour lui dire que je lui pardonne le mal qu'il m'a fait!..... Qui n'eût pleuré avec lui, lorsqu'au souvenir de ses enfants il se mettait à fondre en larmes, et me disait : N'est-ce pas que je les reverrai, ces chers petits? Cette paternelle douleur, dont les accents étaient si profonds, si touchants, me faisait oublier mes souffrances et mon triste avenir, pour verser le baume de la consolation et de l'espérance dans le cœur de celui qui était bien plus nécessaire que moi sur la terre!

Bien de longues et cruelles épreuves me furent envoyées, bien des changements ont eu lieu dans ma destinée depuis notre séparation, mais jamais en aucun temps, dans la prison du Spielberg, comme de retour dans ma chère patrie, où je respire enfin depuis deux ans, je n'ai perdu le souvenir de cet homme de loyauté et de franchise, dont les vertus domestiques me donnaient une si pure idée du bonheur de famille que je n'étais plus appelé à connaître : bonheur que je regrettais si amèrement, surtout lorsque la pensée de Lucy faisait

éclore dans mon âme de ces rêves de félicité, de ces images séduisantes qui me laissaient, hélas! si mortellement découragé, alors qu'un mot les faisait tout à coup évanouir.....

Que de fois, oubliant la prison et le supplice qui m'attendait, ne me voyais-je pas avec elle dans l'église de mon joli village, lui promettant au pied de l'autel et devant Dieu cet amour sans mélange, cette fidélité constante, ce dévouement sans bornes, qui, jusqu'aux derniers jours, répandent sur celle qui en est l'objet les joies du cœur les plus pures, les plus vraies, que le ciel nous accorde ici-bas. Avec quel charme mon imagination ne s'étendait-elle pas sur ce thème favori, si riche d'affections et d'ineffables jouissances..... Au bord des eaux, au fond des bois, dans la campagne, dans cette maison, douce retraite de mon enfance, je la plaçais partout;... tantôt seule avec moi, tantôt entourée de deux ou trois petits anges, qui, chaque soir à nos côtés, priaient, priaient,..... remerciant Dieu d'avoir sauvé leur père!.... Alors mon âme exaltée, pleine de ces ravissantes et saintes pensées, s'ouvrait à l'espérance, et je disais : Non, je ne mourrai pas;..... je serai sauvé, rendu à mon pays, à ma famille, à mes études; je serai père, bon père, et j'apprendrai, Dieu clément! aux chéris de mon cœur, à te prier, à te bénir!

Ces illusions, qui se reproduisaient sans cesse lorsque Lucy était loin de moi, disparurent, chose inexplicable, quand j'eus appris qu'elle était à Mi-

lan. La revoir encore une fois, après tant de rêves, devint le seul bonheur où mes ardents désirs osassent aspirer.....

Mais comment arriver à la réalisation de ce besoin, de ce désir de revoir Lucy? M'adresser à Minghini était chose infaisable, puisqu'il n'était plus chargé de nous; en parler à ma famille dans une de mes lettres, eût été révéler à la commission que j'étais instruit de ce qui se passait au dehors; corrompre un des geôliers présentait de graves inconvénients... Plus d'une fois je voulus le tenter, seulement pour faire parvenir une lettre; mais dès les premiers mots je m'arrêtai, craignant d'être trahi. Les heures se passaient donc à chercher ainsi dans mon impatience des combinaisons nouvelles que j'abandonnais pour les reprendre encore, et toujours, jusqu'à ce que je me fusse convaincu qu'il n'y avait d'autre espoir que dans la première entrevue que j'aurais avec mes amis.

Plus libre alors de mes pensées, je donnai quelqu'attention à la nouvelle demeure où nous étions depuis deux ou trois jours, je jetai des regards plus curieux sur le cours *de porta orientale*, que l'on découvrait des fenêtres du corridor où nous nous promenions pendant une heure chaque matin. J'y cherchais sans espoir ou ma sœur ou Lucy;.... et, ne les voyant pas, je rentrais dans la prison triste jusqu'à la mort, essayant, mais en vain, de fixer mon attention sur quelques-uns de nos poëtes favoris.

— Cette agitation me tue, dis-je un jour à Rinaldini ; je vais essayer de battre au mur, peut-être serai-je plus heureux ici qu'au rez-de-chaussée, où nul ne répondit. — Reste tranquille, je t'en prie,... nous sommes ici bien autrement surveillés qu'à Sainte-Marguerite, m'observa mon compagnon ; les gendarmes ont à chaque instant les oreilles collées à notre porte, et s'ils nous surprenaient! — Mais, sans l'écouter, j'allai de suite faire l'épreuve du mur de droite : Toc,... toc,... toc,... et j'attendis. — Tu vois bien qu'on ne te répond pas, me dit Rinaldini, après deux ou trois minutes. — C'est qu'ils sont prudents, et qu'ils n'osent pas se risquer; j'ai frappé trop doucement, sans doute; je vais recommencer. Je frappai en effet plus distinctement, et le dernier coup résonnait encore que j'entendis un léger battement.... Chut! voici quelqu'un... — Qui es-tu? demandai-je.... Il frappa : la première lettre était un *c*, la seconde un *o*;... puis un *n*, puis un *f* suivi d'un *a*... Je redoublai d'attention :... après l'*a* vinrent un *l*, un *o*, un *n*... Je ne respirai plus!... toutes les fibres de mon corps étaient tendues... Arrivé là je comptai haut, j'articulai les lettres *i*,... *e*,... *r*;... mon cœur battit avec violence, c'est un *i*, m'écriai-je enfin... Oui, c'est lui! — Qui donc? me demanda mon compagnon avec empressement..... — C'est lui!... c'est lui!... répétai-je avec un sentiment de joie qui se trahissait dans l'inflexion de ma voix;... c'est *Confalonieri!...* A ce nom Rinaldini se troubla, pâ-

lit;... c'est fait de nous, *amico*, si l'on te surprend à parler avec lui, *in nome di Dio* « au nom de Dieu...» Je fis un geste pour lui imposer silence, Confalonieri m'appelait... — Ton nom, me dit-il... Je me nommai. — Je te connais, ajouta-t-il; je sais l'époque où tu as été arrêté; je sais aussi comment tu t'es conduit depuis que tu es prisonnier; je te plains et je t'estime.

Ah! qui pourrait exprimer le bien que ces paroles me firent à l'âme! que je me sentis fier d'être si favorablement connu et accueilli de cet homme, dont les malheurs et le *grand caractère* avaient tant de fois fait palpiter mon cœur, et tant de fois parlé à mon imagination! Ce rapprochement inattendu, je le regardais comme l'œuvre de Dieu, comme une manifestation de sa toute puissante volonté, qui venaient confirmer en mon âme les pressentiments qu'un jour nous serions réunis, qu'un jour nous partagerions le même sort... — Et moi aussi je te connais, lui répondis-je, avec une telle émotion de joie et d'empressement, qu'elle jetait le trouble dans mes idées, et m'empêchait de battre avec justesse les mots et les phrases... Je te connais,... je te connais;... paroles que je répétai cinq ou six fois encore avant de pouvoir compléter ma pensée,.... avant de pouvoir enfin lui dire : Tes amis, les exilés, que j'ai rencontrés en Suisse, que j'ai aimés, ils m'ont parlé de toi, ils m'ont dit ce que tu étais pour l'Italie et pour eux; ceux de Milan, les fidèles qui gé-

missent sur ton sort, m'ont aussi entretenu avec enthousiasme de ce que tu avais fait pour ton pays, de ce que tu souffres si généreusement pour sa cause! Et dans les prisons, le meilleur de tous ceux qui te chérissent, le bon Monpiani, m'a initié aux nobles sentiments de ton cœur!... Je t'aime donc, Confalonieri, je te révère, et bénis Dieu de m'avoir rapproché de toi.

Il donna le signal qu'il avait compris, mais il ne répondit pas aussitôt; l'attente au cœur, les larmes aux yeux, je prêtais l'oreille..... — Pardonne-moi cette interruption, me dit-il après quelques instants; mais je suis si faible, que le moindre effort me fatigue. Je suis heureux, crois-moi, de notre rapprochement; nous parlerons de nos amis, de la France..... Les coups devenaient plus sourds et plus lents;..... il s'arrêta, puis revint, et battit à grand'peine : A demain.

Je restai encore quelque temps l'oreille appuyée sur la muraille; j'espérais qu'il reviendrait, je l'aurais même rappelé, tant je regrettais de ne plus l'entendre, si Rinaldini n'eût toussé légèrement. Je tournai les yeux de son côté; il était à la porte, s'essuyant le front et les joues, faisant des signes de tête, un doigt posé sur sa bouche...—Qu'y a-t-il? lui dis-je avec un peu d'impatience..... De l'autre main il m'indiquait le corridor..... — Ils sont là, me souffla-t-il enfin à voix basse..... Je fis quelques pas vers lui en disant, pour le tirer d'embarras :— Veux-tu me faire une lecture?—Volontiers, volon-

tiers, me répondit-il, en portant le corps en avant, pour que ceux qui nous écoutaient ne pussent le soupçonner aussi près du guichet... Puis, comme il ne bougeait pas, je compris qu'il fallait faire quelque bruit pour le tirer de son incommode position.

Je remuai donc nos chaises, et, grâce à cette diversion, il s'avança sur la pointe du pied jusqu'à l'endroit où je m'étais arrêté. Là il reprit assurance et voix, et nous nous mîmes à débiter des vers, à parler des poëtes, jusqu'à l'instant où nous pûmes espérer que nos espions étaient décampés.... Alors Rinaldini me prenant à l'écart, répéta son significatif: — Ils étaient là!.. en ajoutant: — Je les écoutais respirer.... — Crois-tu donc qu'ils m'aient entendu? — J'en tremble, *amico mio*;... ils feront leur rapport, et quand on saura que nous avons parlé avec Confalonieri, malheureux que nous sommes! le ciel sait quel châtiment nous attend! Ils rôdent toujours à la porte du comte, je les entends; j'ai tout observé depuis que nous sommes montés ici.... Mon Dieu! si j'avais su que c'était auprès de lui qu'on nous mettait! — Tu aurais refusé de venir dans la prison que nous occupons, n'est-ce pas? Eh bien! il en est temps encore, demande ton changement, quitte-moi....

Rinaldini ouvrit des yeux où se peignaient la surprise et le regret; je n'ai pas mérité cela de toi, *caro mio*;... j'ai peur, il est vrai, mais l'amitié est plus forte que la prudence,... nous souffrirons en-

semble; il y aurait ingratitude à moi de te quitter;... mais, je t'en supplie, si tu parles encore avec le comte, sois plus bref, je suis sur des charbons ardents tout le temps que cela dure; pense donc de quelle importance est Confalonieri aux yeux de la commission, et comme nous serions compromis si on découvrait que nous avons des intelligences avec lui!...—Ce que je pense, ami, c'est qu'il est le seul homme de votre pays que je désirais connaître, et que j'aurais payé de mon sang le bonheur de le délivrer!

Tel fut l'heureux hasard, ou plutôt l'heureuse permission de la Providence, qui me mit pour la première fois en rapport avec celui dont je devais partager, pendant un grand nombre d'années, la douloureuse captivité! Dès ce moment je me sentis entraîné vers lui par une irrésistible sympathie! Chaque jour il me semblait de plus en plus que j'étais prédestiné à devenir le compagnon de supplice de cet homme supérieur, dont les moindres paroles me révélaient le caractère...

Aussi avec quelle impatience n'attendais-je pas le moment de lui parler au mur; avec quelle anxiété je m'informais chaque matin d'une santé si chancelante, si altérée, qu'il lui fallait les efforts les plus grands pour rester quelques minutes sur pied. Quelle tristesse m'accablait, hélas! quand sa faiblesse ou l'extrême surveillance qu'on exerçait sur lui l'empêchait pendant des journées entières de s'entretenir avec moi, et quelle joie, mon Dieu!

quelle joie était la mienne quand nous avions parlé quelques minutes, et qu'il m'avait dit de ces mots qui partaient d'une haute intelligence et de ce tact exquis de cœur et d'esprit, que peu d'homme ont possédé comme lui; comme il était simple et modeste dans tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il avait souffert... Comme il savait m'encourager, m'approuver, me grandir à mes propres yeux! Mon âme, en l'écoutant, s'identifiait à la sienne;... j'étais à lui! je lui appartenais! Et s'il m'eût dit qu'il fallait, pour le soulager ou pour le voir, braver les plus grands périls, je n'aurais pas hésité une seconde.

Notre réunion, que je rêvais, que j'espérais, sans que rien encore pût appuyer cet espoir, devenait chaque jour un besoin plus impérieux pour moi: Il est seul, il est malade, il souffre, il a été trahi, abandonné par les siens, fais, ô mon Dieu! disais-je dans mes pieuses inspirations, que je puisse le secourir! Accorde-moi la grâce de pouvoir adoucir ses derniers moments!.. que sa destinée soit la mienne!... Tu me réuniras à lui, mon Dieu! j'en ai l'espérance,... et j'entendrai comme récompense, avant de marcher à l'échafaud, sa voix qui me dira: Tu as rempli dignement ton devoir; ô! bon jeune homme, viens ici, que je te serre sur mon cœur.

Le conseiller Pissini, successeur de Minghini, était un petit vieillard aussi étroit d'esprit qu'il était sec de cœur: les règlements, les devoirs, un *servitor umilissimo* (serviteur très-humble), suivi

d'un inévitable non *posso servirla* (je ne puis vous servir), étaient les seules paroles qu'on pût lui arracher dans les courtes et rares visites qu'il venait nous rendre; vainement lui demandais-je de rétracter l'ordre qu'il m'avait donné d'écrire en italien à ma famille; il y persista, en me répondant : — C'est l'italien qu'on parle à Milan et à la commission. — Mais je suis Français, et il m'est douloureux, dans une situation comme la mienne, de ne pouvoir m'exprimer dans ma langue... — *Servitor umilissimo*, c'est le règlement, répétait-il en faisant des saluts interminables, quand il ne disait pas d'un ton de sbire : Eh bien! qu'importe!... n'écrivez pas; c'est de la fatigue de moins pour mes yeux. Si je demandais à voir mes parents, il s'inclinait et me disait : Le moment n'est pas arrivé; si enfin, tourmenté par cette incertitude, qui est de tous les maux celui que l'on supporte avec le moins de constance, je l'interrogeais sur l'arrivée prochaine de la sentence, il me répondait en ricanant : Demandez-le à notre Salvotti, qui travaille nuit et jour pour vous servir; puis il se retirait enchanté de s'être si heureusement tiré d'affaire avec ces maudits prisonniers, qui toujours demandent et ne sont jamais contents, murmurait-il entre ses dents.

Selon lui il eût fallu, pour la plus grande sécurité de messieurs de la commission, qu'on nous laissât sous les verroux, sans livres, sans plumes et sans remuer; moyens expéditifs et simples, pensait-il, de rendre la surveillance plus facile. Un jour

même, où Rinaldini le priait d'ajouter un quart d'heure à notre promenade, il fronça le sourcil et lui dit : Vous en avez déjà trop; en d'autres lieux vous serez plus à l'étroit... Ce qui fit un tel effet sur mon impressionnable compagnon, qu'il en fut malade tout le reste du jour.

Ces moments de promenade, dont il demandait la prolongation, nous étaient, il faut le dire, d'un grand soulagement; non-seulement nous en ressentions un bien-être physique par le changement d'air et d'exercice, mais nous trouvions aussi une salutaire diversion à nos monotones pensées, par la vue des objets divers que nous découvrions sur le *corso*, en passant devant les fenêtres qui faisaient presque face à cette promenade, fenêtres où nous ne pouvions nous arrêter une seconde, sans qu'un des gendarmes nous criât : *avanti* (en avant)..... Les yeux constamment tournés vers le long bastion d'où l'on pouvait apercevoir les élégantes voitures des beautés de Milan, j'y cherchais avec anxiété, souvent avec espoir, les deux anges de ma pensée, ma sœur et Lucy.... Mais l'une, trop connue des agents de police, ne se serait jamais hasardée à s'approcher de la prison, dans la crainte qu'on n'en fît le rapport et qu'on en prît prétexte pour l'éloigner de Milan, tandis que l'autre devait ignorer, sans doute, qu'il y avait chance de m'entrevoir à travers ces nombreuses fenêtres grillées, vers lesquelles les timides promeneurs osaient à peine lever les yeux.

Chaque femme qui se montrait sur la promenade, que je ne perdais jamais de vue pendant le peu d'instants que nous demeurions dans le corridor, devenait pour moi un sujet d'émotion et d'attente..... Dès que j'en apercevais une, je la suivais des regards, je l'appelais de mes désirs, je la voyais s'approcher avec agitation, jusqu'au moment où, la distinguant mieux, je pouvais enfin me convaincre que ce n'était pas celle que j'attendais..... Le cœur brisé par ces déceptions trop souvent répétées, je regardais encore, mais je n'espérais plus..... quand un jour, quelques minutes avant que le terme de cette promenade ne fût expiré, j'aperçus dans le lointain;... ah! le souvenir seul m'en émeut encore!.... j'aperçus une femme vêtue de noir, qui s'avançait doucement comme un être qui souffre, et dont l'âme était dans l'affliction..... Sa tête était baissée, le voile de son chapeau cachait en partie sa figure trop éloignée pour que je pusse la reconnaître; mais sa taille me paraissait grande, élancée comme celle de Lucy..... Comme sa marche me semblait lente, mon Dieu! comme je contractais les paupières, pour reconnaître à son maintien, à sa tournure, celle dont la douce image vivait en moi, aussi céleste, aussi pure que celle des envoyés de Dieu, dans le souvenir des patriarches.....

Plein d'impatience, je m'étais, pour mieux voir, arrêté un moment près de l'une des fenêtres,... un gendarme me fit signe de marcher, j'avançai,.. pour m'arrêter bientôt, suivant toujours des yeux

la bien-aimée créature que mon cœur désirait..... Inquiet de mes fréquentes pauses et de l'attention que je ne cessais de donner à ce qui se passait sur le cours, le gardien se rapprochait déjà de nous, quand je me remis en marche pour gagner l'extrémité du corridor la plus rapprochée du bastion... Celle que tous mes yeux appelaient en était à peine à soixante pas : ce n'était plus une illusion, sa démarche, le doux balancement de sa taille, la coupe même de sa robe, que seule alors elle portait allongée, tout me disait que c'était Lucy....

Chaque minute me confirmait dans ma croyance.... Arrêté devant la dernière fenêtre qui fait l'angle de la galerie, dans une attente, dans une anxiété qui surpassait toutes les douloureuses angoisses que j'avais éprouvées jusqu'alors, je la voyais venir,... s'avancer vers la prison.... Dieu de bonté! me disais-je intérieurement, ne relèvera-t-elle donc pas son adorable tête? Ne tournera-t-elle pas ses longs et doux regards vers moi, pauvre affligé, qu'un seul signe de pitié et d'amour payerait de tant de longues souffrances!... Malheureux que je suis, elle passera sans me voir!... Ah! cette pensée était poignante, était terrible!... N'écoutant plus que ma douloureuse crainte, je saisis avec force l'espagnolette de la fenêtre, je la tire, je la secoue; mais impossible de l'ouvrir!... soit que mon trouble m'en rendît incapable, soit qu'elle fût condamnée par mesure de sûreté. Au bruit que j'avais fait, Lucy,... c'était bien elle!... Lucy lève la tête, re-

garde.... Ah! Dieu puissant! qu'elle me sembla belle! L'appeler, briser la fenêtre eût été fait aussitôt que voulu, si je n'eusse vu tout à coup à mes côtés le même gendarme, qui me dit d'une voix sévère : Que faites-vous là, l'heure est sonnée; votre promenade est finie, allons,... rentrez. Pour ne point compromettre l'espoir du lendemain, j'obéis sans savoir si Lucy m'avait aperçu, sans oser me retourner vers elle pour la voir une fois encore.

Triste, désespéré, je rentrai dans la prison, où Rinaldini me demanda : Est-ce ta sœur?... Je ne lui répondis pas, et plein d'une discrète bonté, il me laissa tout le jour m'abandonner en silence aux regrets, aux désirs, aux chimériques espérances que la vue de Lucy avait, soudain et si orageusement, fait renaître en mon âme. Ma douleur était profonde et poignante!... car l'amour de la vie et la pensée des joies que j'aurais pu goûter auprès d'une femme si chère étaient rentrés en maîtres dans mon cœur et le possédaient entièrement..... C'était une lutte nouvelle, qui s'engageait entre l'attachement à l'existence que mon imagination me faisait si belle, et la résignation à une fin prochaine, à un détachement forcé de toutes les jouissances et de tous les bonheurs qu'on pouvait rêver à vingt-quatre ans!... Moins fort en ce jour que par le passé, je ne trouvai de soulagement à mes tourments que dans les larmes et dans l'espoir d'entrevoir encore celle dont le souvenir

avait tant de fois soutenu mon courage dans les épreuves difficiles que la Providence m'avait envoyées.

Que les heures me parurent longues jusqu'au lendemain! avec quelle impatience j'attendis le moment de la promenade! avec quel empressement je me précipitai dans le corridor, jetant les yeux sur le bastion, sur l'allée d'arbres, sur l'endroit même où je l'avais vue la veille!... Que de mouvements de joie à l'aspect d'une robe que je voyais flotter au loin, que de palpitations, que d'illusions, que d'amers désappointements! Et cela pendant des jours et des jours, jusqu'à ce que ma croyance à quelqu'apparition nouvelle s'ébranlât malgré moi, et que les derniers rayons d'espoir s'éteignirent dans mon cœur à la voix de Minghini, qui visitait pour la dernière fois des lieux qu'il ne devait plus revoir!

Il était souffrant et triste; son front ridé, ses joues caves, son teint flétri et jaune, annonçaient que de graves soucis avaient dû torturer son âme et que le mal était au cœur!... J'en eus pitié, profondément pitié!... Il le vit, et en sourit mélancoliquement : Je me sens mal, dit-il, et si mal, que j'ai grand'peur de ne pas voir la fin du procès. — Votre santé s'est altérée par la fatigue, repris-je avec intérêt; le repos vous remettra. — Que Dieu le veuille pour mes enfants! me répondit-il;... mais parlons de vous, dont l'existence est encore plus compromise que la mienne... Sans un miracle, ou

sans une démarche significative de votre part, vous êtes perdu! On sait ici, à la commission, que l'empereur doit sanctionner votre sentence de mort; peut-être même l'est-elle déjà; bientôt elle vous sera signifiée. Ne tenterez-vous rien pour vous soustraire à cette horrible fin? Laisserez-vous arriver votre dernière heure sans être touché des larmes de vos parents, et de cette jeune dame, qui est partie désespérée de n'avoir pu vous voir...— Partie,... partie!... Ah! Dieu! répétai-je avec un accent de douleur qui révélait toute l'angoisse de mon âme!... elle a pu s'éloigner, quitter le lieu où souffre, où va périr celui qui l'aime, celui... — Elle n'était pas seule, interrompit Minghini; tout est fini entre vous sur cette terre,... à moins que pour la revoir vous n'écoutiez la voix de la nature qui vous crie: Conserve-toi pour des jours meilleurs, pour des êtres chéris qui vivent de ta vie, et que ta mort tuera.

Croyez-en les paroles de celui qui n'aura peut-être bientôt plus rien à démêler avec le monde, et qui sait désormais, plus et mieux que tout autre, que les premiers devoirs de l'homme sont ceux que lui inspirent et lui imposent les affections du cœur; ne vous sacrifiez pas ainsi, je vous en conjure! ce serait un acte de démence, ce serait un crime!... Quelque contraire que vous ait été Salvotti, recourez à lui, appelez-le, fût-ce même le dernier jour; il vous sauvera; peut-être viendrait-il de lui-même si... — Qu'il s'en garde bien! m'écriai-je;... ce se-

rait pour lui une tentative sans résultat, et pour moi une épreuve aussi odieuse qu'intolérable! Minghini laissa tomber sur moi un long regard de compassion et de regrets; puis il me dit avec un sentiment de tristesse, qui ne pouvait laisser de doute sur la pureté de ses intentions : Adieu, mon pauvre jeune ami, adieu!...... J'ignore si nous nous reverrons jamais; mais le ciel m'est témoin qu'adoucir votre sort, que vous sauver, eût été pour moi une grande consolation en cette vie!... Les larmes aux yeux, le cœur ému, touché, je l'embrassai, je le remerciai, et lui souhaitai avec l'effusion de la reconnaissance bonheur et longues années. En le perdant de vue, en me disant que je l'avais sans doute embrassé pour la dernière fois, je sentis une peine profonde; car, dès les premiers temps de ma captivité, il avait traité avec douceur, avec bonté, le jeune étranger que nul ne connaissait, et depuis lors il n'avait cessé de combler d'égards et de soins ma chère famille, qui sans lui n'aurait jamais pu parvenir jusqu'à moi.

harassé d'une existence qui n'était plus pour moi, malgré tout mon courage, qu'un douloureux martyre, où l'âme, pour être dans le silence plus forte que l'inquiétude, pour rester calme à l'idée toujours présente d'une mort inévitable, usait plus d'énergie qu'il n'en eût fallu pour affronter publiquement vingt supplices.... J'appelais donc de tous les vœux le terme de cette accablante épreuve ; et lorsque plusieurs communications de Confalonieri, jointes aux paroles de Minghini, m'eurent enfin convaincu que dans peu de jours notre sort serait décidé, je sentis un calme de pensées, une résignation, une patience de cœur que je n'avais pas encore connus jusqu'alors.

Mais, pour que cette tranquillité d'âme se maintînt inaltérable et sûre jusqu'à l'heure dernière, il fallait que je fusse seul à soutenir les anxiétés de la condamnation, et la terrible attente du supplice. J'écrivis donc à plusieurs reprises à mes pauvres amis pour les engager à quitter Milan, sous le prétexte que, la sentence ne devant être connue qu'au printemps, ils ne pouvaient rester aussi longtemps éloignés de notre père, vieux et malade; et, ne réussissant pas à les persuader par lettres, je résolus de tout faire pour y parvenir dans la première entrevue que j'aurais avec eux, entrevue que je sollicitais depuis tant de jours, et qui me fut enfin accordée le 4 décembre, par le vieux Pissini.

Je les trouvai tous réunis dans la salle ordinaire, où les prisonniers voyaient leur famille; Pissini était

présent, remplaçant le pauvre Minghini, dont l'absence était également sentie par chacun de nous. Je portais à la main les longs cheveux que je laissais croître depuis près d'un an, et que j'avais coupés le matin même pour lui en faire don.

Quoique mon âme fût pleine de tristesse, je m'efforçais d'avoir sur les lèvres le sourire du calme et de l'espérance.... A ma vue ils se levèrent et m'embrassèrent à l'envi, mon frère, ma sœur, sa Louise, et notre dévouée Joséphine. — Hier, en t'écrivant pour ton jour de naissance, dis-je à ma sœur en la serrant sur mon cœur, je ne t'ai parlé que de ma reconnaissance, que de mes vœux pour ton bonheur, sans pouvoir t'offrir, comme c'était ma douce coutume, un fraternel souvenir..... Hélas! je n'ai rien à donner... que ces cheveux, que je vous prie, ah! mes amis, de conserver en mémoire de moi.

— Parlez italien et plus haut, s'écria Pissini, qui s'était rapproché de nous, au point que sa tête touchait la mienne. — C'est pour vous que je les ai laissés croître, ajoutai-je en les déposant sur la table par ordre de notre stupide argus, qui s'imaginait sans doute que cette épaisse chevelure cachait quelque mystérieux billet. — Que le gage de ma tendresse ne vous alarme pas, repris-je en voyant l'impression douloureuse que leur causait ce dernier don, et les larmes qui mouillaient leurs yeux... — Parlez donc italien, répliqua Pissini d'une voix criade, je suis ici pour entendre tout ce que l'on

dit.... — Et comment voulez-vous, lui dis-je avec vivacité, que je parle italien à mon frère qui ne le comprend pas? — Madame votre sœur le sait, cela suffit; d'ailleurs, pour cinq minutes que vous avez à rester ensemble, cela ne vaut guère la peine d'ouvrir la bouche; on se voit, on s'embrasse, et c'est assez.

Lui répondre eût été perdre les précieux moments qui nous étaient si parcimonieusement accordés; je m'assis donc entre ma sœur et mon frère, Louise, à la droite de sa mère, s'appuyait sur Joséphine, et pleurait avec elle. Pissini, planté en face de nous, surveillait chaque mouvement, écoutait chaque parole avec une curiosité inquiète et soupçonneuse qui mettait mon frère hors de lui, et comprimait tout épanchement. Les regards que ma pauvre sœur attachait sur moi étaient tristes et découragés.... — Ne t'afflige pas, lui dis-je en donnant à ma voix, à mes traits, une assurance, une résignation qui étaient si loin d'être dans mon cœur! je suis bien,.... la Providence m'a envoyé une consolation inattendue, inespérée... Et je baissai la voix en ajoutant : Le voisinage de Confalonieri, avec lequel je communique.... Par lui, je suis au courant de ce qui se passe au dedans comme au dehors....

— Si vous parlez toujours aussi bas, dit Pissini, dont mon frère avait essayé de détourner l'attention, vais lever la séance... Je repris alors plus haut : — je te donne aujourd'hui ces cheveux, ma sœur,

ce n'est pas que je sache rien de plus sur mon sort; mais, vois-tu, le moment de la sentence est incertain, éloigné,..... et..... — Il faut que nous partions, n'est-ce pas, dit-elle en saisissant ma main avec force; et malgré que nous t'ayons répété que notre père nous avait ordonné de rester jusqu'à la dernière heure, tu persistes à nous déchirer le cœur par cette cruelle demande! Alexandre, ce n'est pas bien, ce n'est point généreux...... N'est-ce pas, reprit-elle en français en s'adressant à Louis, qu'aucun de nous ne consentirait désormais à s'éloigner de Milan?.... Sans répondre un seul mot, mon frère me jeta les bras autour du cou, et se mit à pleurer,... Louise, la pauvre enfant, prit ma main qu'elle baisait en sanglotant, Joséphine tomba à genoux devant moi, et tous s'écrièrent : Nous ne partirons pas!... Par pitié, épargne-nous, ne nous ôte pas notre seule consolation.... Tu le vois, mon enfant, reprit ma sœur, insister serait de la cruauté, de l'ingratitude, tu n'en auras pas le courage, tu nous laisseras attendre ici, près de toi, qu'on ait prononcé sur ton sort, tu recevras jusqu'aux derniers instants les tendres soins de ceux qui te chérissent.... Les refuser, mon ami, serait manquer à la reconnaissance envers Dieu, envers ton père! Chasse donc de ton cœur une pensée si funeste à tous!... Sois bon pour nous, qui avons déjà tant souffert pour toi!....

Comment aurais-je pu résister à des preuves si touchantes de tendresse et de dévouement? Com-

ment trouver la force de les affliger dans un semblable moment? Vaincu par leurs prières je cédai, mais l'émotion avait été trop forte pour que je pusse examiner tout ce qui se passait dans mon âme... Tantôt pressant leurs mains dans les miennes, je les portais sur mon cœur, sur mes lèvres, tantôt je les serrais tour à tour dans mes bras...... Cette muette et touchante scène, qui aurait attendri jusqu'au geôlier même, n'émut pas un instant le cœur blasé et froid du juge italien Pissini, qui, plus d'une fois, nous avait donné des signes d'impatience en nous entendant prononcer quelques mots de français, tandis que ses yeux suivaient avec anxiété chaque serrement de main, chaque embrassement inspiré par notre commune douleur, par notre mutuelle et sainte affection !....

— Il est temps de se quitter, dit-il avec sécheresse, en se levant pour venir s'accoler à notre groupe fraternel; il s'est écoulé une minute de plus.... Mon frère le regarda avec colère et mépris, ma nièce se serra plus près de moi, ma sœur se leva; puis, faisant signe à notre intolérable surveillant de s'écarter un peu, elle lui dit : — Un instant encore, monsieur... Oui, un seul instant, répétâmes-nous en même temps, comme si nous eussions été simultanément saisis de la crainte de ne plus nous revoir.... Pissini, selon sa coutume, s'inclina en disant : *Servitor umilissimo ma* (très-humble serviteur, mais...).

— Nous avons avec nous, depuis quelques jours,

un nouveau compagnon d'infortune, m'empressai-je de dire à ma sœur, pendant que le conseiller achevait sa phrase sacramentelle; il se nomme..... — Cela n'est pas permis, cria le vieux juge; taisez-vous, si vous ne voulez pas qu'on sévisse... Mais sans m'inquiéter de sa menace, sans tourner la tête, je prononçai le nom du prisonnier..... (*Castillia*). Et ma sœur me répondit de même : Je le connais.

— L'entrevue ne s'est déjà que trop prolongée, nous dit alors le vieillard, il faut partir. Ma sœur étendit la main pour prendre les cheveux qui étaient restés sur la table; mais Pissini l'arrêta en disant qu'elle ne pouvait rien emporter avant que cela n'eût été visité.—Eh bien donc! répliqua-t-elle, veuillez les visiter vous-même et me les remettre.—Cela ne me regarde pas, répondit-il avec humeur.... En même temps il sonna le geôlier, et lui ordonna de visiter les cheveux, et de les donner ensuite...... Caldi ne put s'empêcher de lever les épaules. Le ridicule de cette scène fut heureusement pour nous une sorte de diversion au sentiment douloureux qui présidait toujours à nos adieux, et qui, cette fois plus encore que les précédentes, dominait notre cœur.... J'en profitai pour m'éloigner rapidement; mais, arrivé à la porte, je m'arrêtai soudain pour les revoir, pour les bénir, et j'allais me précipiter encore dans leurs bras, si les geôliers, que Pissini avait appelés, ne m'eussent fait signe de les suivre.

Castillia, notre nouvel ami, vint à moi, et me

dit : Je suis sûr que la présence de Pissini vous aura fait mal à tous?... Je vois sur ta figure les traces de la douleur et du mécontement..... C'est là ce que j'éprouvai la dernière fois que je vis mes pauvres parents.... Quelle différence avec Minghini!... Quelle différence! répéta Rinaldini.

Bien que Castillia ne nous eût été donné que peu de jours auparavant, il s'était montré si bon, si facile à vivre, que nous aurions regretté sa perte si on nous l'eût enlevé vingt-quatre heures après. C'est qu'il était impossible de passer quelques instants auprès de lui, de l'entretenir, sans éprouver cette confiance, cette sympathique attraction qu'inspire une belle âme, dont la candeür et la franchise se reflètent avec charme dans les paroles et sur les traits. Sans être beau, Gaëtano Castillia, à peine âgé de trois ou quatre ans plus que moi, avait une figure douce et mélancolique, que son extrême pâleur rendait encore plus intéressante, en lui donnant un cachet de souffrance qui n'harmonisait que trop bien avec les membres faibles et amaigris d'un corps dont la douleur semblait avoir courbé la haute et flexible taille. Au premier aspect, on aurait pu, il est vrai, se demander s'il était homme d'esprit, mais on sentait déjà qu'il devait avoir du cœur, et dès qu'il avait parlé il était facile de reconnaître que son intelligence était à la hauteur de ses sentiments. Venait-il à s'entretenir de son père, vieillard octogénaire qu'il chérissait et révérait comme Joseph révérait Jacob, alors il vous gagnait l'âme

par les touchantes expressions de son amour filial, et vous faisait pleurer avec lui sur le chagrin qu'il avait causé au vénérable auteur de ses jours, dont il craignait, hélas! de ne plus recevoir la bénédiction!

Né à Milan, Gaëtano Castillia était le septième enfant de ce respectable vieillard, qui avait acquis l'estime de toute la ville pendant le long exercice de ses fonctions de notaire. Gaëtano était le plus jeune de sa famille, chacun l'avait aimé, l'avait gâté; son père surtout, qui, plaçant en lui ses plus chères espérances, ne demandait à Dieu que deux choses pour son fils bien-aimé : la piété et la faculté de le remplacer dignement.... C'est dans ce doux espoir qu'il attendait la fin de son honorable carrière, le digne homme, lorsque son fils chéri, son Benjamin, fatigué comme tant d'autres du joug humiliant des Autrichiens, que les révolutions de Naples et du Piémont firent espérer un moment de secouer, se laissa persuader, par son ami le marquis Pallavicini, de se rendre à Turin auprès du prince de Carignan, pour l'engager à marcher de suite sur Milan. C'était une démarche périlleuse, un acte ostensible de haute trahison, mais dont les deux jeunes gens, et Gaëtano surtout, étaient loin de sentir l'importance et le danger; aussi, lorsqu'il se vit, longtemps après, conduit et retenu à la police pour des faits *entièrement étrangers* à cette juvénile excursion, et qu'on l'eut assuré que Pallavicini, inquiet de son arrestation momentanée, était venu

se consigner lui-même, et déclarer spontanément à la police, *qui l'ignorait*, que c'était lui seul, lui, Pallavicini, qu'il fallait punir, parce que seul il avait entraîné Castillia en Piémont, n'hésita-t-il pas à répondre naïvement : C'est vrai, la chose est ainsi.

Ce dévouement était louable, sans doute, dans son intention, mais fatal dans ses résultats, puisqu'il fut le commencement et la cause de nombreuses arrestations et d'un procès politique, qui, sans ce funeste incident, n'aurait probablement atteint que les Italiens déjà réfugiés à l'étranger. Quoi qu'il en soit, les deux jeunes gens, se fiant aux perfides et trompeuses paroles du juge inquisiteur, se laissèrent aller à des aveux qu'ils crurent sans conséquence, jusqu'à ce que leurs yeux s'ouvrirent, et que l'un d'eux (Pallavicini), honteux d'une faiblesse qui avait coûté la liberté à Confalonieri et à quelques autres, résolut, mais trop tard, de réparer le mal qu'il avait fait par de courageuses rétractations ; tandis que l'autre (Castillia), enfin mieux informé de la gravité de sa position, éprouva une douleur bien plus amère encore, en songeant que sa candide obtempérance pour la déposition de son ami, le tiendrait éloigné peut-être pour longtemps de son père, dont l'arrestation d'un autre fils avait redoublé le chagrin.

Heureusement pour le pauvre Gaëtano que ses il-
l ns sur la clémence de l'empereur François, sur la
nité des sentences, ne l'abandonnèrent pas, et lui
nt er jusqu'au dernier moment que l'orage
t ns que nul de nous en fût dangereuse-

ment frappé.... Étrange aveuglement, qui se prolongea même sous les voûtes du Spielberg, et nous fit envier plus d'une fois la consolante crédulité de notre bien-aimé Castillia.

Il était de si bonne foi dans ses espérances, il parlait avec tant de certitude et de joie du moment où il reverrait son père, qu'il y aurait eu cruauté de ma part à le dissuader, et lorsqu'il me lisait une des lettres de ce vénérable vieillard, dont chaque parole respirait la vertu la plus pure, dont chaque pensée était une prière pour attirer sur son Gaëtano la miséricorde du Seigneur, dont chaque page était une exhortation à son fils chéri de supporter avec résignation une épreuve qu'il bénirait un jour lui-même s'il reconnaissait la main divine qui l'avait frappé, je lui disais, profondément ému de ce langage paternel si solennel dans sa simplicité : Tu reverras bientôt, ami, cet homme de bien si digne de ton amour, ce père dont la pieuse et sainte douleur ne me rappelle, hélas! que trop qu'à deux cents lieues de nous, il est un autre vieillard qui pleure aussi sur un fils qu'il regrettera longtemps encore, quand tu auras consolé le tien.

Confalonieri, auquel j'avais demandé dès les premiers moments des renseignements sur Castillia, m'avait dit des choses si favorables sur la loyauté et la sincérité de son caractère, que l'intimité, qui va si vite en prison, marcha plus promptement encore que de coutume. Les cinq ou six premiers

jours de notre réunion étaient à peine écoulés, que nous nous connaissions, que nous avions l'un pour l'autre cette précieuse estime, cette affection vraie dont le temps et les circonstances firent une amitié toujours plus sûre, toujours meilleure, qui ne finira qu'avec nous! Puisse Dieu, auquel mon Gaëtano s'est entièrement donné dès les premières années de sa captivité à Spielberg, le rendre à son vieux père, à sa sœur chérie, à nous tous qui l'aimons! Puissé-je un jour le serrer sur mon cœur, et lui dire combien d'actions de grâces j'ai rendues à la Providence de m'avoir fait rencontrer dans mon adversité des hommes qui, comme lui, portaient dans l'âme une preuve parlante que la bonté et la droiture ne sont pas de vains mots sur la terre!...

— Réjouissons-nous, me dit un jour Confalonieri, après m'avoir appelé au mur, avec une vivacité et une force inaccoutumées : notre Monpiani est en liberté, ainsi que plusieurs autres de mes loyaux amis, le marquis Visconti d'Aragona, le baron Trechi, Felberg, Commoli..... C'est la première et unique fois que mon étoile s'est montrée favorable depuis que je suis en prison, et je sens dans mon cœur un profond soulagement en pe[illegible]nt que j'ai pu contribuer à leur délivrance. [illegible]n[illegible]ni est un ange de bontés et de vertus [illegible]an[illegible] qui répand autour de lui d'intarris- [illegible]ités. Réjouissons-nous donc que ce mo- [illegible] piété et de dévouement soit rentré dans

le monde, où sa vie n'est qu'une constante et salutaire prédication, qu'un enchaînement de bonnes œuvres, qu'un ardent et saint désir de porter des consolations, de donner le bonheur à ceux qui souffrent, à ceux qu'il aime..... — Oui, oui, réjouissons-nous, lui dis-je à mon tour; le salut de notre ami est pour notre âme une de ces joies inespérées qui nous viennent du ciel, pour nous prouver que Dieu ne permet pas toujours que les justes soient la proie des méchants.

J'ai déjà dit que tout ce qui se passait autour de nous faisait supposer que le voile qui couvrait notre destinée allait enfin se déchirer; chaque jour les indices devenaient plus positifs : la contenance de nos gardiens, leur active surveillance pour empêcher toutes nouvelles du dehors ou les communications intérieures, l'augmentation des gendarmes qui furent doublés, les visites fréquentes de Pissini, nous étaient des avant-coureurs trop significatifs pour que nous puissions nous y méprendre; delà un redoublement d'attente et de perplexité; delà le besoin constant, impérieux d'épier jusqu'au moindre signe, de commenter jusqu'à la plus insignifiante parole de nos geôliers ou du conseiller inspecteur, pour en tirer quelques conjectures, quelques lumières sur l'arrivée des sentences. Vingt fois le jour nous allions, Castillia et moi, battre au mur de Confalonieri pour apprendre de lui quelque chose, oubliant que le malheureux Frédéric était gisant dans son

lit, et qu'il lui fallait des efforts incroyables pour venir une fois, deux fois au plus dans la journée, frapper quelques paroles au grand risque d'être découvert par les guichetiers qui ne le perdaient presque jamais de vue. — Je ne sais rien, nous disait-il; mais tout annonce que nous connaîtrons bientôt notre sort... Plût à Dieu que ce fût demain; car, je le sens, mon mal augmente, mes forces baissent, et je crains bien de ne pas être sur pied quand on nous lira la sentence; je dis nous, ajouta-t-il, quoique ta condamnation soit à mes yeux une criante iniquité! Mais tu es au nombre de ces pavots dont Tarquin aurait coupé la tête.

Dans l'un de ces jours d'attente je demandai à Confalonieri s'il avait des enfants : — Un fils m'avait été donné, me dit-il; mais je l'ai perdu à cinq ans; je tiendrais donc bien peu à la vie si je ne laissais ma Teresa, mon angélique femme, que ma mort conduira au tombeau!... — Peut-être, lui dis-je, t'exagères-tu le péril qui te menace.... Il m'interrompit vivement. — Eh! comment échapperai-je, de toutes parts Salvotti a obtenu des dépositions contre moi; plusieurs de mes amis même, cédant à ses perfides insinuations, m'ont accusé!... Ah! que tu es heureux de ne pas connaître une pareille douleur!... elle me mine, elle me tue! La prison et les indignes traitements de l'inquisiteur ne sont rien en comparaison de cette souffrance de cœur, qui me ferait détester la vie

sans la pensée de celle dont l'adorable dévouement, dont l'admirable caractère, grandissent dans le malheur, et me payent des déceptions cruelles d'une fausse amitié.

Épuisé de fatigue, brisé par la douleur que ces déchirants souvenirs avaient réveillés dans son âme, Frédéric s'arrêta, me dit adieu, me laissant moi-même sous le poids d'une telle tristesse, que j'eus besoin, pour n'y pas succomber, de m'entretenir avec Castillia de cette infortunée comtesse, dont tant de bouches m'avaient exalté les vertus et la beauté.

—Tu la connais, lui dis-je, cette femme que toute la ville plaint et honore; dis-moi si elle est bonne, chaste, dévouée, comme ils me l'ont tous répété; dis-moi si elle est belle, de cette beauté que la vertu ennoblit, et que l'infortune sanctifie! Et ce bon Castillia me répétait tout ce que valait *la Teresa*, dont la conduite avait été dans tous les temps un modèle de pudeur et de fidélité; comment elle n'avait vécu que pour son mari, son Frédéric, dont elle partageait les opinions généreuses et les philanthropiques projets; il me vantait sa taille élégante et élevée, son visage d'une beauté régulière, la gracieuse simplicité de ses nobles manières, qui donnaient à son maintien quelque chose d'imposant et de majestueux, adouci cependant par la modestie empreinte sur tous ses traits, de même qu'aux premiers siècles de notre religion l'air grave et majestueux des matrones

romaines s'adoucissait sous l'humilité, vertu nouvelle, inspirée par le christianisme.

— Quand on a le bonheur de connaître *Teresa*, de causer avec elle, continua Castillia, on éprouve le besoin de rendre hommage à cette radieuse dignité de femme, dont elle est l'emblème, et que Schiller a si poétiquement divinisée ; l'on sent, en la voyant, que la terre ne saurait rien produire de plus beau et de plus adorable que l'épouse qui, à son exemple, consacre les dons célestes que Dieu lui a prodigués à la félicité de son mari et à l'édification d'un monde qui l'admire !

Longtemps encore nous parlâmes avec enthousiasme de cette pauvre affligée, qui dans ses larmes était aux yeux de tous si grande et si sublime ! Pleurant moi-même sur ses souffrances, regrettant profondément de ne l'avoir jamais vue, je m'en faisais dans ma pensée une céleste image, que je réunissais à celles des femmes privilégiées, dont la beauté et les vertus avaient laissé dans mon âme de ces consolants souvenirs, que j'évoquais pour me réconcilier avec l'humanité, quand je ne trouvais pour résultat des analyses de l'homme qu'égoïsme et bassesse. Le nom de Teresa devint pour moi aussi doux, aussi sacré que celui d'une sœur, d'une amie... Je le prononçais souvent dans mes prières, comme s'il y eût eu dans mon cœur une secrète voix qui m'eût fait pressentir qu'elle me sauverait la vie.

Peu de jours restaient encore jusqu'au 1er janvier;

mon pauvre Confalonieri, de plus en plus souffrant, pouvait à peine, par intervalles, nous donner des nouvelles de sa santé ; j'en étais inquiet, tourmenté; j'aurais voulu à tout prix me réunir à lui, mais quel moyen? Salvotti seul en avait le droit; et comment justifier ma demande à ses yeux? Ne serait-ce pas lui révéler que nous avions des communications secrètes? Et alors ne me ferait-il pas quitter ma prison actuelle, et cet ami auquel Dieu semblait avoir voulu m'unir?.... Non, c'était une imprudence, une folie, et pourtant je revenais sans cesse sur cette idée, tant j'avais à cœur de me rapprocher du mari de Teresa. C'est à la bonté de Dieu que je dus sans doute cette préoccupation, qui adoucit pour moi les anxiétés de ces cruels moments; car l'instant approchait où j'allais savoir combien d'heures il me restait à vivre.

— N'entends-tu pas, dis-je à Castillia, Confalonieri qui nous appelle? Il y a trois jours qu'il ne nous a parlé, ce doit être quelque chose d'important, quelque nouvelle?.... Déjà j'étais au mur.

— Je viens d'apprendre, me dit Frédéric en battant, d'une main incertaine, que les sentences signées par l'empereur sont sur le point d'arriver; ma femme et mon père sont à Vienne, qu'ont-ils été y faire, mon Dieu? Pourquoi y restent-ils si longtemps?... Peut-être ne me retrouveront-ils plus à leur retour? On m'annonce que l'empereur, excité par Salvotti, est courroucé contre quelques-

uns de nous, contre moi.... Quant aux autres, il se montrera indulgent.

Je voulais lui demander plus de détails, mais il coupa ma phrase en me disant : Adieu, je suis au bout de mes forces.

Le lendemain, nous prêtâmes vainement l'oreille, il ne nous donna pas le signal; nous entendions ouvrir et fermer fréquemment la porte de sa prison, les geôliers entraient, sortaient avec précipitation. Qu'est-il donc arrivé? nous demandions-nous avec anxiété; serait-il plus malade? Dans quelles mains se trouve-t-il maintenant, l'infortuné, et quels secours peut-il en attendre? La journée s'écoula triste et douloureuse, chacun de nous, dans le silence, pensait à ceux qui lui étaient chers, et plus d'une larme coulait de nos yeux. Caldi, le geôlier, entra, une feuille de papier à lettre à la main.—Est-ce pour moi? lui dis-je. — Sans doute, répondit-il; mais comme vous voilà pâle? Êtes-vous malade? — Non, ce n'est rien; le manque d'air, l'insomnie; le conseiller Minghini, dont vous nous avez annoncé l'indisposition il y a quelques jours, comment est-il? Caldi, enfonçant sa tête dans ses épaules, sourit de l'air d'un esprit fort, et nous dit : — A cette heure il ne craint plus ni le froid ni la pluie.... — Comment! que voulez-vous dire? m'écriai-je... — *Già*, *già*, il est allé d'où l'on ne revient plus. — Il est donc mort? repris-je en m'élançant vers lui. — Sans doute,.... mort et enterré.

Nous fûmes tous saisis au cœur par cette fu-

neste nouvelle.... — Que voulez-vous, chacun son tour, ajouta Caldi : hier à lui, aujourd'hui à moi..... — Et demain à nous, n'est-ce pas? Il nous salua, et m'offrit, pour me distraire, un livre, le plus amusant, disait-il de sa bibliothèque : l'histoire de tous les brigands fameux, pendus en Italie depuis le quinzième siècle.

Restés seuls, nous déplorâmes la mort prématurée d'un homme dont nous avions tous reçu des preuves d'humanité; et moi, plus que tout autre, je regrettai sa perte, parce qu'il m'avait soutenu et soulagé dans tous les temps, au risque de compromettre son avenir. C'est sous l'influence de ces tristes pensées que je parlais de lui à mes amis, dans une lettre qui fut la dernière que je leur écrivis, et dans laquelle je me mettais à leurs genoux pour les déterminer à partir. La crainte de les voir assister à mes derniers moments ne me laissait aucun repos.... L'idée de l'affreuse douleur qu'ils allaient éprouver, était un supplice qui me torturait à chaque minute du jour et de la nuit.... Il fallait les éloigner, je le sentais, je le voulais.... Il y allait de la tranquillité de ma conscience et de mon courage dans le fatal moment. Mais comment y parvenir?... Leur écrire était inutile, les voir n'était plus possible, et d'ailleurs je n'aurais pas la force de résister à leurs larmes.... Un seul moyen vint s'offrir à ma pensée : c'était de prier Confalonieri de leur faire savoir, en mon nom, que je désirais les voir partir pour Vienne, à l'exemple de la comtesse.

avec un avide empressement, jusqu'aux moindres indices qui pouvaient les éclairer sur mon sort. Et ma sœur écrivait à la date du 16 novembre :

« Ayant appris que M. le comte Pactha était » revenu de Vérone, j'ai couru près de lui ; il m'a » dit que la sentence devait arriver ici très-prochai- » nement ; puis il a ajouté qu'il lui paraissait impos- » sible que mon frère fût rendu à la liberté... Je n'ai » pu retenir mes larmes; hélas ! sans me l'avouer, » j'osais donc espérer encore ! Ce soir, croyant ap- » prendre quelque chose, nous nous sommes ren- » dus chez M. Mirabaud, notre banquier, dont la » femme est si bonne, et qui tous deux nous ont » comblés de soins et de preuves d'un véritable dé- » vouement. Un Milanais, qui paraît être au cou- » rant de tout ce qui se passe, annonça que les » sentences des détenus étaient arrivées hier soir de » Vienne.... Ah ! comme nos pauvres cœurs palpi- » taient ! Il ajouta que le bruit se répandait à Mi- » lan que mon frère était condamné à dix-huit » mois de prison, à *Porta-Nuova*.... Mon Dieu ! à » quel point de douleur sommes-nous donc arrivés, » puisque nous serions presque heureux s'il en était » ainsi !

» 23 *novembre*. — Le supplice que nous éprou- » vons de cette incertitude est un tourment au-dessus » de tout ce qu'il est possible d'exprimer, c'est une » fièvre continuelle. Chaque coup de sonnette à » ma porte nous fait tressaillir comme si c'était la

cas... Tous trois nous écoutions, nous cherchions à deviner ce que pouvaient signifier ces meubles, ces matelas que l'on semblait porter dans sa prison...—C'est quelque compagnon qu'on vient de lui accorder pour prendre soin de lui, dit Castillia..... — Dieu le veuille! lui répondis-je..... Mais quelques heures suffirent pour nous convaincre que ce prétendu compagnon n'était autre que des surveillants internes que l'on avait établis près de l'infortuné comte.... Surveillants qu'on ne place qu'auprès des condamnés, et que l'on nomme en Italie *les gardes de la mort*.

Dès ce moment, tout prit encore, s'il était possible, un aspect plus sombre et plus sinistre; les gardiens étaient à leur poste, et dans l'attente d'un grand événement, chacun de nous disait : Bientôt l'orage éclatera, bientôt Salvotti aura son jour. Les minutes étaient des heures dans ces moments de mortelles angoisses, et malgré la fatigue, le sommeil fuyait mes yeux.... Certain de ne plus tant souffrir quand je connaîtrais mon sort, j'appelais de toutes les forces de mon âme l'instant où tout serait connu, où l'échafaud serait dressé, où il faudrait y monter...... Telle était la constante pensée de mes douloureuses insomnies, que le silence rendait plus accablantes encore... Tandis que tout dormait, vers les deux heures de la nuit, je crus entendre quelques battements au mur..... Mais ils étaient si faibles, qu'à peine pouvais-je y croire... Je me lève, j'applique mon oreille à la muraille...,

C'était bien Confalonieri, qui, profitant du sommeil de ses gardiens et malgré ses souffrances, m'appelait une fois encore... — Est-ce toi, *Alessandro mio?*... — Oui, lui dis-je. — Les sentences sont sanctionnées par l'empereur, reprit-il avec lenteur, elles sont ici,.... sous peu de jours elles seront exécutées, je serai pendu.... — Au nom du ciel, dis-moi si je suis condamné à la même peine que toi? Je te le demande comme une preuve de ton estime....

Il ne répondit pas...... Tremblant que ses gardiens ne se réveillassent, ou que sa faiblesse ne l'empêchât de continuer à battre, je le suppliai de nouveau de me tirer de cette poignante incertitude... Il se tut encore.... Mais son silence en disait plus que des paroles..... J'élevai donc mon âme vers celui d'où vient la véritable résignation, le vrai courage, et j'implorai de lui, dans mon ardente prière, la grâce de mourir dignement.

XXVII.

Tandis que je m'efforçais ainsi de pénétrer le funèbre mystère, dont l'inquiète commission nous entourait dans ces derniers instants, que de fausses espérances, que de doutes, que de déchirantes anxiétés ne durent pas éprouver mes trop dévoués amis, jusqu'au moment où les illusions dont ils s'étaient si heureusement bercés pour leur repos, pendant des jours et des mois entiers, disparurent tout à coup, et les laissèrent en face d'une réalité d'autant plus terrible, qu'elle avait été moins prévue.... En proie comme nous à cette torturante impatience de savoir, qui croissait à mesure que le moment décisif approchait, ils recueillaient de tous côtés,

avec un avide empressement, jusqu'aux moindres indices qui pouvaient les éclairer sur mon sort. Et ma sœur écrivait à la date du 16 novembre :

« Ayant appris que M. le comte Pactha était » revenu de Vérone, j'ai couru près de lui ; il m'a » dit que la sentence devait arriver ici très-prochai- » nement ; puis il a ajouté qu'il lui paraissait impos- » sible que mon frère fût rendu à la liberté... Je n'ai » pu retenir mes larmes ; hélas ! sans me l'avouer, » j'osais donc espérer encore ! Ce soir, croyant ap- » prendre quelque chose, nous nous sommes ren- » dus chez M. Mirabaud, notre banquier, dont la » femme est si bonne, et qui tous deux nous ont » comblés de soins et de preuves d'un véritable dé- » vouement. Un Milanais, qui paraît être au cou- » rant de tout ce qui se passe, annonça que les » sentences des détenus étaient arrivées hier soir de » Vienne.... Ah ! comme nos pauvres cœurs palpi- » taient ! Il ajouta que le bruit se répandait à Mi- » lan que mon frère était condamné à dix-huit » mois de prison, à *Porta-Nuova*.... Mon Dieu ! à » quel point de douleur sommes-nous donc arrivés, » puisque nous serions presque heureux s'il en était » ainsi !

» 23 *novembre*. — Le supplice que nous éprou- » vons de cette incertitude est un tourment au-dessus » de tout ce qu'il est possible d'exprimer, c'est une » fièvre continuelle. Chaque coup de sonnette à » ma porte nous fait tressaillir comme si c'était la

» fatale nouvelle; chaque voiture qui paraît vou-
» loir s'arrêter nous donne la pensée que c'est peut-
» être lui! Le prince de B.... nous assurait encore
» hier que nous connaîtrions notre sort dans quel-
» ques jours. Notre père nous mande de Paris, qu'il
» a reçu une lettre favorable de M. de Caraman,
» notre ambassadeur à Vienne, et que nous pouvons
» espérer.... Ah! mon Dieu! quelle existence est la
» nôtre! Un jour fait naître une vive espérance; un
» autre la détruit entièrement..... Dans la lettre
» que nous avons reçue ce matin du pauvre prison-
» nier, on ne voit que trop, hélas! combien l'in-
» certitude le dévore et l'accable! Éloignez-vous,
» je vous en supplie, nous écrit-il, ce n'est qu'au
» mois de mars que le jugement sera prononcé.

» Nous ne savons plus sur quoi fixer nos tristes
» imaginations.... Que devons-nous croire?... que
» faire? Une idée m'est venue.... Malgré le mal
» que j'éprouve en voyant Salvotti, j'ai couru au
» palais, je lui ai parlé, et l'ai supplié de me dire
» s'il était vrai que mon frère ne connaîtrait pas
» son sort avant le mois de mars? — Salvotti
» m'a répondu que cette croyance n'avait aucun
» fondement raisonnable, et que son opinion per-
» sonnelle était que nous connaîtrions cette sen-
» tence dans le courant de décembre. — S'il le dit,
» lui qui sait tout, c'est que la chose est ainsi. La
» pensée que nous n'avons plus longtemps à souf-
» frir pour arriver au terme fatal m'a ranimée....
» Qui sait, hélas! si je ne regretterai pas ces jours

» si douloureux, il est vrai, mais durant lesquels
» l'espérance n'est pas encore tout à fait anéantie !

» 2 *décembre.* — Cette journée a été cruelle !
» Rentrée chez moi au jour tombant, j'ai trouvé
» mon mari, Louise et Joséphine, qui m'atten-
» daient en haut de l'escalier, et qui tous parais-
» saient dans l'agitation la plus pénible.... Une
» lettre avait été apportée de la commission deux
» heures auparavant ; le porteur avait dit qu'il fal-
» lait que je m'y rendisse sur-le-champ ; et cette
» lettre, écrite en italien, n'était pas même intel-
» ligible pour ma fille. Il n'y a nul doute, me dit
» Louis, que la sentence est arrivée.... — Je lus
» alors une invitation de me rendre à la commis-
» sion, pour y avoir une communication relative à
» mon frère, et je fus convaincue que c'était pour
» y apprendre notre arrêt. Je m'acheminai avec
» Joséphine pour aller chercher la mort ou la vie,
» sans dire un seul mot, le cœur oppressé, et res-
» pirant à peine.... Cependant j'étais encore assez
» maîtresse de mes pensées pour observer que, de-
» puis une heure, les bureaux de la commission
» devaient être fermés. Rester dans cette affreuse
» incertitude était impossible ; j'allai chez M. Min-
» ghini pour savoir de lui toute la vérité ; mais son
» mestique me dit qu'il était gravement malade
» ne pouvait me recevoir : plus inquiète que ja-
» I is, je dis à Joséphine : Quoi qu'il m'en coûte,
» s courage, allons chez Salvotti, car, sup-

» porter toute une nuit cette horrible anxiété, se-
» rait au-dessus de mes forces. Salvotti me reçut;
» je lui présentai la lettre de la commission, en le
» sollicitant de m'en donner l'explication.... — Ce
» n'est rien, me répondit-il en souriant, rien qu'une
» lettre que vous devez lire au palais, et que votre
» frère vous écrit dans un jour qui doit être cher à
» tous ceux qui vous aiment..... — Ah ! mon Dieu !
» m'écriai-je, c'est aujourd'hui mon jour de nais-
» sance, et le pauvre enfant ne l'a pas oublié !.....
» Je rentrai chez moi, plus calme que je n'en étais
» sortie, mais bien malheureuse encore..... Hélas!
» sans nous le dire, nous avions tous ouvert nos
» cœurs à l'espérance.

» *4 décembre.* — Nous l'avons vu aujourd'hui;
» il était triste, profondément triste. Malgré ses ef-
» forts pour paraître calme, je lisais dans son âme,
» que je connais si bien, toutes les douleurs qu'il
» nous cachait en nous suppliant de partir, et quand
» il m'a remis ses cheveux pour nous les parta-
» ger entre tous à mon retour en France, mon
» sang s'est glacé, comme si ce touchant souvenir
» eût été le présage d'un horrible malheur... Ah!
» que n'ai-je pas souffert dans cette entrevue si
» longtemps désirée! Quelle torture, mon Dieu! et
» que la surveillance de ce vieux Pissini nous était
» odieuse! Quelle différence avec le pauvre Min-
» ghini, dont la maladie devient sérieuse; chaque
» fois que nous avons vu mon frère en sa présence

» nous en éprouvions une douce consolation, tan-
» dis que nous n avons ressenti aujourd'hui que la
» plus douloureuse contrainte.

» 8 *décembre.* — Quelle a été ma surprise en
» apprenant ce matin que la comtesse Confalonieri
» est partie pour Vienne avec son beau-père et son
» frère. Ah! qu'elle est heureuse de pouvoir se dé-
» vouer ainsi pour sauver son mari! Je suis allée de
» suite chez M. Pactha lui exprimer toute la dou-
» leur que nous cause le refus obstiné de nous
» donner des passe-ports pour Vienne, tandis qu'on
» vient d'en accorder à la comtesse Confalonieri.—
» Il est vrai, m'a-t-il répondu; mais elle est sujette
» de l'empereur, et il serait bien difficile de lui re-
» fuser un passe-port; d'ailleurs celui-ci arrive de
» Vienne. L'empereur le lui a envoyé à la prière du
» général Bubna, qui a fait le voyage tout exprès
» pour essayer d'intéresser sa majesté en faveur
» du comte Confalonieri, son ancien ami. — Que
» répondre, hélas! M. Pactha a toujours été si par-
» fait pour nous que je ne puis douter de tout son
» intérêt, de sa bonne volonté; mais nous sommes
» étrangers. Il faut donc attendre, rester dans l'in-
» action, quand il serait si consolant d'agir, de nous
» dévouer..... Que la volonté de Dieu s'accom-
» plisse!

» 14 *décembre.* — M. Minghini n'est pas bien; je
» suis montée chez lui ce matin, en revenant du pa-

» lais; sa femme m'a ouvert la porte, et s'est mise à
» fondre en larmes en me parlant du danger où est
» son mari; je n'ai pu retenir mes pleurs, et la
» pauvre affligée en paraissait reconnaissante.

» 17 *décembre.* — M. Minghini est au plus mal,
» il a reçu ce matin les sacrements. J'envoie chez
» lui trois fois par jour ma chère Joséphine, dont
» j'attends le retour avec un serrement de cœur
» inexprimable.... Ah! comme je demande à Dieu,
» avec ferveur, de sauver un père encore si jeune et
» si nécessaire à ses enfants.

» 20 *décembre.* — Les nouvelles aujourd'hui
» avaient été meilleures, et j'espérais encore pour
» celui qui fut toujours si bon, si consolant pour
» nous, lorsqu'en passant, au jour tombant, avec
» ma fille, près de l'église de *Santa-Maria delle*
» *grazie*, jentendis la cloche qui sonnait une ago-
» nie;... le bruit en retentit jusqu'au fond de mon
» cœur; et, sans expliquer ma pensée, je dis à
» Louise : Allons chez M. Minghini;... nous n'étions
» qu'à vingt pas de chez lui;.... c'était son agonie
» que j'entendais sonner:... Abandonné des méde-
» cins, il venait de recevoir l'extrême-onction. Je
» repris en pleurant le chemin qui conduisait chez
» moi, et le son de cette cloche m'accompagna jus-
» qu'à ma porte. Quelle perte nous faisons!

» 21 *décembre.* — Au point du jour Joséphine
» est entrée dans mon appartement; sa figure,

» couverte de larmes, m'a bientôt appris que celui » à qui nous devons tant n'existait plus. Mon cœur » en est resté oppressé comme si je n'y eusse pas » été préparée, ou comme si ce malheur devait » être le précurseur d'autres douleurs bien plus » cruelles.... J'ai fait demander quelle était l'heure » du service, je veux lui donner ce dernier témoi- » gnage de reconnaissance.

» 23 *décembre*. — Je suis allée à l'église à » l'heure indiquée, et tout était déjà terminé; plus » de prêtres, plus un seul parent, un seul ami au- » près de ce corps emporté par quatre hommes. Un » gendarme, celui qui est toujours de garde auprès » de la chambre de mon frère, suivait le cercueil » abandonné.... Cet homme me fit un salut res- » pectueux et triste, et parut surpris de me voir en » ce lieu, versant des larmes sur la mort de celui » dont je bénirai toujours la mémoire. Hélas! tous » les sentiments de reconnaissance et d'humanité » sont-ils donc inconnus ici!

» 27 *décembre*. — Nous avons dîné chez ma- » dame Mirabaud, qui est pour nous une véritable » amie. On nous a donné l'assurance que les sen- » tences arriveraient d'un moment à l'autre, et » qu'il y a tout lieu d'espérer qu'elles seront heu- » reuses;... que Dieu le permette! Madame Confalo- » nieri a, dit-on, été bien reçue par l'empereur, qui » lui a dit qu'il la plaignait beaucoup; mais qu'il ne

» pouvait rien lui répondre encore, parce qu'il n'a-
» vait pas terminé la lecture des pièces du procès
» de son mari.

» 31 *décembre*. — Le dernier jour d'une année
» si douloureuse m'a rempli l'âme de tristesse et
» d'effroi. Pour faire trève pendant quelques in-
» stants à l'anxiété cruelle dans laquelle nous vivons,
» j'étais sortie avec Joséphine pour faire des em-
» plettes et offrir pour le jour de l'an quelques jo-
» lis souvenirs à mon mari, à ma fille, à mon pauvre
» frère lorsque nous rencontrâmes notre si bonne
» madame Golsdmid. — Savez-vous, me dit-elle,
» que la comtesse Confalonieri est arrivée la nuit
» dernière à demi mourante? L'empereur a signé
» la sentence de mort de son mari; il n'a voulu
» rien entendre, et lui a dit à elle-même qu'il fal-
» lait des exemples, et que son mari serait exécuté
» sur la place de Milan. — Ces funestes paroles
» m'ont fait frissonner! J'ai conjuré madame Golsd-
» mid, qui connaît madame Confalonieri, de passer
» à sa porte pour savoir s'il est vrai qu'elle soit de
» retour; notre bonne amie me l'a promis et me
» donnera des nouvelles ce soir même.

» En rentrant chez moi j'ai rencontré le prince
» de B...., qui m'a dit avec beaucoup d'agitation: —
» Confalonieri est condamné par l'empereur; il y a
» bien peu d'espoir pour lui. On assure qu'il y a
» trois condamnations à mort, et que toutes les sen-

» tences sont arrivées. — Mon Dieu! que me dites-
» vous, lui répondis-je; et mon frère? — Mais il
» me paraît impossible qu'il ne soit pas relâché;
» c'est l'opinion de presque toutes les autorités su-
» périeures. Que voulez-vous que nous fassions d'un
» pauvre étranger?

» Je ne partageais pas cette croyance, et cepen-
» dant l'espoir pénétrait déjà dans mon cœur. Je
» rentrai sans pouvoir définir les sentiments qui
» m'agitaient... C'était une profonde douleur du
» sort qui menaçait Confalonieri, et en même temps
» une joie presque féroce de voir enfin le terme de
» tant d'incertitudes... Ces sentiments étaient cou-
» pables et ne pouvaient rester longtemps dans
» mon âme!... J'en ai rougi, et, pour les chasser,
» j'implorai Dieu pour notre prisonnier.... Hélas!
» sommes-nous donc tout près de la fatale ton
» décision?... Ah! mon frère, mon frère! quel sera
» sort?... Ne pourrons-nous donc espérer?... J'ai tant
» prié! j'ai tant de confiance dans la miséricorde
» divine!... Cette veille du jour de l'an, qu'elle est
» différente de celle que nous passons chaque an-
» née au milieu de notre famille et de nos amis!

» *Jeudi*, 1er *janvier* 1824. — Avant de com-
» mencer le récit de toutes les douleurs éprouvées
» dans cette affreuse journée, il faut la prendre
» dès son principe, afin de mieux sentir toutes ses
» déchirantes nuances. J'ai vu paraître le jour avec
» un affreux serrement de cœur, en me rappelant

» toutes les touchantes preuves d'affection que le
» premier jour de l'an amenait avec lui, lorsqu'en-
» tourée de ceux qui me sont chers je les voyais
» tous heureux de la douceur qu'une amitié sin-
» cère apporte avec elle. Hélas! Alexandre est là,
» bien près de nous... Ses pensées sont les mêmes,
» ses regrets bien plus amers, et nous ne pouvons
» lui donner aucune consolation! Ah! combien on
» sent plus vivement à quel point les liens de fa-
» mille, l'amour de la patrie, les affections de nos
» amis, sont nécessaires à l'existence lorsque tout
» nous est ravi en même temps!

» Bientôt ma fille se réveilla, son père vint nous
» offrir de charmants cadeaux; et le plaisir que
» nous eûmes, lui à les donner, et nous à les
» recevoir, nous inspira d'heureux pressenti-
» ments; il nous quitta vers midi pour aller voir
» nos amis, nos protecteurs, tandis que la bonne
» Joséphine partit pour Porta-Nuova, emportant
» nos fraternels souvenirs. Restée seule, je re-
» çus un billet de madame Golsdmid, qui me
» donnait la confirmation de l'affreuse nou-
» velle que l'on répandait sur le malheureux
« Confalonieri.... J'en étais encore bouleversée,
» lorsque Joséphine est rentrée tout effrayée,
» en me disant que le geôlier n'avait pas voulu
» l'entendre, et que, la repoussant avec une extrême
» rudesse, il lui avait dit : Dans peu de jours il ne
» sera plus dans mes mains, remportez tout cela....
» Mon mari ne rentrait pas, j'étais au supplice, et

» cependant il fallait m'habiller pour aller dîner
» chez madame Golsdmid, qui, depuis un mois,
» comptait sur nous. Enfin, Louis est rentré, ses
» traits étaient renversés.... — J'arrive de chez
» notre consul Maupertuis, me dit-il; j'y ai trouvé
» le comte Pactha, qui nous a dit que toutes les
» sentences étaient ici... — Grand Dieu! et depuis
» quand? — Depuis hier soir.

» Je retombai sur ma chaise en m'écriant: Tout
» espoir est donc perdu, la sentence ne lui est point
» favorable, puisqu'il n'a pas été mis en liberté? —
» Certainement il y a une condamnation, reprit
» mon mari de plus en plus ému, mais Maupertuis
» a refusé de s'expliquer. Tous mes efforts pour
» en savoir davantage furent inutiles; il persista
» dans son silence.

» J'aurais donné tout au monde pour ne point
» aller chez notre bonne Anglaise; mais ma pau-
» vre fille avait besoin de distractions, et nous par-
» tîmes. Nous étions seuls : la tristesse la plus pro-
» fonde était dans tous les cœurs, sur toutes les
» figures.... Personne ne disait mot. En proie à la
» plus horrible anxiété, je fis de nouveaux efforts
» pour obtenir des éclaircissements de mon mari,
» qui me dit enfin qu'il y avait plusieurs condam-
» nations à mort, plusieurs à vingt, quinze et dix
» ans de prison... — Juste ciel, m'écriai-je, il serait
» condamné pour dix ans?... Louis ne répon-
» dit rien.... Madame Golsdmid voulut me prouver
» que nous serions trop heureux s'il n'était pri-

» sonnier que pour trois ou quatre ans... Mais l'i-
» dée d'un pareil bonheur me causa un véritable
» accès de colère; je ne voulus plus rien entendre,
» ni espoir ni consolation.... Rentrés à la maison,
» nous avons trouvé quelque soulagement dans
» les larmes. Ah! quel triste souvenir laissera dans
» mon cœur le 1er janvier 1824!

» *Vendredi, 2 janvier.* — Tout est éclairci, tout
» est connu!.... Et depuis un an cette affreuse vé-
» rité ne s'était pas offerte une seule fois à notre
» pensée;... c'est la foudre, c'est le malheur le plus
» horrible sans aucune préparation.... Lorsque mon
» mari est entré chez moi le matin, il était facile
» de voir qu'il n'avait pas plus dormi que moi; son
» air si profondément sombre éveilla dans mon
» âme une effroyable pensée.... Sans m'y arrêter
» une seconde, je m'écriai : — Je suis sûre qu'il est
» condamné à mort?... — Il n'est que trop vrai,
» me répondit Louis aussi vivement que je le lui
» avais demandé. — Ils sont trois condamnés à
» mort, mais il n'y a nul doute qu'ils auront leur
» leur grâce, quoique l'empereur ait signé leur
» arrêt....

» Mon mari ajouta tout ce qu'il croyait capable
» de ramener l'espérance dans mon cœur.... Je
» n'ouvris pas la bouche, je ne poussai pas un sou-
» pir, mais je m'habillai à la hâte, et j'écrivis à
» M. Pactha ce billet à peine lisible : « Dans l'af-
» freux malheur qui nous accable, votre appui, vos

» conseils, sont tout ce qu'il nous reste.... Ne re-
» fusez pas de me recevoir ; vous n'avez rien à
» m'apprendre, l'horrible vérité m'est connue, je
» sais que mon frère est condamné à mort.... Le
» courage doit s'accroître avec l'infortune, vous
» n'entendrez de moi ni plaintes ni murmures.

» Hélas! en écrivant ce billet, l'espoir était en-
» core dans mon cœur, c'était pour l'obliger à tout
» dire que je m'efforçais de paraître si instruite et
» si résignée.... Étrange aveuglement qui me fai-
» sait douter encore!.. J'arrivai chez lui pres-
» que aussi calme que de coutume : je sentais que,
» si je me laissais aller à la douleur, aux réflexions,
» tout courage disparaîtrait, et peut-être restait-il
» encore quelque chose à faire. M. Pactha ne me
» fit pas attendre longtemps la réponse à mon bil-
» let; il arriva les yeux pleins de larmes.... — J'ai
» bien pensé à vous depuis deux jours, me dit-il,
» j'ai cherché les moyens de vous éloigner d'ici,
» j'aurais voulu qu'on vous fît faire à tous un
» voyage aux environs de Milan, sans vous prévenir
» de la vérité; c'est sur tout cela que je voulais
» hier me concerter avec le consul, lorsque mon-
» sieur votre mari est arrivé, et Maupertuis n'a pas
» compris les signes que je lui faisais pour qu'il
» gardât le silence. — Nous avons du courage,
» monsieur, nous saurons le prouver. Je vous de-
» mande votre parole d'honneur sur deux points
» essentiels au repos que je puis encore avoir : Si
» mon frère meurt sur l'échafaud, promettez-moi

» que je passerai avec lui la dernière heure de sa » vie. Nulle autre que moi ne pourrait lui inspirer » la force nécessaire pour mourir avec la fermeté » qu'exige une telle infortune, ni le déterminer à » finir sa vie catholiquement. Promettez-moi aussi » que vous ne me laisserez jamais rien ignorer, que » vous ne chercherez aucun intermédiaire pour me » faire connaître la vérité, à mesure que les affreux » détails vous seront connus. — Je vous en donne » ma parole, madame; j'admire votre courage, je » vois de quoi vous êtes capable, et je ne vous ca- » cherai rien.

» Il ajouta qu'aucune dépêche officielle n'était » encore arrivée, que ce n'était que par la comtesse » Confalonieri que l'on savait la condamnation de » son mari.... — Oui, m'écriai-je, et celle de » mon frère;.... ils sont sept condamnés à mort. » — Et vous pouvez croire que l'empereur ferait » périr tant d'infortunés?.... Non, la chose est » impossible.... Confalonieri lui-même aura sa » grâce.

» M. Pactha me dit ensuite qu'il ignorait abso- » lument tout ce qui concernait les prisonniers; la » commission, qui a tout pouvoir, garde le silence » le plus absolu..... Il m'engagea à trouver assez » de force pour aller, après-demain dimanche, » comme de coutume, porter ma lettre au palais;.... » peut-être y découvrirez-vous quelque chose, m'a- » t-il ajouté;.... je lui ai demandé des passe-ports » pour aller à Vienne.....—Eh! qu'iriez-vous y faire,

» vous arriveriez trop tard!... Ces mots m'ont glacée
» d'effroi, mais je ne l'ai pas fait paraître!.... —
» Adressez une pétition à l'empereur, ajouta-t-il,
» je la ferai partir par une estafette qui doit être
» envoyée aujourd'hui même : venez me voir tous
» les jours, vingt fois même si vous le désirez,
» madame, si cela peut vous faire un peu de bien,
» et aucune occupation, telle importante qu'elle
» peut être, ne sera jamais capable de m'arrêter
» lorsque je croirai pouvoir vous consoler.

» Je l'ai quitté, pénétrée de reconnaissance, et
» bien plus à plaindre encore qu'en arrivant près
» de lui. J'ai consterné toute la maison en rentrant,
» tant il est vrai que nous ne pouvons ajouter foi
» à l'excès de notre malheur.— Madame Golsdmid
» est arrivée tout éplorée, et la vue de ses larmes
» a fait redoubler les nôtres. Elle m'a dit tout sa-
» voir depuis hier matin, et que c'était dans l'in-
» tention de nous préparer qu'elle m'avait tenu
» des discours si tristes et pourtant si vrais : *Vous*
» *vous trouveriez trop heureux s'il n'était prison-*
» *nier que pour trois ou quatre ans....* Cette jour-
» née a été bien longue, bien difficile à supporter!

» *Samedi* 3 *janvier*. — Tout le jour s'est écoulé
» dans un douloureux accablement, une fatigue
» excessive. Nous avons reçu des nouvelles de Paris,
» qui nous annoncent le calme et l'espoir de ma
» famille et de mes amis : puissiez-vous le ramener!
» nous disent-ils... Hélas! nous en sommes réduits

» à dire : Puissions-nous le sauver ! — J'ai écrit en
» France pour les préparer tous, et même son
» pauvre père, à la connaissance de la vérité.

» Nos amis sont venus nous voir, l'excellente fa-
» mille Mirabaud, la marquise S***. — Les bruits
» publics leur avaient appris notre infortune ;... ils
» pleurent avec nous, et leur intérêt nous fait du
» bien..... — On ne sait rien sur les prisonniers, on
» n'est pas même sûr du nom de ceux qui sont con-
» damnés à la peine capitale... Chacun fait sa version.
» La malheureuse madame Confalonieri reçoit tous
» ceux qui se présentent chez elle....... *Pourquoi*
» *faut-il qu'on m'ait expressément recommandé*
» *de ne point y aller?...* Son désespoir est, dit-on,
» au-dessus de toute expression ! et pourtant la
» ville entière s'intéresse à elle, est en mouvement
» pour la secourir ; tandis que nous, pauvres étran-
» gers, nous n'avons personne pour nous appuyer
» à Vienne, où, malgré nos instances, on ne veut
» pas nous laisser aller.

» Le frère de madame Confalonieri est reparti
» pour Vienne avec une adresse à l'empereur, pré-
» sentée et signée par toute la noblesse de Milan,
» et une lettre de l'archevêque, qui demande
» grâce au nom de la miséricorde divine..... Ah !
» puisse cette religion, qui nous fait une loi du
» pardon, attendrir le cœur du souverain ! puisse-
» t-il, d'un seul mot, les rendre à la vie ! Mais si
» M. Cassatti arrivait trop tard !... Deux cents lieues
» et plus de distance, les alpes du Tyrol, si diffi-

» ciles à traverser dans cette saison, les jours si
» courts..... Ah! tout mon sang se glace à la pen-
» sée qu'une roue brisée peut anéantir ce qui reste
» d'espérance!.....

» On attend, dit-on, à chaque instant, les sen-
» tences signées de l'empereur; elles seront ren-
» voyées ici à la commission par le tribunal su-
» prême de Vérone;..... et, une fois arrivées, il
» faut que ces fatales sentences soient exécutées
» dans les vingt-quatre heures, le vice-roi lui-même
» n'aurait pas le pouvoir d'accorder un sursis d'une
» heure; il est d'ailleurs à Venise, et nulle puis-
» sance ne saurait sauver les infortunés.... Chaque
» cheval que j'entends passer au galop me serre
» le cœur, et cependant ma rue ne se trouve pas sur
» le passage de la route de Vienne..... Il faut pour-
» tant conserver mon courage pour relever celui de
» mon mari, qui est atléré, et qui bondit de fu-
» reur à la vue d'un Autrichien. Et si je porte ma
» pensée sur notre pauvre Alexandre, quelles doi-
» vent être ses souffrances, s'il connaît son sort!...
» Ah! c'est sur son père, sur nous qu'il pleure!
» Nous savoir ici doit être son plus cruel supplice,...
» et je ne comprends que trop maintenant pour-
» quoi l'infortuné insistait si fortement pour que
» nous partissions.

» Le vieux père de Confalonieri est arrivé au-
» jourd'hui; sa belle-fille l'avait laissé malade dans
» les montagnes du Tyrol. On dit que l'empereur
» l'a traité avec une véritable barbarie, quoiqu'il

» ait toujours fait profession d'un grand amour
» pour la maison d'Autriche, et qu'il ait été fort
» longtemps chambellan de l'archiduchesse Béatrix,
» mère de l'avant-dernière impératrice, qui avait
» été élevée avec le malheureux Frédéric Confa-
» lonieri.

» Mon mari a écrit aujourd'hui à M. de Cara-
» man, notre ambassadeur à Vienne... Hélas! hé-
» las! tout n'arrivera-t-il pas trop tard? et il faut,
» mon Dieu! être enchaînés ici sans pouvoir rien
» pour lui..... Si du moins nous pouvions agir,
» même sans espérance!... L'inaction, les pensées,
» l'attente fatale, sont une agonie de chaque instant
» du jour.

» *Dimanche, 4 janvier.*— Chaque heure ajoute
» maintenant à nos angoisses : d'après le conseil de
» M. Pactha, j'ai voulu me rendre assez maîtresse
» de moi-même pour aller à la commission, où j'ai
» feint de tout ignorer. J'avais écrit à notre pauvre
» ami une longue lettre, dans laquelle je l'exhor-
» tais à la résignation, comme pressentant un
» grand malheur; j'avais mis à dessein à la dernière
» ligne d'une page la phrase suivante : Peut-être
» dans deux ans seras-tu presque au terme de tes
» souffrances.... Je n'ai trouvé au palais que le
» greffier, qui avait une figure consternée, et c'est
» inutilement que j'ai cherché à le faire parler. J'ai
» attendu longtemps le vieux Pissini, qui a reculé
» deux pas en arrière en me voyant, et qui s'est

» hâté de me dire qu'il ne pouvait rester une seule
» minute, parce que le président l'attendait. —
» Pardon, monsieur, mais je voudrais que vous
» lussiez cette lettre, afin de me donner l'assurance
» qu'elle parviendra à mon frère, car elle est de
» nature à le consoler beaucoup; alors il a pris ma
» lettre, l'a lue sans dire un mot; mais, en arri-
» vant à la page et à la phrase que j'y avais placée
» à dessein, il m'a lancé un regard foudroyant, et
» ses yeux se sont arrêtés sur moi pendant plus d'une
» minute... Ce regard m'a pénétrée jusqu'au fond de
» l'âme, j'ai senti tout mon sang s'arrêter... Il était
» impossible de ne pas lire dans ses yeux, où per-
» çait une joie cruelle : Tu t'abuses étrangement!
» encore quelques jours, et il aura cessé d'exister.

» Après avoir terminé cette lecture, Pissini m'a
» saluée sans me dire un seul mot : — Eh bien!
» monsieur, puis-je espérer que cette lettre sera
» remise à mon frère? — Je vous présente mes res-
» pects. — Mais, monsieur, vous ne répondez pas
» à ma demande? — *Io sono, signora, l'umilis-*
» *simo suo servitore* (je suis, madame, votre
» très-humble serviteur). — Au nom du ciel,
» un seul mot! — Mais ne voyez-vous pas, ma-
» dame, que je suis attendu? — L'excès de mon
» impatience me fit battre du pied, et je ne pus
» m'empêcher de lui dire avec une sorte d'empor-
» tement : Vous seriez moins barbare si vous me
» disiez de suite que vous ne voulez pas avoir pitié
» de moi... Il me répondit encore par son très-

» humble serviteur, et je le quittai, suffoquée par » la douleur et la colère. De retour chez moi, il » fallut me modérer pour calmer mon mari qui ne » se possédait plus.

» *Mercredi*, 6 *janvier*. — Toute la ville est dans » l'attente; chaque matin on s'interroge en trem- » blant sur le sort des prisonniers.... Ah! quelle » agonie, mon Dieu! J'ai revu deux fois le comte » Pactha, dont l'intérêt et la bonté ne se fatiguent » jamais; il m'a rassurée sur la crainte que le frère » de madame Confalonieri n'arrivât trop tard à » Vienne!... *Trop tard*, grand Dieu! — M. Pactha » m'a dit qu'il était défendu *par le code* de signi- » fier une sentence capitale, s'il se trouve une fête » de l'église entre les trois jours qui doivent s'écou- » ler depuis la signification de l'arrêt au prisonnier, » jusqu'aù jour de son exécution. Ainsi une sen- » tence ne peut pas être signifiée un vendredi, parce » le troisième jour est un dimanche..... Ah! Dieu » nous a protégés! Le courrier, porteur de ces af- » freuses sentences est arrivé la veille au soir du » jour de l'an, qui se trouvait être un jeudi. Elles » auraient donc pu être publiées hier, mais c'est » aujourd'hui la fête de l'Épiphanie, et il eût » toujours été impossible de rien signifier avant » mercredi..... M. Cassati est parti le 1er au soir, » et il ne faut que trois jours et trois nuits pour » arriver à Vienne, en allant aussi vite qu'un » courrier..... Ces détails m'ont laissé respirer.....

» Dieu de bonté, aie pitié de nous, rends à la vie
» notre pauvre enfant!

» On ne sait rien sur les prisonniers, la garde
» est doublée autour de la prison, et la commission
» observe un silence absolu. Pour me donner du
» courage, M. Pactha m'a répété qu'il connaissait
» trop la bonté de l'empereur pour ne pas croire
» que personne ne périra..... Puis il ajouta avec
» un accent pénétré : Dieu veuille que je ne me
» trompe pas!... Il est peut-être possible de se fi-
» gurer tout ce que ces mots m'ont fait éprouver;
» mais qui donc voudrait essayer de l'exprimer!

» *Jeudi*, 8 *janvier*. — C'est Dieu qui nous donne
» les forces nécessaires pour soutenir ces tristes
» anxiétés!... Milan semble en deuil.... On ne s'oc-
» cupe que de l'imminente catastrophe des con-
» damnations... L'intérêt, la crainte, la douleur,
» se peignent sur toutes les figures! on dirait une
» seule famille inquiète de la vie de l'un de ses
» membres le plus cher.... S'il pouvait exister de
» la consolation dans un pareil moment, c'en serait
» une que de voir cette consternation, cet intérêt
» universel. On vient de me dire que M. Cassati
» a expédié un courrier à sa sœur, pour lui dire
» qu'il a la promesse d'une audience impériale....
» Il lui mande que l'horizon est toujours aussi
» sombre, mais qu'il aperçoit cependant une lueur
» d'espérance.... En apprenant cette nouvelle j'ai
» couru à l'église, j'y suis restée longtemps, long-

» temps en prière.... J'ai demandé à Dieu qu'il » touchât le cœur de l'empereur.... Je sais que » madame Confalonieri est malade, et qu'elle ne » reçoit même pas ses amis intimes. Le temps est » admirable, le soleil brille comme au printemps; » cet air de fête répandu sur la nature perce le » cœur! Je me dis à chaque moment : Si dans peu » de jours le soleil ne devait plus briller pour lui?.. » Quel courage pourrait résister à cet horrible » doute!

» *Vendredi*, 9 *janvier*. — Cette journée a été » cruelle, déchirante. Épuisée, malade d'une si » longue lutte contre les angoisses d'une semblable » attente, j'étais au lit lorsque la marquise S*** » força ma porte pour me donner, disait-elle, des » consolations..... Mon Dieu! comment se fait-il » qu'un cœur plein de bonté se trompe ainsi dans » ses intentions..... — Des nouvelles viennent d'ar- » river de Vienne, me dit-elle, après quelques pa- » roles de préparation........ On sait positivement » qu'il n'y a plus que deux condamnations à mort, » toutes les autres sont commuées en une prison. » — Et savez-vous quels sont les deux infortunés » qui restent définitivement condamnés à mort? lui » demandai-je toute tremblante. — Oui, c'est » Confalonieri et votre frère.

» Ces mots m'ont pénétrée de terreur, comme si » j'apprenais son arrêt pour la première fois..... Je » ne pleurais pas, je n'articulais pas un mot,.....

» mon cœur était brisé!.... Et cette femme imprudente se doutait si peu du coup affreux qu'elle venait de me porter, qu'afin de me prouver combien la nouvelle était authentique, elle y ajouta tous les détails possibles..... Jamais je n'avais tant souffert, et je la laissais parler sans répondre..... Les yeux fermés, la tête appuyée sur une de mes mains, je gardais un tel silence, que, me croyant endormie, elle me quitta.....

» Alors la vérité, l'horrible vérité m'apparut;... toute illusion s'était évanouie.... — Le voilà donc, m'écriai-je, sur la même ligne que l'infortuné Confalonieri, duquel j'entends dire depuis dix mois, qu'il est impossible qu'il échappe à la mort;.... c'était une conviction! Le seul nom de sa femme me remplissait l'âme de douleur;... et notre Alexandre est aussi à plaindre que lui!.... Ah! mon Dieu! dans quel aveuglement avons-nous vécu! N'est-il donc plus de salut,... aurais-je en vain espéré en vous!

» J'ai surmonté ma douleur, je me suis levée, j'ai couru chez M. Pactha lui raconter tout ce qu'on venait de m'apprendre..... — Quelle indiscrétion! s'est-il écrié..... Hélas! ce n'était que trop me dire que toute la vérité m'avait été révélée!.... Je lui ai rappelé ses promesses. Dieu seul peut savoir où j'ai trouvé la force de lui parler encore..... Pas un seul mot d'espoir n'est sorti de sa bouche; il me plaignait, m'exhortait au courage; mais j'étais frappée au cœur, anéantie!.....

» L'agonie est trop longue, il faudrait des forces » plus qu'humaines pour y résister! La désolation » peinte sur ma figure, mes larmes, mes sanglots, » ne dirent que trop à mon mari et à ma fille que » l'horrible malheur était certain,... que c'en était » fait de notre pauvre enfant! Joséphine est pres- » que folle de douleur. Le soir, comme chaque » jour, j'ai dit à ma fille : Prions Dieu pour ton » oncle;.... et la pauvre petite, à genoux près de » moi, demandait au ciel en pleurant la grâce du » prisonnier.

» *Lundi*, 12 *janvier*. — Les jours s'écoulent avec » une lenteur qui fait mourir! Rien n'arrive, et l'af- » freuse incertitude est là, toujours là! Qui sait, » mon Dieu! si nous ne regretterons pas les heures » douloureuses qui s'écoulent aujourd'hui, car il » vit, et demain,.... dans deux jours, peut-être?.... » l'infortuné!.... ah! je n'ose m'arrêter sur cette » fatale pensée!..... J'ai encore été ce matin chez » M. Pactha, qui m'a renouvelé la promesse de ne » me rien cacher..... J'ai été réduite à lui dire une » vérité horrible : c'est que nous accepterions avec » transport une prison perpétuelle pour mon » frère.

» *Mardi*, 13 *janvier*. — Il est sauvé!..... mon » frère vivra! Ah! mon Dieu! je vous rends grâce!... » nous avons perdu le droit de nous plaindre pour » le reste de notre vie!

» Ce matin, à dix heures, j'ai reçu une lettre de » madame Golsdmid, qui me priait instamment » de passer chez elle....... Nous nous sommes tous » écriés qu'elle savait quelque chose de bien im- » portant, car sans cela elle ne m'eût pas fait ap- » peler dans l'état où je suis..... J'étais si hors de » moi que je suis sortie en pantoufles, et sans gants, » et je tremblais si fort en marchant, que vingt fois » j'ai failli tomber..... La bonne dame me dit que » M. Pactha venait de lui envoyer un de ses secré- » taires intimes pour la prier de me faire venir chez » elle, sous un prétexte quelconque, puis de me » dire qu'il désirait me parler. Heureusement que » je n'avais que la rue à traverser pour arriver chez » cet excellent homme, car j'avais une si violente » palpitation de cœur, qu'il m'aurait été impossible » de marcher. C'est avec une peine infinie que j'ai » monté l'escalier. Enfin on me fit entrer dans le » petit salon où je suis toujours reçue, et j'y atten- » dis à peine une minute : M. Pactha vint à moi » précipitamment, me prit les mains, et me dit » avec une voix que l'émotion rendait méconnais- » sable : — Rendez grâces à Dieu,..... son existence » est assurée.

» Je ne sais ce que je lui ai répondu, ni même » ce que j'ai éprouvé.... Celui-là seul qui l'a res- » sentie peut comprendre l'indicible émotion d'un » pareil moment! — C'est un miracle qu'il n'ait » point été exécuté, ajouta M. Pactha; sans un ac- » cident arrivé au courrier, porteur des sentences,

» l'ordre de sursis serait arrivé trop tard, et au » moment où nous parlons, Confalonieri et votre » frère auraient cessé d'exister depuis plusieurs » jours !....

» Jamais je n'oublierai ce trait de bonté de » M. Pactha, que j'ai remercié avec effusion, » avec transport! Après m'avoir dit tout ce que son » excellent cœur lui suggérait, il m'a fait donner » ma parole de ne révéler à qui que ce soit, ex- » cepté à mon mari et à ma fille, tout ce que je » venais d'apprendre : Ne dites point à Milan que » vous avez tout su par moi, car cela pourrait » m'attirer de graves désagréments; vous êtes la » seule et la première instruite : votre douce ré- » signation méritait une récompense, et jamais je » n'aurais pu me refuser la joie que j'éprouve en ce » moment.... Votre famille vous attend sans doute » avec grande anxiété.... Allez, madame, allez près » d'elle, lui rendre cette tranquillité qu'il m'a été » si doux de pouvoir vous donner. Touchée plus » que jamais de tant d'attentions dévouées, je » m'éloignai rapidement pour me rendre chez moi; » j'avais peine à ne pas courir, et, lorsque je vis tous » mes pauvres amis m'attendant à la croisée, j'agi- » tai mon mouchoir avec un air joyeux pour les » préparer à notre bonheur.... Avec quelle ivresse » nous avons goûté cette joie inespérée ! toutes nos » souffrances ne sont-elles pas effacées par cette » pensée : Il est sauvé !.... sauvé, mon Dieu !

» Ce soir la marquise S*** est venue de la part du

» prince de****, pour nous annoncer que notre ami
» avait sa grâce;.... nous avons feint de l'apprendre
» seulement d'elle. On ne sait rien sur la durée de
» la peine, ni sur le jour où les sentences seront
» signifiées aux prisonniers. Le gouverneur, M. de
» Strassoldo a envoyé ce soir le marquis d'Adda
» annoncer à la comtesse Confalonieri que son
» mari avait sa grâce.... La malheureuse femme est
» tombée à ses genoux, qu'elle a embrassés en pous-
» sant un cri perçant;.... puis, après être restée plus
» d'une heure sans connaissance, elle s'est écriée :
» Frédéric!.... Frédéric!.... Dieu a donc eu enfin
» pitié de nous!.... — Admirable femme! après
» Dieu, c'est à *elle* que nous devons l'existence de
» notre malheureux enfant!.... Il est évident que
» l'empereur a bien compris qu'en commuant la
» peine capitale de Confalonieri, il n'aurait pu, sans
» une horrible iniquité, faire périr un étranger.
» Nous avons tous remercié Dieu avec l'effusion de
» cœurs rappelés à la vie, et en lui promettant de
» lui rendre grâce à chaque jour de notre exi-
» stence. »

XXVIII.

L'AGITATION, les craintes d'une ville entière, tout à coup saisie d'indignation et de pitié en apprenant le sort funeste qui était réservé à quelques-uns de ses premiers citoyens, dont tout le crime avait été d'aspirer à son indépendance, les mortelles alternatives, les longues agonies de tant de familles désolées, ne nous parvenaient pas, à nous pauvres victimes, qu'une justice arbitraire avait dévouées à la captivité et à la mort... C'est dans le silence, dans le mystère qu'il nous fallait souffrir, et attendre le fatal dénoûment du sombre drame dont nous étions les tristes acteurs...

Pour mieux me préparer au terrible passage de la vie à l'éternité, pour avoir dans ces derniers jours mes pensées plus à moi et mon cœur plus à Dieu, je résolus de me séparer de mes compagnons d'infortune; mais, au moment d'en faire la demande, je me sentis arrêté par l'attachement que j'avais pour eux, et par l'idée surtout que je m'éloignerais de Confalonieri malade, de Confalonieri, dont la douloureuse position m'occupait si vivement!

Tout le jour, et une partie des nui s, j'étais aux aguets pour tacher de deviner ce qui se passait dans sa prison, où l'on entendait par intervalles des bruits inusités, des dérangements de meubles, des voix confuses, qui me faisaient craindre que quelque chose de funeste ou d'extraordinaire ne lui fût arrivé; mais vainement restais-je des heures entières auprès du mur pour recueillir le moindre son, le coup le plus léger qui s'y ferait entendre;... tout était muet!... Entouré de guichetiers qui ne le quittaient jamais, l'infortuné Frédéric luttait sur son lit de douleur contre la torture que Salvotti lui faisait éprouver, et contre les atteintes toujours plus graves d'un mal qui le laissait souvent deux ou trois heures sans connaissance.

Cependant tout ce qui se passait nous donnait la conviction que nous étions arrivés au terme de notre affreuse incertitude; à chaque rumeur inaccoutumée dans le corridor, à chaque porte qui s'ouvrait, nous nous disions : Ils sont venus, nous

allons tout connaître ;... mais rien n'apparaissait et nous retombions dans ces torturantes anxiétés, dont un instant nous avions espéré la fin.

Le 20 janvier, la journée avait été plus agitée, plus fatigante encore que les précédentes; la nuit venue, mes compagnons se couchèrent en répétant comme chaque soir : *Ce sera pour demain;*... puis ils s'endormirent. Mais moi je veillais et pleurais en silence, en songeant à la douleur qu'allait éprouver ma famille bien-aimée, en me disant que le moment approchait où j'allais quitter la vie... La vie, hélas! qui se montrait si belle, et dont il me semblait que je n'avais jamais connu le prix!... Ah! que le détachement des joies et des bonheurs de la terre pénétrait difficilement dans mon âme,... et qu'il me fallait d'efforts, oh! mon Dieu! pour me jeter sans retour dans tes bras et pour y trouver la résignation et l'espérance!... Comme je repassais une à une les positions de ma courte existence, où j'aurais pu faire des heureux en goûtant moi-même les jouissances les plus pures!.. Quels soupirs s'exhalaient de mon sein, en voyant que ces félicités du cœur que je comprenais si bien maintenant, allaient m'être enlevées pour toujours... Alors tous les sacrifices que j'avais faits à ma cause, à l'honneur, se représentaient à ma pensée; alors je me demandais avec amertume où étaient les compensations à tant de tortures, la récompense de tant de dévouement? Et, ne les trouvant en ce monde que dans l'estime et l'amour des êtres chéris que mon

supplice allait désespérer, je ne voyais plus dans ma conduite qu'ingratitude et folie;...jusqu'à ce que le consolant souvenir des assauts que Salvotti avait vainement tentés contre moi, ou l'exemple de Confalonieri, cet homme admirable et si à plaindre qui souffrait près de nous, vinssent me rendre la satisfaction de moi-même et la volonté de soutenir avec courage et dignité jusqu'au moment suprême l'épreuve dernière qui m'était réservée.

Minuit avait sonné depuis lôngtemps aux horloges de la ville, et rien n'interrompait le silence qui régnait autour de nous, lorsqu'un bruit confus de voix sourdes et entremêlées de pas pressés et circonspects, parvinrent jusqu'à moi; pour mieux entendre je me lève, je vais au guichet, j'écoute.... La rumeur devenait plus distincte, on approchait... La grille du corridor s'ouvre, on s'avance, on arrête.... c'était dans la prison de Confalonieri qu'on entrait;... tant de gens ne pouvaient venir à cette heure de la nuit pour une visite ordinaire; je n'avais pas entendu sortir les gardiens de Frédéric, comme il arrivait quelquefois, quand ses paroxismes le prenaient, et qu'il avait besoin de secours.... On venait donc le prendre pour le conduire au lieu où la sentence devait être prononcée... J'éveillai mes compagnons : — Ils sont entrés chez Confalonieri, leur dis-je, dans quelques minutes ils seront ici.... Rinaldini se leva sur son séant, et me dit : — Peut-être transporte-t-on seulement le comte à *Santa-Margarita?* — A une heure du matin, pour un

simple changement,... non, mon ami;... c'est devant la commission, où nous allons le suivre.... — Et moi aussi? reprit-il. — Je ne le crois pas; tu sais bien que le procès des Brescians n'est pas terminé.... Tranquillise-toi donc.... Mais que font-ils si longtemps dans la prison de Confalonieri, serait-ce seulement le médecin, ou Salvotti? J'avais à peine prononcé ces mots que notre porte s'ouvrit : — *Signor Francese*, me dit le geôlier, il faut vous habiller et nous suivre.... Et vous aussi, *signor* Castillia;... quant à vous, *signor* Rinaldini, vous pouvez rester dans votre lit. La figure du pauvre Rinaldini, où se lisait d'abord l'inquiétude et la crainte, n'exprima bientôt plus que la tristesse.... — Veux-tu que je t'aide? me demanda-t-il en me tendant la main, tandis que de l'autre il essuyait les larmes qui commençaient à couler de ses yeux. — Voici de la lumière, messieurs, ajouta le geôlier, ne tardez pas; dans quelques minutes nous viendrons vous prendre. — Emporterons-nous quelques effets avec nous? demanda Castillia, qui se hâtait de s'habiller. Pour toute réponse Caldi fit un signe de tête négatif, accompagné d'un sourire si plein de malignité et d'un regard si dur, que nous y lûmes notre sort.

A peine fut-il sorti que Rinaldini se leva précipitamment et vint me sauter au cou en pleurant.... — Nous allons donc nous quitter, me dit-il en me pressant sur son cœur.... Ah! que cette séparation m'est cruelle!... Qui me consolera de ta perte, qui

te remplacera près de moi?... Dieu sait le sort qui m'est réservé, mais je n'oublierai jamais combien tu as été bon, combien tu m'as soutenu dans le malheur! puisses-tu revoir un jour ta patrie, ta famille!... — Au nom du ciel, Rinaldini, ne nous attendrissons pas.... Nous nous sommes réciproquement aidés à supporter les douleurs de la prison, et notre infortune a fait naître dans nos cœurs une amitié.... — Qui ne finira qu'avec la vie, s'empressa de dire l'excellent homme. — Êtes-vous prêts? nous cria le geôlier. — Encore un instant, répondis-je.

Persuadé que mon dernier jour était venu, que j'allais être exposé aux regards d'une population tout entière, je soignai ma toilette plus que je ne l'avais fait depuis mon arrestation. Je mis sous mon gilet un châle bleu que ma sœur m'avait donné, sur mon cœur un mouchoir de Lucy.... J'arrangeai mes cheveux avec grâce, et, pour les tenir en ordre, j'emportai avec moi un peigne d'écaille, auquel j'attachais tout le prix d'un tendre souvenir. — Eh bien! est-ce fini? dit alors Caldi en ouvrant la porte... Il faut partir... — J'embrassai encore une fois Rinaldini, et je sortis en lui disant le dernier adieu. Combien sa bonté, son excellent caractère, me l'avaient rendu cher! — Allons, allons, répétait le geôlier. Vous d'abord, *signor Francese*. — Adieu donc! s'écria Rinaldini en se laissant retomber sur son lit, adieu... — Déjà j'étais dans le corridor, où j'eus à peine fait quelques pas, que je

me trouvai vis-à-vis la porte de Confalonieri, que les gardiens avait laissée ouverte... Regarder s'il y avait quelqu'un dans la prison, me précipiter vers le lit dans lequel était couché le comte, lui soulever la tête, l'embrasser avec transport et lui dire : Je suis ton Alexandre, nous partagerons le même sort,... fut fait en moins de secondes que je n'en mets ici à le rapporter.

—Que diable allez-vous faire dans cette prison? me demanda brusquement Caldi. Hé vous autres, cria-t-il aux gendarmes en sortant du corridor, venez ici ; faites déjà descendre celui-là et conduisez-le à sa destination. Plusieurs des sbires s'avancèrent alors, des flambeaux à la main, et m'accompagnèrent jusque sous le portique de la prison. Là se trouvaient une troupe assez nombreuse de fantassins et un commissaire de police. Montez, monsieur, me dit-il en me menant à la voiture, où il prit place à mes côtés. La nuit était obscure et froide. Nous avancions lentement, escortés par de la cavalerie. Où allons-nous? demandai-je à celui qui m'accompagnait. Il ne répondit pas. — Serons-nous longtemps avant d'arriver? — Même silence. — Castillia, mon compagnon, me suivra-t-il ? — Mais le personnage ne détourna même pas la tête. Notre voiture, qui n'avait d'abord été qu'au pas, roulait alors avec plus de vitesse ; nous étions dans la ville, dont nous traversions rapidement les rues désertes et silencieuses... Quelle foule la remplira dans quelques heures! me disais-je, quand on me conduira au supplice!...

Quelques minutes suffirent pour nous faire arriver sous le portique d'un vaste édifice; c'était le Palais de Justice. De nombreux soldats en gardaient les portes. On me fit descendre de voiture, et, sous l'escorte de plusieurs gendarmes, portant d'une main une torche et de l'autre un fusil, je montai et traversai, tantôt de vastes pièces tantôt d'étroits corridors, dont l'un aboutissait à une porte ferrée que gardait une sentinelle.

Là, le muet commissaire prit congé de moi par un salut; la porte s'ouvrit, et j'entrai dans une salle haute et profonde, dont l'aspect, au premier abord, avait quelque chose de tellement solennel, que j'y reconnus une chapelle antique, que j'aurais crue destinée encore à célébrer les mystères de l'église, si la vue d'une immense cheminée où brûlait un feu ardent, et la présence de huit à dix gendarmes qui s'y chauffaient et se levèrent à mon approche, ne m'eussent indiqué qu'on l'avait sans doute transformée en une pièce d'attente, où l'on gardait les condamnés à mort au moment de leur exécution... Deux lits y étaient dressés, l'un au bout, l'autre plus près de la cheminée; une table ronde, grossièrement travaillée, se trouvait au milieu; et près de cette table était un homme de haute taille qui me fit signe d'approcher.

— Avez-vous des bijoux sur vous? me demanda-t-il.

—Voyez, fouillez, lui répondis-je en mettant à sa disposition les poches de mon habit.

—Vous pouvez vous asseoir, reprit-il, après s'être assuré que je n'avais sur moi ni couteau ni aucune arme avec laquelle je pusse attenter à ma vie. Je préférai marcher ; mon agitation était trop violente pour qu'il me fût possible de rester un seul instant à la même place...... Je me mis en mouvement, passant et repassant devant les gendarmes, dont les yeux étaient constamment attachés sur moi.

Encore quelques instants, me disais-je, et je vais donc enfin savoir combien d'heures il me reste à vivre.... Toute incertitude va cesser, la douleur de l'attente va finir ; je vais être en présence de la mort...... Ah ! qu'elle vienne, mon Dieu ! qu'elle vienne !..... je la contemplerai sans faiblir !... Avant que le soleil n'ait éclairé ces hautes fenêtres où sa lumière doit pénétrer si belle, j'aurai entendu mon arrêt !.... Quels terribles moments ne me reste-t-il pas encore à passer !..... Quelles épreuves ! si mon frère, si ma sœur ;..... mais non, je ne les verrai plus ! je veux leur sauver cette cruelle agonie,..... leurs jours en seraient à jamais empoisonnés !......, Pauvres amis ! pauvre père !...... et toi, Lucy, que de larmes tu répandras sur moi !.....

J'étais depuis longtemps plongé dans ces funèbres pensées, où le courage et la résignation luttent si douloureusement contre les regrets et les souvenirs, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et que je vis paraître un prisonnier, dont la distance m'empêchait de distinguer les traits et la personne ; dans l'espoir que ce pouvait être Confalioneri, je m'a-

vançai rapidement vers lui; mais j'avais à peine fait quelques pas, que je pus me convaincre, au peu d'élévation de sa taille, que ce n'était pas là l'homme au cœur ferme et généreux, dont l'aspect, je le savais, était si grave et si imposant.

Signor Borsieri, dit celui qui était chargé d'inspecter les poches, veuillez vous approcher. — Volontiers, répondit-il d'une voix vibrante,... me voilà. Il s'avança, et je pus alors mieux apercevoir la figure du littérateur dont le célèbre poëte Monti m'avait parlé avec tant d'éloges. Ses yeux vifs, ses cheveux blonds, donnaient à son visage un air de jeunesse que les souffrances de la prison n'avaient pas encore entièrement effacé. Ignorant qui j'étais, il cherchait à deviner, je le voyais, quel était l'élégant jeune homme dont la tournure contrastait si fort avec les autres personnages réunis dans cette salle; arrivé plus près de lui, il me salua avec politesse.

— Nous voici parvenus au moment décisif, lui dis-je, en lui rendant son salut; encore quelques heures, et nous connaîtrons enfin notre sort. — Vous! un des accusés? reprit-il avec surprise...*pur troppo!* — Hélas! oui, malgré ma qualité d'étranger, de Français..... L'étonnement de Borsieri redoubla. — Par quelle fatalité vous trouvez-vous dans les griffes de la commission? me demanda-t-il avec intérêt. — J'allais lui répondre, lorsqu'on introduisit dans *le confortatorio* (la chapelle ardente) un petit monsieur, au-devant duquel Borsieri s'em-

pressa de se rendre, en me disant : Palavicini, mon compagnon de prison.

J'observai alors avec un redoublement d'attention le nouvel arrivant, qu'une stature fort au-dessous de la moyenne, un nez énorme et sa mise singulière, auraient rendu tout à fait grotesque, si quelque chose de fier et de décidé dans sa démarche et dans tous ses gestes n'eût révélé de suite qu'il y avait dans ce petit être un courage et un cœur dignes de la solennité du moment. Pendant qu'on le débarrassait des montres, cachets, anneaux dont-il s'était chargé en partant de Porta-Nuova, il promenait des regards superbes et dédaigneux sur les gendarmes, sur lesquels il se serait élancé, je crois, s'ils se fussent avisés de rire de sa bizarre figure. — Tiens, dit-il, en élevant la voix et en remettant au visiteur le dernier de ses nombreux bijoux, je te le donne, afin que tu te souviennes du marquis Palavicini. — Eh bien, reprit-il en s'adressant à Borsieri, nous y voilà !... Mais Confalonieri, je ne le vois pas? Je le croyais ici, cet infortuné Frédéric, à qui j'ai fait tant de mal, dont nous avons causé la ruine!... Savez-vous s'il doit venir bientôt? dit-il en se tournant vers moi. — Je l'ignore, lui répondis-je. — *Il signor* est prisonnier comme nous, se hâta de dire Borsieri... C'est un Français. — Un Français, bravo ! ils sont braves, les Français, ajouta-t-il en me tendant la main. Mais Castillia n'est point ici ! — Lorsque je l'ai quitté..... — Quoi ! vous étiez avec lui, ce bon

Gaëtano, que j'aime comme un frère, et que j'ai perdu en voulant le sauver!..... Ah! s'il pouvait ne point partager notre sort, si ce retard était une preuve que sa condamnation est légère!... Malheureux que je suis, le voilà qui entre!...

Palavicini se précipita dans les bras de son ami, qu'il embrassait avec effusion. Tous deux revinrent en suite vers nous..... — Sais-tu si Confalonieri va bientôt venir? demanda Borsieri à voix basse, en s'adressant à Castillia. — Je ne sais : lorsque j'ai passé dans le corridor, j'ai vu entrer dans sa prison le médecin Locatelli; on dit qu'il n'est pas transportable, mais que Salvotti le fera traîner ici mort ou vif. — Quelle infamie! m'écriai-je..... — Et quand je pense, reprit Palavicini, en nous entraînant dans un angle de la vaste salle; que c'est nous, ses amis, qui l'avons conduit là, que sans nous il jouirait encore de la liberté; que notre patrie n'aurait pas perdu son grand homme, son premier citoyen, qui va peut-être, à cause de nous, monter sur l'échafaud... — Sa mort est certaine, dis-je alors avec l'accent de la douleur!..... — Quoi! serait-il vrai, s'écria Borsieri... Et moi qui espérais que nos rétractations auraient pu le sauver!... — Nos rétractations!..... elles sont venues trop tard, reprit Palavicini... Confalonieri périra, Confalonieri, dont l'âme grande et généreuse a eu pitié de nos douloureux regrets en nous faisant savoir qu'il pardonnait à ceux qui l'ont trahi... Mais si je n'entendais point le *pardon* de sa bouche, s'il mourait

sans m'avoir serré sur son cœur, je m'abandonnerais au désespoir!... La porte s'ouvrit; c'est peut-être lui?...Nous avançâmes — tous... C'est Tonnelli, s'écria Borsieri..... Et nous vîmes arriver lentement un homme jeune encore, dont les traits amaigris, le teint jaune, le dos voûté, les jambes grêles, annonçaient l'épuisement de toute force vitale; ses yeux, éteints et ternes, s'étaient fixés sur nous; mais on pouvait se demander si celui qui les ouvrait ainsi avait le libre usage de sa raison, ou se trouvait dans un état de somnambulisme..... — Nous t'avions pris pour Confalonieri. — Moi! je ne suis que Tonnelli de Cocaglio, qui ai la mort dans le cœur d'avoir été assez faible, assez lâche, pour céder aux perfides paroles de Salvotti, et contribué à la condamnation de celui dont l'Italie devrait à jamais pleurer la perte..... A quoi servent maintenant les regrets et les remords?..... le mal est irréparable;.... j'ai succombé, je me suis avili à mes yeux!

—Oui, oui, reprit-il, je sais bien que je ne suis pas le seul, que ceux de Brescia, de Mantoue, et bien d'autres, n'ont pas été plus forts que moi, qu'ils ont fait peser charge sur charge sur la tête de Confalonieri, quand l'inquisiteur leur disait: « Il est perdu... votre déposition n'ajoutera rien aux preuves que nous avons déjà contre lui, et vous vous sauverez... » Oui, je sais qu'il en est beaucoup parmi les détenus qui ont acheté l'impunité entière, ou la diminution des peines par de hon-

teuses révélations, qui ont aggravé, décidé même du sort de l'infortuné comte; mais quoique je ne sois pas descendu jusqu'à ce pacte honteux, jusqu'à cet exécrable prix du sang, j'entends cependant là, dans mon cœur, une voix qui crie : Tu n'es pas sorti pur de la lutte;... tu as faibli... Et quelqu'effort que tu aies fait pour te relever ensuite, tu n'en resteras pas moins sous le coup de cette fatale conviction : que ce n'est pas assez d'une vie entière pour pleurer le mal que tu as pu faire à l'homme admirable pour le salut duquel tu aurais dû sacrifier ta liberté, ton existence!

La voix de Tonnelli, d'abord tremblante et cassée, s'était peu à peu raffermie, et ce fut avec le pénétrant accent d'un généreux repentir, qu'il prononça ces dernières paroles, qui firent une impression profonde sur ceux qui l'écoutaient; sa figure, pâle et décharnée, avait pris de l'animation, ses yeux n'étaient plus ternes, sa taille s'était redressée, comme si le touchant aveu qu'il venait de faire avec tant de contrition eût momentanément soulagé son âme du poids qui l'oppressait.... Bientôt, épuisé de ce courageux élan, il se traîna, soutenu par un de ses compagnons, jusqu'à l'immense cheminée, où les gendarmes lui laissèrent une place; là, il s'assit, posa ses mains sur ses genoux, et resta tellement immobile, qu'on aurait pu le croire parmi les trépassés, si les flammes du foyer, en se reflétant sur son visage, n'eussent parfois laissé entrevoir le mouvement convulsif de ses lèvres. Ce

moribond, entouré de gendarmes, dont les armes brillaient à la lueur rougeâtre du feu ardent qu'ils ne cessaient d'attiser, ces groupes d'employés de police, de geôliers, de commissaires, qui s'entretenaient à voix basse, ces huissiers qui entraient et sortaient mystérieusement pour s'assurer que tout était en ordre, ou pour donner de nouvelles instructions, tout cet ensemble de muets personnages, dont les costumes ne caractérisaient que trop les fonctions, donnaient à cette austère chapelle, à peine éclairée par quelques torches qui brûlaient çà et là, un aspect si lugubre et si imposant, qu'il ajoutait encore aux tristesses et aux perplexités de mon âme. L'attente était longue, mortelle. Fatigué d'esprit et de corps, j'allais me jeter sur un des lits qu'on avait dressés dans la salle, lorsqu'un bruit de portes qu'on ouvrait et fermait, des pas précipités, des voix nombreuses attirèrent notre attention.....

— C'est le comte, s'écria un commissaire de police en entrant rapidement dans la salle ; il arrive, les lits sont-ils prêts? Ces paroles retentirent dans mon cœur; un tremblement subit passa dans tout mon être; les yeux fixés sur la porte; dans une anxiété qui fit disparaître toute autre pensée, tout autre sentiment, j'attendais Confalonieri, ce frère d'infortune que mon cœur s'était choisi....

Un homme en manteau, d'une haute stature, d'un aspect imposant, parut enfin à la porte, appuyé sur deux gendarmes... A peine l'eus-je aperçu

que je m'élançai vers lui, que j'écartai ceux qui l'aidaient à marcher... — C'est à moi de te soutenir, lui dis-je en l'embrassant avec tendresse,... et je passai mon bras autour de sa taille... Il était temps, car je le sentis défaillir, et je dus l'emporter sans connaissance, avec l aide d'un gendarme, jusqu'au lit de camp que l'on avait dressé non loin de la cheminée. Là, comme s'il eût été mon père, je m'efforçai de donner à son corps une position commode; je soulevai sa tête, j'ouvris les vêtements qui couvraient sa poitrine pour qu'il pût respirer, je détachai sa cravate pour lui laisser exhaler sans contrainte les plaintes étouffées que la douleur lui arrachait; et debout à son chevet, toujours prêt à contenir les mouvements convulsifs de ses membres contractés, je veillais, une de ses mains dans les miennes, sur celui que Dieu ne m'avait fait connaître ici-bas, je le croyais, hélas! que pour former avec lui, au moment de la mort, une de ces fraternités saintes qui donnent au cœur, dans ces fatals moments, force, courage et consolations, par l'espoir de jouir à jamais, dans les cieux, de cette union indissoluble qu'un même martyre a scellée sur la terre.

Rangés autour de cette couche de douleur, nos compagnons de captivité, la consternation sur les traits, les larmes dans les yeux, attendaient avec angoisse la fin de cette crise nerveuse, dont on ne peut comparer les horribles effets qu'à ceux d'une attaque d'épilepsie, tandis que les gens du pouvoir, dont la

salle s'était remplie, nous regardaient stupidement donner des soins à l'infortuné qui se débattait sous la violence du mal!... Peu à peu, cependant, les crispations devinrent moins fortes, moins fréquentes; les gémissements continuaient encore, il est vrai, mais ils étaient plus sourds, moins prolongés que ceux qui avaient d'abord brisé mon cœur; et, à l'agitation d'un être plein de vie, succéda bientôt l'affreuse immobilité d'un corps inanimé.... Seulement, à la contraction continuelle de ses paupières, on voyait que l'agonie durait encore, et que ces souffrances qui nous consternaient, ne seraient pas les dernières que notre malheureux ami aurait à supporter! Ces tristes symptômes durèrent longtemps après que les spasmes furent apaisés; enfin ils disparurent aussi, et la figure du pauvre patient reprit ce calme, cette majestueuse beauté qui se voit souvent sur les traits de ces hommes au cœur pur, qui viennent d'exhaler leur dernier soupir.

Dans une exaltation de regrets et d'amour qui absorbait toutes mes pensées, j'observais en silence le visage mâle et régulier de la noble victime qui allait payer de sa vie son dévouement à son pays, son trop de confiance en l'honneur de ceux qu'il avait crus dignes de s'associer à ses patriotiques espérances.... Ah! quels chagrins cuisants ont dû miner ta vie, pensais-je en mettant doucement ma main sur ce cœur, dont nul n'a connu mieux que moi l'inaltérable justice et la générosité.... Que tu as dû souffrir, mon Dieu! en te voyant ainsi forcé

de défendre tes jours contre la faiblesse et les trahisons de prétendus amis que tu croyais sûrs et dévoués ! Que de douloureuses déceptions, que de mortels dégoûts auront abreuvé ton âme, quand ils sont venus te soutenir en face que tu leur avais confié tel secret, tel dessein.... Oui, ce sont là de ces souffrances qui brisent, écrasent, et vous laissent abattus, sans force contre les dernières angoisses, quand il faut s'écrier, dans l'amertume de son âme : Pour qui, mon Dieu! pour qui donc ai-je sacrifié mes jours et le bonheur d'une femme adorée?.... Tu as été abandonné, pauvre Frédéric! cruellement abandonné! Mais la Providence, en nous réunissant dans un tel moment, a voulu que tu eusses au moins près de toi un ami dévoué, un compagnon de mort, qui t'aimât, te comprît, et dont tu pusses serrer la main, écouter les paroles avec consolation et sans contrainte.

Pour le voir de plus près, pour sentir à son souffle, s'il allait se réveiller de ce long assoupissement, je penchai ma tête vers la sienne, et dans mon émotion je baisai tendrement son front pâle et glacé, tandis que mes larmes mouillèrent son noble visage. Soit que l'accès fût à son terme, ou que la chaleur de mes mains, de mes lèvres, eût rappelé plus vite au cœur le sentiment de la vie; il ouvrit enfin ses yeux si grands, si beaux, dont la violence du mal n'avait pas altéré la pureté, les promena d'abord vaguement sur tout ce qui l'entourait; puis, les fixant sur moi avec une expression de tendresse

et de bonté qui me pénétra jusqu'à l'âme, il m'attira vers lui, me serra dans ses bras, sur son cœur, me donnant, dans son attendrissement, les noms les plus doux, les plus tendres!... Ce fut là un de ces moments sacrés et solennels où deux âmes éprouvées par les mêmes douleurs, deux âmes créées par Dieu pour s'aimer et souffrir, se retrouvent, se confondent, et sentent qu'ainsi réunies par la volonté suprême, elles seront plus fortes contre l'adversité, plus calmes, plus résignées, meilleures dans chacun des instants de leurs douloureux sacrifices!

Soulève-moi un peu, me dit-il, avec un accent qui exprimait à la fois sa tendre reconnaissance et sa touchante confiance dans celui sur lequel, tout le lui révélait, il pouvait à jamais compter! Le paroxisme, si je restais entièrement couché, pourrait recommencer encore, et j'ai besoin de te voir, de te dire quel soulagement j'éprouve à t'entendre, à sentir ta main dans la mienne, à te presser sur mon sein... — Et il m'embrassait avec effusion!... Alors je l'aidai à se redresser et je lui dis doucement : Le pauvre Palavicini est là, qui n'ose s'approcher... D'autres, aussi malheureux que lui, attendent...— Sans me laisser achever, il tourna vers eux sa tête appesantie, et leur tendit la main en gage de pardon... Tous s'inclinèrent, tous fondirent en larmes, et Palavicini, à genoux, couvrant de baisers cette main qu'il ne se croyait plus digne de toucher, s'écria : Quoi! tu ne me repousses pas! Quoi! tu par-

donnes ! à moi qui t'ai trahi, à moi qui suis la cause première de ta ruine !... Ah ! Frédéric !... Frédéric !... ta générosité me rend la vie ! Que me font les malheurs qui m'attendent, maintenant que je suis assuré que ta grande âme est touchée de mon repentir !... C'est qu'ils m'ont indignement trompé, vois-tu, ces scélérats ! c'est que j'étais jeune, sans expérience... — Confalonieri, ému, s'empressa de lui dire, en lui ouvrant ses bras : Giorgio, je ne me souviens plus que de tes efforts pour réparer l'erreur d'un premier moment... Viens ici, sur mon cœur, il ne garde rien du passé...

Ces touchantes paroles de réconciliation furent prononcées avec tant de simplicité et de conviction, qu'elles me donnèrent une idée bien plus haute, bien plus juste encore du caractère de l'homme dont je me sentais si fier de mériter l'estime ! — Palavicini sanglotait, et, cachant son visage dans le sein de l'ami généreux sur lequel il avait, par sa faiblesse, attiré tant d'irréparables calamités, il répétait avec transport : C'est la vie que tu me rends en me réhabilitant à mes yeux !... et moi, je t'ai donné la mort !... L'attendrissement était général : Borsieri, Castillia, Tonnelli, profondément émus des paroles de bonté que Confalonieri leur avait adressées, s'en étaient rapprochés, et lui exprimaient en silence leur profonde reconnaissance par des larmes, des serrements de mains, tandis que la pitié, empreinte sur les figures des nombreux surveillants, révélait qu'eux aussi avaient été touchés

de cette pathétique scène de regrets et d'évangélique pardon.

Monsieur le comte a-t-il repris connaissance? demanda pour la quatrième fois un personnage vêtu de noir, devant lequel s'inclinaient respectueusement tous les gens qui nous entouraient. Un gendarme lui ayant fait signe que oui, il ajouta: Que chacun soit à son poste; dans quelques minutes je viendrai chercher les prisonniers.

— C'est pour paraître devant la commission, me dit Confalonieri; on va nous lire notre sentence.... Mon cœur battit plus vite, je pressai plus fortement dans mes bras l'ami dont la cruelle destinée me faisait oublier dans cet instant terrible que tout aussi était fini pour moi! — Il faut que je descende de ce lit, ajouta Frédéric, après avoir repris haleine de ses premiers efforts pour se mettre sur son séant, aide-moi, aide-moi, ami; si je ne pouvais me tenir debout pour aller à la commission, ils m'y porteraient de force, et je veux à tout prix éviter cette humiliation....— Appuie-toi sans crainte, lui dis-je, en le soutenant avec vigueur, laisse aller s'il le faut sur mon bras tout le poids de ton corps; Dieu m'a donné la force et je l'en bénis dans ce moment. — Nous fîmes alors quelques pas dans la salle... — Grâce à toi je me soutiendrai, je le sens, je l'espère... Ces derniers mots étaient à peine articulés, qu'une des portes de la salle s'ouvrit avec rapidité: Qu'on fasse avancer les accusés, dit à haute voix l'huissier de la commis-

sion..... Nous nous regardâmes, Confalonieri et moi, nous nous serrâmes le bras avec une tendre et sympathique énergie, et je lui dis bien bas : Plût à Dieu qu'on nous laissât marcher ainsi au supplice !

Précédés de quelques commissaires, nous nous avançames lentement au milieu de la haie que les gendarmes avaient formée de chaque côté.—Si la distance à parcourir est longue, pensais-je avec douleur, si nous faisons plus de cent pas, Confalonieri succombera,... car je sentais ses jambes faiblir malgré toute sa résolution et l'appui de mon bras..... Heureusement que peu de secondes suffirent pour arriver à la salle où nous attendait l'inquisitoriale commission dont les membres, au nombre de neuf, étaient rangés en demi-cercle autour d'une table chargée de flambeaux.

A la gauche du président, se voyait Salvotti plus pâle, plus sinistre que jamais. On nous plaça debout le long du mur qui faisait face au tribunal. Le silence que notre arrivée avait interrompu se rétablit, il y eut un moment d'attente,.... il fut long et terrible !... mais de toutes mes anxiétés, celle qui dominait mon âme était la crainte de voir Confalonieri perdre tout à coup connaissance devant nos juges iniques !.... Quelle joie cruelle en aurait éprouvée Salvotti, dont les yeux étaient arrogamment fixés sur nous.... — Courage, dis-je à voix basse à mon ami en le soutenant plus fortement encore.... Son regard assuré, le calme de sa

belle figure qu'il tourna un moment vers moi, me tranquillisèrent sur l'effroi d'un paroxisme nerveux. On aurait entendu s'agiter une feuille.... Enfin le président (que nous n'avions jamais vu) fit signe au greffier de passer à la lecture des sentences; ses mains tremblantes pouvaient à peine tenir le fatal papier.... Il commença, mais sa voix était si faible, si émue, qu'il fut obligé de s'arrêter dès les premiers mots.... Déjà Salvotti, qui se trouvait près de lui, étendait la main pour proclamer lui-même sans doute le tragique résultat de ses infernales œuvres, quand le greffier reprit avec plus d'assurance :

Per sentenza della commissione imperiale, confirmata dal supremo tribunale di Verona, e sanzionata da sua maestà, il conte Federico Confalonieri accusato e convinto di altò tradimente, è condannato a morte (par sentence de la commission impériale, confirmée par le tribunal suprême de Véronne, et sanctionnée par sa majesté, le comte Frédéric Confalonieri, accusé et convaincu de haute trahison, est condamné à mort).... Là, il s'arrêta, et Salvotti, pour jouir de l'effet terrible que devait produire sur sa victime ce sanguinaire arrêt, jeta sur l'infortuné comte des regards perçants et victorieux;.... mais son attente fut déçue : aucun trouble, aucune altération ne se montra sur les traits de Confalonieri, dont les yeux s'abaissèrent alors avec une indéfinissable expression de mépris et de supériorité sur l'indigne artisan de sa ruine.

Après une assez longue pause, le greffier continua :

Ma la pena capitale, con somma clemenza di sua maestà, gli è stata commutata nel carcere duro in vita, nella fortezza di Spielberg (mais la peine capitale, par l'inépuisable clémence de sa majesté, a été commuée en la prison dure pour toute la vie, dans la forteresse du Spielberg).

Un léger frémissement se fit entendre parmi les assistants.... Confalonieri demeura impassible.... Palavicini articulait des mots entre-coupés de soupirs et de murmures, Castillia leva les yeux au ciel, Tonnelli parut frappé de la foudre....

Pour moi, il me fallut toute ma force de volonté pour ne pas m'élancer dans les bras de l'infortuné que je voyais ainsi, contre toute espérance, passer de la mort à la vie.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que la lecture recommença.... Puis nous entendîmes encore :

Per ugaale sentenza del imperiale commissione, confirmata dal tribunale supremo di Verona e sanzionata da sua maestà, Alessandro Andryane, in età di vinti cinque anni, accusato e convinto di alto tradimento, è condamnato a morte.

Ma per somma clemenza di sua maestà, la pena capitale gli fu commutata in carcere duro in vita, nella fortezza di Spielberg (par

une même sentence de la commission impériale, confirmée par le tribunal suprême de Véronne, et sanctionnée par sà majesté, Alexandre Andryane, âgé de vingt-cinq ans, accusé et convaincu de haute trahison, est condamné à mort; mais par l'inépuisable clémence de sa majesté, la peine capitale est commuée en prison dure pour toute la vie dans la forteresse du Spielberg).

Les yeux de Salvotti, brillants d'une satisfaction cruelle, me disaient : — Je te l'avais bien promis!... tandis que ceux de Confalonieri, qui s'étaient tournés vers moi, me laissèrent voir la plus touchante compassion..,. Je répondis à l'un en lui serrant tendrement la main, à l'autre par un sourire de pitié!.... Quant au salut inespéré de ma vie, j'en entendis la certitude sans émotion et sans joie.... J'avais déjà trop souffert pour que le sentiment de l'existence prévalût aussitôt sur les tristesses de mon âme,...

On passa ensuite aux autres sentences : Palavicini, Borsieri, Castillia, furent condamnés à vingt ans de carcero duro, Tonnelli à dix ans.

Quand le greffier eut terminé sa lecture, le président nous adressa quelques mots pour nous exhorter à mériter par notre conduite la toute clémence que sa majesté avait montrée à notre égard; nous l'écoutâmes dans le plus profond silence, puis sans qu'aucun de nous fît entendre une seule parole, nous saluâmes et reprîmes le chemin de la chapelle.

XXIX.

Les forces de Confalonieri étaient épuisées, et ce fut à grand'peine, malgré tous ses efforts et les nôtres, qu'il gagna le lit où nous l'avions déposé lors de son arrivée. — Serais-tu menacé d'une attaque? lui demandai-je avec empressement.... — Non, je ne le crois pas; quelques instants de repos me remettront; sans toi je n'aurais pu résister si longtemps, je serais tombé devant la commission!... que Dieu t'en récompense! — C'est lui qui nous a réunis, répondis-je en tombant dans ses bras, et c'est lui que je remercie de m'avoir associé à ton sort.... — Frédéric me serra fortement sur son

cœur, puis, vaincu par la fatigue, sa tête retomba sur l'oreiller, ses yeux se fermèrent.

Après avoir été prier les gendarmes et gens de police de garder le silence, pour que le comte pût reposer quelques instants, nous vînmes nous asseoir non loin de lui, causant à voix basse de la sentence qui venait de nous frapper; tous me plaignirent, tous tombèrent à l'envi sur la conduite odieuse de l'inquisiteur, dont ils citaient des traits révoltants d'astuce et de perfidie.—Vingt ans de *carcere duro!* s'écria Borsieri, pour de semblables peccadilles!.... Qu'avons-nous fait pour être traités avec tant de barbarie?... — Ce que tu as fait, dit Confalonieri, que la voix un peu vibrante de notre compagnon tira pour un instant de son assoupissement;..... ce que tu as fait? indignement trompé dans les premiers moments de ton arrestation, par les perfides suggestions de Salvotti, tu rétractas ensuite généreusement ce qui pouvait me nuire;.... voilà ton crime aux yeux de notre implacable ennemi et ce qui te conduit à Spielberg...— Borsieri, touché de ce témoignage d'estime, s'avança rapidement vers Confalonieri, lui prit la main, et lui dit, les yeux mouillés de pleurs : Maintenant, je ne craindrai plus le *carcere duro*.

Les vitraux de la chapelle commençaient à être légèrement éclairés par les premiers rayons du jour, les torches s'éteignaient, et les rares lueurs du foyer perçaient à peine par intervalles l'obscurité qui régnait encore autour de nous : assis près du che-

vet. de Confalonieri, et pensant à notre condamnation, à cette dure et perpétuelle prison de Spielberg, je me disais : Qui sait si nous ne regretterons pas bientôt que notre arrêt de mort n'ait pas été exécuté ! qui sait quelle déplorable existence nous allons mener dans ce séjour affreux dont le nom seul suffit pour glacer d'épouvante... Les angoisses de l'attente, nous les avions connues, les adieux à la vie, nous les avions faits ;.... nous étions prêts à mourir :.... encore quelques heures, quelques jours de plus, et le supplice mettait fin à nos maux! Hélas! que de fois peut-être n'appellerons-nous pas, du fond de notre cachot, cette mort avec laquelle nous avons si longtemps causé ! cette mort qui nous aurait délivrés....

— Délivrés, oui sans doute, mais ceux que nous laisserions, mais l'inguérissable douleur de nos familles et leur joie en apprenant que nous sommes sauvés, pouvons-nous ne pas en être touchés? pouvons-nous ne pas remercier Dieu d'avoir conservé des jours qui ne nous appartenaient plus, des jours qui finiront peut-être encore par la liberté et le bonheur, alors que le temps des larmes sera passé et que nous retrouverons, moi, mon vieux père, ma sœur si bonne, mon frère que j'aime; lui sa Thérèse, son incomparable Thérèse, dont le nom adoré vient mourir sur ses lèvres, tant la pensée de ce qu'elle a dû souffrir dans ces affreux moments lui brise le cœur.....

Une fois échappé à l'échafaud, les miens comp-

tant sur ma jeunesse, sur ma forte constitution, pourront espérer que je ne succomberai pas aux souffrances du cachot; mais elle, pauvre Thérèse, qui calmera ses craintes, ses angoisses sur la santé de cet époux si cher? qui peut lui répondre qu'il résistera à toutes les privations, toutes les rigueurs d'une longue prison? Malade comme il l'est, ne doit-elle pas trembler, l'infortunée, qu'il ne périsse faute de secours, qu'il ne meure à la peine dans l'isolement et l'abandon?..... Ah! la pensée en est insoutenable, déchirante!... Moribond, abandonné..... Non, mon Dieu! non, Thérèse, un tel malheur ne lui sera pas réservé..... Nous n'avons pas été ainsi réunis, sauvés si miraculeusement pour ne pas supporter ensemble les épreuves à venir; ne nous a-t-on pas mis sur la même ligne? notre sentence n'est-elle pas exactement semblable? Tout doit donc nous faire présumer qu'en voyage comme en prison nous ne serons pas séparés;..... j'en ai le pressentiment, l'espérance... Et alors n'aura-t-il pas en moi le frère le plus tendre, le plus dévoué? Vas, ne crains pas, ô Thérèse, que je vénère, ne crains pas que ce grand cœur, qui ne bat plus que pour toi, soit seul à souffrir, seul à se débattre contre les persécutions des hommes, et l'épuisement d'un corps ruiné par la maladie et les tourments..... non, je serai là pour le soutenir, pour le veiller, je t'en fais la promesse, je te le jure; et je regarde comme une faveur du ciel de pouvoir consacrer mes forces et ma jeunesse à me dévouer sans

mesure à l'homme qui vient de me prouver, dans ces moments solennels, que sa grande âme est à la hauteur de tout ce que ses admirateurs étaient en droit d'en attendre.

L'espoir d'adoucir les douleurs de mon ami, d'agir encore dans cette vie de passive souffrance, à laquelle nous allions être désormais condamnés, avait ranimé mon cœur....... Je contemplai avec consolation l'infortuné que la Providence semblait confier à mes soins, pour que je supportasse avec plus de résignation ma triste destinée !..... je sentais le besoin de l'embrasser avec tendresse, de l'assurer que j'étais à lui, corps et âme ;..... et j'aurais cédé sans doute à ce désir, si la crainte de troubler le salutaire repos dont il paraissait jouir n'eût retenu mon effusion. Pour me dédommager alors de la contrainte que je m'imposais, je parlai de lui, de sa Thérèse avec mes compagnons d'infortune. Tous rendaient hommage à la puissance de volonté, à la profondeur d'esprit, à l'amour de justice et de vérité qui formaient les premières bases du caractère de Confalonieri; ce qu'il avait fait, et ce qu'il avait voulu faire pour son pays avant d'être arrêté, était dignement apprécié par eux; mais ce qu'ils admiraient surtout, c'était sa généreuse conduite, son inébranlable fermeté pendant tout le cours d'un procès qui dura deux ans, et pendant lequel tant d'accusés s'étaient sauvés en l'accablant, tandis que lui n'avait agi et pensé que pour les sauver tous !... Jamais éloge n'avait mieux trouvé le chemin de

mon cœur; c'était le tribut payé par la conviction du malheur reconnaissant à l'héroïsme de l'infortune !

Entendez-vous ce bruit sourd et prolongé, semblable aux murmures lointains des vagues de la mer? nous dit Borsieri en s'interrompant tout à coup..... Nous levâmes tous les yeux vers les hautes fenêtres d'où semblait arriver cette rumeur confuse que nous entendions depuis quelque temps sans nous en être rendu compte.... — Ecoutez, continua-t-il, comme ce bourdonnement s'élève et monte jusqu'à nous !... C'est la foule et ses mille voix que la crainte comprime.... La foule empressée, curieuse, avide de contempler, de se repaître du spectacle de notre exposition.... — Nous, exposés! répéta Castillia..... pour quelle raison, et dans quel but?... Je n'en crois rien ; n'avons-nous pas entendu les sentences? — Oui, mais le peuple ne les connaît pas; et, comme aux condamnés du procès de Venise, on nous favorisera d'une exhibition en plein air, d'une ignoble station sur le pilori, afin que chacun puisse voir à son aise la figure et la contenance de ces ennemis acharnés de la société, de ces carbonari farouches, qui ont commis le plus impardonnable des crimes, celui de douter un instant des droits de l'Autriche sur l'Italie.... Voyez d'ici cette multitude se presser, s'étouffer, pour arriver plus près de nous..... Prêtez l'oreille à la clameur toujours croissante..... Qu'on aille maintenant annoncer à cette populace que l'arrêt ne sera

pas lu en public, et des cris de mécontentement partiront de toutes les bouches. — Si quelqu'un était assez lâche pour nous insulter, s'écria Palavicini, je lui cracherais au visage.

Déjà le jour avait pénétré dans toutes les parties de la chapelle, et Confalonieri ne donnait aucun signe de vie..... Inquiet de cette immobilité, je me rapprochai de lui, je me baissai doucement jusqu'à sa tête, j'écoutai sa respiration.... — Il dort, dis-je à Castillia, qui se trouvait près de moi..... Confalonieri ouvrit les yeux. — Pardonne-moi d'avoir troublé ton sommeil, *Federico mio*, je craignais qu'un nouvel accès..... Il me sourit avec bonté, puis il me dit : — Le sommeil! il y a longtemps que je ne le connais plus! Mais après tant de mortelles angoisses, ne devais-je pas, dans un pieux recueillement, consacrer mes pensées à l'ange dont l'héroïque dévouement est l'unique cause de mon salut.... Sans elle, j'en suis certain, je n'aurais plus que quelques heures à vivre... Pauvre Thérèse! elle aura surmonté tous les obstacles, vaincu toutes les volontés!.. Mais quelles épreuves, grand Dieu! n'a-t-elle pas supportées l'angélique créature!... Et qui sait, hélas! qui sait quels ravages de si cruels assauts ont pu produire dans tout son être!..... Un long soupir suivit ces dernières paroles; puis il reprit : Ne songeons aujourd'hui qu'au soulagement que vont éprouver les bien-aimés de nos cœurs, en apprenant que notre existence est assurée..... Plus tard, ıd nous serons seuls, nous parlerons d'eux; à

cette heure, nous nous attendririons, et nous avons besoin de calme et de résolution pour le reste du jour : le moment de l'exposition ne doit pas être éloigné..... Dieu veuille que mes forces ne me trahissent pas !.... Heureusement que je compte sur toi, ajouta-t-il en s'appuyant sur mon bras pour se relever et se mettre sur une chaise.... Grâce à ton secours, j'échapperai à cette nouvelle torture de mes ennemis.

Signor conte, dit en ce moment à Confalonieri un commissaire de police dont j'avais remarqué la tournure singulière et la continuelle activité..... *Signor conte, la riverisco umilissimanente* (je vous salue très-humblement) ; je suis enchanté, ravi, de voir votre seigneurie sur pied ; elle ne reconnaît peut-être pas le fameux *Chiesa*, la terreur des voleurs... *Chiesa*, le *commissaire aux exécutions*, que les fermiers de M. le comte accueillaient si bien quand il allait dans leurs environs faire quelque expédition contre les bandits ? — En effet, il me semble que ce n'est pas la première fois que je vous vois, lui dit Confalonieri. — J'étais bien sûr, reprit notre homme d'un air satisfait, que monsieur le comte me reconnaîtrait.... C'est que sans me flatter, *nel mio piccolo* (dans ma petite sphère), j'ai sû m'acquérir quelque estime... Ce que je fais, seigneur comte, je tiens à le bien faire; c'est mon principe, le devoir avant tout : mais le devoir n'empêche pas qu'on ait un cœur, et la reconnaissance que je vous dois, *signor conte*, pour

toutes les bontés que votre noble famille a eues pour la mienne, ne finira qu'avec ma vie.... Je suis comme ça, moi! dans ma petite sphère, je me suis toujours dit que ce sont les sentiments qui font l'homme, et que c'est l'esprit qui le distingue des animaux; aussi me suis-je-fait une bibliothèque..., là...., que plus d'un littérateur pourrait envier; sans me vanter, *nel mio piccolo* (dans ma petite sphère), j'ai quelque goût; et, tout en poursuivant mes voleurs, je profite des moindres instants pour enrichir ma mémoire de quelque bonne lecture.... Ça donne de l'agrément et de la considération.... On se dit en m'écoutant : Voilà un homme qui a du monde et de l'éducation.... N'est-il pas vrai, monsieur le comte, l'instruction ne gâte rien? Cela ne fait-il pas pitié de voir que la plupart des Milanais ne savent parler que leur mauvais patois? Dans ma petite sphère, moi, je me suis dit qu'un employé de confiance, un commissaire de police devait être aussi bien embouché qu'un académicien *della Crusta* (della Crusca), et grâce à Dieu, n'est-ce pas, *signor conte*, je n'ai rien à envier aux plus habiles?

Confalonieri ne put s'empêcher de sourire, tandis que j'étouffais à peine l'hilarité qu'excitait en ...i l'érudit commissaire dont le langage était un ... bizarre des dialectes milanais, bergamas... ... mots italiens cousus les uns aux autres, ...onoņçait à la toscane.

...un plaisir pour moi, continua l'éloquent

Chiesa, d'avoir affaire avec un homme de la portée de monsieur le comte, d'un homme que je révère, et avec un aimable *cavaliere* comme *il signor Francese*, ajouta-t-il en se tournant gracieusement vers moi.... Aussi quand il s'est agi de l'exécution et qu'on m'a fait appeler pour me consulter sur l'ordonnance de la cérémonie, je me suis dit, dans ma petite sphère : Attention, *Chiesa !* il ne s'agit pas ici de misérables brigands, mais de la fine fleur de la noblesse, mais d'une des premières familles de Milan; d'un comte auquel tu es heureux de montrer ton respect, ta reconnaissance, et d'un étranger à qui tu dois donner une belle idée de ton savoir faire..... A l'œuvre donc, et prouve que tu sais traiter chacun de tes condamnés, suivant son rang et son mérite; alors j'ai réfléchi, j'ai consulté mes livres, j'ai fait mes plans,... et sans me vanter, *signor conte*, dans ma petite sphère, j'avais réussi à souhait, tout était combiné : le moment où le cortége devait partir du palais de justice, les rues par lesquelles il devait passer, toutes rues nouvelles au moins, comme le lieu où j'avais ordonné de dresser les deux potences, car je savais trop ce que je devais *al signor conte*, pour le traiter comme un condamné ordinaire : d'abord, tout était neuf, le gibet et les cordes, et jusqu'à l'échelle pour y grimper.... Les deux potences se regardaient, c'était comme il faut et dans ma petite sphère, je puis dire, sans me flatter, qu'on aurait pas vu de longtemps quelque

chose d'aussi bien ordonné que cette exécution là. Ça m'avait donné du mal, c'est vrai..... Et quand on est venu m'annoncer que tous mes préparatifs ne serviraient à rien, moi qui comptais la dessus pour me faire honneur, j'ai dit : *Che peccato* (quel dommage)! cela aurait joliment été, et *il signor conte* aurait été satisfait de mes attentions pour lui prouver ma reconnaissance.

Il y avait quelque chose de si burlesque et de si étrange, dans les discours et les manières du personnage, en nous racontant les soins qu'il avait pris pour que tout allât *a dovere* (à ravir) dans notre pendaison, que nous nous regardions, Confalonieri et moi, pour nous demander si cet ordonnateur distingué de cordes et de gibet, ne se moquait pas grossièrement de nous; mais il y avait dans son air, tant d'importance pour ses honorables fonctions, tant d'amour du métier, joints à tant de désir de paraître un *uomo di garbo* (un homme comme il faut) et plein de sentiments, que force nous fut de croire à son impudente et incroyable bonne foi *.

C'était donc une chose arrêtée que notre exécution? lui demandai-je. — Arrêtée, décidée, décrétée, *caro il mio signor Francese*; bel et si bien, que tout était prêt, qu'il a fallu qu'on me répétât dix fois le contraire, pour que je pusse

* Ce récit qui peut paraître exagéré, n'est que l'exacte vérité (*Note de l'Éditeur.*)

croire que cela n'avait pas lieu ; c'est que voyez-vous dans ma petite sphère, je suis assez bon juge des choses et des hommes : qu'est-ce qui a maintenant plus de vouloir et de pouvoir dans ces affaires-là ? m'étais-je dit, en tirant comme çà mes petits raisonnements. — C'est le conseiller Salvotti. — Qu'est-ce qui tient comme à un royaume, que *questi signori siano appiccati* ? (ces messieurs soient pendus ?) — C'est le conseiller Salvotti. — Qu'est-ce qui a dit à tous, que rien ne pouvait les sauver ? — C'est le conseiller Salvotti. – Or donc, pour parler comme mes livres, si ce fameux inquisiteur si zélé, si habile, a le désir, le pouvoir et le vouloir que l'exécution ait lieu, qu'est-ce qui pourra l'empêcher ? — Personne. — C'était raisonné clair et juste, n'est-ce pas, *signor conte* ?

Aussi, quoique tout fût suspendu, ne me suis-je rendu qu'à une dernière preuve. — Et quelle était cette preuve, *signor Chiesa* ? dit Confalonieri. — C'est, seigneur comte, lorsque j'ai entendu la chose de la bouche même du conseiller Salvotti ; je comprenais bien que ça ne l'arrangeait pas, cet homme, c'était tout simple; après s'être donné tant de mal, voir comme ça s'échapper un gibier si bien traqué, ce n'est pas fait pour satisfaire ; quand on travaille comme nous en conscience, seigneur comte, on n'aime pas à perdre ainsi le fruit de ses peines..... Il est vrai, ajouta-t-il en souriant d'un air entendu, que le conseiller Salvotti, qui s'attend à être nommé membre du sénat de

Véronne, aura là une belle fiche de consolation; mais c'est égal, je parierais que la joie d'un avancement si bien gagné, ne le consolera pas de ne point en être venu à ses fins avec vos seigneuries... C'était pour lui la couronne du procès;... car chez nous autres criminalistes, voyez-vous, la pièce n'est pas complète quand le cinquième acte ne finit pas en l'air..... Ah!... ah!... ah...

Et le facétieux Chiesa riait encore de l'heureuse saillie de son esprit *sbirien*, lorsqu'un bruit de chaînes vint l'interrompre. Voyez un peu comme on s'oublie, reprit-il, quand on a le bonheur de de causer avec des gens qui vous comprennent..... Le diable m'emporte si je croyais que l'heure de l'exposition fût déjà sonnée. Seigneur comte, je vous salue très-humblement;... si jamais vos seigneuries ont besoin de mes petits services, sans me vanter, dans ma petite sphère, je m'acquitte assez bien des devoirs qu'on me confie; et, pour une personne à laquelle je dois autant qu'à monsieur le comte, il n'est rien..... — Que vous ne fassiez, dit Confalonieri, pour que la potence soit des plus belles, et que la corde glisse et l'étrangle *a dovere* (à ravir), n'est-ce pas, monsieur Chiesa? — Ah! seigneur comte, seigneur comte, répéta l'obséquieux commissaire en nous saluant: *Ange quot angis* (*age quod agis*) (fais bien ce que tu fais).

Allons vous autres, cria-t-il aux familiers de la police, faites promptement, apportez ici les fers.

Monsieur le comte veut-il que je les lui attache moi-même? dépêchons, dépêchons... — Je vous saurais infiniment de gré, dis-je à voix basse à Chiesa, de ne mettre les chaînes au comte qu'au dernier moment; il ne le demanderait pas, mais il est si faible, si exposé à s'évanouir, qu'il y aurait de la barbarie à ne pas diminuer ses souffrances; je ne conçois même pas que la commission puisse exiger qu'un pauvre malade soit martyrisé de la sorte. — La loi le veut, *signor Francese*, et c'est l'ordre précis de la commission, qu'aucun de vous n'en soit exempt.

XXX.

Déjà l'on n'entendait que le cliquetis des chaînes qu'apportaient ou traînaient les geôliers et leurs valets,... bruit sinistre qui fit sur nous une impression aussi pénible que nouvelle. Nous voilà donc assimilés aux bandits et aux assassins, dis-je tristement à Confalonieri; les mêmes fers qui ont chargé leurs mains infâmes, vont aussi enchaîner les nôtres... Ah! c'est ignoble!..—Mon ami, me répondit-il, d'une voix douce en m'attirant vers lui, souviens-toi de ce vers de l'un de vos plus grands poëtes :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud...

Soumettons-nous à ce que nous ne pouvons empêcher, et montrons-nous, chargés de fer, aussi calmes, aussi dignes que nous l'eussions été en marchant au supplice... Mais hélas! en aurai-je la force? Si j'allais m'évanouir publiquement!... comme ils jouiraient de cette faiblesse involontaire, comme ils la feraient passer aux yeux du vulgaire comme une preuve d'abattement ou de lâcheté! Comprends-tu, *Alessandro mio*, quelle est mon anxiété?... Quel serait mon désespoir si l'on pouvait douter de mon courage, de mon entière résignation! Le peuple ne juge que sur les apparences; s'il me voit pâlir, m'affaisser, il dira : Voyez, il a peur, il tremble, ce Confalonieri!... qu'aurait-ce donc été s'il eût fallu marcher à la mort?... Et mon nom, cette fois encore, serait souillé d'une tache que le témoignage des gens de cœur qui me connaissent ne saurait effacer... Que de viles et grossières calomnies n'a-t-on pas amassées sur ma tête! que d'absurdités n'a-t-on pas répandues sur mon compte... et pourtant, quoique l'on sache aujourd'hui que ces bruits infâmes n'étaient que la tactique d'une police perfide, il en restera toujours quelque chose dans l'opinion de tant de crédules Milanais... Oui, je te l'avoue, si mon malheur voulait que je tombasse privé de sentiment aux yeux de tous, ce serait pour mon cœur une mortelle douleur! Mon Alexandre, je compte sur toi pour me sauver de cette humiliation... Tu me soutiendras, n'est-ce pas? Pendant près de deux ans que j'ai été exposé aux

tortures de Salvotti, jamais je ne lui ai donné la joie de me voir sortir de la modération et de la fermeté que je m'étais prescrites; l'exagération, la forfanterie, me sont odieuses, mais la dignité du maintien, c'est l'homme, et si je la perdais dans cette circonstance, que ne dirait pas de moi ce Salvotti qui me déteste?.. Laisse-moi m'essayer, ajouta-t-il, en s'efforçant de se lever seul... Ah! s'il suffisait de ma volonté pour rendre la vigueur à mon corps... mais la maladie a consumé toutes mes forces!... Et il avait à peine fait trois pas, qu'il fut obligé, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur une chaise.

C'est dans cette position que vinrent le trouver, leurs chaînes et menottes en main, les geôliers qui avaient déjà fini *la toilette* de Borsieri, Castillia, Palavicini et Tonnelli. — *Signor conte*, dit l'un d'eux, il est temps.....; la commission vient d'ordonner qu'on conduisît les condamnés au pilori..... — Je suis prêt, répondit Confalonieri en leur tendant les mains, pendant que je le soutenais fortement par derrière..... Quoi! les jambes aussi? ajouta-t-il avec douceur..... — Oui, *signor conte;* il faut que la chaîne soit attachée aux pieds et aux poignets, et qu'elle fasse deux fois le tour du corps..... *Fate pure* (faites donc), leur dit mon ami.

Maintenant c'est à vous, *signor Francese*, et tout sera fini. Commencez quand il vous plaira, leur dis-je..... mais non, attendez quelques se-

condes encore; car je venais d'être frappé du désordre d'habits et de chevelure de mon pauvre Confalonieri qu'on avait arraché de son lit de douleur..... Je me hâtai de réparer sa toilette; et prenant le peigne *précieux* dont je m'étais pourvu, j'arrangeai ses longs cheveux que la souffrance de la prison avait blanchis..... Et lui, touché de ces soins qui lui allaient au cœur, il secouait les chaînes qui l'empêchaient de se jeter dans mes bras et me regardait avec des yeux si tendres et si reconnaissants, que mon âme s'en épanouissait! — L'heure presse, allons, *signor Francese*. — A l'instant, je suis à vous; mais avant tout laissez-moi rajuster mon châle, ma cravate et mes cheveux. En deux secondes, j'étais à leur disposition..... — Les menottes sont trop étroites, dis-je au chef de la troupe, elles me blessent. — Nous n'en avons pas d'autres pour le moment, me répondit-il; en chercher de plus larges demanderait trop de temps, car nous partons dans la minute; et il s'éloigna, me laissant aux poignets les deux anneaux dont je conservai longtemps les marques.

Appuie ton coude sur mon bras, dis-je à Confalonieri; ne crains pas de me fatiguer : ainsi soutenu, tu iras jusqu'au bout, sois tranquille. N'auras-tu pas froid?..... L'air va te saisir peut-être?..... Tes mains..... Ah! j'ai dans ma poche des gants pour les couvrir; mais le moyen de les prendre, maintenant que nous sommes si bien harnachés? Je m'en vais appeler ce gendarme qui est là près de

nous. — Il vint en effet, tira les gants de ma poche et les mit, à ma prière, aux mains de Confalonieri.

Le signal du départ venait d'être donné : Palavicini ouvrait fièrement la marche, faisant sonner ses chaînes à chaque pas ; Castillia, Tonnelli, les traînaient lentement ; Borsieri s'y prenait les pieds et manquait de tomber avec fracas ; puis nous venions à notre tour, marchant serrés l'un contre l'autre, pour que mon ami pût avec plus de facilité s'appuyer sur moi. Un gendarme ayant voulu l'aider, il le repoussa : J'irai, me disait-il à voix basse, j'arriverai...— Nous descendîmes pas à pas un escalier de pierre, d'où l'on entendait plus distinctement le solennel murmure, les bruits, les trépignements d'une multitude dans l'attente.

Déjà, à droite, à gauche, autour de nous, dans l'enceinte du palais, sur l'escalier, sous le péristyle, se voyaient des fonctionnaires, des officiers de tous rangs, de toutes armes, des hommes privilégiés, et jusqu'à des femmes qui avaient brigué l'insigne faveur de contempler, les premières, les tristes victimes d'un gouvernement absolu.

— Voilà Confalonieri ! voilà Confalonieri ! répétait-on de toutes parts ; mon Dieu ! comme il est pâle..... Et, plein d'anxiété, je jetai les yeux sur sa figure, tremblant d'y apercevoir les signes précurseurs d'un paroxisme nerveux... Mais il me rassura par un regard, par un mot, par une pression plus

forte de son bras emboîté dans le mien;... et je repris courage.

— Celui qui l'accompagne, dit une dame à un de ses voisins, c'est le Français..... —*Si, signora*, dis-je en faisant un léger salut de tête, qui fit frémir celui à qui elle s'était adressée, comme s'il eût craint qu'on ne l'accusât de connaître le condamné.

L'infanterie hongroise faisait la haie, soutenue par des hussards qui suffisaient à peine pour contenir la foule qui se pressait de notre côté, sitôt que le cri d'annonce : Les voilà! les voilà! eut volé de bouche en bouche.... Et les ondulations de cette masse furent telles, que l'étroit passage par lequel nous devions marcher au pilori fut dix fois sur le point d'être encombré de monde; alors les hussards appuyaient leurs chevaux contre les premiers rangs, les écrasaient, les refoulaient, et des milliers de voix aiguës s'élevaient de tous côtés. — Les forces, comment sont-elles? demandais-je souvent à Confalonieri au milieu de ce bruyant tumulte ; veux tu que nous nous arrêtions quelques secondes pour reprendre haleine? — Non, non, me disait-il; allons, allons toujours!.... Si je fais une pause, je succomberai peut-être... — Allons donc, répétais-je après lui, et la crainte qu'il ne s'évanouît tout-à-coup devenait si forte, que je ne respirais plus....

— Encore quelques pas, lui dis-je, et nous serons au pied du pilori, qu'on avait dressé contre les

murs du palais ;..... déjà même Palavicini et Borsieri montaient les marches roides et hautes de l'étroit escalier où l'on ne pouvait monter qu'un à un.... A peine leurs têtes eurent-elles dominé la foule de quelques pieds qu'une grande exclamation se fit entendre presque aussitôt, suivie d'un silence général..... En moins de deux minutes, ils arrivèrent sur le pilori, où les attendait un geôlier qui les attacha, le dos tourné contre le mur et le visage vers le peuple, à de gros anneaux de fer scellés dans la pierre de distance en distance.... Castillia, Tonnelli, arrivèrent après. — Maintenant c'est à vous à monter, dit d'un air de dédain à Confalonieri un capitaine de grenadiers hongrois. Je le regardai fièrement, puis quittant le bras du comte j'allais passer avant lui, lorsque voyant aux contractions de sa figure quels douloureux efforts il était obligé de faire pour se maintenir sur pied, je lui dis tout bas : — Monte le premier, monte sans crainte, je serai là, derrière toi, tout prêt à te soutenir.... Il monta, mais à chaque degré qu'il franchissait avec tant de peine ses jambes faiblissaient, sa respiration devenait plus courte, plus oppressée, et, dans une mortelle perplexité, je me demandai : Ira-t-il jusqu'en haut ?

Dès qu'il fut en vue de la multitude, on entendit : Confalonieri ! Confalonieri ! Puis tout rentra dans le silence. — *Fa cuore* (prends courage !), lui dis-je, en me plaçant à ses côtés; remets ton bras

sur le mien... Le plus difficile est fait. — Je l'espère, me répondit-il. Suis-je pâle? — non, non, tout ira bien. Alors, je tournai mes regards vers la place, vers les rues aboutissantes, où l'on n'apercevait que des milliers de têtes levées vers nous, tandis que toutes les fenêtres des maisons environnantes étaient garnies de nombreux spectateurs, hommes et femmes, qui se penchaient en avant pour mieux nous distinguer... Mais il n'y avait rien dans cette vive curiosité qui dût nous être pénible, rien qui pût nous faire croire que nous étions entourés d'une population indifférente, prévenue et prête à se réjouir de l'affligeant spectacle de notre odieuse exposition.... Loin, bien loin de là : et si j'eusse été moins inquiet, moins occupé de mon pauvre Confalonieri, j'aurais pu remarquer parmi cette foule immense des marques non équivoques de compassion et d'intérêt. J'avoue même que je n'aurais pas cru que les Milanais, sous les yeux de leurs maîtres dont les nombreux bataillons garnissaient la ville entière, auraient été susceptibles d'une manifestation publique aussi clairement anti-autrichienne ; c'est un témoignage que je suis heureux de pouvoir leur rendre aujourd'hui.

Quelques minutes s'étaient écoulées dans cette silencieuse contemplation, lorsque l'attention générale fut soudain attirée vers un balcon qui se trouvait placé à gauche au-dessus de nous, et sur lequel venaient de se montrer plusieur personnages, dont un, en uniforme, tenait à la main un rou-

leau de papier : le silence devint plus profond encore,... l'attente était au comble... Et lorsque le crieur commença d'une voix peu rassurée d'abord à lire les sentences, on eût dit que chacun des spectateurs avait parmi nous un frère, un parent, un ami dont il allait enfin connaître le déplorable sort; mais à peine eut-on receuilli ces mots : *Ma con somma clemenza di sua maestà, la pena capitale è stata commutata pel conte Confalonieri, in quella del carcere duro in vita nella fortezza di Spielberg* (par la toute clémence de sa majesté, la peine capitale a été commuée pour le comte Confalonieri en celle de la prison dure pour toute la vie, dans la forteresse du Spielberg).....

A peine, dis-je, eut-on recueilli ces mots, qu'une rumeur soudaine, qu'un murmure universel, énergique, prolongé, révéla quel pénible effet produisait sur la multitude cet acte de *souveraine clémence*.... Tous les yeux se portèrent sur Confalonieri, comme pour lui payer un tribut de commisération et de regrets! Quand mon tour fut venu, qu'on eut entendu que j'étais aussi condamné aux galères du Spielberg à perpétuité, il y eut une exclamation nouvelle, et plusieurs voix de femmes prononcèrent avec accent et à plusieurs reprises : *Povero giovine!...... povero giovine!.....* (pauvre jeune homme!...); paroles de compassion qui allèrent jusqu'à mon cœur, en me rappelant plus vivement encore les douloureuses anxiétés, le désespoir des chers amis dont je m'efforçais dans ce

moment critique d'effacer le souvenir, de détourner l'image, dans la crainte d'être moins fort que mon attendrissement.

Il y eut un instant où Confalonieri, que je regardais à chaque seconde, ferma les yeux, pencha la tête...... Un frisson mortel courut par tout mon corps...... Je ne vis, je ne songeai plus qu'à lui, qu'à son affreuse douleur, à la pensée que son évanouissement pouvait être attribué à la faiblesse ou à l'abattement. Frédéric, Frédéric, lui dis-je, le cœur plein d'un poignant regret de ne pouvoir tendre la main, faire le moindre mouvement pour l'appuyer, pour le secourir!..... Frédéric, *fatti animo* (prends courage)!..... il n'y a plus qu'une sentence à lire; quelques minutes encore, et tout sera fini....... — Il releva péniblement la tête, et tournant vers moi son visage tout baigné de sueur: — J'ai cru que j'allais me trouver mal, me répondit-il d'une voix faible et entrecoupée; mais, s'il plait à Dieu, j'irai...., j'irai encore !..... — Ah ! de quel poids affreux je me sentis soulagé !..... La victoire, et c'en était une que de ne pas être la risée de nos ennemis, la victoire nous paraissait plus probable, plus sûre, et un éclair de joie, dans ce fatal moment, put encore briller dans mon âme.

Les sentences étaient lues : la foule, de plus en plus pressée, de plus en plus avide de s'approcher de nous, aurait fini par repousser la troupe, si l'on eût persisté à nous laisser exposés aussi longtemps que la commission en avait donné l'ordre; mais la

police, inquiète de cette manifestation d'intérêt, prit sur elle de nous faire abandonner notre pilori quelques minutes avant le temps fixé. Alors, les geôliers nous détachèrent et nous redescendîmes dans le même ordre où nous étions montés, non sans que le peuple, chez lequel l'instinct du juste et du bon vaut mieux dans de semblables circonstances, que le sentiment des salons des hautes classes, n'eût fait entendre au moment où Confalonieri allait disparaître, un de ces longs gémissements qui prouvaient qu'il savait plaindre la destinée de celui qui s'était sacrifié pour le bonheur de sa patrie.

Les chaînes, dont on avait chargé nos jambes et nos mains, rendaient nos mouvements si pénibles et si difficiles, que je n'ai jamais compris comment mon ami, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, soit parvenu jusqu'en bas sans être entraîné dans une chute que tous mes efforts n'auraient pu prévenir. Dieu, qui ne veut pas que le méchant triomphe toujours dans ses projets, n'a pas permis sans doute que l'implacable ennemi de Confalonieri pût se réjouir de cette apparence d'avilissement (*d'avvilimento*)!

Au bas de l'escalier, Confalonieri, que j'avais également précédé pour descendre, s'arrêta pour reprendre haleine..... Là, nous nous regardâmes en silence; mais nos yeux, mais notre imperceptible sourire, en disaient plus pour nous féliciter d'être sortis vainqueurs de cette cruelle épreuve, que toutes les exclamations de triomphe et de joie!

De nouveau l'un près de l'autre, lui, s'appuyant plus que jamais sur moi, nous partîmes pour regagner la sombre chapelle...... Que de têtes, malgré les soldats, s'avançaient vers nous pour nous voir une fois encore; que de *poveretti* (pauvres infortunés) nous furent envoyés avant que nous eussions quitté la place où se trouvait la foule que le bruit de nos fers semblait frapper d'horreur!..... car nous ne marchions plus, nous nous traînions;..... et mon ami, qui avait épuisé tout ce qui lui restait de forces pour ne pas s'évanouir aux yeux de la multitude, s'arrêtant alors à chaque pas, semblait incapable d'arriver jusqu'au péristyle du palais: il y parvint cependant et put le traverser, ainsi que la galerie qui conduisait à l'escalier aboutissant à la chapelle..... Là il chancela, hésita, et, sans aller plus loin, il serait tombé sur la première marche, si l'un de nos compagnons ne fût venu à notre aide, et ne l'eût avec moi soutenu jusqu'en haut. Il ne nous restait plus que quelques pas à franchir pour arriver jusqu'à la chapelle, et je lui disais: Aide-toi encore, pauvre souffrant!...... mais quoiqu'il se traînât toujours, ma voix n'arrivait plus jusqu'à lui. Enfin, la porte était devant nous, enfin nous la touchions, lorsque, cédant à tant de fatigue, l'infortuné tomba roide à nos pieds, sans que nos bras, retenus par d'odieuses chaînes, pussent s'ouvrir pour le soutenir ou l'emporter au moins sur son lit de douleur.

A nos cris les gendarmes s'empressèrent de le

relever, de le porter sans connaissance, jusqu'à la misérable couche où nous l'avions déjà vu privé de tout sentiment, où nous avions gémi sur son affreuse destinée!... Mais l'accès de la nuit précédente n'était rien en comparaison du paroxisme horrible dont il fut alors attaqué..... Qui pourrait redire les impressions déchirantes que nous causaient les mouvements convulsifs de tous ses membres, qui en s'entrechoquant faisaient résonner les lourdes chaînes dont ils étaient entourés!... Qui pourrait exprimer la souffrance que j'éprouvais dans ce cruel moment, de ne pouvoir ni soutenir sa tête, ni lui tenir une main, et d'en être réduit, garrotté comme je l'étais, à supplier les geôliers, les gendarmes, d'aller chercher le commissaire en chef, et d'obtenir de lui qu'on ôtât de suite à l'infortuné malade, les fers dont il était accablé !

Enfin l'on écouta nos justes réclamations ; Confalonieri fut délivré ; et nous le fûmes tous après lui. Libres alors de le secourir efficacement, nous l étendîmes plus commodément sur le lit, et chacun de nous s'efforça de le soulager ; mais plus de deux mortelles heures se passèrent avant qu'il eût repris connaissance. A peine ses yeux se furent-ils ouverts, à peine eut-il réuni ses idées, qu'il me dit en prenant ma main dans les siennes : *Je te rends grâce, ami..... Mais où suis-je tombé?*—Ici, ici,... lui répondis-je vivement, près de la porte. — Il respira plus librement. Maintenant, reprit-il, je n'ai plus rien à craindre de la persécution de

Salvotti.... N'ayant pu m'ôter la vie, il aurait voulu du moins m'avilir aux yeux de mes concitoyens!... Mais il n'a pas été plus heureux dans cette dernière tentative, que dans toutes celles qu'il s'est permises pendant le cours du procès pour ternir mon honneur..... J'en rends grâce à Dieu, et à toi, mon jeune ami, dont les soins si touchants, dont le dévouement inespéré ont déjà mêlé tant de douceurs à l'amertume de ces cruels instants!... Qu'il s'en est peu fallu que je ne succombasse, ajouta-t-il, à chaque seconde, je me sentais défaillir..... Jamais moribond n'a lutté avec autant d'efforts, pour retenir son existence prête à s'exhaler, que je n'ai lutté aujourd'hui contre l'évanouissement que je sentais avec une indéfinissable anxiété à tous moments dans mon cœur, sur mes lèvres..... Toujours là,... sans pouvoir jamais en détourner la pensée... L'attente du supplice, la vue de l'échafaud eût été douce auprès d'une semblable crainte..... C'est une torture de plus, que mes ennemis se sont empressés de me faire subir, mais qui est tournée à leur confusion.

Il tendit affectueusement la main à nos compagnons, les encouragea en leur parlant de grâces nouvelles, de temps meilleurs qu'il n'espérait plus pour lui. — Un jour viendra, leur disait-il, où vous rentrerez dans Milan, et où la considération publique vons payera des maux que vous aurez soufferts.... — Tandis, s'écria Palavicini, qu'on montrera au doigt, qu'on méprisera ce colonel A...,

dont la sentence aurait dû être la même que la nôtre, mais qui a racheté des années de prison et l'exposition publique, en persistant vilement dans ses révélations contre notre Confalonieri! — A quoi est-il condamné? demanda Borsieri.— A une simple détention, peut-être, répondit Tonnelli.... Lui et tant d'autres seront déjà depuis longtemps en liberté, quand notre noble victime, ajouta-t-il en se tournant respectueusement vers Confalonieri, gémira encore dans les fers!...

— Ne pensons plus à ce qu'ils ont pu faire durant le cours de cette odieuse procédure, dit avec une adorable indulgence celui qu'ils avaient perdu, mais seulement à la cause première de leur emprisonnement à la bonne intention qu'ils eurent un moment d'être utiles à leur pays.... Il n'était pas donné à tous de résister aux embûches, à la torture morale d'un inquisiteur tel que Salvotti; ceux qui l'ont pu furent plus heureux que les autres, voilà tout.

A ces conciliantes paroles, tous s'empressèrent autour de lui, et tous, en l'admirant, le bénissaient de jeter ainsi le voile du pardon sur les faiblesses de ses compagnons de captivité.

Après qu'on nous eut servi un léger repas, on nous fit quitter la chapelle vers les cinq heures, quand la nuit fut venue. Confalonieri, que je pouvais désormais soutenir sans aucune gêne, descendit, appuyé sur moi, jusqu'à la voiture qui nous attendait sous le péristyle; nous y montâmes avec

trois gendarmes, et en peu de minutes nous étions arrivés à Santa-Margarita, ma première prison, et installés tous deux, à ma grande surprise, dans une petite chambre sombre et basse où il faisait horriblement froid et humide, parce qu'on en avait à dessein enlevé le poêle, et qu'il n'y avait aux fenêtres pour tous carreaux que du papier huilé.

— Est-il bien possible, dis-je au geôlier Riboni, qui nous avait souhaité le bonsoir comme à d'anciennes connaissances qu'il avait cru ne plus revoir, qu'on vous ait ordonné de mettre le comte Confalioneri, qu'on sait gravement malade, dans une prison où l'on ne peut ni se chauffer, ni se retourner, tant elle est petite et mal close? — C'est l'ordre, *signor mio*, l'ordre du directeur général de la police, dont vous dépendez maintenant. Il a demandé à la commission qu'on lui cédât pour vous un quartier sûr et isolé, et on a mis ce corridor à sa disposition.—N'aurait-on pas pu, au moins, nous mettre dans les prisons du rez-de-chaussée, où j'ai été renfermé au moment de mon arrestation? Elles sont très-étroites, très-obscures, il est vrai, mais il y a des poêles, et nous aurions eu moyen de secourir le comte quand ses attaques le prendront.

Riboni s'excusa, dit que j'avais raison, me promit de donner l'ordre à ses guichetiers d'ouvrir la nuit pour m'aider à soigner mon compagnon si le cas était urgent, puis il nous souhaita le bonsoir pour aller recevoir, disait-il, les autres condamnés qu'on allait loger près de nous. Peu d'in-

stants après nous entendîmes, en effet, la voix de Palavicini qui s'écria, en entrant dans la prison voisine de la nôtre : Mais c'est une porcellière où vous nous mettez là !

En arrivant, Confalonieri épuisé, s'était laissé tomber sur un des lits. Te sentirais-tu plus mal? lui demandai-je avec empressement, lorsque Riboni fut éloigné.... La journée a été si rude pour toi que je tremblais à chaque instant de te voir tomber pour n'en plus revenir.... Mon Dieu! que cette prison est fraîche !... l'air y pénètre et me glace.... Quel mal il peut te faire!.... Pour en souffrir moins, ami, il faudrait te coucher? — Dans un moment, me répondit-il, quand je serai moins faible.... Mais j'avais trop à cœur de lui voir prendre quelque repos pour le laisser ainsi plus longtemps exposé à l'humidité, à la fatigue d'une position incommode....

Cédant à mes prières, il consentit à ce que je l'aidasse à se déshabiller, et j'eus la consolation de voir enfin mon pauvre malade bien étendu, bien couvert, reprendre haleine et chaleur, et se remettre un peu des efforts inouis qu'il avait été obligé de faire, pour soutenir les douloureuses épreuves de cette longue et cruelle journée.

N'ayant pu obtenir du geôlier qu'il nous laissât de la lumière, notre prison eût été dans une ob-
ırité complète, si le reflet d'une lampe suspen-
dans le corridor n'en eût faiblement éclairé
rties; c'est à cette lueur douteuse,
ı chevet de Confalonieri, encore trop

oppressé pour s'entretenir avec moi, j'observais en silence la plus légère contraction de sa belle figure. Puisse le sommeil calmer un peu ta douloureuse agitation, lui dis-je bien bas; dors en paix, je veillerai sur toi...

Sans me répondre, il m'attira vers lui, prit ma tête entre ses mains et la baisa tendrement à plusieurs reprises, comme fait une mère à son enfant bien aimé.... — Dormir!..., et le pourrais-je, dit-il, quand mon cœur est si plein de regrets et de craintes pour mon infortunée Thérèse!... Comment aura-t-elle soutenu cette dernière épreuve? mon Dieu! elle a dû tant souffrir dans ce cruel voyage et depuis son retour!.. Quand chaque jour elle s'attendait à me voir marcher à l'échafaud! Tu sais, ajouta-t-il en soupirant profondément, que j'avais le moyen secret de correspondre avec elle;.... juge alors de mes anxiétés, quand elle m'annonça dans les premiers jours de décembre qu'elle partait pour Vienne avec mon père, afin de se jeter aux pieds de l'empereur, dont on connaissait déjà les préventions à mon égard.... Que de larmes n'ai-je pas versées en la voyant exposer ainsi sa santé aux fatigues d'un si long voyage et aux impressions bien plus funestes encore qui devaient l'attendre auprès de l'empereur!... Dieu sait de quelles poignantes douleurs elle aura été abreuvée l'infortunée!... La pensée seule, hélas! m'en déchire le cœur..... Je ne te dirai pas toutes les angoisses, tous les accès de désespoir qui m'assaillirent pendant qu'elle se dévouait pour sauver une vie que je ne dois qu'à

elle, j'en suis certain, et que j'étais si sûr de perdre, tant on m'avait noirci dans l'esprit du souverain. Tu sais comme moi, mon Alexandre, que le courage manque quand il s'agit des souffrances causées aux élus de notre âme!.... Sans aucun espoir de salut, je voulus au moins que mes derniers instants fussent consacrés à l'ange de mes jours, à celle dont je n'avais jamais si bien connu les précieuses qualités, les vertus adorables, qu'au moment où je fus arraché de ses bras!

Je demandai d'abord à la commission l'autorisation de faire un testament, que je changeai ensuite, après plus mûre réflexion, en une donation pure et simple; mais que de débats il me fallut soutenir! Que d'obstacles il me fallut vaincre pour obtenir ce qu'on ne pouvait me refuser selon la loi, et ce qui me fut accordé par l'empereur, m'a-t-on dit, à titre de faveur! Que d'efforts Salvotti n'a-t-il pas faits pour que je laissasse ma fidèle compagne à la merci des événements*! Que de perfides mensonges, que de menaces pour me faire abandonner mon projet, qui ne servirait à rien, selon lui, qu'à irriter de plus en plus sa majesté....

Je l'emportai cependant sur toutes ces odieuses menées; l'acte de donation fut fait en bonne forme, et j'étais tranquille sur le point si important pour l'avenir de ma Thérèse, lorsque ma

* La fortune du comte Confalonieri eut été séquestrée ...ntence comme celle des autres condamnés, sans cet ...ition. (*Note de l'auteur.*)

prison fut envahie tout à coup, la veille du jour de l'an, par les guichetiers et les gendarmes qui s'y établirent en permanence.... Leurs figures sinistres, leur silence sombre et obstiné, leur surveillance inquiète, ne m'annoncèrent que trop que j'avais près de moi les *gardes de la mort*, et que bientôt j'aurais cessé de vivre...... La commission prit soin de me confirmer dans cette opinion, en me faisant prévenir que l'empereur s'était montré inexorable, et qu'il avait sanctionné la sentence de mort qui serait exécutée sous peu de jours, si je n'obtenais un sursis par la promesse de faire les aveux et les révélations qu'on attendait de moi depuis si longtemps.

Je ne répondis rien à de telles propositions, et je me préparai à mourir... C'est alors que je reçus, malgré la vigilance de Salvotti et de ses sbires, quelques mots d'un ami dévoué, qui, fidèle à sa promesse de ne me rien cacher, m'annonçait que ma pauvre Thérèse était de retour, que l'empereur s'était montré inflexible, et qu'un autre avec moi était destiné à périr sur l'échafaud..... Puis, après avoir lu que mon compagnon de mort était un jeune Français, et que les sentences des autres prisonniers étaient commuées, il me fut impossible de déchiffrer les derniers mots de la mystérieuse dépêche, dont j'avais eu tant de peine à faire sortir les caractères.... C'est alors que, profitant une nuit d'un moment de sommeil de tous mes gardiens, je risquai de battre au mur pour t'annoncer que je

devais être pendu.... Interrogé sur-le-champ par toi sur le sort qui t'attendait, j'allais répondre, quand un de mes argus se réveilla, et m'empêcha d'aller plus loin dans ce funèbre entretien....... Depuis lors la continuelle surveillance, dont je fus l'objet, et ma santé de jour en jour plus faible, plus délabrée, ne me permirent plus de frapper un seul mot au mur.

C'est ainsi que, constamment entouré par ces misérables agens, dont le bruit et les propos m'ôtaient nuit et jour toute possibilité de recueillir mes pensées, sans cesse en butte aux odieuses tentatives de Salvotti pour ébranler ma fermeté, de plus en plus épuisé par les paroxismes nerveux que cette terrible attente ne faisait qu'augmenter, inquiet jusqu'au désespoir de ma bien-aimée Thérèse, il me fallut supporter pendant vingt jours la lutte fatale d'une volonté plus forte que la contemplation de la mort, et d'un cœur qui ne savait pas se résigner aux larmes éternelles d'une femme adorée!

Deux choses encore semblaient être au-dessus de mon courage dans ces affreux moments : l'ignominie du supplice auquel j'allais être soumis, et la crainte que la commission ne tentât d'avilir ma mémoire par d'infâmes calomnies. Pour échapper à la potence, j'adressai à l'empereur une requête, dans laquelle je revendiquai, en ma qualité de descendant, par ma mère, d'une noble famille hongroise, le droit d'être décapité; mais ma demande fut rejetée, tandis que pour sauver ma mémoire

j'avais projeté d'écrire une protestation courte, mais énergique, sur quelques petits morceaux de papier que j'aurais roulés et cachés dans la main pour les jeter au peuples en marchant au supplice.

C'est dans cette torturante alternative, des tourments qui me venaient des hommes, et des douloureuses anxiétés qui prenaient leur source dans mon âme, que s'écoulèrent lentement et une à une les heures d'une agonie, dont je crus enfin toucher le terme, quand on vint nous chercher la nuit dernière pour nous conduire au palais;... mais les forces me manquèrent, et j'avais déjà plusieurs fois vainement essayé de me lever, lorsque tu te précipitas dans ma prison, sur mon lit, et que j'entendis à mon oreille ta voix si bonne, dont les tendres paroles m'allèrent au cœur! Pour te revoir plus tôt, je voulus à tout prix abandonner mon lit, m'habiller;... impossible! deux fois je le tentai, et deux fois je retombai sans connaissance dans les bras de mes gardiens.... Alors on courut à la commission, qui décida, malgré les réclamation du médecin, qu'on me transporterait, mort ou vif, jusqu'au palais de justice.

— Tu sais le reste, ajouta Confalonieri, dont la voix faiblissait de plus en plus, et que j'avais inutilement prié de ne point continuer.... Tu as vu en ce jour tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai redouté; mais ce que tu ne peux connaître encore, c'est le baume que tu as mis sur mes blessures, c'est le soulagement, la joie qu'éprouvera ma Thé-

rèse, quand elle apprendra que je ne suis plus sans secours, sans appui, et que Dieu, après tant d'épreuves, m'a donné un frère d'infortune auquel je dois les seuls moments de consolation que j'aie éprouvés depuis deux ans....

— Ce Dieu de bonté qui m'a réuni à toi, m'écriai-je, m'accordera la grâce de voir ta Therèse bien-aimée, pour que je puisse la tranquilliser sur ton sort, lui dire combien je suis heureux, malgré tant de malheurs, de pouvoir me consacrer entièrement à son Frédéric.... Ah! je sens qu'en m'écoutant l'espoir rentrera dans son cœur, et qu'un avenir moins sombre.... — Mon Alexandre, ne parlons point d'avenir, me dit avec tristesse l'ami que je soutenais dans mes bras.... La gravité du mal dont je souffre, et le caractère de l'empereur, doivent m'enlever toute espérance....

L'empereur! répétais-je,... mais je croyais au contraire qu'il était bon et humain, et qu'une fois détrompé sur les calomnies de l'inquisiteur, il reviendrait à des sentiments plus doux? — C'est une erreur, ami; l'empereur, que je crois connaître, aura de l'indulgence pour tout, excepté pour ce qu'il appelle de l'obstination dans les odieux principes du libéralisme, et de l'orgueil, de l'impudence dans le maintien et la dignité de la conduite.... Pour le fléchir il faut plier;... pour mériter grâce à ses yeux, il faut faire amende honorable et renier ses antécédents, en lui donnant quelque gage honteux d'humilité et de repentir.

L'homme le plus modéré dans ses opinions politiques, le plus sage dans ses projets ou ses espérances d'indépendance nationale, d'institutions constitutionnelles, est un ennemi plus dangereux, selon lui, s'il reste ferme et digne sous le coup des persécutions, que le démocrate le plus prononcé, que le jacobin le plus exagéré.... Car il sait bien que l'exagération n'est que de courte durée, et qu'il est avec elle des accommodements, tandis qu'il n'en existe pas avec la conviction qui prend sa source dans la modération et la conscience.... Jamais, tant qu'il vivra, les portes du Spielberg ne s'ouvriront pour moi, parce que jamais je ne varierai dans les opinions justes et raisonnables que j'ai professées toute ma vie, sur l'indépendance de mon pays, sur la part de libertés et de garanties sociales auxquelles la civilisation actuelle le met en droit de prétendre, et parce que jamais je n'avilierai mon caractère par quelques-unes de ces concessions, quelques-unes de ces bassesses que le gouvernement autrichien exige, pour discréditer un homme, et le tenir pour toujours sous sa dépendance immédiate.... Je ne saurais donc me faire illusion sur ce point;... si j'échappe à la maladie dont je suis atteint, si ma santé revient, je suis condamné à languir dans une captivité qui ne se terminera que par la mort de l'empereur ou la mienne.... A moins, reprit-il, que mon bon ange, ma Thérèse, n'ouvre les portes de notre cachot, et qu'une évasion.... Il n'acheva pas, puis après quelques minutes de re-

cueillement, il continua d'un air inspiré : — Ce sera la pensée de chacun de ses jours, le but constant de tous ses efforts, l'œuvre de toute sa vie.... *Poveretta!*.... rien ne lui coûtera, rien ne sera négligé; mais que d'épreuves encore attendent sa persévérance et son conjugal dévouement!

Si tu savais tout ce qu'elle a dû risquer pour correspondre avec moi, malgré la surveillance de Salvotti!... Les portes de Spielberg ne seront pas plus infranchissables que celles de la prison de Milan... j'en ai l'espoir!... et c'est pour cela, ajouta-t-il avec une touchante bonté, qu'il faudra prier ta chère sœur, dans la première entrevue que tu auras avec elle, de voir ma Thérèse... Elles sont dignes l'une de l'autre, elles pleureront ensemble, le même malheur les unira pour toujours...

Je remerciai Frédéric, avec effusion de cette fraternelle pensée, et longtemps encore nous prolongeâmes cet interressant entretien où mon ami, malgré sa faiblesse extrême et malgré mes prières, me parlait avec tant de chaleur, tant de regrets et d'amour, de l'incomparable compagne dont il tremblait d'être séparé pour toujours...Enfin, après que chacun de nous eut payé son tribut de tristesse et de larmes, aux êtres chéris que nous perdions, après qu'en nous tenant silencieusement la main, nous eûmes longtemps abandonné notre âme aux souvenirs du passé et aux douleurs de l'avenir, il exigea de moi que je profitasse du lit que l'on avait dressé tout à côté du sien, pour me garantir du

froid et y trouver quelques heures d'un sommeil si nécessaire après tant et de si rudes épreuves !

Quoi que j'en pusse dire, il fallut obéir ; mais avant de terminer cette mémorable journée, je remerciai Dieu avec ferveur, de m'avoir si miraculeusement conservé la vie, et adouci l'amertume de mes chagrins par les douces jouissances du dévoûment envers un être plus infortuné que moi ! Confiant dans la bonté divine, je m'endormis en espérant qu'un jour viendrait où je retrouverais Lucy heureuse et révérée, où je compenserais ma famille bien aimée, des maux que je lui avais fait souffrir, et où je couvrirais de baisers la chevelure blanche de mon pauvre père qui me pardonnerait et me bénirait d'être resté fidèle à l'honneur.

Je reposais depuis quelques instants, lorsqu'un long gémissement vint frapper mon oreille... Je me dresse sur mon lit, j'écoute,... c'était mon malheureux ami, dont la respiration haletante, dont les cris sourds et inarticulés, n'annonçaient que trop qu'il se débattait en vain contre les premières atteintes d'un violent paroxisme... Saisi au cœur de ces symptômes alarmants, je me précipitai vers lui; mais avant que mes bras eussent pu l'étreindre, je l'entendis s'agiter convulsivement et tomber lourdement sur le carreau... Chute horrible et retentissante qui me pénétra de douleur et d'effroi ! Guidé par ses cris plaintifs et par les battements redoublés de sa tête contre le mur, je parvins aussitôt, malgré l'obscurité devenue profonde, à l'endroit où il

gisait si misérablement : le prendre dans mes bras, le soulever avec force pour le remettre sur son lit, fut ma première pensée, mon premier soin ; mais son corps roide et convulsif était si lourd, si difficile à saisir, à porter, que je dus renoncer à l'enlever de suite du carreau humide où ses membres se glaçaient... Alors, éperdu, hors de moi, j'appelai à haute voix le geôlier, les guichetiers, les gendarmes, tandis que je continuais à soutenir mon pauvre malade ;... mais nul ne répondait à mes cris, et voyant que loin de nous porter secours, on nous laissait impitoyablement sans lumière, j'en éprouvai un tel accès d'indignation qu'avec une vigueur, que le désespoir seul peut donner, j'enlevai de terre mon ami tout palpitant encore, et le replaçai sur son lit, où je m'efforçai de le contenir, jusqu'au moment où l'agitation nerveuse fit place à l'anéantissement qui en était toujours la suite... Mais que les minutes étaient longues, mon Dieu, dans cette douloureuse situation !... et qu'elles étaient tristes et désolantes les pensées que m'inspirait l'état d'abandon auquel mon infortuné malade semblait être désormais condamné !

Certain de son immobilité, je gagnai à tâtons les portes de la prison ; je criai, je frappai plus haut, plus fortement encore ; puis sachant combien il importait dans ces sortes de paroxismes, de rappeler la chaleur aux extrémités, je revins près du comte, je pris ses pieds glacés, je les appuyai sur ma poitrine, et ce fut dans cette position que

me trouvèrent les gardiens lorsqu'ils vinrent longtemps après, me demander ce que je désirais. C'est là que je sentis qu'il n'est destinée si cruelle, qu'il n'est coupe si amère, qui ne s'adoucissent, alors que Dieu nous laisse au cœur la vivifiante conviction, que nous pouvons encore, malgré notre infortune, soulager, consoler nos semblables par des preuves de notre amour!... Émus par mes prières, les geôliers m'apportèrent enfin de la lumière; mais quelqu'empressés qu'ils se montrassent à rappeler Confalonieri à la vie, ce ne fut que bien du temps après qu'il m'eurent laissé seul, qu'il commença à se remettre d'un attaque qui avait duré plus de quatre heures. Lorsque je vis enfin à la tranquillité de son regard que la crise était passée, je l'appelai doucement, doucement..... Et lui sans me répondre il me tendit les bras, me serra sur son sein;... m'en disant plus dans ce muet langage, sur les consolations présentes et futures de notre mutuelle fraternité, que toutes les paroles que les hommes inventèrent pour rendre les sentiments du cœur et les inexprimables élans de l'âme.

XXXI.

Rassurée désormais sur ma vie, grâce à la bienveillante communication de M. le comte Pactha, ma famille était loin cependant de ne plus s'alarmer sur mon sort, et ma sœur continuait à exprimer sur son journal, les inquiétudes auxquelles ils étaient tous en proie.

« *Samedi*, 17 *janvier*. — Tous nos jours se
» passent dans l'attente de la sentence qu'on ne
» fait pas connaître. M. Pactha n'a pas voulu ré-
» pondre à mes questions, il m'a dit seulement :
» Qu'il soit condamné à cent ans ou à dix, c'est la
» même chose, parce que la bonté de l'empereur
» ne lui permet jamais de laisser subir aux prison-

» niers tout le temps de leur peine ; il a ajouté que » les sentences seraient probablement signifiées aux » condamnés jeudi et qu'il fallait qu'on attendît » jusque là à cause des préparatifs..... Ce mot m'a » causé un tel effroi, que je n'ai pu m'empêcher de » presser M. Pactha de questions; il s'est borné » à répondre avec un embarras visible, que c'é» taient des préparatifs de police..... — Que nous » est-il donc réservé, oh! mon Dieu!...

» *Mardi*, 20 *janvier*. C'est demain que notre » agonie se termine.... Hélas! je sens souvent que » les forces me manquent! mon mari, bien loin de » se calmer, devient chaque jour plus désolé, plus » furieux contre ceux qui ont condamné son frère, » nous l'empêchons de sortir, dans la crainte de » quelque malheur! — On m'a dit aujourd'hui » que les sentences leur seraient lues sur la place » du Palais; d'autres personnes m'ont assuré que » ce serait sur la place d'Armes, et à sept heures » du matin, afin de les sauver de la curiosité du » peuple.... Aura-t-on cette humanité? Ah! mon » Dieu, soutenez le courage de l'infortuné, ce n'est » pas pour nous que je vous implore!

» *Mercredi*, 21 *janvier*. — Notre sort est enfin » accompli, et nous avons épuisé dans cette jour» née tout ce que la douleur a de plus déchirant. » Il m'a été impossible de trouver le sommeil » pendant toute la nuit; il me semblait entendre

» ces pauvres prisonniers quittant pour toujours les
» lieux où ils ont tant souffert!.... Je les voyais
» franchir le seuil de cette porte en croyant peut-
» être marcher à la mort.... A huit heures, notre
» excellent ami, M. Mirabaud, est venu nous voir
» pour nous dire, avec tous les ménagements que
» son excellent cœur a pu lui suggérer, que les
» prisonniers seraient chargés de fers.... Déjà frap-
» pée au cœur par ce déplorable détail, j'ai prié
» ma toute dévouée Joséphine, de se rendre sur la
» place du Palais, pour voir si en effet on leur li-
» rait là leur affreuse sentence.... Elle est rentrée
» bientôt après, fondant en larmes, et dans un
» désespoir que rien ne peut exprimer.... A peine
» a-t-elle été capable de nous dire que la place
» et toutes les rues environnantes étaient envahies
» par des troupes et par la foule.... Parvenue avec
» une peine infinie jusqu'à la porte du Palais, elle
» a vu presqu'au-dessous du grand balcon un écha-
» faud dressé contre le mur.... C'est là, lui a-t-on
» dit, où les condamnés monteront, et c'est du
» balcon qu'on leur fera connaître leur destinée;
» ils ont été transportés cette nuit dans la chapelle
» du Palais....

» A ce triste récit, nous sommes restés tous
» anéantis, comme si c'était une douleur nouvelle,
» comme si nous eussions douté de la réalité....
» Mon mari se livrait au désespoir, et s'écriait :
» Quel coup pour notre père! ma pauvre Louise
» poussait de véritables hurlements en répétant

» sans cesse : Les monstres, les monstres.... Mon
» pauvre oncle!.... Joséphine était dans un tel état
» d'exaltation, que je l'enfermai sous clef dans sa
» chambre, pour prévenir quelque nouveau mal-
» heur, et moi, à force de souffrir, je ne sentais
» plus rien;..... je ne pouvais ni pleurer ni parler;...
» le soleil était resplendissant comme dans un
» beau jour de mai, et je m'écriais seulement :
» Vous permettez, mon Dieu, que votre soleil
» éclaire tant de malheur!.... Puis la pensée de
» notre pauvre frère resta seule dans mon âme,
» et je devins calme en priant pour lui!.... Je me
» le représentais montrant un front serein à la
» multitude, je le voyais ayant soigné sa mise,
» arrangé ses cheveux.... Pauvre cher enfant! il
» s'était dit sans doute que c'était pour la dernière
» fois.... La foule passait avec vitesse sous nos fe-
» nêtres, se rendant à la place du Palais.... C'était
» à onze heures le moment fatal.... Les yeux fixés
» sur une montre, nous en avons compté toutes
» les minutes.... Ah! que l'épreuve a été cruelle!....
» Mais je ne me plains pas, ô mon Dieu, car cette
» heure pouvait être la dernière de sa vie.

» Madame Golsdmith est venue nous voir à
» midi; elle fondait en larmes en nous embras-
» sant. Une personne de sa maison a vu notre mal-
» heureux Alexandre sur l'échafaud... Il y est resté
» plus de vingt minutes; les prisonniers avaient les
» mains et les jambes chargées d'énormes chaînes,
» il en est plusieurs qu'on a dû aider à monter...

» Confalonieri avait peine à se soutenir, tant il est » malade; il était près de notre Alexandre, dont la » figure exprimait le calme et la résignation. Trois » régiments de cavalerie contenaient une foule in- » nombrable; un long murmure s'est fait enten- » dre au moment de la lecture des sentences.... » C'est plus que je n'espérais des Milanais.

» Nous ignorions encore à combien d'années de » prison Alexandre avait été condamné; madame » Golsdmith assurait qu'elle n'avait pu le savoir.... » Cependant on vint me dire que les sentences » étaient affichées partout, et qu'on était certain d'y » avoir lu pour notre frère une condamnation de » dix ans... L'espoir est encore une fois rentré » dans nos cœurs; nous l'avons presque cru... J'ai » donné l'ordre qu'on me trouvât la *Gazette de* » *Milan*... Bientôt après ma pauvre fille est entrée » tout en larmes, en me remettant cette fatale ga- » zette, sans avoir la force de me dire la vérité;... » et je pus à peine trouver assez de voix pour lire à » mon mari ces funestes paroles: Condamné au » *carcere duro pour toute la vie*.... N'est-ce pas là » boire le calice jusqu'à la lie!

» A quatre heures j'ai écrit au directeur de la po- » lice pour lui demander, pour nous tous, la per- » mission de voir mon frère demain, et je lui ai » envoyé quelques mots pour l'infortuné... Je l'as- » sure de tout notre courage, et j'espère que le » sien en sera ranimé. Quelle journée! que d'an- » goisses!

» *Jeudi*, 22 *janvier*. Nous l'avons vu, il est héroïque, il est admirable ! il a passé nos espérances..... Ah ! tant de dignité dans le malheur, tant de douceur, de résignation, causent une joie ineffable qui est au-dessus de notre mutuelle infortune..... Je suis allée à midi chez le directeur de la police, qui s'est loué de la noble conduite d'Alexandre....... Il a fait appeler le chef du bureau, chargé de l'inspection des condamnés, afin de savoir de lui à quelle heure il serait libre pour assister à notre entrevue. — A trois heures, a-t-il dit. — Le directeur de la police m'a prié d'être courageuse pour ne pas augmenter la douleur du malheureux prisonnier, et il m'a recommandé de ne pas lui parler de l'acte d'accusation qui a paru aujourd'hui dans la *Gazette de Milan*.

» A trois heures nous étions à Sainte-Marguerite; on nous a conduits dans cette même salle, où nous l'avons vu deux fois il y a six mois. Trois gendarmes étaient au fond de la chambre, et n'en ont point quitté; le geôlier a pris place à côté d'eux..... Alexandre est entré au milieu de deux autres gendarmes qui sont allés rejoindre les premiers : il était extrêmement pâle et maigri..... Nous nous sommes tous trois jetés dans ses bras, et ses premiers mots ont été : Mes amis, pardonnez-moi le mal que je vous ai fait !... Son frère pleurait si fort, qu'il ne put lui répondre.......

» Louise s'était cramponnée à l'un de ses bras,

» et ne faisait entendre que des sanglots.... — Je ne » pleurais pas, je restais calme, et j'ai pu lui dire : » Sois tranquille sur moi, j'ai du courage.... Mais, » mon enfant, tu as de la fièvre; je le sens, je le » vois..... — Non, non, je suis bien; c'est peut-être » l'impression de l'air qui m'a fait mal, il y avait » si longtemps que je n'y étais plus habitué;.... et » puis, le jour d'hier a été bien douloureux !... Ah! » oui, bien douloureux! peut-être aussi est-ce parce » que nous sommes dans une chambre humide et » sans feu..... Ah! monsieur, ajouta-t-il en se tour- » nant vers Cardani, le chef de la police, ce n'est » pas pour moi que je vous le demande; mais mon » malheureux compagnon, mais Confalonieri, qui » est malade au point d'être resté ce matin encore » trois heures sans connaissance dans mes bras, ne » peut demeurer dans une prison où l'air pénètre » de toutes parts, où les carreaux des fenêtres sont » en papier, comme si l'on pouvait craindre que » nous attentions à nos jours! — Vous paraissez » l'aimer beaucoup, et sans doute vous vous con- » naissiez depuis longtemps, répondit Cardani, » puisque vous vous êtes précipité dans ses bras » avec une si vive tendresse, lorsqu'on vous a tous » réunis dans la chapelle du Palais la nuit avant » celle-ci? — Nous nous sommes vus alors pour la » première fois; mais notre commun malheur ne » devait-il pas nous unir dans ce même moment? » — Louise, ma Louise, calme-toi! tes sanglots » me déchirent le cœur!..... Si je te revois jamais,

» tu seras bien grande alors;....... fais toujours le » bonheur de tes parents ;..... soigne ta mère, imite-» la !... Mon frère, je te confie la vieillesse de notre » père; je lui écrirai une fois encore..... Vous trou-» verez, mes amis, à Porta-Nueva, tout ce que j'y » ai laissé; demandez surtout ce que j'ai écrit, c'est » un souvenir qui fut destiné à Louise... — Puis il » se remit à parler de son père en termes si tou-» chants, que notre gardien fut obligé de changer » de plaee pour nous cacher l'excès de son atten-» drissement. —Il nous conta alors très-rapidement » tout ce que Confalonieri avait souffert depuis le » 1er janvier.

» Quant à moi, ajouta Alexandre en nous re-» gardant avec tant de tristesse, que nos cœurs » s'en brisèrent, il y avait longtemps que je l'atten-» dais cette mort, dont on m'avait tant de fois » menacé !.... Et vous comprendrez maintenant, » oh ! mes amis chéris! pourquoi je voulais, à tout » prix, vous éloigner de Milan...... Notre émotion » était à son comble, lui-même allait s'y abandon-» ner; mais il reprit d'une voix qu'il s'efforçait de » raffermir : Dans la nuit du 20 au 21 janvier, on » nous transporta au palais de justice, dans la » chapelle, où nous sûmes enfin que notre con-» damnation à mort était commuée. Ce moment a » été terrible, mais Dieu a permis que nous ayons » été plus forts que l'épreuve.

» Ce récit avait mis mon mari dans une agita-» tion si grande, qu'il n'entendait plus rien de ce

» que lui disait Alexandre.... Et l'infortuné ajou-
» tait : Mon ami, mon frère, calme-toi,. .. on
» voulait des victimes! résignons-nous.

» J'étais assise en face de lui, tenant une de
» ses mains dans les miennes, mais sans jamais oser
» fixer mes yeux sur les siens, dans la crainte de
» me laisser aller aux larmes.... Cependant je pus
» lui dire avec vérité : Mon enfant, si jamais tu
» sens ton courage prêt à faillir, ranime-le par la
» pensée de la consolation que me causent, et ta
» noble résignation, et les vertus si admirables
» que tu ne cesses de nous montrer depuis un an...
» Tu as été bien au-dessus de ton malheur... Oui,
» mon ami, dans ce moment cruel, notre joie
» est encore plus forte que nos angoisses et que les
» tiennes... Nous sommes fiers de toi! Et la pauvre
» victime me répondit avec un accent qui ne peut
» s'exprimer : Ah! je le sais bien! je le sais bien!
» je connais trop vos cœurs pour en dou-
» ter!.....

» Je pouvais bien encore retenir mes larmes,
» mais je ne pouvais plus proférer une parole.

» Il nous parla ensuite de Confalonieri avec
» enthousiasme; c'est l'âme la plus grande, la plus
» noble, la plus généreuse que j'aie jamais connue,
» nous disait-il; c'est une perte pour l'Italie, une
» perte irréparable.... Quand on le voit, quand on
» l'entend, il faut l'aimer, le révérer, parce que
» rien n'est plus simple, plus vrai, plus digne que
» le langage de cet homme, dont le caractère an-

» tique se montre et se déploie dans chaque cir-
» constance et dans chacune de ses paroles.... Dieu
» ne m'a pas entièrement abandonné, reprit-il
» avec ferveur, puisqu'il m'a donné pour compa-
» gnon de captivité celui qui s'est montré si
» grand dans l'infortune..... — Hélas! il est bien
» plus malheureux que moi, ajouta notre pauvre
» Alexandre, en levant les yeux au ciel..... Puis,
» après avoir soupiré profondément, il nous parla
» avec un accent déchirant de ses paroxismes.....
» Voyant que nous ne comprenions pas, il reprit :
» des attaques nerveuses, accompagnées de con-
» vulsions.... Ces mots me firent frissonner, et je
» m'écriai avec force : Mon Dieu! cela manquait
« à ton infortune!.... et si cette maladie était
» contagieuse?... Ah! combien j'eus honte de moi,
» lorsqu'Alexandre me fixa d'un œil sévère, en me
» disant : Ma sœur, ce qui fait du bien à mon
» âme ne saurait être funeste à mon corps.... que
» crains-tu donc? — Hélas! je lui demandai par-
» don avec un regret bien amer!

» Il nous répéta plusieurs fois : Bannissez toute
» inquiétude sur mon compte; tout ce qui sera
» privations ou douleurs physiques ne pourra m'at-
» teindre, et je ne leur accorderai jamais la joie de
» m'entendre proférer une seule plainte.... Il nous
» demanda si nous avions fixé notre départ.... Mon
» mari n'avait pas le courage de dire que c'était
» une chose arrêtée; mais je répondis que nous
» partirions jeudi prochain, et que nous le verrions

» encore une fois..,. Après une heure d'entretien,
» notre surveillant Cardani nous a dit qu'il était
» temps de nous séparer : nos cœurs étaient brisés,
» mais le courage n'a manqué à aucun de nous.
» Alexandre m'a dit à voix basse en m'embrassant :
» Il faut voir madame Confalonieri.

« Ces mots m'on bouleversée; je les répétai bientôt
» après à mon mari, à Joséphine, à ma fille, et nous
» y avons tous vu la preuve d'un projet de fuite...,
» Cette idée me fait frémir!..,. mais quel moyen
» de voir la comtesse que je ne connais pas et dans
» dans un moment où elle et moi, sommes sur-
» veillées avec tant d'exactitude?... Chacun de nos
» pas est observé, la moindre imprudence peut tout
» perdre! Je suis allée chez madame Golsdmith
» afin qu'elle voye madame Confalonieri et qu'elle
» lui fasse comprendre que j'ai besoin de l'entretenir,
» mais ce moyen ne réussira pas.... Hélas! à qui m'a-
» dresser?—Lui écrire?—Par qui et comment?....
» Dieu nous inspirera peut-être!

« J'ai passé la soirée à traduire à mon mari cet
» acte d'accusation si horrible, si infâme; nous
» avons su qu'hier les palais de presque toute la no-
» blesse de Milan sont restés fermés en signe de
» deuil, ainsi que les loges de la Scala qui étaient
» vides et les rideaux baissés.

« *Samedi et dimanche*, 24 et 25 *janvier*. — J'ai
» passé toute la journée d'hier à m'occuper de mon
» pauvre frère; je n'ai pas eu un moment à moi,

» et cet excès d'occupation fait du bien, car il ne
» laisse pas le loisir de penser. Il a fallu lui faire
» une sorte de trousseau et que le tout fût déposé ce
» matin de bonne heure à la police...... ils partiront
» peut-être demain. J'ai fait beaucoup d'emplètes
» pour lui, surtout pour le garantir du froid... Tous
» les marchands devinaient pour qui j'achetais et ils
» me disaient avec des yeux pleins de larmes:
» Pauvre jeune homme, « *tanto giovine, e tanto*
» *bello!*.... (Si jeune et si beau!) Je les remerciais
» de leur compassion et plus d'une fois, n'y pou-
» vant résister, je pleurais devant eux, l'infortuné
» qui s'est sacrifié pour leur pays!

» J'ai vu le directeur de la police pour lui de-
» mander s'il nous était permis de remettre pour
» mon frère des livres et de l'argent: il a consenti
» à l'un et à l'autre, mais sans pouvoir m'assurer
» qu'on lui en laissera le libre usage au Spielberg.
» Il m'a recommandé de ne pas dire demain à mon
» frère que nous le voyions pour la dernière fois...
» puis il a ajouté : Je sais que vous avez été tous on
» ne saurait plus courageux; cependant ces scènes
» déchirantes ne peuvent manquer de faire un mal
» affreux à ce pauvre jeune homme dont l'infortune
» est si grande! dites-lui, madame, que j'irai le voir
» avant son départ. Je suis dans la nécessité de vous
» adjoindre demain mon secrétaire particulier pen-
» dant votre dernière entrevue, parce que Cardani
» comprend à peine le français.

» En quittant le directeur de la police, il a » fallu aller au Palais, à la commission y demander » un ordre pour le geôlier de Porta-Nuova, afin » qu'il me remît tout ce qui appartient à mon » frère. J'ai passé sur le seuil de cette porte, » où trois jours auparavant... ah! mon Dieu! j'ai vu » cet odieux Pissini qui avait peine à soutenir mes » regards... Il m'a délivré l'ordre, et j'ai couru à » Porta-Nuova, et je suis entrée avec Joséphine » dans cette étroite prison où il a tant souffert » pendant six mois !...

» C'est là qu'il travaillait, m'a dit le geôlier en » me montrant une petite table, large à peine » d'un pied... depuis six heures du matin jusqu'à » minuit, sans y manquer. Il a lu le cher jeune » homme toute ma bibliothèque, et c'est quelque » chose au moins que ma bibliothèque. Ce n'est pas » pour dire, signora, mais j'en avais bien soin » de ce pauvre Français qui vous était en prison » comme un autre est à l'église... un vrai char- » mant prisonnier !...

» Son lit, ajouta-t-il, était ici, entre ces deux » couchettes... Comment! par terre ? m'écriai-je...

» Si, signora, il l'avait voulu ainsi, pour que » les autres fussent mieux. Foi de Caldi, pour » empêcher qu'il ne lui arrivât malheur, j'aurais » donné quelque chose de gros... C'est qu'il nous » avait pris au cœur, voyez-vous, par sa douceur » et le caractère... là..... si poli, si gai..... et des

» manières donc! avec cela qu'il avait de la lit-
» térature comme un livre.

» Je laissais parler cette homme dont le langage était maintenant si différent de celui qu'il tenait quelques jours auparavant, et nous continuions, Joséphine et moi, à contempler tout ce qui lui appartenait..... cette place surtout où il s'asseyait, et où tant de fois l'infortuné avait pleuré sur nous, et compté les heures qui lui restaient à vivre.

» On m'a remis tout ce qui était à son usage, livres, habits, et jusqu'à sa guitare qu'il aimait tant! Mais les papiers qu'il nous avait tant recommandés n'y étaient pas..... C'est Pissini, le vieux conseiller, qui s'en est emparé pour les remettre à Salvotti... Hélas! ils sont perdus pour nous... En emportant ces chères dépouilles, j'ai récompensé le geôlier qui nous a souhaité *gioja e salute*, (joie et santé).

» Louise a reçu le couvert d'argent dont il s'est servi pendant un an de captivité; elle a baisé avec respect ce souvenir sacré... Mon enfant, lui ai-je dit, chaque fois que tu verras ce précieux couvert, pense à celui qui avait préféré la mort, et qui s'est condamné peut-être pour toujours à manger le pain noir des galères, plutôt que de manquer aux devoirs de sa conscience et à ceux de l'honneur.....
» Ma pauvre fille me regarda en pleurant, et me dit avec une persuasion qui pénétra mon cœur d'une sainte joie : Si jamais je t'afflige, maman, ôte-moi

» mon couvert.... Je la serrai dans mes bras en re-
» merciant Dieu, qui me compensait dans ma fille
» chérie de la perte de mon autre enfant.

» Joséphine et moi, nous avons passé toute la
» nuit à travailler pour notre prisonnier; j'ai fait la
» malle qu'il emportera, j'ai choisi les livres qui
» peuvent être envoyés sans causer d'ombrage, et
» j'ai réuni quatre-vingts petits volumes en latin,
» français, anglais et italien. En feuilletant l'un des
» livres qui m'avait été remis à Porta-Nuova, les
» lettres de Jacopo Ortis en anglais, je fus frappée
» des signes presque imperceptibles tracés sur les
» marges... Mais quelle fut ma surprise et ma joie,
» quand, à force de les regarder, de les tourner
» dans tous les sens, je me convainquis que c'é-
» taient des mots, des phrases qu'Alexandre avait
» écrits avec une épingle... En redoublant d'efforts
» et d'attention, je déchiffrai d'abord quelques li-
» gnes, tracées sans doute au moment où il causait
» avec la mort... Je parvins donc à lire ce qui avait
» été écrit il y a vingt jours.

» 5 *janvier.* — Mon cœur déchiré a besoin de la
» tombe... Mon Dieu! prends pitié de moi, car je
» mourrai pur de toute tache, de toute faiblesse...
» Mais qui dira seulement : Il est mort en homme
» de conscience et de cœur?... Toi, ma sœur, toi que
» je ne verrai plus, toi qui répéteras, en pleurant
» sur mon sort, que je fus digne!...

» ..... Des larmes effaçaient le reste. Pauvre en-

» fant! que de résignation dans cette longue agonie!
» Je transcrirai plus tard toutes les douloureuses
» impressions écrites, il y a neuf mois, dans ce pré-
» cieux volume.

» Nous ne nous sommes pas couchés, et nous
» avons vu naître le jour avec un sentiment de dou-
» leur impossible à rendre... Hélas! nous devions le
» voir pour la dernière fois. Après avoir été à la
» messe, où j'ai prié Dieu de nous rendre un jour
» notre enfant, je me suis rendue à la police pour y
» remettre tout ce qu'il peut emporter; l'on m'en a
» fait une note exacte, et l'on m'en a donné le reçu.
» A peine ai-je eu le temps de retourner chez moi
» pour prendre mon mari, ma fille, et Joséphine
» qui avait aussi la permission de le voir. M. Vol-
» pini, le secrétaire du directeur de la police, ne s'est
» pas fait attendre, et bientôt Alexandre a été in-
» troduit comme la première fois... Sa contenance
» était plus calme encore, sa résignation peut-être
» plus touchante!... Volpini et Cardani nous en-
» touraient et nous surveillaient. Alexandre ne pleu-
» rait pas... — Est-ce la dernière fois que je vous
» vois? Aucun de nous n'avait la force de répondre...
» Après quelques secondes de silence je lui dis cepen-
» dant: Je le crains.... — Il suffit, mes amis... Il
» nous recommanda alors son père, ses amis, me
» chargea de ses derniers sentiments pour chacun
» d'eux, pour une femme qui lui est bien chère, et
» me légua tous les objets de ses plus tendres af-
» fections.

» En lui promettant de remplir tous les vœux de » son cœur, ma voix s'était tellement affaiblie, qu'on » avait peine à m'entendre... Volpini me dit du » ton le plus dur : — Parlez plus haut, je ne suis ici » que pour vous écouter.... — Pardon, monsieur; » mais quand le cœur est profondément ému, il est » difficile que l'accent n'en soit pas altéré; nous al- » lons faire nos efforts pour élever la voix. L'excès » de l'indignation avait rendu la parole à mon mari, » qui se remit à causer avec son frère; mais peu à » peu il affaiblit aussi le son de ses paroles, et » Alexandre lui dit avec une douceur angélique : — » Mon ami, parle plus haut, tu vois que monsieur » ne peut entendre.

» Louis adressa quelques mots à Volpini, et » Alexandre put me demander si j'avais vu madame » Confalonieri. — Impossible;... mais cela est-il » indispensable? L'infortuné leva les yeux au ciel et » me dit : — Hélas!.. J'allais essayer de lui faire d'au- » tres questions, lorsque Volpini répéta pour la se- » conde fois qu'il était temps de nous séparer.... » Notre émotion était trop violente, nos cœurs trop » brisés, pour pouvoir articuler une seule parole.... » Il nous serra tous en silence dans ses bras; puis » j'entendis encore prononcer doucement à mon » oreille : — Il faut voir madame Confalonieri....

« A peine remontée en voiture, je répétai ces » mots, qui nous causèrent un trouble inexprima- » ble..... Louis était plus que jamais certain qu'il y » avait un projet de fuite organisé, et il en tressaillait

» d'espérance et de joie, tandis que j'en frémissais, » moi pauvre femme!... Je voyais Alexandre avec » son ami malade, ne pouvant le sauver qu'en l'em- » portant dans ses bras, et tout ce qui peut être » inspiré par une imagination malade en pareille » occurence, venait se présenter en foule à ma » pensée.

» Nous réfléchissions depuis longtemps, nous te- » nions conseil, sans trouver aucun moyen d'arriver » jusqu'à la comtesse, lorsque notre dévouée José- » phine s'écria : Tout n'est pas désespéré;... vous » savez que toutes les fois que je suis allée à la pri- » son porter des fruits à notre ami, j'attendais tou- » jours en même temps que Carlo, l'homme de con- » fiance du comte Confalonieri, et que dans l'espoir » d'apprendre quelque chose, j'ai cherché à causer » avec lui; vous savez aussi que je rencontre souvent » ce même Carlo chez cette bonne marchande de » fruits, qui nous est si dévouée, et qui pleure tant » sur nous!... Je vais aller chez elle sous un pré- » texte quelconque, et qui sait?... la Providence » viendra sans doute à notre aide. — Chère José- » phine, lui dit mon mari, soyez prudente! n'ou- » bliez pas que la police a les yeux sur nous, et que » dans le cas où un projet de fuite serait organisé, » tout serait peut-être perdu si l'on savait que nous » avons des relations avec madame Confalonieri....

» Nous en étions encore à nous demander à quoi » nous mènerait ce faible moyen de communication, » lorsque Joséphine rentra, les yeux brillants de

» joie : — Tout nous sert, s'écria-t-elle.... La bonne » femme m'a dit d'elle-même : — Eh bien! Carlo » va suivre M. le comte dans la forteresse, car » il est si malade, le pauvre homme, qu'on n'a » pu refuser cette faveur à madame Confalonieri... » Et moi j'ai répondu : — Il est bien heureux ce » Carlo! que je voudrais pouvoir obtenir la même » faveur auprès de celui que nous aimons tant! Si » du moins je pouvais le recommander aux soins du » bon Carlo! — Pourquoi ne le feriez-vous pas? — » Et où voulez-vous que je le voie? vous savez bien » que je ne vais pas au palais Confalonieri.... — Mais » qui vous empêche de le voir ici demain matin à » neuf heures? je lui ferai dire que j'ai besoin de lui. » — Ah! mais je n'ose;... on me recommande tou- » jours tant de prudence.... N'importe, faites tou- » jours venir Carlo demain matin; je ferai mon pos- » sible pour m'y trouver.

» Nous admirâmes l'adresse de Joséphine.... Tout » cela nous a paru parfaitement prudent, et la soirée » s'est passée à former mille conjectures.

» 26 *janvier*. — Voici ce que j'ai écrit ce matin à » la comtesse : « Depuis bien des jours, j'éprouve le » besoin de vous voir, de vous assurer que l'objet de » votre amour sera tendrement soigné par le meil- » leur ami que j'aie au monde, qu'il sera pour lui un » frère dévoué. J'irai aujourd'hui à la police à dix » heures, je suivrai le cours de porte orientale et » la rue Sainte-Marguerite; je serai vêtue d'une robe

» de soie noire, chapeau et voile de la même cou-
» leur, et un schall rouge. Après avoir été à la po-
» lice, je viendrai à l'église de *San-Fedel*, et j'y res-
» terai jusqu'à midi.... Je me mettrai à genoux sur
» les marches du grand autel, et j'aurai toute con-
» fiance dans la personne qui prononcera près de
» moi le nom de *Carlo*. »

» J'ai remis cette lettre toute cachetée à José-
» phine, mais sans aucune adresse. Elle est revenue
» me dire, à neuf heures et demie, que tout al-
» lait au mieux, et que Carlo avait reçu le billet
» avec une si prompte intelligence, que personne
» ne s'en était aperçu. — Je suis donc sortie à pied
» en suivant le chemin que j'avais indiqué, et le
» cœur me battait bien fort à chaque fois que je
» voyais quelqu'un marcher près de moi; il me sem-
» blait sans cesse entendre à mon oreille le nom de
» *Carlo*. J'allai à la police remettre une cravate
» de soie noire qu'Alexandre m'avait demandée,
» et reprendre en échange le schall bleu qu'il por-
» tait le jour de son exposition....

» Cardani me reçut dans son bureau : il alla lui-
» même faire changer les mouchoirs, et je m'ap-
» prochai d'un grand feu, autour duquel étaient
» deux dames en deuil et trois messieurs.... Tous
» paraissaient profondément affligés. Absorbée dans
» mes pensées et dans ma douleur, je tenais mon
» visage caché dans mes deux mains, lorsqu'une des
» dames me demanda d'une voix timide, si j'étais
» parente de l'un des condamnés. La force me

» manqua pour prononcer ce nom, maintenant dé-
» voué à la douleur, et, sans répondre un seul mot,
» je tirai de mon sac une carte de visite que je lui
» remis... Tous se précipitèrent pour la lire, et
» à peine y eurent-ils jeté les yeux, que les deux
» femmes se reculèrent avec un mouvement de déses-
» poir, et se mirent à pleurer..... Les hommes le-
» vèrent les yeux et les mains au ciel....

» Un profond silence régna pendant plusieurs
» minutes, et l'on n'entendait que nos sanglots.
» Enfin la même dame me dit encore : *Lei è*
» *senza dubbio la sorrella sua*, « vous êtes sans
» doute sa sœur? » — Oui, madame... Mais vous,
» sur qui répandez-vous des larmes? — Je suis la
» sœur de Tonnelli..... Et ses pleurs redoublèrent.
» — Hélas! ne pleurez pas, lui dis-je, car il n'est
» condamné qu'à dix ans; mais mon frère! mon
» frère!.... pour toute la vie, et il n'a que vingt-
» cinq ans.

» L'arrivée de plusieurs commis vint mettre fin à
» notre conversation, mais non pas à l'intérêt ré-
» ciproque que nous nous portions. Cardani n'arri-
» vait pas, et j'étais au supplice, car l'heure fixée
» à la comtesse était presque écoulée, et la crainte
» de faire naître des soupçons m'empêchait de m'é-
» loigner. Enfin il est revenu me remettre le schall
» bleu que j'ai reconnu...... Ils sera pour nous une
» sainte relique.

» Midi allait sonner lorsque j'entrai à *San-Fe-*
» *del* : en prenant de l'eau bénite je vis debout une

» femme de grande taille, dont le regard me fit » battre le cœur... J'allais traverser l'église, où il y » avait à peine dix personnes éparses, lorsque j'en- » tendis très-distinctement à mon oreille : *Carlo*..... » Je tournai la tête précipitamment, c'était la grande » femme... Sa mise commune, un voile posé sur un » bonnet me firent soupçonner que c'était la femme- » de-chambre de la comtesse, l'excès de mon trouble » m'empêcha de distinguer aucun de ses traits. Je » marchais sans répondre :..... *Carlo*, me dit-on » une seconde fois..... *Si*, *Carlo*, répondis-je,... et » j'allais me mettre à genoux lorsque la même voix » me dit de la suivre.

» J'obéis de suite, nous prîmes une porte qui » mène derrière l'église, et là mon inconnue, en me » prenant par le bras, me conduisit par un passage » long, obscur et presque souterrain où nous étions » tout à fait seules. Elle me serrait la main avec une » telle affection qne tous mes doutes cessèrent et que » je demeurai convaincue que c'était la comtesse » elle-même... Je pris sa main que je posai sur mon » cœur, et ses battements si précipités durent lui » faire comprendre tout ce qui s'y passait!....

» Nous arrivâmes enfin dans un lieu un peu moins » obscur, un carré entre deux portes, et là avec un » mouvement, un accent impossible à rendre, elle » releva son voile, se précipita dans mes bras en » fondant en larmes, et en me disant :.... — Vous » avez donc un moyen de les sauver ! —Hélas ! hélas ! » c'est moi-même qui espère et qui attends tout de » vous.

» Nos larmes, nos sanglots, furent notre seul lan-
» gage pendant plusieurs minutes..... Chacune de
» nous venait de voir renverser l'espoir et l'illusion
» qui la soutenaient ! La comtesse retrouva la voix pour
» s'écrier avec autant de douleur que d'énergie : —
» Vous comptiez sur moi, mon Dieu !..... et je ne
» puis rien !.,... et je n'ai trouvé partout que des
» cœurs vils et lâches !..... C'est de la résolution, ce
» sont des bras qu'il faudrait, et nul ne veut s'expo-
» ser !.... nul ne veut se dévouer pour celui qui s'est
» sacrifié pour le salut de tous ! Ah ! c'est infâme !...
» Et ses sanglots étouffaient sa voix. — Vous êtes
» notre ange tutélaire, lui dis-je, c'est vous qui avez
» sauvé la vie de mon frère..... Et je ne pouvais que
» pleurer en la serrant sur mon cœur. — Ah ! c'est
» la plus douce et la seule consolation que je puisse
» éprouver en ce moment, me dit-elle, en fixant
» sur moi un regard angélique, car Dieu m'est
» témoin qu'il n'est pas sur la terre un cœur plus
» brisé que le mien !....

» Nous cherchâmes ensuite les moyens de nous
» voir, et ne pouvant se fier à qui que ce soit au
» monde, elle me pria de venir chez elle à la fin du
» jour, d'être mise comme une femme de cham-
» bre, et de demander la sienne comme étant
» son amie. Nos faits bien arrêtés, nous avons
» repris le chemin de l'église..... Là, nous nous
» sommes séparées après avoir prié pour nos in-
» fortunés..... Cette première entrevue n'a duré
» qu'un instant ; mais je ne crains pas de le dire,

» ce seul moment nous a unies pour toute la vie !

» Ainsi qu'il avait été convenu, je me suis rendue » au jour tombant chez la comtesse avec José- » phine au bras, et dans un costume qui ne pou- » vait faire soupçonner qui j'étais. Nous avons été » assez heureuses pour sortir de chez moi sans » être vues, et lorsque nous sommes arrivées à » la porte du palais Confalonieri, j'ai demandé au » suisse la signora Elisa, qui est bientôt descendue, » faisant de grandes démonstrations de joie en » me voyant. Nous nous sommes vite embrassées, » comme d'anciennes amies ; elle m'a conduite dans » sa chambre, où le bon Carlo n'a pas tardé à venir » me prendre, et m'a introduite dans le cabinet » de la comtesse qui m'a reçue dans ses bras avec » un transport de bonheur, impossible à expri- » mer !...

» Nous avons pleuré longtemps sans pouvoir » prononcer une seule parole ; mais combien nos » cœurs se comprenaient ! Son mari, qu'elle avait » vu deux fois, lui avait dit qu'il fallait aussi me » voir, et dès ce moment elle avait compté sur moi, » comme j'avais aussi compté sur elle !...... Les » deux infortunés avaient pensé que peut-être rien » ne serait impossible à notre dévouement. Fré- » déric m'a dit tant de bien de votre frère, reprit » la comtesse en me serrant de nouveau sur son » cœur, que mes angoisses se sont apaisées en pen- » sant qu'il avait près de lui, pour le secourir, » un être bon, accompli dans son abnégation, qui

» lui prodigue les soins les plus tendres..... C'est
» Dieu qui a permis qu'il fût sauvé pour qu'il me
» remplaçât auprès de mon Frédéric, pour qu'il
» veillât sur lui, et qu'il le soutînt dans ce fatal
» moment où tout semblait l'abandonner!

» J'ai conjuré Thérèse de me faire connaître
» tous les détails de ce qu'elle a entrepris, de ce
» qu'elle a souffert pour sauver son mari, et c'est
» en frissonnant que je l'écoutais, lorsque, se
» rapprochant de moi, elle me dit :

» A peine eus-je appris par des amis puissants
» que le procès de Frédéric était parti de Vérone,
» et devait se trouver dans les mains de l'empereur,
» que je demandai sur-le-champ des passe-ports
» pour me rendre à Vienne : le comte Confalonieri,
» mon beau-père, effrayé comme moi des dangers
» que courait son fils, en sollicita également, et
» nous les obtînmes enfin, malgré les intrigues de
» Salvotti, et grâce à l'efficace protection du général
» Bubna. Nous partîmes;.... et quel voyage! La
» tristesse et la crainte dans le cœur, nous avancions
» rapidement vers Vienne, d'où l'on nous avait fait
» connaître les dispositions défavorables et les fatales
» préventions de l'empereur contre mon mari.

» Ce fut à l'impératrice que je m'adressai d'abord
» pour obtenir une audience; elle me l'accorda, me
» reçut avec bonté, me promit de faire connaître
» notre arrivée à l'empereur. — Peut-être alors, me
» dit-elle, pourrai-je lui demander de vous recevoir;
» peut-être aussi trouverai-je l'instant favorable

» pour lui parler en faveur de votre mari, contre » lequel il est bien irrité!... Vous pouvez compter » sur moi, ajouta-t-elle en m'embrassant;... et je la » quittai avec quelques lueurs d'espérance! J'allai » chez le prince Metternich, chez les ministres, » dans l'espoir de les intéresser à notre sort; mais » tous me répondirent que la décision de l'affaire dé» pendait uniquement de sa majesté, qui se l'était » exclusivement réservée.

» Chaque jour se passait dans une mortelle at» tente, et l'audience désirée n'arrivait pas. L'em» pereur, qu'on pressait pour qu'il m'accordât » un entretien, me fit dire qu'il était occupé à lire » le procès de mon mari, et qu'il ne pouvait encore » m'admettre auprès de lui. Enfin l'impératrice, qui » n'avait cessé de me donner les marques les plus » touchantes de son intérêt, me fit écrire, par sa » grande maîtresse, que l'empereur consentait à me » recevoir. Je ne vous dirai pas quelles furent les » anxiétés de mon cœur, lorsque je fus introduite » dans son cabinet.... Il était debout, auprès d'une » table chargée de papiers.—Savez-vous bien, mada» me, me dit-il avant même que j'eusse pu le saluer, » que le comte Confalonieri est un grand coupable? » Ces pièces, dont je fais une lecture scrupuleuse, » me le prouvent..... C'est l'homme le plus dange» reux de l'Italie, celui qui est le plus fait pour trou» bler le repos dont je veux qu'elle jouisse; aussi » dois-je écouter les instances des souverains de ce » pays qui me demandent un exemple, et il sera

» terrible !.... — Sire, lui répondis-je, au nom du
» ciel et de la justice, n'écoutez point les calomnies
» que Salvotti n'a cessé d'accumuler sur mon mari,
» auquel il a voué une haine implacable ! Pour la
» satisfaire, il se croit tout permis.... La défense de
» Confalonieri prouvera bientôt à votre majesté que
» l'inquisiteur n'a été retenu par aucune crainte
» pour noircir les actions les plus simples, et leur
» donner l'apparence de la culpabilité.... L'empereur
» m'interrompit pour m'assurer qu'il ne quitterait
» pas les pièces du procès qu'il ne les eût termi-
» nées, et que cette lecture pourrait seule décider du
» sort de mon époux. Ayant de me congédier, il
» ajouta : Puisque rien n'a pu jusqu'aujourd'hui
» faire ployer ce caractère de fer qui n'a cessé de
» se montrer aussi orgueilleux qu'il est insoumis,
» je ne dois à mon tour écouter que la justice.

» Comment vous donner une idée, continua la
» la comtesse, des tortures qui vinrent m'assail-
» lire à l'issue de cette audience, où mon cœur
» n'avait pas recueilli un seul mot consolant ? La
» pensée que l'empereur serait peut-être accessible
» aux prières de sa fille, Marie-Louise, qui de-
» vait exercer quelque influence sur son cœur, put
» seule me ranimer ; je savais qu'il repousserait
» toute intercession des souverains de l'Europe,
» quels qu'ils fussent, parce qu'il la regarderait
» comme une atteinte portée à son autorité, mais
» qu'il pourrait peut-être écouter la voix de l'un de
» ses enfants !.... Je fis donc toutes les démarches

» qui étaient capables d'intéresser la grande-duchesse » de Parme ; puis, quand ce devoir fut accompli, » je retombai dans cette mortelle attente, dans cette » angoisse de l'âme qui vous fait arriver à la fin de » chaque journée avec une telle souffrance, qu'il » semble que toutes les forces sont épuisées, et qu'il » ne vous reste plus qu'à mourir.

» Ce fut dans le moment le plus cruel de cette » attente, que l'empereur me fit appeler. Je ne » suivis que l'élan de mon cœur en tombant à ses ge- » noux, en lui disant que j'espérais que mieux in- » struit il était enfin détrompé.... Mais avant que » j'eusse pu continuer, il m'avait relevée sans don- » ner le moindre signe d'intérêt, et sa voix ne se » montra pas moins sévère, lorsqu'il me dit : Je n'ai » acquis qu'une certitude, c'est que Confalonieri s'est » joué de la justice impériale, qu'il s'est montré ré- » calcitrant, sans que jamais le repentir pût faire » fléchir son caractère ; je sais qu'il est le chef et « l'espoir de tous les mécontents d'Italie, il faut » donc un exemple...... Je l'ai promis, ma pro- » messe s'accomplira. — Mais, sire, lui dis-je, » aucun événement n'a justifié tout ce que la haine » est venue accumuler sur sa tête.... Jamais la tran- » quillité de la Lombardie n'a été troublée un seul » moment..... — Madame, c'est assez, s'écria l'em- » pereur ; je ne puis que vous dire qu'il vous » reste à peine le temps nécessaire pour arriver à » Milan, si vous voulez revoir encore votre époux....

» Puisse Dieu, dans sa miséricorde, pardonner

» à l'empereur ces paroles si cruelles ! et puisse cette
» même miséricorde me tenir compte des efforts
» inouis qu'il fallut m'imposer pour garder le si-
» lence et ne répondre que par mes larmes. Mon
» beau-père eut une audience peu de moments après
» la mienne, et là ce vieillard, si dévoué depuis
» tant d'années à la maison d'Autriche, ne crai-
» gnit pas d'embrasser les genoux de ce souverain,
» dont il me vantait la bonté, et qui ne sut que lui
» répondre : Relevez-vous, mon cher comte,......
» *faites votre sacrifice, et voyez déjà votre fils*
» *dans le paradis.*

» Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je à mon
» tour, en interrompant Thérèse, est-ce ainsi qu'on
» abuse de tout ce qu'il y a de sacré sur la terre !...
» Mais mon cœur si plein doit retenir tout ce qui
» l'oppresse, pour vous supplier de continuer.... —
» Et l'angélique femme reprit ainsi :

» Le seul espoir qui me restât était dans la bonté
» si connue de l'impératrice... Combien j'avais rai-
» son de m'y confier, puisqu'elle me reçut à onze
» heures du soir, lorsque, retirée dans ses petits ap-
» partements, elle était déjà prête à se mettre au
» lit. Mes traits bouleversés, les sanglots qui s'échap-
» paient de ma poitrine, et qui me permettaient à
» peine de m'exprimer, lui en dirent bien davantage
» que les paroles les plus éloquentes, et trouvèrent le
» chemin de son cœur.... Comme une tendre amie,
» elle me prit dans ses bras, essuya elle-même les
» larmes qui baignaient mon visage.... Et lorsque

» l'excès de ma douleur m'eut fait tomber évanouie
» près d'elle, ses soins me rappelèrent à la vie !....
» Espérez encore, me dit-elle, espérez, pauvre in-
» fortunée, je vais tout tenter, afin d'émouvoir le
» cœur de l'empereur et obtenir un sursis; il ne ré-
» sistera pas, je l'espère, à l'ardeur de mes prières,
» et si je réussis dans ce premier bonheur, repre-
» nez courage : mettez votre confiance en Dieu, et
» dans l'affection que je vous porte.

Pénétrée jusqu'au fond de l'âme de la bonté de
» l'impératrice, je la quittai pour monter en voi-
» ture avec mon beau-père et mon frère; car perdre
» une seule minute eût été prendre sur ma vie. Mais
» la neige et la glace obstruaient les chemins; le
» dégel commençait et amenait un épais brouillard,
» qui permettait à peine de suivre la trace de la
» route; la brièveté des jours, le passage des Alpes
» du Tyrol, tout retardait ma marche, et me faisait
» désirer à chaque moment de franchir la distance
» à cheval, tant il me semblait que l'excès de mes
» désirs et de mon amour centuplerait mes forces,
» et me rendrait capable de tout.

» Puis, la réflexion m'enchaînait dans ma voiture;
» car si un accident me rendait incapable de pour-
» suivre, si retenue quelques heures par un malheur
» plus fort que ma volonté, je retardais mon arrivée
» à Milan, et qu'il ne fût plus temps!... Fatale pen-
» sée! que je repoussais, parce qu'elle m'aurait ren-
» due folle, et que mon Frédéric pouvait encore
» avoir besoin de moi!...

» Mon beau-père, brisé de douleur et de fatigue, » se trouva si mal, que je fus forcée de le laisser au » second jour, et de poursuivre seule, avec mon » frère, un voyage qui me semblait éternel.

» Quand je pensais qu'une roue brisée, une chute » dans l'un des précipices qui nous environnaient, » et qu'il était si dangereux d'affronter par une nuit » obscure, pouvaient anéantir ce qu'il me restait » d'espérance, il me prenait une sorte de vertige, » un désespoir de mon impuissance, qui est une » des plus grandes douleurs qui puisse déchirer le » cœur!

» Enfin Dieu permit que je visse le terme d'une » telle agonie, et que je reprisse courage, en appre» nant que mon horrible malheur n'était pas con» sommé, et que la divine Providence avait veillé » sur nous, en permettant que le courrier porteur » de l'ordre d'exécution qni m'avait précédée, fût » retenu dans les montagnes du Tyrol par un acci» dent grave, qui l'y arrêta pendant dix heures; » sans cette permission du ciel, je serais sans doute » arrivée trop tard....

» Grand Dieu! que me dites-vous! m'écriai-je... » Cet horrible malheur était-il donc imminent à ce » point? et ne dois-je point croire à ce que l'on m'a» vait affirmé, que nous ne pouvions le redouter » avant le 10 janvier, parce que les fêtes de l'Église » qui se succédaient jusqu'à cette époque, ren» daient tonte exécutiou impossible? — Rendez » grâce à qui vous l'a dit par humanité, reprit Te-

» ressa, car on l'a fait avec d'autant plus de raison, » que c'est véritablement un article du code autri- » chien qui s'applique aux tribunaux ordinaires; » mais la commission spéciale est en dehors des lois, » et devait faire exécuter les sentences *douze heures* » *après leur arrivée à Milan...* Jugez donc si c'est » avec raison que je répète qu'un miracle de la Pro- » vidence a pu seul les sauver !

» Ce retard du premier courrier permit qu'un » autre, expédié de Vienne au milieu de la nuit, » peu d'heures après mon départ, et qui était por- » teur d'un sursis, accordé aux larmes, aux instan- » ces de l'impératrice, arrivât assez à temps pour » empêcher l'exécution immédiate... Mon frère avait » peut-être le temps de retourner près de l'empe- » reur, et d'en revenir avant que ce sursis fût révo- » qué?... L'espoir était encore là, il me rendit l'é- » nergie qni m'était si nécessaire !

» J'obtins une lettre pressante du vice-roi, frère » de l'empereur : l'archevêque et tout le clergé de » Milan, lui adressèrent la supplique la plus tou- » chante : tous ceux qui nous sont attachés par les » liens du sang on de l'amitié, *les Lita*, *les Borre-* » *meo*, toute la noblesse en masse se réunit, et signa » la requête la plus énergique, et en même temps » la plus capable d'émouvoir, même un cœur en- » durci !

» Mon frère partit, emportant avec lui les conso- » lantes preuves que le plus vif intérêt avait succédé » à la stupeur qui avait d'abord frappé les Milanais,

» en apprenant la fatale condamnation de mon in-
» fortuné Frédéric. Il arriva à Vienne, en même
» temps que la lettre de Marie-Louise, qui n'a-
» vait pas trompé mon espérance, et qui implo-
» rait son père dans les termes les plus faits pour l'é-
» mouvoir. Cette réunion d'instantes prières acheva
» donc ce que l'impératrice avait si admirablement
» commencé.... Les deux sentences de mort furent
» révoquées, et ce fut le 8 janvier que l'ordre en fut
» expédié de Vienne.

» Teresa avait terminé son douloureux récit, que
» je l'écoutais encore !... Je ne pouvais réunir mes
» idées.... Une seule les absorbait toutes, et en trou-
» vant cette femme angélique si digne du bonheur
» d'avoir sauvé les deux infortunés, je ne sentais que
» ce sentiment de reconnaissance qu'on éprouve en-
» vers Dieu, lorsqu'il vous a sauvé d'un péril inévita-
» ble !... Ah ! je n'essayais plus de lui parler de tout
» ce qui remplissait mon cœur !... Assise près d'elle,
» la tête appuyée sur son épaule, où mes larmes
» coulaient, je ne pus que lui vouer une tendresse qui
» ne finira qu'avec moi !

» Il fallut enfin se séparer, après nous être promis
» de nous revoir une fois encore.... Je ne pouvais
» m'arracher de cette femme si admirablement
» belle, si angélique dans son amour et dans son
» dévouement! Elle me quitta, pour plus de pru-
» dence, en haut de l'escalier, que je descendis le
» cœur déchiré, en pensant que l'infortuné Frédéric
» n'y reviendrait jamais !... Hélas! je le voyais par-

» tout ! — J'ai pu rentrer chez moi sans être remar-
» quée, et j'ai fait bientôt partager à mon mari, à
» ma fille, à notre Joséphine, tous les sentiments
» que je venais d'éprouver, par le récit exact d'une
» entrevue si mémorable....

» *Mardi*, 27 *janvier*.—Toute la journée s'est écou-
» lée en préparatifs de départ; après-demain nous
» serons en route, et nos malheureux prisonniers ne
» quitteront peut-être Milan que dans huit jours,
» parce que la santé de Confalonieri est dans un état
» si alarmant, qu'il est impossible de l'exposer aux
» fatigues d'un aussi long voyage.

» *Mercredi*, 28 *janvier*.—Nous l'avons vu encore
» une fois!... Ah! mon Dieu! daignez permettre que
» ce ne soit pas la dernière!—J'ai été mandée ce ma-
» tin à la police, où Cardani m'a dit que si nous
» voulions voir encore mon frère, cela nous était ac-
» cordé.... Je n'ai pas eu la force de refuser ce dé-
» chirant bonheur, et à midi nous étions près de
» lui. Il entra avec un bouquet de fleurs jaunes,
» qui répandaient un parfum délicieux, et me dit,
» en me les remettant : — Pauvre sœur, j'ai voulu
» que tu eusses un dernier souvenir de moi ! — Au
» moment où je prenais ce bouquet, Volpini me l'ôta
» des mains pour l'examiner feuille par feuille, et
» s'assurer qu'un billet n'y était pas caché... Alexan-
» dre me paraissait agité ; je feignais d'être calme,
» mais j'avais un affreux battement de cœur !...

» — C'est donc la dernière fois que je vous vois, » dit notre pauvre ami, vous partez demain?.... — » Oui, nous partons demain.... — Chacun de nous » garda le silence, mais, hélas! que de choses ne di- » sait-il pas!

» Nous lui contâmes avec détail que nous avions la » certitude de pouvoir lui écrire au Spielberg..... Il » ne répondait pas, et ses regards nous disaient : — » Pauvres amis, on vous abuse!... une fois que vous » m'aurez quitté, tout sera fini!... — Je voulus le » convaincre de la vérité des promesses qu'on nous a » faites, mais je n'obtins de lui que le même silence » et les mêmes regards.... J'étais de si bonne foi dans » cette consolante croyance, que je l'ai prié de nous » écrire longuement lorsqu'il en aurait la permis- » sion.... A cette demande, son cœur a paru déchiré, » il s'est caché la tête dans ses mains, en s'écriant : » — Mon Dieu, mon Dieu! que me dites-vous, mes » amis!.... Si chaque goutte de mon sang pouvait » tracer une ligne, je serais trop heureux, mille fois » trop heureux de le verser pour vous écrire; mais » n'oubliez pas, chers amis, n'oubliez jamais que je » ne m'appartiens plus!... que j'ai perdu le droit d'a- » voir une volonté, et que si mes désirs sont refusés, » je ne puis que me résigner!...

» Nous gardâmes tous le silence;... l'affreuse vé- » rité commençait à pénétrer dans nos cœurs.... — » Ton père ira avec moi à Vienne dans deux ans » pour obtenir la permission de te voir, lui dis-je » alors.... — Il ne me répondit point, et je le répétai

de cœur si violent, à l'idée que j'allais peut-être me séparer pour toujours de mon malheureux ami, que les forces me manquaient.... Frédéric! Frédéric! m'écriai-je en voulant de nouveau me précipiter dans ses bras, que Dieu veille sur Thérèse et sur toi!.... Mais le geôlier me retint.... — Allons, allons, dit-il,.... Et les gendarmes m'entraînèrent.

L'horloge de la prison sonnait deux heures, les corridors, les cours, étaient dans l'obscurité la plus profonde, il faisait froid..... Nous marchions en silence derrière le geôlier, dont la lanterne jetait une pâle lueur, qui suffisait à peine pour diriger nos pas.... J'entendis de loin comme le retentissement d'un marteau sur une enclume, et le frisson passa par tout mon corps ...

— C'est ici, me dit notre conducteur en nous ouvrant à demi une porte donnant sous la voûte de l'entrée principale; puis il me salua en me disant adieu.

J'entrai, et la première personne qui tomba sous mes yeux, au milieu d'une salle basse, fut Bolza, l'auteur de mon arrestation, qu'on avait choisi pour être le chef de notre triste convoi. — Vous ici, *signor* Bolza? lui dis-je avec étonnement. — Oui, monsieur, sa majesté a daigné me conférer l'importante mission d'escorter vos seigneuries à Spielberg. — C'est une preuve de confiance dont vous devez être fier, ajoutai-je en souriant,.... tout en regardant un serrurier qui venait de paraître, portant d'une main une lourde chaîne et de

» être introduite, Cardani me remit une lettre d'A-
» lexandre, pour son père; puis il me dit adieu
» avec les yeux pleins de larmes.

» Le directeur de la police m'a reçue avec toute la
» bienveillance que je pouvais espérer, et m'a dit
» qu'il avait été la veille visiter mon frère, dont il
» avait été parfaitement content. Après avoir pris
» congé de M. le comte Torresani, je suis allée chez
» M. Pactha, qui m'a comblée de témoignages d'es-
» time et d'intérêt.

» Voici la lettre que notre malheureux ami écrit à
» son père :

» *Milan, prison de Sainte-Marguerite*, 24 *jan-*
» *vier* 1824. — Il y a trois jours, mon cher père,
» que mon sort est décidé; je ne vous en retracerai pas
» toute la rigueur; déjà vous la connaissez, déjà vous
» avez pu sonder l'étendue de notre malheur. Sans
» doute, oh! mon père! ce malheur est grand!...
» Chercher à s'en diminuer présentement toute la ri-
» gueur, serait manquer à la fois de raison et de sen-
» sibilité! Disons-le donc, et reconnaissons avec dou-
» leur le terrible poids qui nous accable! Cherchons
» dans la patience, cette vertu de l'infortune, des
» forces telles, que nous puissions soutenir avec une
» noble résignation l'épreuve que la Providence
» nous envoie!... Laissons-nous aller avec calme
» au vague de l'avenir,... effrayant il est vrai, ter-
» rible même, puisqu'il ne peut être changé que par
» l'anéantissement de l'existence... Mais n'éloignons

» pas de nous tout espoir; quelque faibles que » soient ses lueurs, elles doivent encore arriver jus- » qu'à notre cœur, et devenir l'unique planche de » notre naufrage.

» Vous parlerai-je de mes amers regrets, oh! mon » père! Vous dirai-je que mes souffrances ne sont » pas en moi, mais en vous?... que je sentirais à » peine l'amertume du calice si je devais seul en » approcher les lèvres? Non, car je sais que mon » père connaît les sentiments de mon âme, qu'il en a » mesuré les forces, les résolutions, et l'abnégation » dont elle est susceptible... Seul au monde, Alexan- » dre se laisserait entraîner sans murmure au tor- » rent de l'adversité;... mais ses souvenirs, ses affec- » tions sont là, et l'oppriment!.. Alors, seulement » alors, il est prêt à accuser la rigueur du sort!... » Mon bon père, soulagez la douleur de votre fils en » lui pardonnant le mal qu'il vous a fait!... Faites » descendre sur lui votre bénédiction, épanchez vo- » tre cœur dans le sien, et remettez-lui ses fautes en » anticipation de Dieu même!... Le chagrin que j'ai » pu vous causer dans le cours de ma vie, restera » dans mon âme, il excite en elle des regrets plus » cuisants que la séparation du monde, que l'ave- » nir anéanti! Votre seul amour peut cicatriser mes » blessures... Ah! je tombe à vos pieds, mon père, » je vous demande le pardon de mes fautes passées! » J'implore le Tout-Puissant pour la conservation de » vos jours, pour votre bonheur! Mes amis, mes frères, » ont épuisé pour moi tout ce que le dévouement a

» de plus sublime ; je les bénis !... Leur récompense
» est dans leur cœur, dans le contentement d'eux-
» mêmes, dans leur amour pour tout ce qui est
» noble et vertueux.

» Dans l'isolement profond où je suis appelé à
» vivre, je m'efforcerai de cultiver les germes de vertu
» que je sens dans mon âme ; je me rendrai meilleur
» pour supporter le malheur avec résignation et di-
» gnité ; je coulerai mes jours dans le regret de ne
» pouvoir faire le bien, mais dans la consolation pas-
» sive de ne point faire le mal ; je m'instruirai si j'en
» ai la possibilité, et chercherai à me créer une exi-
» stence intellectuelle et morale, puisque je ne suis
» plus appelé à jouir de l'existence sociale... Je m'en-
» tourerai de mes souvenirs, de mes sentiments,
» je les considérerai comme des consolateurs, comme
» des amis vertueux.... Je puiserai dans la philoso-
» phie la résignation ; dans la religion, l'espérance...
» J'attendrai en paix, ou le changement de mon
» sort, ou la fin de ma vie... Adieu, mon père bien
» aimé, adieu ! Je vous aime et vous aimerai jus-
» qu'à mon dernier soupir ! »

« La fin de ce jour a vu mes derniers adieux à Te-
» resa, à celle que je bénirai constamment ! — Je
» suis allée chez elle, comme la première fois, à l'en-
» trée de la nuit, avec Joséphine au bras et le cos-
» tume de rigueur. Elle m'a reçue dans le même
» cabinet, et là, tout au bonheur de nous revoir,

» nous nous sommes tenues longtemps embrassées,
» toutes deux fondant en larmes !... Teresa me mon-
» trait un redoublement d'affection qui m'allait à
» l'âme! — Laissez-moi, me dit-elle, puisque je ne
» puis exprimer à celui qui est devenu mon seul es-
» poir, tout ce que j'éprouve pour lui; laissez-moi
» soulager mon cœur auprès de vous, qui devenez
» aussi ma sœur, et qui me comprendrez plus que tout
» autre au monde! J'ai passé hier une heure auprès
» du lit de mon Frédéric; mais quelle horrible dou-
» leur, mon Dieu! que celle de voir celui qui est pour
» moi tout l'univers, l'unique amour de ma vie, et
» qui m'est devenu, s'il est possible, mille fois plus
» cher encore, de le voir, dis-je, entouré de gar-
» diens, qui suivent tous nos mouvements, écoutent
» chacune de nos paroles.... Et quelle souffrance de
» ne pouvoir lui dire la millième partie des senti-
» ments qui surabondent dans mon cœur! de ne pas
» l'assurer que tant qu'il me restera un souffle de vie
» il sera employé à travailler à sa délivrance...—Ah!
» ne le sait-il pas! m'écriai-je. — Oui, reprit Teresa,
» oui, je sais qu'il compte sur moi, et que jamais
» femme ne fut plus aimée que je ne le suis de mon
» Frédéric! Peut-être même ce bonheur si grand
» est-il encore mêlé d'amertume, car si je lui étais
» moins chère, il souffrirait moins de l'affreux mal-
» heur de notre séparation! Si j'étais, hélas! rassurée
» sur son existence, en le sachant avec l'ami si dé-
» voué que le ciel lui a donné, je pourrais trouver une
» sorte de résignation;... mais sa maladie s'aggrave

» chaque jour, la violence du mal est telle, que tout
» est à redouter.... Locatelli, son médecin, a dit po-
» sitivement à la police que mon mari était hors
» d'état de supporter le voyage, que le péril serait
» imminent après deux jours de route,... et ils n'é-
» coutent rien, les barbares! et ils appellent cela
» commuer la peine!... Si du moins il m'était permis
» de l'accompagner jusqu'au Spielberg, de le soigner
» jusqu'à la porte de son tombeau!

» — Calmez-vous, chère amie, lui dis-je, Dieu ne
» vous a pas donné l'ineffable joie d'avoir sauvé
» votre époux d'une mort certaine, pour vous le
» ravir ensuite.... Alexandre le soignera comme un
» tendre fils, et ce sera en lui prodiguant ces soins
» pieux qu'il pourra retrouver quelque douceur à
» l'existence. — Ah! je n'en doute pas, répondit la
» malheureuse femme; mais laissez-moi pleurer sans
» contrainte! laissez-moi vous montrer toutes les
» tristesses de mon âme! Partout ailleurs, avec
» tous, il faut que je me montre forte et coura-
» geuse, quand je me sens mourir!.... Si vous sa-
» viez avec quelle passion je l'aime, mon Frédéric!...
» à quel point je suis fière de lui appartenir! Oui,
» je saurai me rendre digne de lui, mon courage ne
» faiblira jamais, ma persévérance sera de tous les
» instants!...

» Mon amie, un grand œuvre doit s'accomplir;...
» à nous seules il appartient de l'entreprendre : tra-
» vaillons d'abord à les soulager, puis à obtenir un
» jour leur délivrance; vous, dans votre patrie, où

» sans doute votre dévouement doit trouver aide » et protection ; moi, partout où mes prières pour» ront se faire entendre. Bientôt je retournerai à » Vienne, et rien ne me coûtera pour obtenir la » permission d'aller m'établir à Brünn *, où je pour» rai du moins respirer le même air que lui, et voir » les murs qui le renfermeront. — Hélas ! lui ré» pondis-je, étrangère à votre pays, à tout ce qui » est autrichien, je ne puis espérer de trouver pour » mon prisonnier assistance et intérêt..... — Faites » agir votre gouvernement, ne vous découragez pas, » ajouta Teresa, et soutenez-vous par la sainte » promesse que je vous fais ici, de ne séparer ja» mais, dans le bien que je pourrai leur faire, ceux » que Dieu a unis dans le même malheur, et par une » éternelle amitié. Tout le soulagement que je pour» rai procurer à mon Frédéric sera partagé par » son Alexandre, et je parviendrai, n'en doutez » pas, à rendre leur sort moins affreux, parce qu'il » n'est pas d'obstacle qu'une volonté forte ne puisse » vaincre lorsqu'elle est animée par une cause aussi » sacrée.

» — Quoi ! m'écriai-je dans un transport de joie, » vous pourrez parvenir à soulager leur misère, à » faire arriver quelques secours jusqu'à eux..... — » Oui, reprit Thérèse, et je me flatte même de » pouvoir correspondre avec eux au Spielberg,

* La forteresse du Spielberg est bâtie sur une hauteur qui domine la ville de Brünn.

» comme je n'ai jamais cessé de le faire à Milan,
» malgré les innombrables difficultés qui nous en-
» touraient. Je vous le répète, Alexandre et Fré-
» déric ne seront qu'un dans mes constants efforts...
» Comptez donc sur moi, ou plutôt comptons mu-
» tuellement l'une sur l'autre.... Notre tâche est la
» même, rien ne peut rompre le lien qu'un tel mal-
» heur a formé entre nous.

» Je ne pus contenir plus longtemps les senti-
» ments qui se pressaient dans mon âme... Mais que
» l'expression est faible quand le cœur sent aussi
» vivement!...

» Nous convînmes alors des moyens de corres-
» pondre, et de le faire avec sécurité; puis elle me
» donna un ancien portrait de son mari, le seul
» dont elle pût disposer,... et je contemplai avec vé-
» nération celui qui fut si digne dans le malheur!...

» J'ai promis à Thérèse de lui envoyer le portrait
» d'Alexandre aussitôt mon retour en France, et
» après nous être répété cent fois que nous serions
» les anges gardiens de nos malheureux prisonniers,
» nous nous sommes séparées avec la consolante con-
» viction que chacune de nous avait acquis une
» amie à toute épreuve! »

XXXII.

Si mes derniers adieux à ma famille, si cette funeste séparation, dont la durée pouvait être éternelle, me déchiraient le cœur et m'accablaient, moi, dans toute la force de la jeunesse et du courage, quelle douleur ne devait pas éprouver mon malheureux Frédéric, dont la maladie prenait chaque jour un caractère plus alarmant, et qui se sentait mourir chaque fois que son adorable Thérèse était introduite auprès de son lit de douleur... Quelles scènes déchirantes, mon Dieu! et qu'ils souffraient ces infortunés de ne pouvoir épancher leurs cœurs si pleins d'amour et de désolation!...

Vainement avais-je supplié qu'on me permît de

voir un instant la comtesse, de lui baiser la main... Cette grâce me fut refusée. Un moment avant qu'elle entrât dans la prison, on venait me prendre, puis on m'enfermait dans une chambre voisine, jusqu'à ce qu'elle se fût éloignée... Alors je revenais, et je retrouvais mon pauvre ami bouleversé, pâle, frappé au cœur, comme s'il n'eût plus eu que quelques heures à vivre. Et pourtant quels efforts n'avait-il pas faits pour que sa Thérèse ne pût s'apercevoir des ravages que la prison, les tourments et le mal cruel dont il était atteint, avaient exercés sur lui!... Comme il rassemblait toutes ses forces pour diminuer ses craintes, pour lui donner l'espoir qu'il reviendrait à la vie!... Mais qui pourrait tromper les yeux, le cœur d'une femme lorsqu'elle aime réellement?

Thérèse ne crut pas aux protestations de son mari; elle le vit ce qu'il était,... luttant avec sa volonté de fer contre la souffrance, mais affaibli, mais épuisé par cette longue et douloureuse maladie. Elle résolut donc de tout tenter pour empêcher son départ pour le Spielberg, ou du moins pour le faire retarder; elle demanda une consultation de médecins pour faire constater que le voyage lui serait mortel, et, pour que Confalonieri se conduisît de manière à ne pas tromper ses espérances, elle le prévint de toutes ses démarches dans une lettre qu'elle avait entourée de cire, et qu'elle lui remit à sa dernière entrevue.

Il me semble voir encore mon malheureux ami,

lorsqu'il ouvrit en ma présence le mystérieux écrit que sa Thérèse venait de lui glisser dans la main... Avec quel attendrissement ne lut-il pas tout ce qu'elle lui expliquait pour qu'il fît valoir, auprès des médecins, son incapacité de soutenir le voyage : « Si tu pars, lui disait-elle, tu succomberas en » route ; si tu restes, ne fût-ce que quelques semai- » nes, ta santé pourra se remettre, et Dieu peut- » être aura pitié de nous. J'ai vu la sœur de ton » compagnon, ajoutait-elle, nous avons pleuré en- » semble !... Elle comprend ma douleur, et l'a sou- » lagée en me répétant que son frère te soignera, » que Dieu, qui vous a sauvés une fois, vous rendra » à nos vœux... Ah! puisse cet heureux présage s'ac- » complir !... puisse-tu, mon Frédéric, me revenir » un jour !... »

Il n'alla pas plus loin dans sa lecture, le cœur lui manqua... Longtemps il resta absorbé dans sa douleur, n'interrompant ce mortel silence que par ces tristes et prophétiques paroles : Pauvre ange, je ne te verrai plus!... ils te feront mourir dans les tourments et les souffrances !... Puis il se tut de nouveau, et demeura immobile jusqu'à ce que les peines cruelles qu'il voulait comprimer dans son cœur eussent déterminé le plus violent paroxisme qu'il eût encore éprouvé jusqu'alors.

Il n'en était pas entièrement remis que les médecins, demandés par la comtesse et accordés par le vice-roi, vinrent auprès du malade pour s'assurer de l'état où il se trouvait, et donner leur avis sur la

possibilité de le conduire à sa destination. Tous, sans exception, reconnurent que la santé du comte était tellement compromise, tellement délabrée, qu'il était impossible, à moins de vouloir risquer sa vie, de le mettre en route dans une saison aussi rigoureuse que celle où nous étions, et pour un aussi long voyage. Il ne fut pas nécessaire que j'insistasse, auprès de ces hommes de l'art, sur les souffrances qu'éprouvait mon pauvre ami, sur ses attaques de plus en plus fréquentes, sur l'impossibilité où il se trouvait de prendre aucune nourriture, sur sa faiblesse enfin, qui était arrivée à un tel point qu'il ne pouvait mettre pied à terre, ni se poser cinq minutes sur ses jambes sans être sujet à un évanouissement.

Les médecins le jugèrent comme un pauvre moribond dont l'existence tenait à un fil, et que le repos seul pouvait sauver..... Ils prononcèrent selon leur conscience et leurs lumières, et, quelque dangereux qu'il fût pour eux de se montrer contraires aux volontés de Vienne, ils n'hésitèrent pas à déclarer, qu'il y avait toute probabilité que le comte Confalonieri succomberait si l'on persistait à le faire partir de suite pour le Spielberg..... Ce fut un acte de courage, je le répète, car ils dépendaient presque tous du gouvernement autrichien par les places qu'ils occupaient.

Mais il n'en fut pas ainsi d'un chirurgien en chef des hôpitaux militaires récemment arrivé de Hongrie, qu'on fit venir de suite en poste de Bres-

cia, pour visiter Confalonieri. Son thème était fait, ses ordres précis, et, quand il fut près du malade qu'il ne pouvait ni interroger ni entendre faute de comprendre l'italien, il se contenta de le regarder stupidement pendant quelques minutes, puis de lui tâter le pouls en disant : *Es kann so gehen*, *es kann so gehen* (cela peut aller, cela peut aller). Après quoi il se retira pour faire son rapport, dans lequel il déclara que le comte était transportable et pouvait partir sur-le-champ; ce rapport, véridique et sincère, comme on le voit, devait néanmoins suffire pour mettre à couvert la responsabilité consciencieuse de celui dont nous allions uniquement dépendre désormais.

La nuit et la journée qui suivirent cette dernière visite furent tellement mauvaises pour l'infortuné comte, que je m'écriais à chaque instant, en le rappelant à la vie, en le serrant sur mon cœur : Mais il est impossible qu'ils aient la barbarie de t'arracher de ces lieux!..... ce serait ta perte, mon Frédéric!... Et il me répondait : Que leur importe!... l'empereur ne m'a-t-il pas fait grâce aux yeux du monde? Si je succombe maintenant, ma mort ne saurait plus lui être ostensiblement attribuée..... Je partirai, n'en doute pas.

Je me rendais d'abord à ses paroles, mais bientôt je revenais à mon opinion première, et je me persuadais, tant cette cruauté me paraissait horrible, inexécutable, que Confalonieri ne se mettrait pas en route avec nous. C'est ce que je pensais plus

que jamais dans la soirée du 4 février, alors que je le tenais comme mort dans mes bras, et que je m'efforçais de le tirer de sa léthargie ; c'est ce que je me disais encore quelques heures après, en cherchant le sommeil qui fuyait de mes yeux.

Peu à peu, cependant, mes idées devinrent plus confuses, plus vagues ;.... mes paupières étaient lourdes, j'allais dormir quand nos verroux crièrent et que la porte s'ouvrit pour donner passage au geôlier, portant une lanterne, et à trois gendarmes, vêtus de leurs capotes, couverts de leurs buffleteries et le fusil en main.

— *Signor Francese*, me dit Riboni, il faut vous lever. — Pourquoi ? pour partir ? — Ils ne répondirent rien. — Et le comte, demandais-je, doit-il se lever aussi ?.... — Même silence. — Peux-tu en douter, me dit Confalonieri, qui releva péniblement la tête pour voir ce qui se passait.... — Si j'en doute, repris-je; mais ce serait un assassinat... Et, croyant le quitter, je m'attachais à lui, je l'embrassais, je lui disais adieu en pleurant amèrement.

— *Signor Francese*, répéta le geôlier, il faut partir, on vous attend.

Je me revêtis alors de mes habits de voyage, que j'avais commandés de manière à ce qu'ils pussent se mettre avec les fers, dans le cas où nous en serions chargés, ce que nous ignorions encore. Aidé par les gendarmes, j'eus bientôt terminé ma toilette; qund tout fut prêt, il me prit un serrement

de cœur si violent, à l'idée que j'allais peut-être me séparer pour toujours de mon malheureux ami, que les forces me manquaient.... Frédéric! Frédéric! m'écriai-je en voulant de nouveau me précipiter dans ses bras, que Dieu veille sur Thérèse et sur toi!.... Mais le geôlier me retint.... — Allons, allons, dit-il,.... Et les gendarmes m'entraînèrent.

L'horloge de la prison sonnait deux heures, les corridors, les cours, étaient dans l'obscurité la plus profonde, il faisait froid..... Nous marchions en silence derrière le geôlier, dont la lanterne jetait une pâle lueur, qui suffisait à peine pour diriger nos pas.... J'entendis de loin comme le retentissement d'un marteau sur une enclume, et le frisson passa par tout mon corps ...

— C'est ici, me dit notre conducteur en nous ouvrant à demi une porte donnant sous la voûte de l'entrée principale; puis il me salua en me disant adieu.

J'entrai, et la première personne qui tomba sous mes yeux, au milieu d'une salle basse, fut Bolza, l'auteur de mon arrestation, qu'on avait choisi pour être le chef de notre triste convoi. — Vous ici, *signor* Bolza? lui dis-je avec étonnement. — Oui, monsieur, sa majesté a daigné me conférer l'importante mission d'escorter vos seigneuries à Spielberg. — C'est une preuve de confiance dont vous devez être fier, ajoutai-je en souriant,.... tout en regardant un serrurier qui venait de paraître, portant d'une main une lourde chaîne et de

l'autre un marteau.— Ces fers me sont-ils destinés? demandai-je à Bolza. — Oui, monsieur, répondit-il avec hésitation. — Mais ils sont énormes!.... Et je m'approchai de l'enclume et du groupe de gendarmes et d'agents de police qui l'entouraient.

En France, continuai-je, en soulevant la pesante chaîne qu'on allait me river aux pieds, on m'aurait fait donner ma parole de ne pas chercher à m'évader, et l'on m'aurait conduit ainsi sans crainte jusqu'au lieu de ma destination; jamais aucun prisonnier n'a porté des fers aussi lourds, aussi massifs que ceux-là..... — Ce n'est pas de moi que cela dépend, me dit le commissaire, on m'en a donné l'ordre. — C'est juste, lui répondis-je, en m'asseyant sur une chaise que m'avançait un des gendarmes, aussi n'est-ce pas à vous que je m'en prends... Et je tendis au serrurier ma jambe droite qu'il appuya sur son enclume, après m'avoir passé préalablement au-dessus de la cheville, un maître anneau large de quelques pouces, épais de plus d'un doigt; prenant ensuite une cheville de fer, dont il introduisit l'extrémité dans un trou pratiqué dans la charnière du bracelet, il la frappa à coups redoublés, au risque de me briser les pieds, jusqu'à ce que la tête en fût entièrement rabattue et rivée.

L'opération fut longue et difficile : le marteau retentissait sur l'enclume, et l'ouvrier fut obligé de reprendre haleine plus d'une fois avant de terminer ce dangereux ferrement, où le moindre

mouvement de ma part, la plus légère déviation du forgeron, aurait pu me briser les os.

Il venait enfin de donner le dernier coup au fer de la jambe gauche, lorsque je vis entrer, porté plutôt que soutenu par les gendarmes, Confalonieri mourant.... Je me levai précipitamment pour aller à lui;... mais la chaîne qui m'étreignait les les pieds me fit retomber lourdement sur ma chaise. — Lui aussi, m'écriai-je, en me tournant du côté de Bolza,... lui aussi vous allez le charger de fers! mais c'est une cruauté atroce! mais ayez donc pitié d'un malheureux malade. — Au lieu de Bolza, ce fut un personnage du gouvernement envoyé, dit-on, de Vienne, pour surveiller l'exécution des ordres de l'empereur, qui s'avança vers moi en faisant signe à nos gardiens de m'enlever de ma place, et de m'entraînerhors de la salle.

Sans attendre que ces misérables missent la main sur moi, je me levai pour rejoindre Frédéric, dont les regards pleins de tendresse semblaient me dire: Calme-toi, calme-toi, bientôt nous serons réunis! La chaîne était si courte et mon élan si fort, que je faillis tomber dans ce premier mouvement, et la douleur que je ressentis aux jambes fut telle, que je fus obligé de m'arrêter encore, puis de m'éloigner ensuite, sans avoir pu rejoindre Confalonieri.

Conduit par deux gendarmes, et m'appuyant sur eux pour m'aider à marcher, j'arrivai de nouveau sous la voûte où se trouvait une voiture dans

soleil et se trouver garanti du souffle un peu âpre du vent. Dès que les gendarmes, qui l'entouraient et le regardaient avec respect, nous eurent aperçus, ils se rangèrent à droite et à gauche pour nous laisser arriver jusqu'à lui.

Enveloppé d'un ample manteau qui se drapait noblement autour de sa haute taille et formait à ses pieds une masse de plis qui ne laissait entrevoir que quelques anneaux de sa chaîne, la tête couverte d'un élégant bonnet de velours noir qui laissait voir en entier son front large et élevé, Confalonieri, dont la figure, dont les yeux levés vers le soleil semblaient, en y cherchant de la vie, rendre hommage à son créateur, Confalonieri, dis-je, nous parut si noble, si imposant dans cette majestueuse attitude, que tous en même temps, frappés de respect, nous nous arrêtâmes pour le contempler!...

J'avais bien vu des rois, des puissants de la terre, mais jamais la pompe qui les environnait, jamais les prestiges de la gloire ou du diadème n'avaient produit sur mon âme une impression aussi profonde d'étonnement et d'admiration que le touchant aspect de ce martyre de la liberté, *sacré* par le malheur d'une impérissable couronne!.... Oui, je contemplai avec vénération cet homme, jeune encore, et si grand dans ses souffrances, que ceux-là même, que l'on avait chargés de le traiter avec rigueur et de l'abreuver de dégoûts, le comblaient de soins et l'entouraient d'hommages dès qu'ils avaient passé quelques instants près de lui.

vie..... La route est longue d'ici à Crémone, laissez-le, de grâce, reprendre encore quelques forces. Bolza y consentait; mais le vieux commissaire s'en vint, tout courroucé, nous répéter qu'il fallait partir, qu'il le voulait... — Vous allez être obéi, monsieur, lui dit Confalonieri; mais j'aurais pensé que vos instructions n'étaient pas tellement précises, que vous ne pussiez permettre à un pauvre moribond de jouir quelques minutes encore de la douce chaleur du soleil dont il a été privé depuis si longtemps..... — C'est un vieux *kaiserlich* (un vieux ponctuel), nous dit Bolza à demi-voix, qui a tout juste autant d'instinct qu'il en faut pour tirer en son temps les verroux d'une prison; mais c'est l'obéissance passive en chair et en os; et c'est comme cela qu'on les veut..... J'aurais bien désiré rester avec vous toute la route, malheureusement force m'est de changer votre intéressante conversation pour les gros rires et les plaisanteries allemandes de mon chef. Un brigadier prendra ma place; cela dit, il nous aida à monter en voiture, nous salua, et fut donner l'ordre qu'on se mît en marche.

Ce bain de soleil, ainsi que le disait Confalonieri, lui avait causé momentanément un bien-être, un soulagement dont j'étais si consolé, si plein d'espoir, que la joie m'en était venue au cœur, et que plus d'une fois je fis sourire mon ami par la gaieté de mes paroles et de mes observations. Voilà ce que c'est que d'être Français,

tôt même on put distinguer les objets.... Les yeux fixés sur Confalonieri, je tremblais d'apercevoir sur ses traits fatigués les indices d'une nouvelle attaque; mais, à ma grande joie, je l'entendis respirer librement... Puisse Dieu, pensai-je, déjouer les malveillants des seins de tes ennemis, et conserver tes jours pour le bonheur des tiens et la gloire de ton pays!

Ces vœux ardents de mon âme, je les crus exaucés par le ciel, quand je vis tout à coup la noble figure de mon ami éclairée par les premiers rayons du soleil levant.

A cette douce lumière, à cette bienfaisante chaleur, le pauvre malade ouvrit ses languissantes paupières.... Son premier regard fut pour moi, dont la présence et les tendres paroles firent éclore sur ses lèvres décolorées un sourire de consolation!.... le second, pour l'astre qu'il aimait, pour ce soleil qu'il n'avait pas vu depuis deux ans!... Les yeux fixés sur l'Orient, il admirait ce sublime spectacle, dont, comme moi, il avait cru ne plus jouir!...

— Heureux, s'écria-t-il, heureux celui qui, dans les beaux climats que le soleil échauffe, peut goûter en paix, sous le chaume, les bienfaits de ces vivifiantes clartés; mais nous allons aux lieux où il brille sans donner de chaleur, et jamais il ne pénétrera dans nos tristes demeures!... Je suis un enfant du Midi; pour vivre, il me faut du soleil!... Sa privation n'a pas peu contribué à perdre ma santé.... — Monsieur le comte se trouve cependant

mieux que je ne le croyais, dit le maréchal-des-logis; d'après ce qu'on m'avait assuré, je m'imaginais.... — N'avoir à escorter qu'un cadavre, n'est-ce pas? dit Confalonieri; peut-être vos prévisions se réaliseront-elles bientôt.

Joyeux de lui voir supporter les commencements du voyage mieux que je ne l'avais espéré, je mis la conversation sur des sujets divers, que nos guides pouvaient écouter sans inconvénients pour nous, et où j'aimais à entendre l'inépuisable érudition, la parole élégante et juste, les vues profondes, fines et variées de cet homme supérieur, dont le cœur, l'esprit ou le goût se montraient grands et sûrs à chaque maxime, à chaque opinion qu'il émettait. Nos gardiens, en l'écoutant, semblaient se dire : Est-ce bien là ce conspirateur indomptable, dont on a si défavorablement parlé dans l'acte d'accusation?

Nous cheminions ainsi depuis des heures, lorsque nous fîmes halte devant une auberge isolée où nous entrâmes, pour faire rafraichir les chevaux de notre voiturin, et prendre nous-mêmes quelque nourriture. C'est alors que je m'aperçus pour la première fois que nous étions suivis par trois autres voitures qui vinrent se ranger à côté de la nôtre dans la cour de l'hôtellerie. C'étaient nos compagnons d'infortune que je n'avais pas revus depuis le jour de l'exposition.

Quinze ou vingt gendarmes et quelque cinquante hommes de troupes de ligne qui nous suivaient

dans des *forspan*, composaient notre convoi, dont il était défendu d'approcher. Déjà les autres prisonniers étaient descendus et entrés dans l'auberge, que nous étions encore à combiner la manière dont on pourrait faire sortir le pauvre comte, qui ne désirait autre chose que d'être posé sur une chaise au milieu de la cour pour y respirer l'air et s'y réchauffer au soleil.

Lorsqu'on l'eut tiré à grand'peine du voiturin, et qu'on l'eut porté à l'endroit où la chaleur était plus douce, je le quittai quelques instants à sa prière, pour aller rejoindre les prisonniers, parmi lesquels se trouvait le fameux colonel A., dont la conduite avait été si répréhensible dans le cours du procès, et qui n'avait été condamné qu'à trois ans de Spielberg, pour prix de ses révélations contre Confalonieri.

Curieux de voir la figure d'un tel homme, je voulus me hâter, mais ma chaîne était trop courte pour que je pusse marcher aisément.... Malgré mon impatience, il fallut donc aller à petits pas, me battant les chevilles, et menaçant de tomber à chacune de mes douloureuses enjambées. Mon premier soin, en entrant dans la salle où se trouvaient ces messieurs, fut de chercher des yeux celui dont mon ami avait tant à se plaindre..... C'était un homme de cinquante ans, de taille moyenne, voûté d'épaules, et n'ayant rien dans sa tournure, malgré le superbe *wishoura* dont il était revêtu, qui pût rappeler qu'on voyait en lui un des plus

brillants colonels de l'ancienne armée italienne; son teint plombé, ses joues flasques et tombantes, ses regards ternes et incertains, donnaient à sa figure, qu'on disait avoir été belle, une expression de bassesse que l'on pouvait traduire ainsi : Je sais que j'ai été vil, que je me suis déshonoré, mais j'y suis résigné;..j'aime mieux ma honte avec trois ans de prison qu'une réhabilitation avec vingt ans de fers.

A mon approche Castillia, Borsieri, Palavicini, se levèrent avec empressement, et je vis, à la facilité de leur marche, qu'ils ne portaient pas les mêmes chaînes que nous. Les leurs, en effet, étant longues, légères, ne gênaient nullement le mouvement des jambes et ne leur brisaient pas les os.

— Où est Confalonieri? me demandèrent-ils.... — Dans la cour, où je retournerai dès que j'aurai pris cette tasse de lait. — Nous irons aussi, s'écrièrent-ils tous, à l'exception du colonel, qui mangeait tranquillement le déjeuner que l'aubergiste venait d'apporter.

— Tonnelli, où est-il donc? je ne le vois pas. — Il est resté à Milan pour cause de maladie. — Pour cause de maladie? repris-je.... Ah! qu'était donc son mal en comparaison de tout ce que souffre Confalonieri, qu'on a si cruellement forcé de se mettre en route?....

La collation finie, nous descendîmes auprès du comte, dont on avait placé la chaise contre un mur exposé au midi, afin qu'il pût jouir des rayons du

soleil et se trouver garanti du souffle un peu âpre du vent. Dès que les gendarmes, qui l'entouraient et le regardaient avec respect, nous eurent aperçus, ils se rangèrent à droite et à gauche pour nous laisser arriver jusqu'à lui.

Enveloppé d'un ample manteau qui se drapait noblement autour de sa haute taille et formait à ses pieds une masse de plis qui ne laissait entrevoir que quelques anneaux de sa chaîne, la tête couverte d'un élégant bonnet de velours noir qui laissait voir en entier son front large et élevé, Confalonieri, dont la figure, dont les yeux levés vers le soleil semblaient, en y cherchant de la vie, rendre hommage à son créateur, Confalonieri, dis-je, nous parut si noble, si imposant dans cette majestueuse attitude, que tous en même temps, frappés de respect, nous nous arrêtâmes pour le contempler !...

J'avais bien vu des rois, des puissants de la terre, mais jamais la pompe qui les environnait, jamais les prestiges de la gloire ou du diadème n'avaient produit sur mon âme une impression aussi profonde d'étonnement et d'admiration que le touchant aspect de ce martyre de la liberté, *sacré* par le malheur d'une impérissable couronne !.... Oui, je contemplai avec vénération cet homme, jeune encore, et si grand dans ses souffrances, que ceux-là même, que l'on avait chargés de le traiter avec rigueur et de l'abreuver de dégoûts, le comblaient de soins et l'entouraient d'hommages dès qu'ils avaient passé quelques instants près de lui.

Nous nous groupâmes autour de sa chaise, moi à droite, Borsieri et les autres à gauche, ainsi que Bolza, qui avait quitté ses collègues les commissaires pour venir nous surveiller. — *Signor* comte Bolza, lui dis-je en lui montrant les chaînes de Confalonieri et celles de nos compagnons, auriez-vous la bonté de m'expliquer pourquoi cette différence? comment se fait-il, je vous le demande, qu'on nous ait mis, à nous deux seulement, ces énormes fers qui nous fatiguent et nous blessent? passe encore pour moi, mais notre pauve malade! Est-ce la police de Milan qui a fait cette distinction?.... je ne puis le croire;..... est-ce la commission?....

Bolza répondit : — Je ne sais,... ce n'est pas mon affaire... Jusqu'à ce que, poussé par mes questions et jaloux sans doute de rendre à chacun ce qui lui appartenait, il s'écria : — Puisqu'il le faut, je vous dirai que l'ordre en est venu directement de Vienne; nous n'aurions pas fait cela à Milan.

Pendant que nous parlions ainsi, presque tous les gendarmes et les soldats du convoi s'étaient peu à peu rapprochés de Confalonieri, que chacun voulait voir; plus loin, à quelque distance, les gens de l'auberge, hommes et femmes, se levaient sur la pointe du pied, tendaient la tête pour le mieux regarder, et leurs physionomies exprimaient à la fois la compassion et la curiosité..... C'était un tribut touchant payé par le bon sens et la sensibilité du peuple et des soldats, à la résignation et au cou-

rage, tandis que les regards de mépris qu'ils jetaient sur le colonel A., qui se tenait à l'écart sans oser s'approcher de nous, prouvaient que la lâcheté et la trahison, même sous les gouvernements où tout est mystère et répression, sont stygmatisées aussitôt qu'elles sont connues par la vindicte publique et la réprobation générale.

Alors je comparai dans mon esprit la destinée de ces deux hommes, dont l'un avait été condamné, pour avoir été digne, à périr dans un cachot; tandis que l'autre, pour avoir été vil, devait bientôt jouir de toutes les douceurs de la fortune et de la liberté !... Et je me disais, en jetant tour à tour les yeux sur leurs figures si bien caractérisées, l'une par la grandeur et l'autre par l'avilissement, quel serait l'être assez abject pour préférer dans cet instant la honte du délateur à la gloire de sa victime ?...

Le commissaire en chef, vétéran de police, dont le dévouement à la maison d'Autriche, et le séjour de trente-cinq ans qu'il avait fait dans les états héréditaires (comme il le disait avec emphase), lui avaient valu l'insigne honneur de veiller à ce que nous arrivassions sans encombre au Spielberg; le commissaire, dis-je, ayant donné le signal du départ, tout se mit en mouvement; les soldats montèrent dans leur charrette, les gendarmes à cheval ou sur les siéges, et les prisonniers deux à deux dans leurs voitures respectives. — Encore quelques minutes, avais-je dit à Bolza; voyez comme le comte se ranime, comme il semble revenir à la

vie..... La route est longue d'ici à Crémone, laissez-le, de grâce, reprendre encore quelques forces. Bolza y consentait; mais le vieux commissaire s'en vint, tout courroucé, nous répéter qu'il fallait partir, qu'il le voulait... — Vous allez être obéi, monsieur, lui dit Confalonieri; mais j'aurais pensé que vos instructions n'étaient pas tellement précises, que vous ne pussiez permettre à un pauvre moribond de jouir quelques minutes encore de la douce chaleur du soleil dont il a été privé depuis si long-temps..... — C'est un vieux *kaiserlich* (un vieux ponctuel), nous dit Bolza à demi-voix, qui a tout juste autant d'instinct qu'il en faut pour tirer en son temps les verroux d'une prison; mais c'est l'obéissance passive en chair et en os; et c'est comme cela qu'on les veut..... J'aurais bien désiré rester avec vous toute la route, malheureusement force m'est de changer votre intéressante conversation pour les gros rires et les plaisanteries allemandes de mon chef. Un brigadier prendra ma place; cela dit, il nous aida à monter en voiture, nous salua, et fut donner l'ordre qu'on se mît en marche.

Ce bain de soleil, ainsi que le disait Confalonieri, lui avait causé momentanément un bien-être, un soulagement dont j'étais si consolé, si plein d'espoir, que la joie m'en était venue au cœur, et que plus d'une fois je fis sourire mon ami par la gaieté de mes paroles et de mes observations. Voilà ce que c'est que d'être Français,

s'écria tout à coup le maréchal-des-logis Pavèse, ancien sous-officier de dragons de la garde du vice-roi Eugène, quand les autres pleurent, crac les voilà qui rient!... J'aime ça, moi... A chose faite, conseil pris; le chagrin tue, la gaieté sauve, c'est leur devise, je les ai toujours vus ainsi; témoin ce facétieux fantassin dans la dernière campagne où nous mourions de froid et de faim, qui me dit, en m'invitant à venir me chauffer à son mauvais feu de feuilles sèches, et à prendre ma part d'un mauvais navet à moitié cuit.... Hola!... hé... sergent, voulez-vous le gras ou le maigre?... Diable de Français, va!... Eh bien! ça soutient; c'est ce qu'il faut.

— Ma foi, *signor conte*, ajouta-t-il en s'adressant à Confalonieri, vous en êtes revenu d'une belle!... Et, pour dire la vérité, je ne croyais pas vous retrouver aussi capable de soutenir la route; et qui m'aurait dit lors de votre arrestation que vous seriez vivant après deux ans de prison... — Vous étiez donc présent? lui demanda Confalonieri. — Non, pour mon malheur, *signor conte*, nous étions allés faire avec ce malin de Bolza une petite expédition dans le canton du Tessin.—Quoi! une arrestation? lui dis-je en pensant à mon jeune homme de Lugano.... — Justement; mais l'affaire alla mal, et nous en revînmes comme nous étions partis.... Pendant ce temps-là on agissait sans nous, on arrêtait M. le comte; et comment l'a-t-on arrêté?... d'honneur, c'est pitoyable!... Sans

précaution, sans aucun plan, en écolier! Bolza et moi nous nous y serions pris autrement, et nous ne lui aurions pas causé toute l'agitation qu'il a dû éprouver quand il a tenté de s'échapper; avec nous, voyez-vous, l'arrestation est sûre, et le prisonnier peut de suite mettre son cœur en paix; nous cernons la maison, nous barrons les issues, et une fois que nous avons découvert notre homme, c'est fini, nous ne le quittons plus d'une seconde,... il est à nous. Chacun son métier, n'est-ce pas, *signor conte*, et l'état en marcherait mieux; d'ailleurs, c'est un passe-droit qu'on nous avait fait à Bolza et à moi, et j'aurais ri de bon cœur si j'avais appris que le plus gros oiseau s'était envolé.... Ah! ah! c'eût été plaisant! — D'autant plus, reprit Confalonieri en souriant, que nous n'aurions pas eu le bonheur de voyager aujourd'hui dans votre aimable compagnie.... — Ah! pour ce qui est de ça, *signor conte*, répondit-il, je puis vous assurer que je suis très-honoré de me trouver auprès d'un homme aussi célèbre que l'est votre seigneurie.....

Le soulagement qu'avait éprouvé Confalonieri ne s'était pas soutenu; depuis longtemps il n'écoutait plus les bavardages du sieur Pavèse, et je sentais au froid de ses mains que le mal reprenait le dessus.... La nuit, qui vient si vite dans les premiers jours de février, nous avait surpris sur la route, et Crémone était loin encore... L'obscurité qui régnait autour de nous m'empêchait de distinguer la figure du comte; je lui demandais souvent

comment il se trouvait : il me rassura d'abord; mais bientôt les forces lui manquèrent entièrement, sa parole s'éteignit, et je n'entendis plus que ses longs et lamentables gémissements, signes précurseurs d'une violente crise.

— Il est impossible que nous continuions le voyage, dis-je avec force aux gendarmes : le malheureux comte, qui ne revient de ses accès que lorsque son corps est étendu, risque d'être suffoqué par le mal s'il reste ployé en deux comme il se trouve là.... Tenez, le voilà qui s'affaisse, à peine puis-je le soutenir; au nom du ciel, Pavèse, faites arrêter la voiture.... — Je ne le puis, *signor*. — Mais au moins faisons halte à la première maison, au premier village?.... —Impossible, j'ai mes ordres..... — Mais voulez-vous donc que cet infortuné meure dans mes bras? Entendez-vous ses cris?.... Voyez, les convulsions commencent,... il étouffe!.... Oh! mon Dieu!.... Vous êtes un vieux soldat, vous ne laisserez pas périr ainsi un homme dont on vous attribuera la mort?.... Allez, allez, pour l'amour de Dieu, demander de ma part aux commissaires qu'on arrête le convoi...

Pavèse, enfin touché de la position toujours plus alarmante du pauvre Confalonieri, consentit à descendre pour aller raconter à ses chefs ce qui arrivait. Qu'on juge dans quelle anxiété j'attendais leur réponse, et de quelle indignation je fus saisi quand il vint m'annoncer que le *vieux ponctuel* avait répondu que les étapes étaient fixées, et que mort

ou vivant il fallait ce soir même arriver à Crémone... — Au moins faites aller les chevaux plus vite, lui demandai-je, nous allons au pas, et de ce train-là nous en avons pour des heures avant d'arriver à notre destination... — Cela ne se peut pas non plus, répondit-il, on vient de me le commander; il fait sombre, les voiturins pourraient se séparer... — Vous a-t-on dit aussi qu'il fallait ouvrir une fosse pour enterrer votre prisonnier ?.. Je vous le répète, dans cette position, s'il arrive avec un souffle de vie, ce sera un miracle.

L'accès devenait de plus en plus effrayant; mon malheureux ami se tordait, se roidissait, en poussant des cris étouffés qui me fendaient le cœur! Je l'avais débarrassé de son manteau, de sa cravate, les glaces étaient ouvertes, le vent était glacial, et pourtant je sentais, à la fréquence de sa respiration, que l'air pénétrait à peine jusqu'à ses poumons...

Pour l'empêcher de glisser au fond de la voiture, je le tenais fortement enlacé pendant que le brigadier s'efforçait de contenir ses jambes; mais, quelle que fût notre vigueur, il arrivait parfois que le corps du pauvre comte s'échappait de nos mains et roulait tout à coup à nos pieds, où il serait mort étouffé si nous ne l'eussions relevé aussi vite que le permettaient l'obscurité et l'étroitesse de la voiture. La crise devint si horrible, que nos gendarmes, touchés eux-mêmes de tant de souffrances, firent une seconde tentative pour obtenir qu'on arrêtât

ou qu'on allât plus vite... — Leur démarche fut inutile : c'est réglé, c'est ordonné, leur répondit le commissaire principal, qu'on ne m'en parle plus.

Le convoi se remit lentement en marche dans les ténèbres, et moi, qui tremblais à chaque instant que mon ami n'expirât dans mes bras, moi qui, révolté d'une barbarie si stupide, avais peine à maintenir la fureur qui s'était emparée de mon âme, je m'écriais : Mon Dieu, mon Dieu ! suis-je donc condamné à voir périr ainsi misérablement la plus noble de tes créatures!

Les convulsions avaient cessé, on n'entendait plus que de rares soupirs, bientôt même tout mouvement, tout signe de vie disparut... Sa tête tomba sur mon épaule, sur ma poitrine, où je la retins; et ce fut dans cette agonie, dans cette attente cruelle, où l'effroi, l'indignation et le désespoir torturaient à la fois mon cœur, que s'écoulèrent les heures les plus longues, les plus douloureuses que j'aie passées dans ma vie!

— Sommes-nous encore bien loin ? demandais-je à chaque instant aux gendarmes. — Non, *signor*, bientôt nous y serons.... Prenez patience, prenez courage. — Mais s'il était mort, m'écriai-je avec horreur, en sentant que sa figure, sur laquelle je venais d'appuyer la mienne, était froide comme un marbre.... Son cœur, tâtez, il ne bat plus!.... Ses mains, touchez-les, elles sont glacées!.... Malheureux que je suis! le froid l'aura saisi!.... et

rien pour le réchauffer !.... Ah ! pourquoi ne l'ont-il pas laissé monter sur l'échafaud ,.... il n'aurait pas tant souffert !

Ces plaintes, auxquelles je m'abandonnais avec amertume, duraient encore quand nous entrâmes enfin dans Crémone.—Voilà la ville, voilà la ville ! s'écrièrent les gendarmes..... J'en fus si soulagé, que je répétai, comme s'il eût pu m'entendre : Frédéric, mon pauvre Frédéric !.... voilà la ville.

Un quart d'heure après nous entrâmes dans la cour de la prison, où nous attendaient les geôliers et les employés de la police de Crémone ; longtemps je suppliais qu'on nous délivrât de cette gêne horrible : ils ne m'écoutaient pas !.... Le comte, plus que jamais immobile, inanimé, pesait sur moi de tout son poids, et comment, hélas ! le sortir de cette voiture ?.... Si j'eusse été libre de mes pieds, la chose eût été simple, ma volonté, mes forces seules auraient suffi ; mais, enchaîné comme je l'étais et à peine capable de me tenir debout, quels secours pouvais-je lui rendre ?....

Aussi quelles craintes n'éprouvais-je pas quand ils vinrent le tirer brusquement de la voiture d'où ils m'avaient fait descendre ! Comme ils le prenaient et le secouaient l'infortuné, malgré mes prières et mes cris ! L'un d'eux, plus maladroit ou plus dur que les autres, ayant heurté violemment la tête de Confalonieri contre la roue, je fus saisi d'une telle horreur, que je voulus me précipiter sur lui pour arracher de ses mains le corps de mon

ami.... — *Lascia stare* (laissez faire), dit-il ironiquement en me repoussant, qu'on tape la tête ou les jambes, il n'en sera ni plus ni moins, il n'y a que les vivants qu'on peut blesser.... — Misérable! m'écriais-je.... et j'allais, dans mon indignation, me jeter de nouveau sur lui, quand les autres gardiens m'entraînèrent et me conduisirent dans la prison que l'on nous avait préparée.

Bientôt ils apportèrent comme un cadavre mon bien-aimé Frédéric, qu'ils jetèrent sur le misérable lit qui lui était destiné.

Oui, c'est ainsi qu'ils le traitèrent à mes yeux! Et lorsque dans mon agitation, dans mon désespoir, je frappai au guichet pour demander du secours, pour supplier qu'on allât chercher un médecin, ils ne répondirent pas à mes cris, et me laissèrent seul et sans lumière, recherchant à tâtons le pauvre Frédéric, que j'avais quitté un instant pour implorer la pitié de ceux auxquels on avait commandé, sans doute, de n'en point avoir. Il était là, le malheureux, étendu immobile, sans que mes frictions, sans que la chaleur de mon haleine et de mes mains pussent le ranimer! Vainement aurais-je voulu poser ses pieds à leur place ordinaire, sur ma poitrine; ses chaînes et l'obscurité m'empêchèrent de pouvoir lui ôter sa chaussure; tout ce que je pus faire, fut de le redresser sur sa couche, de l'y couvrir, attendant à genoux, dans l'anxiété la plus poignante, que Dieu et la nature sauvassent cette victime que les hommes abandonnaient si cruellement.

Ah! qui pourrait redire toutes les tristesses de mon âme dans ce fatal moment!... Et quelle joie fut la mienne lorsqu'un soupir, un seul,.... faible, imperceptible, se fit entendre...... Confalonieri vivait!.... J'écoutai mieux encore, et c'est avec bonheur, avec ivresse, que je me convainquis que mon ami était sauvé, tant mon cœur s'était alarmé, tant je tremblais qu'une crise si longue, qu'un voyage si forcé, n'eussent éteint son dernier souffle de vie!.....

Déjà la parole lui était revenue, déjà même il m'avait appelé, et j'étais près de lui, et je l'embrassais avec transport, quand il me demanda : — Où sommes-nous? — A Crémone, dans une prison froide et basse, où ils nous ont jetés comme les derniers des brigands! — L'accès a-t-il duré longtemps? je me sens si faible! — Si longtemps, ami, que je t'ai cru perdu, que je t'ai pleuré!.... Ah! ce fut une douleur horrible, que de me retrouver ainsi seul, abandonné, que de me dire : Celui dont la bonté parfaite, dont l'esprit supérieur devait être dans ma captivité une source inépuisable d'exemples et de consolations, je ne l'aurai plus!.... Et mon cœur se brisait, Frédéric!.... Mon cœur, qui t'appartient par la reconnaissance, la vénération; mon cœur, qui ne sentait plus ses blessures en se dévouant pour toi, mais qui, ne t'ayant plus, retombait dans l'abattement et le désespoir à l'idée de tout ce qu'il a souffert, de tout ce qu'il a perdu! Crois-tu donc, ami, que sans ta présence, sans les

soins que je te donne, j'aurais pu soutenir le départ de ma famille, ses larmes, ses douleurs, avec la constante résignation dont tu m'as tant de fois exprimé ta satisfaction? j'aurais succombé, sois-en certain..... C'est de moi que Dieu a eu pitié en nous réunissant, en permettant que la salutaire pensée du bien que je pouvais te faire, vînt adoucir, vînt détourner de mon âme l'amertume des regrets et le sentiment des malheurs irréparables sous lesquels j'aurais succombé pour ne plus me relever!

Près de toi je puis supporter avec fruit une longue prison; séparés..... Mais non! nous resterons ensemble, n'est-ce pas, mon Frédéric?.... Ta santé, si chancelante, se raffermira; tu deviendras mon appui, mon maître dans notre solitude; tu m'ouvriras les trésors de ta science, et ceux bien plus précieux encore de ton noble cœur!.... Ah! nous saurons, n'en doute pas, réagir contre les maux de la captivité....

Et cet ami si cher, touché des élans de ma tendresse, oubliant ses souffrances et ses sombres chagrins, disait avec moi : Oui, nous supporterons ensemble les tristes jours qui nous attendent; oui, nous saurons encore, malgré la persécution, trouver des consolations dans notre mutuel amour.

Quoique la nuit fût avancée, et que Confalonieri, à peine remis des suites de cet horrible paroxisme, eût encore besoin de mes secours, il fallut cependant consentir à quitter son chevet, à le laisser tout habillé sur son lit, pour aller moi-

même chercher le sommeil, qui m'était si nécessaire, répétait-il, si je voulais soutenir jusqu'au bout, et pour lui et pour moi, les fatigues d'un si long voyage : j'obéis, mais mon agitation avait été trop grande pour que je trouvasse de suite le repos; le moindre frissonnement du comte, un cliquetis de sa chaîne, un soupir étouffé, me ramenaient à lui, à ses souffrances, à ses malheurs, jusqu'à ce que, cédant enfin à mon extrême lassitude, je m'endormis d'un profond sommeil, qui fut à peine troublé par le bruit des verroux de notre porte, la voix du geôlier qui venait nous prévenir qu'il fallait partir dans une heure, et la lumière qu'il nous avait laissée en sortant, pour éclairer nos préparatifs.

Mes yeux appesantis s'étaient refermés, quand ils s'ouvrirent de nouveau au bruit des chaînes de Confalonieri. Redressé à demi sur son lit, je le vis se roidir sur ses faibles bras pour se tourner vers le bord, et descendre lentement à terre....... J'allais me lever pour l'aider et le gronder de ne pas m'avoir éveillé, lorsque la crainte de le gêner peut-être, par trop d'empressement, me retint à ma place, d'où je pouvais suivre tous ses mouvements, et le secourir au moindre accident.

Déjà ses pieds touchaient le sol; mais que de soins, que de peines ne s'était-il pas donnés pour que ses chaînes ne se heurtassent pas en tombant! Que de précautions pour se traîner sans bruit et tout courbé jusqu'au bout de son lit, sur lequel

il s'appuyait des deux mains! Et là! que de nouveaux efforts pour atteindre la lampe que le geôlier avait posée par terre, et dont la faible clarté, ainsi cachée, parvenait à peine jusqu'à nous!.... Il chancela même tellement en se baissant, que j'eus un instant la crainte d'entendre frapper sa tête contre les dalles; mais il se releva bientôt, tenant en main l'objet de ses désirs : cette lampe aux lueurs pâles et blafardes, qui, se reflétant sur les sombres parois de la prison et sur le visage altéré de l'infortuné comte, donnait à cette nocturne scène quelque chose de sépulcral et de fantastique, qui frappa mon esprit comme une apparition.

Quand il se fut retourné pour revenir au chevet de sa misérable couche, son corps fléchissait, la lumière vacillait dans ses mains, et sa chaîne, dont les anneaux, malgré tous ses efforts, s'entrechoquaient sourdement, le forçait à chaque seconde à suspendre sa laborieuse marche. Touchant enfin au point d'où il était parti; il s'arrêta encore; puis, tournant vers moi la lumière pour s'assurer qu'il n'avait pas troublé mon repos, il se peignit sur sa figure une satisfaction si tendre et si mélancolique, qu'il me fallut toute ma raison pour ne pas dissiper sa consolante illusion en me précipitant dans ses bras.

Il déposa doucement sa lampe sur une pierre qui était scellée dans le mur, et qui servait de siége aux malheureux que l'on enfermait dans cette pri-

son ; après qu'il eut repris haleine, je le vis se baisser lentement, lentement, plier ses jambes, et s'agenouiller enfin avec tant de peine, que tout son corps en frémissait.... Alors il tira de son sein un écrin et l'ouvrit.... C'était le portrait de sa Thérèse, qu'il m'avait montré à Milan, et qui ne le quittait jamais ! Il le couvrit d'abord de baisers, épanchant avec passion sur cette image chérie tout l'amour, tous les cuisants regrets d'un pauvre cœur si mortellement oppressé !... puis il le détacha de ses lèvres, et le tint d'une main tremblante auprès de la lumière, contemplant longtemps immobile et comme dans une douloureuse adoration, les traits si beaux de cette femme angélique, dont la noble physionomie n'était qu'un heureux assemblage de sérénité, de sagesse et d'élévation.

Mais bientôt son âme fléchit sous sa douleur et se brisa.... De longs soupirs s'échappèrent de sa poitrine, des pleurs coulèrent de ses yeux, et de ses lèvres tremblantes sortaient des invocations, des prières à sa Thérèse, dont le nom adoré revenait sans cesse sur sa bouche, comme celui de Marie, mère de Dieu, dans les saintes litanies.

— Pauvre ange, répétait-il d'une voix pleine de larmes, toi qui m'as consacré si complétement ta vie, c'est donc là ce qui attendait ton incomparable dévouement !... Des maux, toujours des maux, et des pleurs qui ne cesseront, hélas ! qu'alors que Dieu t'aura rappelée à lui !... Ah ! perte à jamais cruelle, irréparable !... Ma Thérèse, toi qui m'a-

vais appris enfin ce qu'étaient sur la terre la vertu et le bonheur! toi que je vénérais, et à qui j'étais revenu sans retour comme un pécheur plein d'amour et de repentir qui revient à son Dieu!... toi qui fus en tout temps pour ton Frédéric une image touchante de la divine bonté, voilà donc tout ce qu'il me reste de tant de bonheur, de tant de gages de ta tendresse,... ce portrait, que bientôt on m'arrachera, quand nous serons arrivés dans ce lieu fatal, où tout est douleur et mystère, où jamais je n'entendrai parler de toi!

— Frédéric! Frédéric! m'écriai-je en le voyant tout à coup incliner sa tête vers la pierre, et ne plus la relever, Frédéric!... Déjà j'étais près de lui... Au nom du ciel, relève-toi! tu dois être glacé, brisé par la fatigue... Je t'en supplie au nom de l'ange que tu invoques... Il ne me répondit pas, mais il me tendit comme à un frère le portrait adoré, que je baisai avec autant de respect et de tendresse que celui d'une mère chérie.

Cette Thérèse si chère, qui nous a sauvé la vie, je lui ai promis, tu le sais, de veiller sur toi, de te soigner.... Et, en lui disant ces mots, je le soulevais doucement pour le remettre sur pied : docile à mes prières, il rassembla ses forces, et bientôt j'eus la consolation de le voir assis sur son lit.

— Tu m'avais donc entendu ? me dit-il après s'être remis de ses poignantes émotions... Ah! viens plus près de moi, tu es digne de partager les douloureux épanchements d'un pieux amour; avec toi,

dont le cœur est si tendre, les sentiments si purs, je puis ouvrir mon âme et pleurer sur cette sainte!.... Tiens, regarde, et dis-moi si ce n'est point là une beauté du ciel? si tout ce que le dévouement et la vertu ont de plus sacré n'est pas exprimé sur cette céleste physionomie?... Infortunée! que de traces cruelles les chagrins n'ont-ils pas déjà laissées sur ta douce figure, naguère si fraîche et si radieuse! Par quelles agitations, quelles fatales angoisses n'as-tu pas été déchirée depuis le funeste jour où j'ai compromis à jamais le repos de ta vie, en me dévouant à la cause de l'indépendance de l'Italie!.... C'est qu'elle connaissait mes projets, reprit-il en levant sur moi des yeux pleins d'une mortelle tristesse et d'un touchant orgueil;... c'est qu'elle aimait comme moi notre malheureux pays... Nos espérances et nos désappointements, nos joies et nos alarmes, elle a tout partagé.

Quand je revins souffrant de mon dernier voyage dans les provinces du midi de l'Italie, où tout contribuait à décourager mon âme; quand les Napolitains justifièrent nos désolantes prévisions, c'est elle qui releva nos esprits abattus et nous ranima tous... Quand, succombant à la fatigue au moment même où la révolution du Piémont venait d'éclater, le sang brûlé par les inquiétudes et les veilles, je dus céder à la violence du mal et me débattre, pendant des jours et des jours, contre une maladie mortelle que les médecins ne pouvaient vaincre; c'est elle encore qui veilla sage-

ment sur nos projets, comme elle veillait avec amour sur la conservation de ma vie... Mais à quelles horribles épreuves ne fut-elle pas soumise !..... Deux fois elle dut entendre, de la bouche même des médecins, que c'en était fait de moi, et deux fois elle répondit comme inspirée par Dieu : Non, il vivra,... il vivra;... et ses soins me rappelèrent à la vie quand elle-même se sentait mourir!

Quelle admirable présence d'esprit au milieu de tant d'anxiétés, quelle inépuisable patience, quel adorable dévouement n'a-t-elle pas déployés dans ces moments critiques, où la moindre imprudence, la moindre parole mal interprétée, pouvaient compromettre la tranquillité de la Lombardie, et faire peser sur ma tête la plus accablante des responsabilités, celle de la sûreté de mes concitoyens!...

Si Milan a échappé aux calamités auxquelles l'aurait exposé l'invasion piémontaise en Lombardie, c'est à elle qu'il le doit. Jugeant que tout était perdu pour notre cause, que la révolution de Piémont ne pouvait se soutenir, elle vint à mon lit de mort, et, m'exposant clairement l'état positif des choses, elle me porta à me désister immédiatement de toute tentative ultérieure et à contremander l'entrée des Piémontais. Pauvre Thérèse!... que tu étais loin d'imaginer alors que cet acte de sagesse et de loyauté causerait notre ruine !...

En entendant que la voix de mon ami faiblissait, qu'il était épuisé, je voulus l'interrompre, l'engager au repos jusqu'au moment du départ; mais il

reprit avec une émotion toujours croissante : Laisse-moi, quand j'en ai le courage et que nous sommes seuls, quand mon cœur trop plein peut enfin s'épancher, laisse-moi te parler d'elle, *di questa pia adorata...* C'est en ce moment un soulagement pour mon âme, c'est un hommage à *sa mémoire...*

Ces paroles, qui s'étaient involontairement échappées des lèvres de Confalonieri, le frappèrent si profondément, qu'il se cacha la figure dans ses mains, et se mit à pleurer avec une telle amertume, qu'on eût dit que la Providence venait tout à coup de lui révéler tous les malheurs sans fin qui lui étaient encore réservés... Et moi, plus que jamais touché de voir pour la première fois répandre d'abondantes larmes, d'entendre pousser des sanglots déchirants à cet homme, dont l'œil était resté sec aux cruelles épreuves de la sentence et de l'exposition, et dont la sensibilité, quoique profonde, ne dominait jamais la fermeté du caractère, je mêlais mes pleurs à ses pleurs, répétant avec lui : Thérèse !... pauvre Thérèse !...

Cette Thérèse, continua-t-il, fut encore ma consolation après les défaites du Piémont et le renversement de toutes mes espérances; elle adoucissait mes regrets, calmait l'agitation de mon âme, et me faisait bénir chaque jour les soins pieux qui, raffermissant ma santé chancelante, m'apprenaient à connaître daus toute sa pureté, toute sa plénitude, ce bonheur intime que j'avais, hélas ! sacrifié

quelquefois aux chimères de l'amour-propre et aux jouissances trompeuses du monde!

Retirés sur le lac de Como, où nous respirions en paix après tant d'orages, je m'y sentais renaître, et cette régénération était celle du cœur; car je commençais, ami, une vie nouvelle, une vie de compensation et d'amour pour mon incomparable Thérèse, qui devint le seul but de mes pensées, l'arche sainte de mes adorations et de mes espérances!

Ah! comme l'avenir souriait encore à mes yeux!... Que de félicité je rassemblais dans la retraite où devaient s'écouler nos jours! Que de projets je formais pour que ma douce Thérèse ne connût plus sur cette terre que joies et que béatitudes!.... C'était le thème constant des désirs de mon âme et des rêves de mon imagination; c'était la principale ou plutôt l'unique cause qui m'empêchait de chercher sur-le-champ un refuge en pays étranger, pour me mettre à l'abri des dangers dont ma liberté semblait menacée en Lombardie; comment, en effet, aurais-je pu me déterminer à quitter ma patrie, mon père, ma famille, à abandonner mes intérêts les plus chers, à condamner ma femme bien-aimée aux tristesses de l'exil, avant d'être certain que ces dangers étaient réels et inévitables?... N'avais-je pas des amis puissants qui me tenaient journellement au courant de ce qui se passait, et des mesures de rigueur que prendrait le gouvernement autrichien..... J'étais sûr de leur dévouement, de leur

parole..... Hélas! je m'endormais sur le bord de l'abîme, et les jours de quiétude et de bonheur s'écoulaient pour ne plus revenir!

Nous retournâmes à Milan; faible et souffrant encore des suites de ma longue maladie, je commençai cependant les préparatifs de notre expatriation. Thérèse le voulait!... car tout autour de nous devenait sombre et menaçant! Les arrestations de plusieurs étudiants de Pavie augmentèrent mes inquiétudes, et bientôt celle de Palavicini, si étrange, si imprévue, nous alarma plus vivement encore.

Depuis longtemps nous avions ménagé une secrète issue, par laquelle je pouvais m'échapper, dans le cas où l'on viendrait m'arrêter chez moi; nos précautions redoublèrent; le jour fut fixé, les mesures prises pour notre départ, que ma santé nous avait obligés de différer jusque-là; enfin tout était prêt,... lorsque, vers les cinq heures,... oh! souvenir poignant!... un commissaire de police, à la tête de plusieurs agents, entra dans le palais de mon père; Thérèse, qui m'avait soigné tout le jour, était près de moi quand on l'introduisit dans mon appartement; il venait, disait-il, pour visiter mes papiers; mais les gendarmes qui l'accompagnaient n'indiquaient que trop de quelle sinistrè mission il était chargé..... Thérèse, mon infortunée Thérèse! oh! grand Dieu! quelle douleur saisit son âme!... quelle pâleur de mort s'étendit sur ses traits..... Mais une lueur d'espoir lui restait encore,

et toujours calme, toujours maîtresse d'elle-même, elle me regarda,... et ses yeux me disaient : Fuis, mon Frédéric, rends-moi la vie !...

Je recueillis mes forces, je me levai, je m'éloignai de Thérèse, que je n'osai pas regarder, en priant le commissaire de police de me laisser passer dans mon cabinet de toilette pour achever de m'habiller; il y consentit. Dieu, qui nous envoie les souffrances, peut seul mesurer toute l'horreur de celles que nous éprouvâmes dans ce fatal moment..... Suivi des gendarmes, je quittai mon appartement pour me rendre à ma salle de bain, dont une porte dérobée et masquée par une tapisserie, donnait sur un corridor. Pour ôter toute défiance à mes gardiens, je pris leur bras pour me soutenir, affectant de me traîner avec peine..... Arrivés dans la salle de bain, et près d'une alcôve obscure, où l'œil ne pouvait voir aucune issue, ils s'arrêtèrent pour me laisser m'habiller..... Alors je tirai la tapisserie, j'ouvris la porte secrète, et je m'élançai aussi rapidement que mes forces me le permirent, sur une haute échelle que j'avais dès longtemps fait placer dans le corridor, et par laquelle on aboutissait à une trappe donnant sur les combles du palais.

A peine en avais-je franchi quelques échelons, qu'un des gendarmes se précipite dans le corridor et s'élance à ma suite; à sa vue, je redouble d'efforts, je monte, je monte, et j'arrive assez à temps encore en haut de l'échelle pour refermer avec

violence sur sa tête la lourde trappe dont le terrible coup le fit tomber presque mourant dans le corridor; délivré de ce dangereux ennemi, je courus plein d'espoir vers une lucarne qui donnait sur une maison voisine; lucarne que j'avais fait visiter peu de jours avant, et par laquelle j'étais certain de m'échapper sûrement..... Mais, oh! désespoir! la grille de cette lucarne, unique voie de salut, la grille que je comptais trouver ouverte était fermée!... fermée, ami!

Je cherche de tous côtés, point de clefs;.... je tire, je secoue, je me consume en efforts pour briser la serrure; je veux rompre ou écarter les barreaux, rien ne cède,.... mes mains sont ensanglantées, mes ongles arrachés, et la grille, l'impitoyable grille, résiste, résiste toujours.... Un instant, anéanti par ce dernier coup de la fatalité, je contemplais avec désespoir à travers les barreaux ce seul moyen de fuite qui était là sous mes yeux.... Puis, ranimé tout à coup par la pensée de ma Thérèse, je voulus me sauver par le toit en brisant les lattes et les tuiles.

J'y travaillais avec acharnement, lorsque des cris confus retentirent à mon oreille.... Depuis le haut jusqu'en bas, le palais se remplissait d'agents de police, les toits des maisons voisines en étaient couverts;.... le son de leur voix se rapprochait de plus en plus; bientôt ils parvinrent jusqu'à l'endroit où un instant avant j'espérais encore m'échapper.... Je les entendais courir, s'appeler, se ré-

pondre, répétant : Il est là, il est là.... Je les vis pénétrer par toutes les lucarnes, par la trappe même, qu'ils avaient forcée, et je dus me rendre à ces misérables qui poussèrent des cris de triomphe à la vue de la proie qui avait failli leur échapper.

Assez, assez, *Federico mio*, m'écriai-je..... Ce récit, ces souvenirs, qui m'oppressent le cœur, ils te déchirent, ils te tuent!.... Mais il voulut encore continuer, car le vase de ses afflictions débordait de toutes parts.

Lorsqu'on m'eut reconduit dans mes appartements, lorsque je vis Thérèse, dont l'attente, dont les tortures se peignaient sur chacun de ses traits... Ah! mon âme se brise à ces déchirantes pensées!.... L'image de sa noble douleur est là, s'écria-t-il avec force en appuyant le portrait sur son cœur.... Qu'elle était grande! grande, oh! mon Dieu! dans ce fatal..... Il n'acheva pas, sa voix déjà si faible, mourut sur ses lèvres, d'où je n'entendis plus que ces mots : Pauvre martyre!.... qui résumaient avec tant de vérité cette agonie de larmes et de regrets.

La tête appuyée sur mon cœur, il y pleura longtemps. — Regarde, me dit-il, *Alessandro mio*, en me montrant de nouveau l'image adorée qu'il mouillait de ses larmes,.... cette fraîcheur, ce sourire de jeunesse et de bonheur, Thérèse ne les a plus!.... Les peines et les souffrances les ont, hélas! ternis pour jamais! Infortunée!.... et c'est moi qui ai causé tous ses maux!.... Les anxiétes de ce

fatal procès, deux années de tourments et de perplexité; deux années, vois-tu, c'est un siècle, quand on aime comme elle, et qu'on use sa vie à tout tenter pour déjouer les rigueurs d'une odieuse inquisition!....

Pour communiquer avec son prisonnier, pour l'arracher à son funeste sort, un jour, si Dieu prolonge mon existence, je te dirai ce qu'elle a fait, ce qu'elle a souffert, cette héroïque femme, pendant cette épreuve cruelle où son dévouement a été plus fort encore que la persécution! Et pour combler la mesure de ses douleurs, son voyage de Vienne, les paroles de l'empereur, son inhumanité, ses angoisses pendant son retour à Milan, ces jours d'attente, ces jours d'agonie, où l'échafaud était sous ses yeux, où ma mort pouvait chaque matin à son réveil... Ah! Dieu puissant! elle a pu résister! elle a vécu!.. Mais sa santé, mon bien si cher, est altérée pour jamais, j'en ai vu les douloureuses traces dans ses adieux... Rassure-moi, mon Alexandre, dis-moi, répète-moi qu'ils ne seront pas éternels! que ta douce persuasion combatte le noir pressentiment de mon âme!... C'est là, bien plus encore que pour mes souffrances, que j'ai besoin de ton fraternel secours!

Pour vivre, pour soutenir la captivité et ses tourments, il faut que je me dise qu'un jour viendra où je verrai briller dans toute la sérénité du bonheur la douce lumière, la bienfaisante étoile que Dieu m'avait accordée ici-bas pour éclairer le sentier de ma vie...

—Tu la reverras, m'écriai-je avec l'accent de la conviction... Peu d'années, peu de mois s'écouleront peut-être avant que, grâce à elle, tes chaînes n'aient été brisées... Crois-tu donc qu'elle restera inactive? Et de notre côté ne pouvons-nous pas agir pour nous échapper du Spielberg? Que l'espérance rentre dans ton cœur;... songe que rien n'est impossible à l'amour d'une femme et au dévouement d'un ami!... Qui sait si dans un an nous ne serons pas en France?...

Confalonieri m'écoutait, sa physionomie, ses yeux, me disaient tout l'intérêt qu'il prenait à mes paroles;... je continuai,... et j'eus la consolation de le voir se ranimer peu à peu à l'idée d'une fuite dont nous ne pouvions encore calculer les chances, mais qui souriait trop à l'imagination pour qu'il n'en saisît pas enfin toutes les bienfaisantes illusions...—Si je ne succombe pas à mes souffrances, me dit Frédéric en m'embrassant avec effusion, ma planche de salut, mon espoir est là... Oui avec l'aide de Dieu et de Thérèse, lui répondis-je, nous sortirons, n'en doute pas, de la tombe où l'empereur François a résolu de nous ensevelir.

XXXIII.

Deux heures avant le jour nous quittâmes la prison de Crémone, dont le triste souvenir ne mourra qu'avec moi. On porta Confalonieri jusqu'à la voiture, et nous partîmes comme nous étions arrivés, sans bruit, et comme un convoi funèbre. —La première halte est à Pizzighettone, nous dit le maréchal-des-logis en nous demandant si nous avions pris quelque chose avant de nous mettre en route... Pizzighettone, fameuse forteresse où j'en ai vu de cruelles!... Vous y avez été, seigneur comte? Et sans attendre la réponse, il se mit à nous conter tant de prouesses et de faits d'armes, qu'à tout prendre et tout calculer il devait à lui seul avoir détruit des régiment entiers.

Malheureusement pour le conteur il n'était pas toujours exact dans le détail de ses batailles, et dans le nom des lieux où elles s'étaient données; et, plus malheureusement encore, il parlait devant un homme qui semblait avoir commandé en chef dans toutes les campagnes d'Italie, tellement il possédait la stratégie des guerres de Napoléon, et jusqu'au moindre fait de ses admirables expéditions : plus d'une fois l'ignorante assurance du gendarme donna l'occasion à mon ami de déployer une érudition profonde et variée qui prouvait jusqu'à quel point il connaissait l'histoire de son pays; alors les paroles coulaient de sa bouche éloquentes et faciles, et je comprenais, en l'écoutant, quelle influence il aurait exercé dans sa patrie si les événements politiques eussent répondu à nos espérances. Voyant que ses discours, loin de l'épuiser, lui servaient de distraction, je lui en fournissais moi-même le sujet, trop heureux de me dire que nos projets de fuite, en souriant à son cœur, étaient un baume salutaire qui le rappelait à la vie.

—Voilà Pizzighettone, messieurs, le déjeuner y sera bon, et le seigneur comte, ajouta le gendarme, y fera, j'espère, plus d'honneur qu'à celui d'hier?— De quoi diable peut-il vivre, nous disait ce matin le commissaire en chef, en apprenant que M. le comte n'avait pas touché à ce qu'on lui avait donné dans la prison..... Voudrait-il par hasard se laisser mourir de faim?...... hein..... Qu'en pensez-vous,

signor Bolza? ma responsabilité n'exigerait-elle pas que nous prissions des mesures? — Que dirait-on à Vienne si le prisonnier venait à manquer entre nos mains par faute de nourriture? Ce serait une belle affaire, par ma foi!...Eh bien! qu'en dites-vous? En cas de besoin ne pourrait-on pas prendre ce soir à Mantoue la machine *ouvre bouche*, vous savez? — N'est-il pas drôle, monsieur le comte, ce vieux rêtre de commissaire?..... Ah!..... ah!..... ah!..... voilà comme ils sont malins en Autriche. — Sans doute, reprit en souriant Confalonieri; hier il m'aurait laissé rendre l'âme plutôt que de ne pas arriver à la station fixée par Vienne, aujourd'hui il me ferait manger de force plutôt que de s'exposer au reproche de m'avoir laissé volontairement abréger mes jours de quelques heures... Tout cela procède du même principe, la crainte et la bêtise. — Le maréchal-des-logis redoubla ses ha!... ha!... ha!... ses hi!... hi!... hi!... Et il riait encore quand nous descendîmes à l'auberge, où l'on avait tout disposé pour nous recevoir.

Quelqu'inattendue que fût notre arrivée, et quelque sévère que fût la consigne pour empêcher qu'on nous vît descendre et qu'on nous approchât, il ne manquait cependant pas de curieux, et surtout de curieuses, pour voir les pauvres condamnés du Spielberg; vainement les gendarmes les repoussaient-ils brusquement, vainement les fantassins leur barraient-ils le passage, ils se hissaient sur les fenêtres voisines, sur les portes et jusque sur les

toits; quelques-uns, plus hardis, se glissaient entre les chevaux, entre les roues, au risque de se faire écraser, tandis que de jeunes filles non moins audacieuses, écartaient les armes des soldats pour nous approcher de plus près; notre voiture était à la tête du cortége, nous fûmes les premiers à descendre : — *Guarda! guarda!...* (regarde! regarde!) entendis-je de toutes parts lorsque mes chaînes eurent retenti contre le marche-pied; *guarda*, comme ils sont enchaînés!... c'est le comte Confalonieri....

Je fis un signe négatif, en montrant de la main l'intérieur de la voiture. Ils me comprirent, car tous les yeux se dirigèrent de nouveau de ce côté... *Eccolo!...* (le voilà! le voilà!), répétèrent-ils, en le voyant sortir à l'aide des gendarmes.... Et l'intérêt, le respect, se peignirent sur toutes les figures à l'aspect de tant de souffrances et de tant de dignité! Quelques jeunes filles se disaient aussi : Celui-là aux blonds cheveux, c'est le Français, sans doute (*che peccato!*) quel dommage!... Et le Français jouissait encore, malgré les fers, de ce *quel dommage*, que des cœurs jeunes, des cœurs de femmes, lui avaient adressé.

Conduits dans une salle basse, Confalonieri s'était assis sur un banc, vis-à-vis de la porte; j'étais près de lui, et nous parlions encore des marques d'intérêt que nous venions de recevoir, lorsque le marquis Palavicini nous arriva à grandes enjambées, s'écriant en faisant forces gestes : *Canaglie! canaglie!* (ca-

naille, canaille!) figurez-vous que ces drôles-là se sont mis à pouffer de rire en me voyant paraître à la portière : *guarda un po che povero picciolin*.... (regarde un peu ce pauvre petit...) qui n'est pas plus long que sa chaîne.... *Canaglie!* j'ai voulu les foudroyer de mes regards, et ils riaient de plus belle.... Je me suis drapé dans mon manteau, mais ils disaient : Il est si petit que son manteau traîne, et qu'il pourrait s'y perdre!... *Canaglie!* j'étouffais de colère, et ils répétaient en me narguant : Voyez, voyez, comme il a l'air féroce.... *quel uomicin!* (ce petit homme!)... — Gendarmes, ai-je dit, faites taire cette populace, où je vais me porter à quelqu'excès.... Ils voulurent imposer silence, mais les rires ne cessèrent pas.... — C'est une infamie, continuait le pauvre Palavicini, c'est une insulte préméditée.... — J'ai cent mille livres de rentes, dit-il en se tournant vers Confalonieri ; eh bien! pour avoir ta taille et ta tournure, j'en donnerais la moitié,... je donnerais le tout!... Une pareille humiliation est intolérable....

Nous n'étions pas encore parvenus à le calmer quand le colonel A. parut à la porte, traînant les pieds, courbant la tête, baissant les yeux..... Son embarras était extrême : pâle, décontenancé, il n'osait ni s'approcher ni saluer les autres prisonniers, dans la crainte d'être obligé de se tourner vers Confalonieri, qui, par pitié pour lui, s'empressa de lui adresser la parole avec prévenance et bonté.

Je m'attendais, je le confesse, à voir le malheureux colonel se précipiter, aux premiers mots, aux genoux du comte; mais il n'en fut rien; il sourit niaisement, répondit à peine, et se mit tranquillement à déjeuner comme si rien ne fût advenu entre lui et le noble ami qu'il avait si lâchement trahi et abandonné.... Dès lors tout espoir de réhabilitation fut perdu, et l'homme fut jugé pour jamais à mes yeux.

Le belle âme de Confalonieri en fut profondément attristée, et plus d'une fois, dans la suite du voyage, en voyant l'insouciant colonel porter sa honte avec autant d'impudence et d'oubli qu'une fille perdue son impudicité, il me disait en soupirant : De tous les maux que Salvotti m'a condamné à souffrir, celui-là est bien grand, de devoir contempler son ouvrage dans la dégradation d'un homme que j'estimais et que j'avais nommé mon ami !

Jusqu'à Mantoue, où nous entrâmes à la nuit tombante, le voyage alla passablement pour Confalonieri. Il avait bien éprouvé, il est vrai, quelques légers évanouissements, mais aucun accès sérieux n'était venu me contrister, comme les jours précédents. Charmé de cette amélioration que je me figurais devoir être durable, je m'abandonnais en paix au bonheur, toujours nouveau pour moi, de l'entendre causer de ce qu'il avait vu, de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait étudié; car cette richesse de savoir et d'expérience était un bien qui m'ap-

partenait désormais, un bien dont la jouissance, en élevant mon esprit et purifiant mon âme, me ferait supporter avec fruit les années de notre captivité.

Souvent aussi nous parlions de la France, où il avait séjourné plusieurs fois, de la France qu'il aimait et où il avait résolu de se retirer avec sa Thérèse, au moment de son arrestation... Vaste champ de souvenirs, qui devint pour nous, dans la suite, une source inépuisable d'entretiens et de consolations, alors que les ennuis de la prison tombaient sur notre cœur, et que la pensée commençait à s'éteindre sous l'influence d'une longue inaction. Plus je connaissais mon compagnon d'infortune, et plus je bénissais la Providence de m'avoir envoyé, dans mon adversité, ce trésor que l'ecclésiaste met au-dessus de tous les trésors.... Un ami, un incomparable ami, qu'aucun succès, aucune fortune ne m'aurait donné aux jours des plaisirs et du bonheur.

Les souvenirs guerriers de notre maréchal-des-logis, qui sommeillaient depuis quelques instants, se réveillèrent à l'approche de Mantoue; il nous en raconta le siége, nous montra les lignes qu'occupaient les Français, l'endroit de leurs batteries, répétant *con amore :*

— Ça n'avait pas de souliers dans les pieds, c'était petit,..... et ça se battait! et ça vous roulait les grenadiers impériaux, que c'était plaisir!.... Il est vrai qu'ils étaient joliment commandés!... Ce Bonaparte en savait long! ses soldats mouraient comme des mouches à l'entour de Mantoue, il n'en tenait

compte; je l'aurai, disait-il, cette ville;.. et il l'a eue! C'était un homme, celui-là!

En entendant les paroles de Pavèse, toute la brillante carrière de Napoléon nous revint à la pensée; et nous nous dîmes, en nous rappelant sa puissance et sa gloire: Qu'est-il resté pour les peuples, de cet insatiable conquérant? ce qu'il reste d'un immense incendie: des ruines, des cendres et de la fumée!

—Seigneur comte, vint dire Bolza au moment où notre voiture s'arrêtait devant la prison où nous devions passer la nuit, il nous faudra monter trois étages; mais j'ai préféré vous mettre tous ensemble et vous faire servir par mes gens, plutôt que de vous exposer à être aussi maltraités que vous l'avez été la nuit dernière par les geôliers de Crémone; l'escalier est large et facile, les gendarmes vous porteront jusqu'au haut.

Grâce à leur aide, nous parvînmes effectivement à une vaste salle où l'on avait disposé les lits des prisonniers et tout ce qu'il fallait pour les hommes de garde. — La pièce est grande et aérée, nous dit Bolza; vous y serez bien, je l'espère; c'est ici, ajouta-t-il, qu'étaient renfermés les colonels et généraux italiens qui avaient pris part à la conspiration militaire de 1814... Adieu, messieurs; si vous aviez besoin de moi, je suis à vos ordres.

Je regardai avec curiosité notre passagère demeure, et je dis à Confalonieri, que l'on avait déposé sur son lit: — C'est donc ici que le brave général *Demeester* et le pauvre colonel *Moretti* ont

été jugés et condamnés à la perte de leurs grades et aux fers? — Oui, répondit-il tristement... Tous deux ont sacrifié pour leur patrie ce qu'ils avaient de plus cher, et ils n'ont pas hésité, malgré leurs premiers malheurs, à compromettre de nouveau leur existence pour tenter de la rendre libre lors des événements de 1821. Ce sont deux hommes de cœur et de volonté, qui mourront, l'un dans l'exil et l'autre dans les prisons, sans démentir un seul instant leur patriotique et honorable caractère : puisse l'histoire rendre justice un jour à leur *modeste* dévouement, et placer leurs noms parmi ceux des généreux défenseurs des droits sacrés des nations.

Longtemps après que tout dormait dans la prison, nous nous entretenions encore des exilés italiens que j'avais connus en Suisse, et des malheurs qui les avaient frappés pour avoir travaillé à l'indépendance de leur pays. — Les témoignages d'estime que tu donnes avec tant de conviction à nos malheureux bannis me vont au cœur et le raniment, me dit Confalonieri en me tendant la main. Heureuse la cause nationale qui a pour représentants et pour martyrs aux yeux de l'étranger des hommes au cœur noble et généreux, tels que mon *Arconati*, *Pecchio*, *Bossi*, *Arrivabene*, *Berchet*, *Porro*, les *frères Ugoni*, et tant d'autres dont le digne caractère est si bien fait pour détruire les injustes préjugés que l'on nourrit depuis longtemps, en France et ailleurs, contre notre malheureuse nation.

— Debout, messieurs, debout! vint nous crier une heure avant le jour le vigilant Bolza... Il ne faut pas arriver tard à Vérone, et les journées sont courtes. Tout se mit en mouvement, et une heure après nous avions passé le dernier pont-levis de Mantoue. Joyeux de voir mon ami soutenir les fatigues du voyage au delà de mes espérances, je fus tout le jour d'une humeur aussi vive, aussi gaie, qu'aux temps heureux de ma jeunesse... Spielberg ne m'effrayait plus; j'y pensais, j'en parlais comme d'un lieu célèbre qu'on est bien aise de visiter, mais dont on est sûr de sortir; il me semblait que tout me serait rendu avec la santé de Confalonieri, tant j'avais de confiance dans son ferme vouloir et dans son habileté extrême. J'allais même jusqu'à me féliciter de cette catastrophe, qui n'aurait servi qu'à retremper mon caractère, qu'à m'apprendre à mettre les jouissances de la vie dans la sagesse et la modération.

Que de projets, que de bonnes résolutions flottaient devant mes yeux et ranimaient alors mon âme, lorsque des maisons de plus en plus rapprochées, des voitures nombreuses, m'annoncèrent que nous étions près de Vérone. — Dans une demi-heure nous y serons, me dit le maréchal-des-logis, qui n'avait jamais vu, ajouta-t-il, autant de monde en dehors du faubourg;..... c'est quelque fête, sans doute?..... Mais les regards curieux que l'on jetait sur nous ne tardèrent pas à le convaincre que nous étions attendus, et qu'on venait au-devant de notre

convoi. — Nous voilà bien ! reprit-il avec humeur ; nous qui voulions rester incognito !...... A peine avait-il prononcé ces mots, que nous vîmes passer quelques soldats à cheval ; notre gendarme mit aussitôt la tête à la portière..... *Maledetto!* (maudit soit !) il ne nous manquait plus que cela, s'écria-t-il..... voilà le commandant de Vérone qui arrive au-devant de nous avec tout son état-major.... *Che razza d'invenzion!*..... Deux minutes après, le commandant et sa nombreuse escorte nous croisèrent.

Nous riions encore de son air d'importance et des grotesques figures qui l'entouraient, quand Bolza s'en vint tout essoufflé donner l'ordre à notre voiturin d'arrêter : —Excusez-moi, messieurs, d'être obligé de faire baisser les stores ; mais quel *tedes caccio* (ce gros Allemand) ne s'est-il pas mis dans la tête de nous faire entrer dans Vérone aux sons des tambours et des trompettes ;..... il veut à toute force marcher en tête du cortége ; la garnison est sous les armes, pour empêcher que les prisonniers ne s'échappent..... Toute la ville est dans les rues, par suite de ces préparatifs..... *Che bestia!* (quel imbécile !)

Les stores baissés, nous reprîmes notre route ; bientôt le bruit des roues et les voix nombreuses que nous entendions à droite et à gauche nous firent juger que nous entrions dans Vérone ; plus nous avancions, plus l'affluence semblait devenir grande ; les voitures allaient lentement ; la foule,

ne me prive pas de cet intéressant récit; tu vois que la discussion grammaticale dans laquelle l'a plongé Borsieri pour détourner son courroux, l'absorbe tellement, qu'il ne saurait nous entendre; d'ailleurs cette salle est longue et nous sommes loin; conte-moi donc, je t'en conjure, si ta poitrine te le permet. Je fis si bien que Frédéric consentit à satisfaire ma curiosité.

—Tu sais, me dit-il, comment, dans un bel accès de dévouement, il alla se remettre lui-même à la police pour délivrer son ami Castillia, qu'il perdit au lieu de le sauver; une fois sous les verroux, sa tête s'égara à la pensée de sa mère et du chagrin qu'elle éprouverait. L'inquisiteur en profita pour attaquer son cœur, et c'est dans un de ces moments d'attendrissements, que, lui montrant mon nom qu'il venait de tracer sur une feuille de papier, il obtint de lui des aveux et des révélations qui amenèrent la perte de ma liberté, et furent la cause principale du procès politique qui a coûté si cher à tant de Milanais!

En paix avec sa conscience qui lui disait qu'il n'avait agi ainsi que par amour pour sa mère, il était loin de penser à la responsabilité qui pesait sur sa tête, lorsqu'un jeune étudiant, qu'on lui avait donné pour compagnon de captivité, vint jeter le touble dans son âme, en lui faisant connaître que sa conduite était telle en cette circonstance, qu'il serait à jamais déshonoré s'il ne se rétractait généreusement. Ses yeux s'ouvrirent, la

rais !..... Mais ses craintes ne furent pas justifiées; un profond silence régna parmi cette foule nombreuse, à la vue des chaînes qui comprimaient les pieds d'un homme se soutenant à peine, et portant déjà sur ses traits la douloureuse empreinte d'une dure captivité.

Frédéric ayant refusé de se laisser porter par les gendarmes, ce ne fut que lentement et avec peine qu'il arriva jusqu'au bas de l'escalier, où les spectateurs, et surtout les femmes, affluaient plus encore que dans la cour. Là il prit mon bras, et me dit en souriant : Les marches sont élevées, et nos fers si courts et si pesants, que nous aurons bien du mal à monter jusqu'à la prison,...... mais il le faut : c'est debout et la tête haute que nous devons passer au milieu de ces gens-là.

Nous commençâmes donc notre pénible ascension, précédés de quelques gendarmes qui faisaient ranger, non sans peine, à droite et à gauche de l'escalier, tous ces élus de la curiosité, qui s'applaudissaient sans doute d'avoir obtenu des oppresseurs de l'Italie la faveur de contempler plus près, plus à leur aise, les malheureux qui s'étaient dévoués pour elle.

De distance en distance Confalonieri s'arrêtait pour reprendre haleine. — Appuie-toi sur moi, disait alors Palavicini, qui lançait des regards foudroyants sur tout ce qui nous environnait, nous avons encore plus de soixante marches à monter,... laisse-moi te soutenir, ô! Confalonieri! toi que l'I-

talie entière révérera un jour, comme un martyr de ses libertés;... et les yeux du pauvre marquis exprimaient tour à tour l'admiration pour le comte et le mépris pour ceux qui ne s'inclinaient pas devant lui... Voyez un peu, il y aura du monde jusqu'à la porte, continua-t-il avec l'accent de la colère... C'est un tour de ces imbéciles d'Autrichiens, qui s'imaginent qu'il y a de la honte à porter aux yeux de tous des fers qu'on a gagnés en voulant les chasser... La honte, elle n'est pas pour nous, elle est pour les êtres vils!... — De la prudence, Giorgio, dit Confalonieri en se penchant vers lui,... pense à ta mère! — Tu as raison, toujours raison, répondit Palavicini, en s'efforçant de suppléer, par la dignité du maintien, à l'énergie des paroles. — On souriait, les femmes surtout, mais on ne riait pas,... et ce fut heureux, car il se serait immanquablement précipité sur les imprudents ricaneurs.

L'escalier était roide, interminable; les forces de Frédéric semblaient l'abandonner; il pâlissait, se reposait à chaque marche, quel que fût son désir de se soustraire promptement à l'indiscrète curiosité qui semblait croître à mesure que nous montions; mais, quelqu'efforts qu'il fît pour se tenir debout et avancer, je le sentais faiblir, et je tremblais que, malgré notre appui, il ne vînt tout à coup à tomber et à se briser la tête sur les dalles de l'escalier.

C'est dans cette anxiété que nous nous traînâmes jusqu'au pallier de l'avant-dernier étage, où les cu-

rieux se montrèrent si pressants, si impolis, que la colère m'en vint au cœur, et que je m'arrêtai pour leur adresser avec force ce vers de Voltaire :

Étrange empressement de voir des misérables!...

Tous alors se retournèrent vers moi : C'est le Français, répétaient-ils... *Guarda*, *guarda* (regarde, regarde), et ils me montraient du doigt... Peut-être allais-je m'abandonner à toute l'irritation que me faisait éprouver cette indigne conduite, si Confalonieri, toujours maître de lui, ne se fût empressé de me dire :

Non ragioniam di lor!... Ma guarda e passa..*

Amère sentence, que Dante a mise dans la bouche de Virgile quand il passe avec lui devant ces ombres insignifiantes qui vécurent, comme dit le poëte, sans infamie et sans louanges.

Che visser, senza infamia e senza lode.

Bolza, qui nous avait rejoints dans ce moment, ayant fait descendre les curieux des dernières marches que nous avions encore à franchir, nous pûmes enfin gagner avec tranquillité le gîte où nous devions passer la nuit ; c'était une salle oblongue, dont les fenêtres, garnies d'épais barreaux, donnaient sur une petite place, et dominaient une partie de la ville. —

* Ne raisonnons pas d'eux, mais regarde et passe.

Je suis vraiment désolé, nous dit Bolza en nous introduisant dans la prison, de tout ce qui vient de se passer; c'est une maladresse autrichienne, dont nous sommes, je vous l'assure, plus contrariés que vous. A l'avenir...—Tranquillisez-vous, monsieur le commissaire, se hâta d'ajouter Palavicini, il n'y a qu'une Vérone en Italie;... et d'ailleurs ce n'est pas ceux que l'on vient voir qu'il faut plaindre, mais ceux qui ont assez peu de cœur pour les insulter...

Des voix confuses, qui montaient jusqu'à nous, interrompirent tout à coup notre jeune compagnon, qui s'élança vers une des fenêtres pour découvrir d'où elles venaient... — Tenez, tenez, reprit-il en nous indiquant du doigt la foule qui s'était amassée sous nos fenêtres, les voilà, les voilà ces infâmes!.. — Et il se dressait sur la pointe des pieds pour mieux les voir et mieux leur montrer sa figure courroucée;... mais, oh malheur! à peine l'aperçut-on, que quelques rires se firent entendre: —Canaille, s'écria-t-il alors en secouant les barreaux comme pour les arracher;... si ces maudites grilles ne me retenaient je vous écraserais en sautant sur vos têtes. Je regardais en souriant Confalonieri, que nous avions placé sur son lit à l'autre extrémité de la prison, et qui répondit à mon sourire en me disant: Il le ferait comme il le dit...

Déjà Palavicini, dont la fureur était au comble, s'était emparé de tout ce qui se trouvait sous sa main pour jeter sur les malencontreux rieurs, lorsque ses amis arrêtèrent cette inconvenante explosion, en

lui faisant observer qu'il compromettait sa dignité... — C'est vrai, c'est vrai, leur répondit-il, dans son agitation; mais vous ne sauriez imaginer tout ce que l'on souffre, quand il faut se dire comme moi, que le courage de lion qui soutient votre cœur, ne saurait vous soustraire, même dans un malheur aussi solennel que le notre, à la pitié et aux dérisions qu'excite l'étrangeté de votre personne.

J'avais à peine entendu ces paroles pleines d'amertume et de vérité, que je me retournai vers Confalonieri : Te rappelles-tu, lui dis-je, dans Péveril du Pic, ce pauvre petit conspirateur, dont l'âme est trop grande pour sa taille de pygmée, et qui se désespère de n'exciter, presque sous l'échafaud, que les rires et les plaisanteries? Eh bien! ne l'avons-nous pas là, sous nos yeux? — Walter-Scott, est comme Shakespeare, me répondit Confalonieri; c'est dans la nature qu'il puise; et ses personnages resteront types dans tous les temps : chez Palavicini, comme chez le courageux nain Geoffrey, le cœur est trop riche et le physique trop pauvre pour que la tête puisse toujours conserver un juste équilibre entre le vouloir et le pouvoir; de là trop souvent, la bizarrerie et l'exagération dans les idées et les moyens, pour échapper aux tristes effets d'une chétive apparence. Un jour, quand nous seront seuls et plus tranquilles, je te raconterai l'étrange invention de notre Palavicini, pour désavouer et annuler les dépositions fatales qu'il avait faites contre moi. — Ah! je t'en supplie, lui répondis-je aussitôt,

honte, le regret, s'emparèrent de son cœur.... Il fallait, il voulait réparer ses torts ou mourir.... Mais quel moyen inventer pour invalider des dépositions précises et circonstanciées?.... Ils cherchèrent, et dès qu'ils crurent l'avoir trouvé, ils se mirent à l'œuvre.

Bientôt les guichetiers entendent des sons aigus et des sifflets perçants; ils accourent, ouvrent la porte, et voient le marquis Palavicini qui sautillait à pieds joints dans sa prison, poussant par intervalles des piaulements et des cris d'oiseaux. Les geôliers en rirent d'abord, mais le jeune étudiant leur ayant fait signe *che la testa era andata* (que la tête était partie), ils s'en allèrent au plus vite prévenir de cette mésaventure, le gardien en chef qui n'en tint compte dans les premiers moments, et attendit jusqu'au lendemain pour voir et s'assurer lui-même de ce qu'il ne regardait que comme une plaisanterie; il vint le jour suivant, mais quel fut son étonnement quand on lui dit que le marquis n'avait rien mangé de la veille, et qu'il refusait toute nourriture; un peu ébranlé dans son incrédulité, il entre, et que voit-il?.... Palavicini, sautant, sifflant, criant, les deux mains sur les hanches, et agitant avec rapidité, sans discontinuer un instant, les coudes et les bras. — *Signor marchese, signor marchese* (monsieur le marquis), que faites-vous? — *Io sono un merlo* (je suis un merle), s'écria alors d'une voix glapissante l'infatigable sauteur.... — *Un merlo! signor marchese?...*

— *Sicuro* (un merle, monsieur le marquis! — Certainement); ne voyez-vous pas mon bec, reprit-il en avançant son formidable nez;.... et mes ailes donc!.... ajouta-t-il en redoublant de vitesse dans le mouvement de ses bras.... — Voyez, voyez mes plumes.... *Io sono un merlo.* — *Ma signor marchese*, répétait le geôlier en le suivant dans ses sautillements. — Que voulez-vous?.... — Je ne veux rien que des bâtons dans ma cage pour me percher,.... des bâtons, des bâtons.... Et les sifflements et les gambades recommençaient de plus belle.

Le geôlier insistait encore pour lui faire eutendre raison, quand Palavicini se planta droit devant lui, les yeux fixes et hagards : — Ah! tu ne veux pas m'arranger ma cage, vieux assassin d'oiseaux;... attends un peu..... Et ce disant, il tourne, tourne autour de lui, jusqu'au moment où, d'un bond, il lui saute sur les épaules, le frappe, le mord, et ne lâche prise qu'alors que les guichetiers l'eurent arraché à ce qu'il appelait son perchoir. — Suis-je un merle, suis-je un merle?... criait-il à tue-tête au pauvre geôlier, dont la vieille expérience commençait à être mise en défaut. As-tu sentis mon bec et mes griffes? Va-t-en vite me faire préparer mes bâtons et changer ma nourriture, si tu ne veux pas que je me brise la tête contre les barreaux de ma cage.

Le geôlier, tout interdit d'un accès de folie dont les suites pouvaient être si fâcheuses, lui promit

tout pour l'apaiser, et courut faire son rapport à Salvotti : — Ah! monsieur l'inquisiteur, lui dit-il avec la plus grande agitation, le marquis Palavicini..... — Eh bien! — Il est fou! — *Davvero!* (vraiment!) — J'ai d'abord cru qu'il voulait plaisanter, mais à présent je commence à craindre que la chose ne soit vraie..... Si vous pouviez le voir! il pousse des cris perçants, il saute comme un possédé en sifflant : *Io sono un merlo*..... — Vraiment, répéta Salvotti..... Et que dit-il encore? — Qu'il se fracassera la tête si on ne lui pose pas des bâtons dans sa cage, et si l'on ne change pas sa nourriture..... — Eh bien! répondit l'impassible Salvotti : *Portategli del miglio*..... (portez-lui du millet).

Pendant longtemps, encore et jusqu'au moment où nous devions paraître ensemble devant la commission, le pauvre Palavicini se crut obligé de soutenir le rôle fatigant qu'il s'était imposé, et auquel personne n'ajoutait foi; enfin, le jour de la confrontation arriva : assis dans la salle de la commission où je l'avais précédé, je le vis entrer fièrement, son bonnet sur l'oreille, la tête haute, et ses deux bras en ailes d'oiseaux..... — Me voilà, monsieur le conseiller, dit-il à Salvotti, et se plantant droit et roide au milieu de la salle. — Persistez-vous, lui demanda celui-ci, dans les puériles rétractations que vous avez faites dans vos premiers interrogatoires? — *Si signor, si signor*, cria cinq ou six fois Palavicini, en battant des ailes sans

interruption..... — Mais c'est une absurdité. — Absurdité!... Il n'y a d'absurde ici que vous et vos acolytes; on a surpris ma bonne foi, on m'a fait parler, on m'a torturé, martyrisé, on m'a fait perdre la raison!... C'est une infamie!... *Crescendo* de récriminations que Salvotti accompagnait d'un léger mouvement de tête et d'un sourire ironiquement approbateur, se bornant à dire : *Che si sfoghi, che si sfoghi pure* .... (soulagez-vous, soulagez-vous). Maintenant, *signor marchese*, que vous avez déchargé votre cœur, voudriez-vous nous répéter ce que..... — Je n'ai rien à ajouter, rien à répéter, rien à confirmer, s'écria Palavicini, en élevant de plus en plus la voix et en remuant les bras à se les démonter..... — Vous refusez donc de répondre à la commission, dit Salvotti après avoir vainement essayé d'en obtenir quelques réponses suivies et raisonnables; cette conduite irrévérentieuse pourra vous coûter cher, *signor marchese!*... prenez-y garde, *il patibolo!*... — *Il patibolo! che m'importa a me, il patibolo!... Ebbene ci andrò, e lei signore consigliere, lei farà da boja.* (Le gibet!... Le gibet, eh! que m'importe à moi le gibet!... eh bien! j'y monterai, et M. le conseiller servira de bourreau.).

En prononçant ces mots d'une voix tonnante, Palavicini redressa la tête, fit un tour sur ses talons et reprit superbement le chemin de la porte, en agitant violemment ce qu'il appelait ses ailes et en jetant sur ses juges des regards triomphants.

C'est ainsi, termina Confalonieri avec l'accent de la tristesse, que ce noble trait de courage, car c'est de la tête qu'il s'agissait ici, au lieu d'inspirer de l'admiration, devint une scène bouffonne par la grotesque tournure de celui qui sacrifiait si complétement sa vie et sa liberté.

Palavicini, que je n'avais pas perdu de vue pendant ce récit, qui avait tour à tour excité ma gaieté et ma compassion, se trouvait dans ce moment engagé si chaudement dans une question de *pretto toscano* (langue toscane), que sa voix retentissait dans toute la salle : — Non, s'écriait-il avec feu, je soutiens que ce mot n'est pas consacré par la *crusca;* je suis sûr de mon fait, j'y parierais ma tête, où j'ai gravé une à une toutes les paroles du dictionnaire; j'y ai passé des jours et des nuits,.. et désormais nul ne pourrait me prendre en défaut dans la connaissances des expressions et des idiotismes de notre langue..... Tout fier de cette aride et singulière étude, ainsi que du témoignage qu'il pouvait rendre à sa mémoire, il se promenait à grands pas, faisant résonner ses chaînes, et répétant : *Già questo vocabolo non è di crusca* (certainement ce mot n'est pas de l'académie).

— Messieurs, nous dit Bolza, qui nous avait quittés quelques moments pour aller donner des ordres à ses gens, j'espère que vous serez satisfaits du dîner que l'on va vous servir; rien n'y manquera. A propos, je viens d'apprendre que le conseiller Salvotti est nommé membre du sénat de Véronne.

— *Lo dice sul sodo?* (parlez-vous sérieusement), lui demanda Palavicini. — Sans doute, répondit Bolza, c'est la récompense de son zèle et de son dévouement.... — Dites plutôt que c'est le prix du sang, s'écria le marquis, dont l'indignation allait éclater plus que jamais, si l'aspect du dîner qu'apportaient les gendarmes n'eût fait diversion à sa colère.

Fatigué de la route, et plus encore du rapide escalier qu'il avait fallu monter, Confalonieri se coucha sans prendre aucune espèce de nourriture; sa nuit fut mauvaise, et le lendemain soir, après une journée cruelle, l'on fut obligé de le porter jusqu'à l'obscure et froide prison qui nous reçut à Vicence: ses forces déclinant visiblement, ses accès devenant plus fréquents, j'insistai auprès des commissaires pour qu'on allât chercher un médecin; ils y consentirent enfin, et le docteur, après avoir examiné le malade, déclara qu'il y avait danger à continuer le voyage.

— Eh bien! demandai-je avec anxiété à Bolza, que ferez-vous? — Nos instructions sont trop précises, me répondit-il avec douleur, pour que nous prenions sur nous de laisser ici le comte; il faut qu'il suive le convoi. — Mais c'est l'assassiner, m'écriai-je; faites au moins votre rapport à Vienne, dépeignez-y la position du malheureux Confalonieri; dites que son existence est compromise, que c'est l'avis des médecins...—Me le promettez-vous? — Oui! me répondit-il avec force, je le ferai; ce ne sera pas l'opinion de mon chef, mais je l'y dé-

terminerai ; il ne sera pas dit que Bolza ait laissé mourir un de ses compatriotes sans avoir tout fait pour le sauver. Je pressai avec reconnaissance la main de cet homme, dont la triste profession n'avait pu cependant étouffer entièrement la sensibilité première.

L'humidité de la prison, le froid glacial que nous y avions éprouvé, ne contribuèrent pas peu à empirer le mal de l'infortuné comte. La route fut pénible, accablante !..... Perdant haleine en parlant, il passait d'évanouissement en évanouissement, sans que rien pût le tirer de cette atonie fatale qui semblait m'annoncer la fin prochaine de sa vie !..... Encore une journée comme celle qu'il vient de supporter, dis-je à Bolza en arrivant à la prison d'Udine, et vous n'aurez plus à conduire qu'un cadâvre.... Pas une seule goutte d'eau n'a mouillé ses lèvres depuis hier ; sa faiblesse est au comble; sa fièvre est ardente et continue !... Voyez-le, et dites-moi si c'est dans un cachot pareil à celui où l'on nous entasse ici que l'on devait mettre un pauvre moribond ?

Tous nos compagnons, et Palavicini surtout, réclamèrent contre un semblable traitement; et Bolza nous disait : —Les ordres sont donnés, nous n'y pouvons rien..... Croyez-moi, patience, patience ! demain nous coucherons dans une auberge. — Mais demain, repris-je avec douleur, demain il ne sera plus temps, peut-être !... Et, tandis que je perdais courage, Confalonieri, d'une résigna-

[illegible]

il y avait une douleur que peuvent seuls connaître ceux qui ont accompagné jusqu'à la dernière demeure, le char funèbre d'un frère ou d'un ami.

Jamais journée ne m'avait paru plus mortellement longue, jamais je n'avais plus cruellement connu les tourments d'une souffrance d'attente, d'une souffrance passive, où toute réaction vous est interdite, où vous devez passer par toutes les phases de l'anxiété et de la douleur sans pouvoir arracher un seul des glaives qui vous percent le cœur! Dans l'impuissance de soulager Confalonieri, il me fallait le tenir évanoui dans mes bras, ou le voir lutter convulsivement contre des suffocations et des crises, dont chacune pouvait le conduire au tombeau; vainement s'efforçait-il, l'infortuné, de rappeler ses esprits, de répondre à mes demandes inquiètes, le mal l'emportait!..... Ses mains, sa figure, que je touchais, que je baisais à chaque instant, restaient glacés.,.. Son cœur, que j'écoutais, ne battait plus!... Alors il me semblait que tout principe de vie allait s'éteindre en lui, et, plongé dans le désespoir, j'attendais en silence, les yeux fixés sur ce visage dont les approches de la mort ne pouvait altérer l'imposante beauté, j'attendais qu'un regard, un soupir, vînt enfin me tirer de mes poignantes angoisses!..... Et quel soulagement, Dieu puissant! quelle joie ranimait mon âme, quand je sentais sa main serrer faiblement la mienne! quand ses regards incertains s'arrêtaient sur moi, et qu'un sourire du ciel, tant la

bonté s'y montrait empreinte, venait me dire : Si mon âme, dans ces derniers moments, connaît encore un sentiment de consolation parmi tant d'amertumes, c'est à toi qu'elle le doit, ami!.....

Parfois, en le voyant reprendre ses sens et réunir ses idées, j'espérais que la vue, que le nom de quelque lieu célèbre dans les campagnes d'Italie, tels que le *Tagliamento*, etc., en excitant son intérêt, le ramènerait à nos conversations du jour précédent; mais, après quelques paroles, il retombait bientôt dans un engourdissement que les mots : *Fuite, évasion*, que je prononçais tout bas à son oreille, ne purent vaincre même pendant quelques instants.... Ces mots, c'étaient les montagnes dans lesquelles nous étions entrés, c'était la route creuse et dominée par des rochers qui me les suggéraient.....

Dix hommes braves, déterminés, bien armés, bien embusqués, auraient suffi pour nous délivrer, malgré les gendarmes et les nombreux sbires qui nous escortaient. La pensée en était si séduisante, et elle souriait tellement à mon imagination, que souvent un coup de main me paraissait possible, probable même.... que j'y croyais, que je l'attendais, et que je combinais ce que je devais faire contre les gendarmes pour appuyer l'attaque de nos libérateurs....

Ils ne vinrent pas, hélas! ces libérateurs que j'espérais en invoquant Thérèse!.... Et ces bienfaisantes illusions, qui m'avaient soutenu pendant

ce douloureux trajet, s'évanouirent avec le jour, me laissant en présence de mon ami mourant et d'une éternelle captivité !

Il faisait nuit; le vent de la montagne pénétrait en sifflant dans la voiture, le froid devenait de plus en plus vif; tous mes membres en étaient transis : à peine pouvais-je soutenir la tête de Confalonieri, dont le corps inanimé changeait de place, et balottait lourdement à chaque cahot, à chaque secousse... Que j'ai souffert, mon Dieu !.... et que le village où nous devions nous arrêter était long à venir !....— Y sommes-nous bientôt? demandais-je constamment aux gendarmes... Au nom de l'humanité ordonnez au cocher de marcher plus vite.... Mais ils me répondaient : — L'ordre est d'aller au pas... Je me taisais alors, et je priais Dieu d'avoir pitié de nous.

— Ne sont-ce pas des lumières que j'aperçois au loin? m'écriai-je tout à coup; regardez, regardez ! — *Si, signor.* — N'est-ce pas *Tarvis?* le savez-vous? — Nous l'ignorons. — Demandez-le de grâce au conducteur... C'était bien en effet le lieu de la station. Ah! que les roues tournaient lentement, et pourtant de quelle horrible crainte n'étais-je pas saisi à l'idée que peut-être allais-je acquérir la déplorable preuve que mon ami n'était plus!... Nous avions atteint le village : des lanternes, des lumières, des gens rassemblés devant une maison d'assez belle apparence indiquaient que c'était là que nous devions coucher. On arrêta. Les gendarmes, touchés

de l'état désespéré du comte, s'empressèrent de le descendre de la voiture, de le porter dans l'intérieur; je me précipite après eux, je tombe, je me relève, et, soutenu par un des soldats, j'arrive enfin au rez-de-chaussée, dans une grande salle bien meublée, bien éclairée, dont le plancher était couvert de paille et de matelats, sur lesquels gisait comme mort mon frère d'infortune.

— Frédéric !.... Frédéric !.... m'écriai-je en tombant à genoux près de lui, tout espoir de te sauver serait-il donc perdu ?.... Et je frottais ses mains, sa poitrine, son visage,... et je mettais près de ses lèvres un duvet qui ne remuait pas.... — Il est mort, messieurs, dis-je avec désespoir à mes compagnons consternés, qui entouraient le corps de celui qu'ils révéraient comme un père !..... il est mort !....
— Qui ? Le comte, s'écria Bolza en arrivant près de nous, *Dio buono !* que va-t-on nous dire à Vienne ? — Rien, repris-je avec amertume, si ce n'est des félicitations. — Peut-être, ajouta-t-il, cette attaque se passera-t-elle comme les précédentes ; je vais faire chercher un médecin, donner des ordres ; ce qu'il vous faut, demandez-le, rien ne vous sera refusé ; la pièce est chaude et saine, c'est le salon du maître du logis, *podestà* du village, qui a bien voulu nous offrir sa maison ; je cours m'informer près de lui du médecin et des médicaments : ne perdons pas courage, messieurs. Il sortit, et nous restâmes auprès du malade, qui demeurait pâle et immobile, comme si son âme eût été dans les cieux.

— Nous le veillerons ensemble, me dit Palavicini, dont les pleurs et les sanglots trahissaient la profonde douleur..... Ces souffrances ! cette fin ! malheureux que je suis, c'est mon ouvrage ! Sans moi il existerait encore, heureux et libre !... et il m'avait pardonné !... et il me traitait comme si je n'eusse pas été la cause de sa ruine !...

— Silence, lui dis-je ; il me semble que je viens d'entendre un gémissement... Non, c'est le vent qui siffle dans la fenêtre... Bonté divine, je ne me trompe pas, il vit !... Sa main a frémi,... regarde !... ses bras s'agitent, sa poitrine se soulève, ses lèvres se contractent... Il vit ! il vit !...

Prisonniers et gendarmes accoururent à ma voix : il ne sortit d'abord de la bouche de Confalonieri que des cris brisés et plaintifs ; mais bientôt nous distinguâmes ces paroles : *Andiamo ! andiamo !... Teresa, Teresa !...* (allons, allons !... Thérèse, Thérèse !...) qu'il répétait ensuite douloureusement, en s'efforçant de se relever, en s'agitant avec violence dans nos bras !.. L'infortuné, que nous tentions en vain de rappeler à lui, se débattait, dans le trouble de ses pensées, contre quelqu'affreux cauchemar...— Peut-être, dis-je à Palavicini, se croit-il au fatal moment de sa fuite ;... essayons de le relever en l'appuyant contre ce lambris ; le sang, qui se porte au cerveau, prendrait un autre cours, et le délire cesserait.

Alors je levai les yeux pour fixer le lieu où nous devions placer Frédéric... Mais de quelle pénible sur-

prise ne fus-je pas saisi à la vue d'un grand portrait de l'empereur François, placé précisément au-dessus du pauvre Confalonieri, comme pour résider à cette scène de douleur... Je tressaillis...... Voilà donc, pensai-je avec effroi en regardant cette longue et sèche figure, si nulle d'expression, voilà donc celui duquel dépend uniquement la destinée de l'être généreux dont le mâle visage conserve encore, malgré tant d'agonie, l'empreinte de la supériorité.... Oui, c'est de cet homme, ennemi né de tout ce qu'il y a de grand, c'est de sa seule clémence qu'il faut attendre désormais la liberté et la vie de cette noble victime!... Sa clémence!... mais en est-il dans son cœur pour ceux qui ne s'avilissent pas? mais saura-t-il pardonner, être généreux, à celui qui ne fléchira jamais sous les coups de l'adversité?... Non, il le tiendra dans les fers, et la mort seule pourra le soustraire aux maux qu'il lui réserve!...

— Teresa, Teresa! murmurait mon malheureux ami en résistant à nos efforts pour lui soulever la tête, *Teresa, andiamo!* (allons)... Cri de détresse et d'amour, qui semblait une invocation à son bon ange contre le mauvais génie dont la triste image planait au-dessus de lui.

— Je vous amène le meilleur docteur des environs, nous dit Bolza en nous présentant un homme de petite taille, dont le teint animé annonçait qu'il pouvait prêcher l'abstinence, mais qu'il ne l'observait guère; comment va le seigneur

comte? — Il est toujours là sans connaissance, lui répondis-je. Le médecin voulut s'approcher, mais il chancelait à chaque pas; c'était un Allemand qui ne savait pas un mot d'italien : arrivé près du comte, il se croisa les bras, l'observa en silence, puis se mit à crier à tue-tête en allemand : —*Dieser mann ist verloren! dieser mann ist gestorben!*... (cet homme est perdu! cet homme est mort).

Ces paroles sinistres, que nous traduisit un de nos gendarmes, m'auraient mises au désespoir si celui qui les prononçait eût été dans son bon sens. — Pourquoi m'a-t-on dérangé! continua-t-il en se penchant pour tâter le pouls du malade, c'est une apoplexie foudroyante;... il est trop tard, il n'y a plus rien à faire, et je m'en vais. Comme il disait ces mots, Confalonieri, qui depuis quelques minutes était resté immobile, se remua brusquement..... — La saignée, la saignée! s'écria le docteur, dont l'équilibre fut si compromis, qu'il faillit tomber sur le comte.... Et moi qui n'ai pas ma trousse, reprit-il en fouillant dans toutes ses poches;.... peste soit de ma femme! elle n'en fait jamais d'autre;.... courez chez moi, dit-il à notre interprète; mais non j'y vais moi-même : versez de l'eau glacée sur la tête du malade;.... non, je me trompe, ne faites rien;.... si, si, les pieds chauds..... Oh! mon Dieu, mon Dieu!... *Ah! mein Gott, mein Gott!*... Et il partit en renversant deux ou trois chaises qui faillirent l'entraîner dans leur chute.

A son retour, Confalonieri, que nos soins avaient enfin tiré de son évanouissement, refusa la saignée que le malencontreux docteur voulait lui administrer à toute force, ainsi que la glace qu'il prétendait lui faire appliquer sur la poitrine : de là, scandale et colère de la part de notre esculape, qu'on fut obligé de mettre à la porte pour nous délivrer de ses ordonnances, et surtout de ses injurieux propos.

— Demain nous prendrons des mesures, vint m'annoncer Bolza après avoir congédié le médecin ; soyez tranquille, je me compromettrai peut-être, mais j'aime mieux m'exposer à quelques désagréments, que de voir périr ainsi, faute de secours, un homme qui supporte avec tant de courage un si funeste sort, et dont la bouche, malgré tant de souffrances, ne laisse pas échapper un seul murmure, une seule parole d'impatience et de mécontentement. C'est une justice, continua-t-il, que je me fais un devoir de lui rendre, et que nous avons fait connaître à Vienne, où l'on trouvera le comte Confalonieri bien différent de ce qu'on le croyait, sans doute, d'après les rapports de la commission.

Je remerciai Bolza de ses bons procédés, et je repris ma place auprès de mon ami, dont la faiblesse était extrême et la respiration si étouffée, qu'il ne pouvait articuler une seule parole. Je le veillai, je le soignai jusqu'au moment où Bolza vint nous prévenir que l'heure du départ était ar-

rivée. —Vous partirez sans le comte, me dit-il d'un air satisfait; pendant quelques heures il reposera ici, puis je monterai avec lui dans notre voiture, à laquelle je ferai atteler des chevaux de poste pour arriver promptement à *Willach*; là, nous aviserons aux moyens de le traiter mieux encore. Êtes-vous content? — Puissé-je vous le prouver un jour, lui répondis-je.

Quoique je ne quittasse Confalonieri que pour quelques heures, et que cet arrangement, qui pouvait lui sauver la vie, me causât une grande consolation, ce ne fut pas sans une profonde tristesse que je m'en séparai. Qui pouvait, hélas! le soigner comme moi?..... n'était-ce pas un frère chéri que je laissais mourant? — A revoir, me dit-il, en me pressant avec tendresse sur son cœur; à revoir!..... c'est la seule espérance que Dieu m'ait laissée désormais.

Nous partîmes: seul dans le fond de la voiture, je me mis à la place qu'occupait Confalonieri;..... j'appuyai ma tête où il appuyait la sienne, et feignant de dormir, je pensais, pour combattre la crainte que j'avais de le perdre, à tout ce que notre réunion avait de providentiel et d'inespéré.

Une partie du jour s'était écoulée dans ce triste et pieux recueillement, que nos gardiens, pour me distraire, avaient plus d'une fois vainement tenté d'interrompre, lorsque l'un d'eux m'avertit qu'il voyait venir de loin, et fort vite, la voiture du commissaire où devait se trouver le comte. Je

mis la tête à la portière, je regardai;..... déjà les autres voiturins, qui venaient après nous, avaient été dépassés, et le nôtre allait l'être aussi, quand j'aperçus mon bien-aimé Frédéric, que l'on venait de soulever, pour me voir en passant; et lui, me souriant avec une ineffable bonté, mit une main sur ses lèvres, et m'envoya un baiser qui révélait toute son âme! un baiser qui fut pour moi la plus douce récompense; parce que, plus le caractère de l'homme est grave et sévère, plus les marques spontanées de sa tendresse nous touchent et nous électrisent.

Quelques secondes encore je suivis des yeux sa voiture, que quatre chevaux de poste entraînaient rapidement; mais bientôt je le perdis de vue, et je me renfonçai dans la nôtre pour penser, avec une douloureuse conviction, à tout ce qu'il y avait de sensible et d'admirablement bon dans le cœur de cet homme désormais perdu pour son pays, dont il aurait pu devenir le Franklin ou le *Washington*, si les événements eussent été favorables à la cause de l'indépendance de l'Italie.

La neige et le verglas ralentirent tellement notre marche, que nous n'arrivâmes à *Willach* que bien longtemps après Confalonieri; cent fois, dans mon impatience, je m'étais mis à la portière pour découvrir la ville, qui ne se montrait jamais.... — Vous allez vous glacer, me disaient mes gardiens; mais je n'écoutais pas.... Enfin j'aperçus les clochers, puis les maisons. — Nous y voilà! m'écriai-je. —

Plus nous approchions, plus mon impatience devenait excessive...—Dans quel état sera-t-il arrivé? me disais-je. Que la ville et les rues me paraissaient longues, interminables!.... — Voyez-vous tout ce peuple, me dit un gendarme; c'est là qu'est notre logement; la plus belle auberge de Willach, cela vaut mieux que les prisons d'Italie,.... hein? — Que Dieu en soit loué! lui répondis-je.

La voiture était arrêtée, et Bolza, qui nous attendait, vint en ouvrir lui-même la portière. Le comte a passablement supporté la route, s'empressa-il de me dire; descendez vite, je vais vous conduire auprès de lui. Je descendis en effet, aussi promptement que me le permettaient mes chaînes, dont la vue et le bruit firent une pénible impression sur les bons Allemands qui me regardaient passer en silence. Guidé par Bolza et soutenu par les gendarmes, je montai un escalier qui aboutissait à une de ces immenses salles qu'on trouve ordinairement dans les auberges allemandes. — C'est ici que vous dormirez cette nuit, me dit le commissaire en ouvrant la porte; au fond, à droite est le lit du comte.

En me revoyant, la figure de Confalonieri se ranima: — J'ai bien souffert loin de toi, me dit-il, d'une voix faible et tremblante, bien souffert, ami!.. et le mal était là, ajouta-t-il en mettant la main sur son cœur... Je n'avais pas encore senti jusqu'à ce jour toute l'amertume de mes malheurs;... ta présence, tes soins, ta chaleureuse amitié, me les

adoucissaient... Resté seul, ils sont retombés sur mon âme et l'ont accablée! — Comment as-tu soutenu le voyage? lui dis-je avec attendrissement. — Mieux que je ne l'avais espéré d'abord, me dit-il, mais les accidents se sont succédé ensuite, et je suis plus accablé que jamais. Vois-tu ces jeunes filles, continua-t il en me montrant une espèce de corridor vitré, situé à l'extrémité de la salle, où trois charmantes créatures semblaient nous regarder avec le plus vif intérêt, ce sont elles et leur mère qui m'ont soigné en arrivant ici. Je les contemplai avec bonheur et reconnaissance, mais Pallavicini qui entrait en ce moment les ayant aperçues, et s'étant avancé pour les voir de plus près, elles disparurent aussitôt, me laissant triste et plein de regrets; c'était, hélas! pour moi, pauvre captif, un dernier adieu au plus doux des liens qui nous attachent à la vie.

De plus en plus convaincu que Confalonieri ne pouvait soutenir le voyage, et qu'il succomberait si l'on persistait à l'emmener avec nous à Spielberg, je fis de telles représentations à Bolza, qu'il détermina le commissaire en chef à le laisser à Willach. Peut-être cette mesure d'humanité ne fut-elle prise qu'avec l'autorisation préalable des autorités supérieures de Vienne que l'on avait déjà instruites de l'état dangereux du comte; mais toujours est-il que c'est à Bolza seul que nous dûmes cette condescendance inespérée, qui sauva les jours de mon ami. Je fus moins heureux pour les fers, dont je

voulais faire délivrer le pauvre malade; toutes mes instances vinrent échouer contre cette réponse : *Je le ferais de grand cœur, j'en reconnais la nécessité, l'urgence; mais c'est l'ordre,..... l'ordre de Vienne.....* Sentence fatale que j'avais peine à croire alors, mais qu'on nous a depuis tant de fois répétée, qu'il fallut bien en reconnaître la triste vérité.

En obtenant des commissaires que Confalonieri s'arrêtât à *Willach*, j'avais beaucoup gagné, sans doute; mais il fallait encore qu'il consentît lui-même à nous laisser arriver seuls à Spielberg.... Le nom de sa Thérèse, que j'invoquai pour l'y déterminer, me fit enfin triompher d'une résistance qu'il m'éta id'autant plus difficile de vaincre, qu'elle prenait sa source dans son attachement pour moi, et dans son inébranlable résolution de partager le sort de ses compagnons de captivité.

— Laisse-moi, me disait-il, courir les chances du voyage; si je succombe, je mourrai du moins dans les bras d'un ami fidèle, dont la présence adoucira la poignante amertume de mes derniers moments... Par pitié, ne m'abandonne pas ainsi!..... ne me force pas, pour prolonger des jours, hélas! si précaires, à ne voir autour de moi que des êtres indifférents ou hostiles. Une fois séparés, que me restera-t-il sur la terre? N'est-ce pas sur toi que se concentrent désormais toutes mes affections, toutes mes espérances? N'as-tu pas promis à Thérèse de ne point me quitter? Et où veux-tu que je trouve de la

résignation, quand je ne t'aurai plus?... Les regrets, le chagrin, s'empareront de mon âme, qué ta douce gaieté, que la vivacité de ton esprit, ranimaient encore.... L'isolement, la souffrance, le désespoir, voilà ce que tu me laisseras en t'éloignant!... Ah! ne me condamne pas, je t'en supplie, à la terrible chance d'expirer au milieu des agents d'un gouvernement qui calomnierait ma fin, comme il a calomnié ma vie. Il y a un mois j'en aurais eu le courage, j'y étais préparé; mais aujourd'hui que je t'ai connu, que mon cœur s'est épanché dans ton cœur, je ne le pourrais plus, mon Alexandre, je ne le pourrais plus! Épargne donc, au nom du ciel, cette horrible douleur à celui qui avait espéré rendre son dernier soupir, déposer ses dernières paroles, dans le sein d'un ami, don de la Providence.

D'où me vint, en ce moment, la force de résister à de si touchantes prières?.... Qui me fit surmonter la douleur que j'éprouvais moi-même si profondément à l'idée d'une séparation, dont je ne prévoyais pas le terme? Ce fut le sentiment du devoir..... C'est que l'adversité, qui grandit l'âme et l'épure, fait taire l'égoïsme, et vous apprend à trouver le courage et la consolation dans les plus durs sacrifices... C'est, aussi que je sentais déjà la divine influence d'un Dieu bon et miséricordieux, qui voulait me rappeler à lui.

Tout fut donc disposé pour que Confalonieri séjournât à Willach. Quand vint le soir, il nous appela

tous auprès de son lit pour nous faire ses adieux : — Croyez bien, nous dit-il, que j'ai le cœur déchiré de devoir ainsi me séparer de vous. J'avais compté que notre destinée serait la même, que nous nous soutiendrions mutuellement.... La Providence en a décidé autrement! Soumettons-nous!.. Soyez unis, toujours unis, et vous pourrez supporter plus facilement une infortune qui ne pourra durer longtemps une fois que je ne serai plus!... Gardez, je vous en prie, le souvenir d'un homme qui vous aime, et qui aurait voulu vous sauver tous.... Plaignez-le surtout d'avoir tant souffert en ayant si peu fait pour l'indépendance de sa chère patrie....

Nous l'embrassâmes tous en fondant en larmes... — Quant à vous, mes enfants, nous dit-il, à Palavicini et à moi, lorsque nos autres amis se furent éloignés, vos cœurs sont faits pour s'entendre, aimez-vous donc!... Si jeunes tous deux, vous avez encore un long avenir;... utilisez les jours de la captivité, devenez meilleurs, devenez des hommes sages et vertueux, afin que le monde reconnaisse en vous les fruits d'une grande et noble adversité!..... Giorgio, ajouta-t-il à Palavicini, je te confie à notre nouvel ami; écoute ses conseils, et tu suivras toujours avec persévérance la ligne élevée et généreuse que ton cœur te suggère!... Palavicini prit ma main, l'unit à celle de Confalonieri qu'il tenait sur son cœur, et répéta : — Je te le promets! je te le jure!... puis il s'agenouilla, en disant d'une voix brisée par les san-

glots : — Frédéric !... ton pardon, une fois encore, ton pardon !

Profondément touché d'un si généreux repentir, Confalonieri le releva, l'attira sur son sein, en s'écriant : — Ce n'est plus un pardon que je te donne, Giorgio, tu n'en as plus besoin désormais, mais un témoignage solennel d'estime, et de la consolation que j'éprouve, en pensant quelle vie d'honneur et de loyauté, des sentiments si nobles me donnent le droit d'attendre de toi.

Jugeant bien, à l'oppression toujours croissante de mon malheureux ami, que ses forces étaient épuisées, j'obtins de Palavicini de s'éloigner de son lit, auprès duquel il voulait absolument passer la nuit. Quand tout le monde fut couché, je repris ma place habituelle au chevet de mon bien-aimé malade... — Ne crains rien, me dit-il doucement, en voyant que je me penchais avec inquiétude sur son visage... la pâleur et l'agitation qui t'effraient, c'est l'émotion et la tristesse qui les causent ; cet adieu... ah ! mon ami, c'est l'adieu d'un mourant !... Approche-toi plus près encore, ma voix est faible, et mes paroles ne doivent être que pour toi... Ne pleure pas, je t'en supplie, j'ai besoin de force. Ce qu'il adviendra de moi, Dieu le sait ! mais je me sens si mal, que la mort.... Mon ami, mon Alexandre, sois courageux, sois résigné ;... peut-être ne nous retrouverons-nous plus en ce monde, peut-être dans quelques jours aurais-je cessé de souffrir ?... Tu es jeune et robuste, toi ; et malgré la prison perpétuelle à laquelle tu es

condamné, tu verras le jour de ta liberté, tu rentreras dans la vie. Si je ne te revois plus,... au nom du ciel, sèche tes pleurs,... tu n'oublieras pas ma Thérèse?... En disant ces mots, il tira de dessous son chevet une tresse de cheveux bruns : — Ces cheveux, reprit-il avec effort, ce sont les siens;.... prends-les, je te les donne; je les ai partagés avec toi comme avec un frère.... Si on te les laisse à Spielberg jusqu'à l'heure de ta délivrance, tu les montreras *a questa mia adorata* (à mon adorée), tu lui diras que ce gage sacré;... non,... ne lui dis rien! son cœur saura bien que c'est la preuve la plus grande d'estime et d'affection que je pouvais te donner sur la terre!....

Cédant aux douloureuses pensées qui oppressaient son âme, Confalonieri cacha sa figure dans ses mains, et pleura,... tandis que je pressais respectueusement sur mes lèvres les cheveux de son infortunée Thérèse!... Quelques minutes après il souleva sa tête, et d'une voix encore plus faible et plus émue, il ajouta : — C'est elle que j'invoquerai en mourant, elle, mon seul regret, elle, mon unique but,... pour qui je préparais un avenir d'adorations et de félicités, si Dieu eût exaucé ma prière en nous réunissant.... Tu lui diras que sa douce image, à mon dernier moment, reposera sur mon cœur, que je l'emporterai avec moi dans la tombe;.... car ils me l'accorderont, n'est-ce pas, mon Alexandre? C'est la seule grâce que je leur demanderai.... Oh! divine Providence, à quelles épreuves n'as-tu pas

condamné celle dont les anges seuls peuvent égaler les perfections et les vertus!....

Alors il me montra son anneau nuptial, le baisa, et me dit : — Puisse Dieu me laisser jusqu'à mon dernier soupir le sentiment de mes malheurs et de mes pieux souvenirs! puisse ma dernière parole être le nom de Thérèse!

Ces mots furent prononcés si bas, si étouffés, que je les entendis à peine. Il se fit alors un long et douloureux silence, que Frédéric fut le premier à rompre, quand il fut assez maître de lui pour me dire : — Tu trouveras à Spielberg Silvio Pellico, dont je t'ai si souvent parlé; fais tout pour le connaître, mon enfant; c'est le cœur le plus aimant, c'est l'âme la plus pure, la plus candide que j'aie rencontrée dans le cours de ma vie; son amitié est un bien précieux. Si jamais tu as le bonheur de le voir, dis-lui que j'ai pleuré sur son sort, et qu'un de mes profonds regrets est de renoncer à l'espoir de l'embrasser; avec lui tu pourras parler *dell' angelo mio*.... (de mon ange.....) Il s'arrêta, puis il reprit avec effort, quelques secondes après, comme s'il venait de consommer un nouveau sacrifice, en s'arrachant à l'idée fixe qui dominait son âme : — Si j'étais seul sur la terre, j'attacherais peu de prix à l'opinion des hommes; mais mon nom, ma famille, ne s'éteignent pas avec moi.....

Je te confie le soin de ma mémoire.... Tu sais ce que j'ai voulu faire pour l'indépendance de mon pays, tu sais aussi quelles étaient les institutions sages et

modérées que je me serais efforcé de faire triompher si nous avions pu lui rendre sa nationalité. Dis, bien que je ne fus ni démocrate ni révolutionnaire, que mon unique but était le bonheur de mes concitoyens, et que jamais il n'est sorti de ma bouche, pendant tout le cours du procès, un seul mot nuisible à ceux qui avaient partagé mes espérances sur les libertés de notre patrie; jamais la dignité de notre sainte cause, ni celle de mon caractère, n'ont été compromises aux yeux de nos ennemis par aucune de mes actions, j'en ai la consolante conviction; ce que j'ai été jusqu'à ce moment, Dieu me fera la grâce de l'être encore, de l'être toujours, tant qu'il me restera un souffle de vie! Oui, ton ami mourra pour son pays, exempt de toute faiblesse et de toute exagération. Ce témoignage, mon Alexandre, tu pourras le lui rendre avec conscience, si l'on mettait en doute son honneur et sa fermeté!... Hélas! c'est le seul prix de tous mes sacrifices!....

Que les années de captivité ne te découragent pas; je te le répète, mon enfant, tu reverras cette France, où, loin des vexations autrichiennes, tu vivras du moins en paix, sans gémir sans cesse, comme les autres condamnés, d'avoir un instant laissé parler ton cœur pour la délivrance de l'Italie.... Quand ces heureux jours seront revenus pour toi, quand tu seras au milieu de ta famille, auprès de cette bonne sœur, qui depuis quinze ans fut une mère pour toi, parle quelquefois de cet ami, dont tu avais gagné et soulagé l'âme, par les plus tendres soins que jamais

l'on ait prodigués à la souffrance!... — Frédéric, m'écriai-je avec douleur, ni les hommes, ni le malheur, ne sépareront ce que Dieu a uni.... Bientôt tu me seras rendu; et je te le dis, j'en ai là le présage, un jour nous nous retrouverons tous en France;... ta Thérèse.... Il ne me laissa pas achever.... — Que Dieu ait pitié d'elle, reprit-il.... Puis il ajouta avec résolution : — Séparons-nous, mon ami; songe qu'il faut ménager nos forces pour les derniers adieux.... Mais avant que tu n'ailles chercher le repos, viens que je te bénisse et que je te dise, une fois encore en te pressant dans mes bras, que tu as été mon ange de consolation dans les moments les plus cruels de ma vie!

La nuit fut longue et sans sommeil; le lendemain j'éprouvai une telle douleur, au moment de notre séparation, qu'on fut obligé de m'emporter jusqu'à la voiture, où je restai la journée entière plongé dans un morne silence. Ce qui se passait alors dans mon âme, je ne l'ai que trop présent aujourd'hui, où, libre, où revenu au sein de ma patrie et de ma famille, entouré de ses tendres soins, je pleure chaque jour l'ami que j'ai laissé sous les voûtes du Spielberg, l'ami que neuf années d'une étroite union, neuf années d'épreuves et de martyre, m'ont appris à vénérer, à chérir cent fois plus encore qu'au moment où je le quittais à *Willach* *.. L'ami qui est perdu pour moi, et auquel je ne puis, hélas! prouver ma

* Ceci fut écrit en 1834.

reconnaissance qu'en faisant de stériles vœux pour sa liberté !... Ah ! Frédéric, Frédéric, qui m'eût dit que tu survivrais à celle dont la pensée seule te soutenait dans la prison !... Que je ne trouverais plus au jour de ma résurrection cette Thérèse, si à plaindre, si admirable, que tes malheurs ont conduite au tombeau !... Et que deviendrais-tu, infortuné, que ferais-tu d'une vie libre, si ta seule chance de salut, la mort de l'empereur, venait à briser tes fers?.... Aux larmes amères qui coulent de mes yeux sur toi, généreuse victime, sur toi plus grand dans le secret du cachot que les puissants du monde dans tout l'apparat de leur gloire; je sens que ta destinée est bien plus affreuse, bien plus désespérée encore qu'alors que je te laissai seul, malade, les fers aux pieds, n'ayant pour triompher des atteintes du mal et des persécutions du pouvoir, que ton courage et ton abnégation. Ah ! qu'il est douloureux, pour celui que ton adorable Thérèse avait sauvé, et qui ne dut ensuite qu'à toi seul de ne pas succomber aux rigueurs d'une horrible captivité, d'avoir à cette heure pour son frère d'infortune moins d'illusions, moins d'espérance d'un avenir meilleur, qu'en ces jours de tristesse, où chaque minute, en l'éloignant de toi, le rapprochait de la sombre et mystérieuse demeure où devait s'écouler la plus belle partie de sa vie !... Et pourtant ce furent de bien accablantes journées que celles qui suivirent notre départ de Willach !

Plus abattu, plus sombre que je ne l'avais été depuis mon arrestation, j'écoutais, sans les comprendre,

les paroles consolantes, les encouragements que m'adressaient Borsieri, Palavicini, Castillia, que le commissaire Bolza faisait chaque matin, et tour à tour, prendre place dans ma voiture, à mes côtés, pour que je ne fusse pas seul pendant la route.

A Krems, petite ville sur le Danube, où nous arrivâmes huit jours après avoir quitté Confalonieri, nous apprîmes, par un employé supérieur expédié de Vienne pour inspecter notre convoi, que le ministre avait envoyé un commissaire en chef à Willach, pour y chercher le comte et le ramener dans la capitale. J'accueillis cette nouvelle avec un sentiment de joie, parce qu'elle me prouvait que mon malheureux ami existait encore.... Mais lorsque Bolza, pour compléter sa confidence, nous eut annoncé que l'empereur faisait venir Confalonieri pour essayer de vaincre son obstination, et que lui, Bolza, se promettait les résultats les plus favorables pour notre destinée future de cette démarche du souverain, je me dis avec douleur que c'était le dernier sceau que la fatalité mettait à l'éternelle captivité du généreux époux de Thérèse !.... Quelques-uns d'entre nous, qui ne connaissaient pas bien encore l'inébranlable constance de mon Frédéric et le caractère froidement implacable de l'empereur, pensaient autrement et espéraient.... Hélas ! onze années d'une affreuse prison ne leur ont que trop prouvé maintenant la justesse de ses tristes prévisions !....

Il ne restait plus que quelques jours de marche

pour arriver au Spielberg : nous allions lentement, lentement, il est vrai, mais le terme de ce voyage approchait; et, lorsqu'un soir on nous annonça que c'était le dernier repas que nous ferions ensemble, que c'était la dernière nuit que nous coucherions dans un lit, saisis tous d'une mortelle tristesse, nous nous embrassâmes, nous nous dîmes adieu, comme si nous ne devions jamais plus nous revoir!..... Le lendemain, c'était un dimanche (29 février), trois heures s'étaient à peine écoulées à cheminer sur la grande route de Znaïm à *Brünn*, qu'on nous montra sur la hauteur, l'antique forteresse de *Spielberg*...—C'est donc là, me dit Borsieri qui se trouvait en ce jour auprès de moi, que languit depuis deux ans mon pauvre *Pellico*?... C'est là que nous allons être comme lui ensevelis vivants, sans que nos familles, nos amis, entendent parler de nous..... Que l'aspect de cette prison est sombre, grand Dieu! malgré les rayons du soleil qui semble se lever pour que nous découvrions plus vite notre fatale demeure!... — Mon père! ma pauvre mère, et vous, mes sœurs chéries, continua-t-il à voix basse, c'en est donc fait, je ne vous verrai plus!... Je le regardai alors, je pris sa main, et lui dis :—Borsieri, celui d'où viennent les peines et les joies aura pitié de celles qui nous pleurent..... Un jour, n'en doute pas, il exhaussera leurs ferventes prières..... Pour nous, méritons sa miséricorde par la patience et la résignation!

La route se peuplant de plus en plus de cavaliers,

de voitures et de curieux, le directeur général de la police de Moravie, qui était venu à notre rencontre, fit baisser les stores; nous allions au pas.... — Le cœur serré, les yeux secs et fixes, nous attendions en silence le moment où les portes du *Spielberg* s'ouvriraient pour nous recevoir..... Il vint, hélas! ce moment!.... Que de pénibles efforts pour traîner nos lourdes voitures jusqu'au sommet de la montagne,... Nos chevaux s'arrêtèrent...., Un bruit de chaînes et de verroux se fit entendre.... Les palissades, les pesants guichets crièrent sur leurs gonds, nous entrâmes!.... Midi sonnait à l'horloge de la chapelle.... et, dans la tristesse profonde de mon âme, pensant aux objets si chéris de mes affections, je demandai à Dieu de leur accorder sa paix et ses consolations pour prix des longues souffrances qui m'attendaient dans ces lieux de douleur.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

